
XD 6062 - Rés
Chapelain
La Pucelle

XD 6062 Rés.

THÉOLOGIE
INTERUNIVERSITAIRE

L32


La Pucelle ou
la France delivree



LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVRE'E.

Poëme Heroïque.

PAR M. CHAPELAIN.

(Jean)



BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE

A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', au Palais, en la Gallerie des Merciers, à la Palme. M. DC. LVII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

XD 6062-R65



DE LA FRANCE
OV
DE LA CERTE
TV

A SON ALTESSE,
MONSEIGNEVR
HENRI D'ORLEANS,
DVC DE LONGEVILLE,

& d'Estouteuille, Pair de France, Prince Souuerain de Neufchastel, Conte de Dunois, de Saint Paul, de Chaumont, &c. Gouuerneur pour le Roy, & Connestable Hereditaire de Normandie.

MONSEIGNEVR, *Cette* PVCELLE *magnanime, ou pour mieux dire, ce Phenix, dont le vol belliqueux redonna la franchise à nos Peres,*

ayant trouué en V. A. *vn Soleil propre à ranimer ſes cendres, quitte le Bucher, où ſa deſpoüille fut conſumée, pour venir rendre hommage de ſa nouuelle vie à la Vertu, qui la luy a fait recouurer. Comme cette Sainte ſeconda autresfois, par ſes Miracles, ceux de l'ancien* CONTE DE DVNOIS; *Elle vient aujourd'huy les propoſer en exemple à Celuy de nos Temps, pour les grandes choſes à quoy l'appellent les Deſtinées. Quant à vous,* MONSEIGNEVR, *Elle ne vient vous preſenter que ſes reſpects, ſçachant bien que, pour les Miracles que la Couronne ſe*

promet encore de Vous, il n'eſt pas beſoin que Vous vous prpoſiés d'autre exemplaire que Vous meſme. Elle vient ſeulement auoüer à V. A. *qu'encore que ſes Faits ayent eſté l'admiration de tous les Peuples, & que l'Eſprit qui les conduiſoit les ait mis au deſſus de tout ce qu'il y a de plus eleué dans l'Hiſtoire; ſi neantmoins leur eclat attire voſtre eſtime, c'eſt à Vous ſeul, à qui elle ſera obligée de ce qui Vous les fera eſtimer. Car, à ne diſſimuler rien, ils ont eſté touchés ſur l'idée de vos Actions heroïques, &, pour leur donner plus de luſtre, on a eu les yeux beaucoup*

moins sur Elle que sur Vous. On a mieux aymé n'estre pas si precisement veritable, en les traçant sur vostre Modelle, que de les faire paroistre moins merueilleux, en les copiant sur le sien. V. A. *se reconnoistra dans tous les projets de cette Guerriere; Elle se remarquera dans tous ses combats; Elle n'y trouuera que les Temps & les Noms de changés; enfin, Elle n'y verra pas tant les Auentures de la* PVCELLE, *que les siennes propres. Il est vray,* MONSEIGNEVR, *que Vous n'y verrés pas toutes les vostres, & que ce qui en sera representé sera bien moindre*

que ce qui ne le ſera pas. Cette Heroïne ne fut armée qu'vn an, & ne combatit qu'en vne Prouince. On ne conte, ni les ans, ni les lieux, où Vous aués ſignalé vos Armes. La Bourgogne, l'Italie, la Lorraine, l'Alemagne Vous ont veu triomphant, & la gloire militaire ne pouuant eſtre pouſſée plus loin, Vous aués eſtendu vos trauaux, juſques aux Confins de la Paix, auec tant d'ardeur & d'addreſſe, que ſi l'Eſpagne ne ſe fuſt point declarée ſon Ennemie, l'Europe euſt joüy d'vn bien ſi neceſſaire & ſi ſouhaitté. Je n'oſe pas meſme me promettre de racon ter les Merueil-

les de la SAINTE FILLE, *auec la grandeur & la majesté dont elles sont dignes. Ma voix est trop foible de soy, pour soustenir des choses d'vn si grand poids, &, à la considerer seule, il seroit à craindre qu'elle ne les releuast, au lieu de les releuer. Mais,* MONSEIGNEVR, *Vous l'auës fortifiée par vos applaudissemens, Vous l'auez animée, par vos exhortations, &, Vous l'auës entretenüe, par vos graces. J'ay pensé que je deuois suiure vne authorité si puissante que la vostre, & je me suis plustost resolu à passer pour temeraire, qu'à paroistre desobeïssant.*

Il ne m'a semblé, ni bienseant, ni raisonnable, de resister dauantage au commandement que V. A. *m'auoit fait de publier le Recit d'vn Succes si miraculeux, & j'en ay remis l'euenement à la Fortune, qui n'a jamais guere reüssy quand elle a trauersé vos entrepriſes, ou qu'elle s'eſt opposée à vos volontés. J'ay ceſſé de vous repreſenter que j'aurois encore eu beſoin de quelques années, pour exercer ma voix, & pour la rendre plus eclatante; & j'ay deferé à voſtre jugement, qui luy eſtoit fauorable, ſans eſcouter le mien, qui la trouueroit diſproportionnée à vn ſi noble Sujet.*

Apres tout, MONSEIGNEVR, *je me ſuis conſolé de ma foibleſſe ſur l'excellence de ce Sujet, qui m'a paru aſſés fort, pour ſe ſouſtenir de luy meſme, & pour ſouſtenir encore la Voix qui le deuoit ſouſtenir. Le Deſſein de deliurer la France eſt vn Deſſein ſi haut, & l'execution en eſt ſi admirable; la part que le Ciel y a priſe, & les voyes qu'il a tenuës pour la faire reüſſir, ſont ſi peu de l'ordre du commun des choſes; Enfin l'eſtoffe ſur laquelle la Prouidence a trauaillé eſt ſi riche & ſi importante, que pour en faire vn Poëme Epique, il ſuffiſoit preſque d'en faire vn ſimple Tiſſu. En*

effet,

effet, on n'a jamais inuoqué les Diuinités, qui inſpirent les Poëtes, auec moins de neceſsité, qu'en la rencontre de cet Ouurage, dont la Matiere fait le principal ornement & qu'on ne ſçauroit nommer qu'on ne la loüe. Par là, du moins, auray-je vne aſsés legitime excuſe, aupres des Perſonnes habiles, ſi je n'ay guere contribué à l'eclat d'vn ſi brillant Sujet, puiſque comme les Beautés accomplies ne peuuent eſtre fardées, ſans vne diminution notable de leur perfection, je ne pouuois auſsi charger Celle-cy de graces eſtrangeres, ſans eſtouffer celles qui luy ſont naturelles, ni

chercher à la rendre plus eſclatante, ſans la couurir d'autant de taches que j'aurois pretendu luy adjouſter d'embelliſſemens. Quoy qu'il en ſoit, MONSEIGNEVR, c'eſt pour le ſeul intereſt qu'a V. A. en cecy, que parmy la foule des grands Sujets, qui briguoient la faueur de nos Muſes, dans l'imagination qu'elles leur pouuoient donner l'Immortalité, je me ſuis arreſté à la PVCELLE, & l'ay preferée, dans mon choix, à tant de de Heros, dont les imperfections euſſent eſté mes auantages. I'ay ſacrifié l'honneur que je me fuſſe pû promettre, en enrichiſſant leur pau-

ureté, à la paſſion que j'ay eüe de Vous plaire, en m'attachant à cette Heroïne, dont la richeſſe n'auoit pas beſoin de mon ſecours. Enfin, j'ay moins eu pour objet la loüange du Public, que le contentement de V. A. *à laquelle il n'y a rien que je ne doiue immoler, apres auoir receu tant de belles marques de ſa bienueillance. Si j'obtiens que mon Trauail ne ceſſe point de Vous agréer, j'auray toute la gloire, que je me ſuis propoſée, dans cette Courſe, & quand je ſerois aſſés heureux, pour la faire, entre mille acclamations, & pour trouuer vne Couronne au bout de la carriere, mon*

cœur n'y seroit point si sensible, qu'à la joye d'auoir satisfait à vostre attente, & respondu à vostre desir. Vous voyés à vos pieds, MONSEIGNEVR, *le fruit de mes longs trauaux, & de vos benignes influences. Pour n'estre pas dans sa parfaite maturité, il ne laisse pas de Vous estre offert, au moins comme vn essay de fertilité, en attendant la fin de la recolte, qui parfera ce qu'il y a de moins acheué, dans ces premices. Vous n'aués aucun bien, qui Vous appartienne à meilleur titre. Il a esté semé sur vostre fonds, cultiué par vostre assistance, arrosé de vos faueurs,*

eſchauffé auec vos rayons, & eleué ſous voſtre ombre. Il n'a de bon gouſt, que celuy que Vous luy aués donné. Il n'a de bonne odeur, que celle que Vous luy aués communiquée. En vn mot, c'eſt voſtre Ouurage, pluſtoſt que le mien, &, en Vous le conſacrant, je n'y ay autre merite que celuy de ne Vous retenir pas ce qui eſt legitimement à Vous. Je Vous l'apporte neantmoins en offrande, comme s'il eſtoit tout de moy, ſuppleant de la grandeur de mon zele, où ne peut attein-dre la petiteſſe de mon pouuoir. Receués, MONSEIGNEVR, *auec voſtre humanité ordinaire, ce*

Zele ardent qui m'a toûjours embrasé pour Vous, & pour Voſtre Auguſte Maiſon, &, par voſtre genereuſe bonté, continués à ſouſtenir mon courage, qui, ſans elle, pourroit s'affoiblir, dans le reſte & le plus conſiderable de l'Entrepriſe. La PVCELLE *Vous en conjure, par l'impatience qu'elle a de ſon Martyre, & l'illuſtre* CONTE DE DVNOIS, *que j'ay laiſſé dans les liens auſſi bien qu'elle, Vous le demande, pour en ſortir, & pour acheuer les prodiges de valeur, qui doiuent remettre ſon Roy ſur le throſne, & ſon Païs en liberté. Vous ne reſiſterés pas,*

ſans doute, à de ſi puiſſantes prieres, & Vous accorderés cette grace à celuy à qui Vous en aués fait tant d'autres, meſme auant qu'il Vous euſt teſmoigné, auec quel profond reſpect, & quelle paſſion violente, il eſt,

MONSEIGNEVR,

De V. A.

Tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-fidelle Seruiteur,

CHAPELAIN.

PREFACE.

IE fay si peu de fondement, pour le bon succes de mon Poëme, sur l'impatience qu'on a tesmoignée de sa publication, que je considere vn si grand honneur, comme son plus grand desauantage. Car, sans parler de ceux, qui n'ont souhaité de le voir, que pour y trouuer à redire, il est certain que ceux-là mesme, qui l'ont desiré, pour leur diuertissement, en auront vn plus grand degouust, si les beautés n'y respondent pas à leur attente, que s'ils ne l'eussent point desiré du tout, & que le present que je leur en fay leur fust vne chose toute nouuelle. Surquoy je les supplie d'agréer que je leur represente, que la bonne opinion qu'ils en peuuent

auoir conceuë, ne leur a point esté inspirée par moy, & que l'excessiue faueur qu'ils m'ont faite, ne doit estre imputée, ni à mes persuasions, ni à mes prieres. Ceux qui me connoissent sçauent que je me connois, & que n'ayant jamais eu que de modestes pensées de ma foiblesse, je n'ay aussi jamais dit de moy que ce que j'en ay pensé. Ils sçauent encore, que les loüanges anticipées de quelques Personnes officieuses, n'ont esté souffertes par moy qu'auecque beaucoup de peine, & que j'ay tousjours apprehendé qu'elles ne m'engageassent à soustenir vne reputation plus grande, que mes forces ne le peuuent permettre. Si j'osois donc m'imaginer d'auoir merité du Public, en luy donnant vne chose qu'il a souhaitée, je n'en demanderois autre recompense, sinon qu'il luy plust de la receuoir comme s'il ne l'auoit point souhaitée, & que sans consulter les Idées qu'il s'en

eſt voulu former, il ſe contentaſt de la conſiderer ſur les miennes, ne m'obligeant à luy tenir, que ce qu'il s'eſt pû raiſonnablement promettre de moy. Ce n'eſt pas qu'auec cette grace, je preſume de ſatisfaire à ce qu'on a droit d'exiger de Celuy, qui ſe charge de l'Entrepriſe d'vn Poëme heroïque. Ie ſçay que de toutes celles qui ſe peuuent faire dans l'Empire des Muſes, celle-là eſt la plus hardie & la plus eleuée; & pour y bien reüſſir il faut eſtre ſi verſé en toutes les Diſciplines; auoir vn ſi grand vſage du Monde; bruſler d'vne ſi viue & noble ardeur; regir ſa Machine auec vn jugement ſi ſolide; enfin, y trauailler auec vn ſoin ſi aſſidu, & vne patience ſi courageuſe, qu'encore que ces puiſſans Genies d'Homere & de Virgile, ayent porté ce genre de Poëſie à vne tres-ſublime hauteur, l'on doute neantmoins qu'ils l'ayent conduit à ſa derniere perfection; com-

me s'il estoit au dessus des forces humaines, & qu'il ne faluſt pas moins estre Heros, pour celebrer les grandes Actions, que pour les faire. Ce qui ne ſçauroit estre vray, ſans rendre coupable d'vne temerité fort preſomptueuſe vn homme tel que je ſuis, qui pretendroit donner, ſans defauts, vn Ouurage que ces Hommes incomparables n'auroient pû donner qu'imparfait. On ne m'accuſera, pour ce regard, ni d'estre temeraire, ni d'estre preſomptueux. I'auoüe de n'auoir que bien peu des qualités requiſes en vn Poëte heroïque. Ie n'ay point creu egaler ces Princes du Parnaſſe, & bien moins atteindre au but, où ils ont inutilement viſé. I'ay apporté ſeulement à l'execution de mon Projet, vne connoiſſance aſſés paſſable de ce qui y eſtoit neceſſaire, & vne perſeuerance aſſés ferme, pour ne m'en laiſſer diuertir, ni par les charmes du plaiſir, ni par les tentations de

la Fortune. Ie n'eus point meſme d'autre penſée, quand ie m'attachay à cet Ouurage, que d'occuper innocemment mon loyſir, lors qu'apres vne vie aſſés agitée, je preferay la tranquillité de la retraitte à la turbulence de la Cour. Ce fut pluſtoſt vn eſſay, qu'vne reſolution determinée, pour voir ſi cette Eſpece de Poëſie, condannée comme impoſſible, par nos plus fameux Eſcriuains, eſtoit vne choſe veritablement deplorée, & ſi la Theorie qui ne m'en eſtoit pas tout à fait inconnüe, ne me ſeruiroit point à monſtrer, à mes Amis, par mon exemple, que ſans auoir vne trop grande eleuation d'eſprit, on la pouuoit mettre heureuſement en pratique. Sur tout je n'auois garde de me perſuader qu'vn trauail, que je faiſois à l'ombre, deuſt jamais s'expoſer au jour. Ce fut, certainement, par vne auenture inopinée, que ce que je cachois auec tant de ſoin, vint à la con-

noissance de l'illustre Prince, qui, par vne generosité sans pareille, a trouué moyen de me faire vne necessité, d'vn exercice volontaire, & qui a conuerty, par ses faueurs, en vne profession publique, vn ameusement de cabinet. Voilà de quelle sorte je suis deuenu Poëte; aussi bien sans vanité, que sans capacité; d'abord par passetemps, & ensuitte, pour ne me noircir pas de la plus lasche des ingratitudes. Il est vray que depuis qu'vn si magnanime Cœur a pris interest à mon Ouurage, j'y ay eu vne application beaucoup plus forte, & que la passion de le rendre digne de sa bonté, me l'a fait continüer d'vne ardeur plus vehemente. Si j'auois aussi executé mon Dessein auec assés de bonheur, pour ne desplaire pas à Ceux qui l'ont honnoré de leur impatience, ce seroit principalement à luy que l'on en seroit redeuable. Mais, foible comme je suis, je crains fort que l'on ne luy ait gueres

d'obligation, & que le bien qu'il a voulu faire au Monde, en soustenant mon Projet par ses graces, ne soit pas reputé vn trop veritable bien. Car on ne manquera pas d'y chercher des manquemens, & il ne se peut faire que l'on n'y en trouue en abondance; soit de ceux que l'infirmité humaine ne m'aura pas permis d'euiter; soit de ceux qu'on voudra s'imaginer qui s'y rencontrent. Pour les premiers, comme c'est vn appanage de la Nature corrompüe & qui l'est plus en moy qu'en qui que ce soit, je les auoüe de bonne foy, & j'en passe condannation sans torture. Pour les autres, que la seule opinion met en ce rang, sans alleguer de raison, ou sans en alleguer de valable, je ne croy pas les deuoir abandonner à la mercy de ceux, qui n'ont de loy que leur fantaisie, & qui, ne portant leur veüe que sur peu de choses, prononcent d'ordinaire fort legerement. Ie dis cecy en general,

pour les Objections que doit attendre mon Poëme, ſans vouloir aller au deuant d'aucune, ni preuenir les attaques, par des defenſes à contretemps. Dans l'incertitude de ce qu'on y reprendra, il ne m'a pas ſemblé à propos de faire dire, que ie me ſerois forgé des Monſtres, pour les combattre; & que i'aurois ſuppoſé des accuſations, pour auoir lieu de me donner des eloges. I'ay penſé qu'il falloit laiſſer à chacun ſon iugement libre, & que ie ferois mieux de me tenir derriere mon Tableau, pour entendre les auis du Peuple, pour profiter de ceux qui ſeront iuſtes, & pour ne pas ſuiure ceux qui ne le ſeront pas.

I'en vſerois volontiers de la meſme ſorte, pour ce qui regarde l'election de mon Sujet. Mais comme elle n'a pas eu l'approbation de quelques-vns, qui ſont perſuadés que les Femmes ne peuvent eſtre priſes pour Heroïnes, dans

les

les Poëmes Epiques ; ie me ſens forcé de deſtruire vne Maxime, qui ne peut ſubſiſter ſans la ruïne du mien, ceux-cy iurant ſur le texte d'Ariſtote, maintiennent que la Femme eſt vne erreur de la nature qui ayant touſiours intention de faire vn homme, s'arreſte ſouuent en chemin, & ſe voit contrainte, par la reſiſtance de la matiere, de laiſſer ſon deſſein imparfait. Ils tiennent la force corporelle tellement neceſſaire, dans la compoſition d'vn Heros, que quand il n'y auroit autre defaut à reprocher à la Femme, il luy en refuſeroient le nom, pour cela ſeulement, qu'elle n'a pas la vigueur d'vn Athlete, & que la molleſſe de ſa complexion l'empeſche de pouuoir durer au trauail. Ils n'eſtiment ce Sexe capable d'aucune penſée heroïque, dans la creãce que l'eſprit ſuit le temperament du corps, & que, dans le corps de la Femme, l'eſprit ne peut rien conceuoir, qui ne ſe

ſente de ſa foibleſſe. Mais outre ces motifs d'excluſion, ils en ont deux encore, ſur leſquels ils la fondent principalement. Le premier eſt l'Vſage receu, parmy toutes les Nations, de ne commettre le maniement des Armes qu'aux hommes. Le ſecond, la Meſſeance que cet Vſage fait trouuer, dans la valeur des Femmes, qui, par quelque raiſon que ce ſoit, s'engagent à les porter.

Ces Meſſieurs me pardonneront, toutesfois, ſi ie leur dis qu'ils ne conſiderent pas trop bien quelle eſt la nature de la Vertu heroïque, qu'ils en definiſſent l'eſſence, par vn de ſes moindres accidens, & qu'ils en font pluſtoſt vne vertu brutale, qu'vne vertu diuine. C'eſt tout ce qu'ils pourroient dire du Lion de Nemée, ou du Sanglier d'Erimante; dont la force eut beſoin d'vn Hercule pour la ſurmonter. Encore voit on que ces eſpeces d'animaux, la difference du Sexe n'en met point dans

le courage : & que les Lionnes & les Layes, ſemblent meſme eſtre auantagées en ferocité ſur leurs maſles, lors qu'il s'agit de la defenſe de leurs petits, ou de la conſeruation de leur propre vie. Ils ne ſongent pas qu'en ſuppoſant la force du corps neceſſaire à la Vertu heroïque, ils n'en exclüent pas ſeulement les Femmes, mais les Hommes auſſi ; au moins ceux qui ne ſont pas robuſtes ; quelque amour de la belle gloire que leurs cœurs puiſſent auoir conceu. Ils ſe deuroient ſouuenir que cette Vertu n'a preſque rien à faire auec le corps, & qu'elle conſiſte, non dans les efforts d'vn Milon de Crotone, où l'eſprit n'a aucune part, mais en ceux des Ames nées, pour les grandes choſes ; quand, par vne ardeur plus qu'humaine, elles s'eleuent au deſſus d'elles-meſmes ; qu'elles forment quelque Deſſein, dont l'vtilité eſt auſſi grande que la difficulté, & qu'elles choiſiſſent les

moyens de l'executer, auec constance, & hauteur de courage. Pour preuenus qu'ils soient, en faueur des Hommes, ie ne pense pas qu'ils vouluſſent attribüer à leur ame vn ſeul auantage, auquel l'ame de la Femme ne peuſt aſpirer, ni faire deux eſpeces des deux Sexes, deſquels la Raiſon de tous les Sages n'a fait qu'vne iuſque'icy. Ie ne croy pas non plus qu'ils s'imaginent que les Vertus Morales ayent leur ſiege ailleurs, que dans la Volonté, ou dans l'Entendement. Mais ſi elles y ont leur ſiege, & ſi l'on ne peut dire que ces deux facultés ſoient autres, dans l'ame de la Femme, que dans l'ame de l'Homme, ils ne peuuent, ſans abſurdité, accorder vne de ces deux Vertus à l'Homme, & ne l'accorder pas à la Femme. En effet, cette belle penſée d'Ariſtote, qui a donné ocaſion à leur erreur, eſt ſi peu Phyſique, qu'elle fait plus de tort à la Philoſophie du Lycée,

qu'elle n'appuye l'opinion de ceux que nous combattons. Si d'ailleurs ils renferment la Vertu heroïque, dans les seules actions militaires, ils témoignent qu'ils ne la connoissent pas mieux de ce costé là ; puisqu'il est certain qu'elle ne regarde pas moins cette magnanimité, qui fait souffrir les plus grands maux, auec courage, que celle qui fait agir, auec vigueur, dans les entreprises les plus difficiles. Car, qui niera qu'vn Regulus & vn Socrate, vn Pætus Thrasea, & vn Heluidius Priscus, ne soient pas aussi bien des Heros, par les peines qu'ils ont endurées, auec tant de fermeté, qu'vn Cyrus & vn Alexandre, vn Scipion & vn Trajan, par les actions qu'ils ont faites, auec tant de cœur ? Mais de cette sorte de constance heroïque, il seroit aussi aisé d'apporter mille exemples de tous les siecles, où il paroistroit que les Femmes n'en doiuent rien aux Hommes, & qu'elles ont quel-

quesfois monſtré vne extreme aſſeurance, dans les malheurs, où les Hommes faiſoient voir vne extreme laſcheté. Arria, Epicharis & tant d'autres, ne laiſſent pas le moindre ſcrupule à la ſolidité de cette doctrine. Ce n'eſt pas auec plus de fondement qu'ils veulent oſter la gloire de cette Vertu aux Femmes, à cauſe de la delicateſſe de leur complexion. Car, quand la force du corps ſeroit abſolument neceſſaire, pour la pratiquer; ce que l'on nie, en toute autre choſe que dans la guerre; cette exception ne regarderoit, au plus, que les Femmes, qui y ſeroient mal propres, par leur foibleſſe corporelle; & ce champ demeuroit tousjours libre à celles qui, par leur naiſſance, ou par leur nourriture, ſe trouueroient capables de l'exercer. Qui ne voit maintenant combien on pourroit former d'Armées, de Femmes de ce dernier genre, qui ne cederoient en rien à cel-

les que compoſent nos plus robuſtes ſoldats? Combien y a t'il de Dames paſſionnées pour la chaſſe que le Soleil le plus ardent, les courſes les plus longues, ni les forts les plus impenetrables, n'affoibliſſent, ne laſſent, ni n'arreſtent iamais? Quelle infinité de Femmes du commun ne voit-on point fournir aux meſmes trauaux, & porter les meſmes charges, que leurs Maris & que leurs Fils? On leur fait, ſur tout, vn tort ſignalé, lors qu'on ne veut pas qu'elles ſoient capables de la Vertu heroïque, alleguant, pour cauſe, que la foibleſſe de leurs organes, empeſche leur ame de pouuoir rien executer de fort. Et cette maxime ne leur eſt pas ſeulement iniurieuſe, entant que Femmes, mais encore entant que raiſonnables; comme ſi leur raiſon ſe proportionnoit à leur force; & que cette faculté, qui conſtitüe leur eſſence, ſouffroit le plus & le moins, ſelon l'abondance ou le de-

faut de vigueur, qui se trouueroit en leur corps. Ie n'insiste pas dauantage là dessus, pour ne les pas reduire à se ietter dans l'extremité, de poser que l'ame de la Femme pour sa propre action, depend de la masse corporelle, & que par consequent elle est corporelle aussi. Ie me contente de leur opposer les sages Payens, & toute l'Eschole Chrestienne, qui maintiennent, auec tant de iustice, que la vigueur de l'ame depend de l'affoiblissement du corps, & qu'elle n'approche iamais tant de la Nature diuine, que quand elle est preste à en sortir; parce que c'est le temps, où elle est le moins engagée dãs la matiere. Enfin, ils ne peuuent supporter que les Femmes pretendent à cette Vertu, lors qu'ils considerẽt les Mœurs communes, par lesquelles l'vsage des Armes leur est interdit. Mais qu'est-ce là autre chose que retomber dans l'erreur condamnée, qu'il n'y peut auoir

de Heros, que dans le meſtier de la Guerre? Quand toutesfois cette propoſition ſeroit ſouſtenable, & que la ſeule Guerre feroit les Heros, il ne s'enſuyuroit pas pour cela, que la Couſtume puſt faire tort à la Nature, non plus que l'opinion à la Verité. I'auoüe bien que le Monde, pour la pluſpart, eſt conuenu d'oſter l'exercice des Armes à ce Sexe, & que ſon employ a eſté limité, preſque par tout, à la ſeule conduite du dedans de la Maiſon. On ne ſçauroit pourtant deſauoüer que cette pratique aſſés generale, ne trouue des Vſages contraires, chés quelques Peuples, qui ont ſecoüé ſon ioug, & qui ſe ſont ſeruis de leurs Droits, pour leur conſeruation. Les vieux habitans de la Grande Bretagne, combattoient d'ordinaire ſous le commandement des Femmes. Parmy les Scythes, les trauaux militaires eſtoient egalement partagés entre l'vn & l'autre Sexe. Plu-

ſieurs Nations des nouuelles Indes les leur rendent communs auſſi ; & la Republique des Amazones, toute guerriere, & qui n'admettoit pas meſme les hommes dans la ſocieté des combats, eſt vne preuue ſi puiſſante de cette exception, qu'elle ne permet pas ſeulement d'en douter. Les Lacedemoniens n'y mettoient pas plus de difference que les Scythes, & l'on voit par ces derogations aux Mœurs communement receües, que la Couſtume, pour vniuerſelle qu'elle ſoit, ne preſcrit point contre la Raiſon, qui n'eſt point ſuiette au changement, & qui ne ſuit point les caprices de la Fantaiſie. D'où l'on peut inferer que la pudeur, qui a eſté introduitte, ſur cela, dans la vie Ciuile, eſt vne pudeur illegitime ; toute dans l'imagination, & ſans realité quelconque ; parce que la vraye pudeur ne regarde que les choſes mauuaiſes, & oppoſées à la Vertu ; & que cette autre là

ne regarde que l'Institut & l'Opinion, pour des choſes qui de ſoy ſont indifferentes. L'on a veu auſſi de temps en temps, la Nature inſpirer à des Semiramis, & à des Tomiris, à des Voadiques, & à des Zenobies, de s'armer & de combattre en perſonne les Ennemis de leurs Eſtats; quelques-vnes auec ſucces, & toutes auec gloire, ſans que l'on y ait rien trouué contre la modeſtie, parce que la valeur ſemble tousjours belle, en quelque ſuiet qu'elle ſe rencontre, & qu'elle a encore plus d'agrément dans la Femme, quand la moleſſe de ſon ſexe ne paroiſt point dans ſa vertu. Cette approbation eſt confirmée, par la conſtante pratique de la pluſpart des Nations, en vne ſorte de commandement peu eloigné de celuy de la Guerre. Car, pour ne m'eſtendre point, qui ne ſçait que l'Eſpagne, l'Angleterre, l'Eſcoſſe, la Süede, admettent indifferemment les Hommes & les

Femmes à la Royauté? Cependant, pour occuper dignement le throſne, il faut auoir les qualités d'vn Heros, & ſe monſtrer au deſſus de la condition humaine; puiſque c'eſt principalement dans cette opinion que les Peuples ſubiſſent vn joug volontaire, & que s'ils ſe font vn Maiſtre, d'vn homme né comme eux, c'eſt qu'ils le conſiderent, comme s'il eſtoit d'vne Nature ſuperieure, à laquelle il leur eſt honneſte & vtile de s'aſſujettir. La meſme choſe ſe verifie par les Regences qu'obtiennent les Femmes, au Païs meſme où elles n'ont pas Droit de Succeſſion; ce qui ſe feroit encore moins, ſi l'on ne les jugeoit capables de commander, en temps de Paix, & en temps de Guerre. On peut conclûrre de là, que la choſe qui eſt bienſeante à l'Homme, parce que c'eſt vne action vertueuſe; comme eſt la priſe des Armes, pour la defenſe de ſa Patrie; ne peut eſtre

messeante à la Femme, dont l'ame est capable de toute vertu, & que ce n'est qu'vne preoccupation de l'Vsage, qui fait que ceux là l'estiment honteuse, qui ne sçauent pas vser de la liberté de leur raison. Par où l'on voit clairement que les Femmes peuuent s'armer & combattre, sans choquer la pudeur, & sans sortir de la bienseance; sur tout dans vne pressante necessité, & lors que la Patrie, qui est vne Mere commune, a besoin de tous ses Enfans, pour en destourner, ou pour en reparer la ruïne. C'est, sans doute, sur de semblables considerations, que Platon, ce grand Legislateur, s'est opposé à l'abus tyrannique de la Coustume, & qu'il n'a pas moins obligé les Femmes que les Hommes, à prendre leur part des fatigues de la Guerre; dans le Plan qu'il a tracé d'vn Estat parfait. Que si la Question se deuoit plustost resoudre par authorité, que par raisonnement, ie ne voy pas

pourquoy Aristote l'emporteroit sur luy, qui a esté son Maistre, & qui malgré l'animosité des Partis, entre tous les Philosophes, s'est, par excellence, conserué le nom de Diuin. S'il n'est donc point contre l'ordre Naturel, que les Femmes puissent regner, estre Regentes, & faire des actions heroïques; & si l'Vsage, qui les exclut, n'est point si general, qu'il ne souffre des exceptions; ceux qui ont assés de force pour se defendre des preiugés, ne s'estonneront point que i'aye choisi vne Fille, pour l'vn des premiers Heros de mon Poëme. Ce qui leur deura sembler encore moins estrange, lors qu'ils songeront que ie l'ay tirée du propre sein de la Verité, sans auoir eu besoin de recourir à la Fable. Ils ne douteront point qu'vne Femme, qui a pû donner matiere à l'Histoire, ne la puisse donner à la Poësie à qui, par sa nature, il n'est rien qui ne soit permis. Enfin, ils m'en blas-

meront dautant moins, qu'ils verront que pour rendre cette Hiſtoire plus ſuſceptible de la forme Epique, le Ciel y concourut auec la Terre, de la ſorte que l'Art le demande, dans les Suiets purement humains. Et qu'on ne penſe pas m'obiecter, comme vne choſe conſiderable, que le concours du Ciel eſt vne Machine qui choque la Vray-ſemblance, & qui, en la choquant, deſtruit l'Imitation. Car outre qu'on ne peut conceuoir de Heros, où il n'entre quelque choſe de diuin, il faut, de plus, tomber d'accord que cette ſorte de Machine, où la Diuinité interuient, lors qu'lle paſſe pour vraye, deuient auſſitoſt vray-ſemblable, aupres de ceux qui ſont perſuadés du pouuoir de cette Diuinité. Et ie n'en chercheray point la preuue hors des miracles les moins communs, que Dieu opere aucunesfois, pour ſa gloire, & qu'on ne ſçauroit ſoupçonner d'auoir leur principe dans

la Nature ; lesquels n'ont besoin que d'estre creus vrays, pour estre creus vray-semblables ; & où l'esprit acquiesce, sans repugnance, parce qu'encore que la cause luy en soit inconnüe, la certitude de l'effet luy tient lieu de cause, pour n'en douter pas dauantage que s'il la connoissoit. Cette doctrine est tres-solide, suiuant mesme celle d'Aristote, qui dans les euenemens incroyables, quoy que produits par le seul hazard, & destitüés du secours celeste, dit, & fort bien, que plusieurs choses arriuent contre le vray-semblable, qui ne laissent pas d'estre vray-semblables, parce qu'il est vray-semblable qu'il arriue quelquesfois des choses qui selon le cours ordinaire, ne deuroient point arriuer. Que si l'on vouloit reietter, comme contraire à l'Imitation & à la vray-semblance, tout ce qui se fait par l'inspiration, ou par l'assistance des Cieux ; où en seroit Homere, & apres

luy

luy toute la Famille Poëtique, qui souuent, sans besoin, & souuent aussi, par necessité, ont introduit les Diuinités, dans les actions des hommes? Personne neantmoins ne leur a imputé cela, à defaut; au contraire, ils en ont esté loüés & admirés, à cause du relief que de semblables Machines donnent à leurs Sujets; ausquels elles communiquent vne certaine majesté, qui leur fait maistriser les esprits, auec plus d'empire. L'interest, qu'ils feignoient que les Dieux prenoient dans les affaires humaines, reüssissoit auantageusement, parmy les Payens; parce que ceux-cy auoient vne ferme creance du pouuoir de ces Diuinités, & que cette creance leur rendoit les suppositions des Poëtes vray-semblables. Ie dis par proportion la mesme chose des Machines Chrestiennes, lesquelles, pour n'estre pas du ressort de la Nature, ne laisseroient pas de garder leur vray-sem-

blance, quand meſme elles ſeroient inuentées ; les Chreſtiens, entant que Chreſtiens, & que mieux perſuadés encore des choſes Saintes, que les Payens ne l'eſtoient, n'ayant pas plus de peine à adiouſter foy aux euenemens miraculeux, qu'aux euenemens ordinaires ; & la perſuaſion qu'ils en ont leur eſtant auſſi facile, par la Couſtume Chreſtienne, que la perſuaſion qu'ils ont des ſuccés communs, par la Couſtume Ciuile. La ſeule difference qu'on peut remarquer, entre ces deux perſuaſions, eſt que la premiere reſueille l'eſprit, & luy imprime vn plus grand reſpect pour l'Eſſence diuine ; à cauſe qu'il ne voit pas arriuer ces choſes tous les iours ; & que la ſeconde ne luy donne aucune emotion, ni ne luy fait faire aucune reflexion, ſur l'Autheur du Monde ; à cauſe qu'il voit arriuer ces choſes à tous momens, bien que les vnes & les autres ſoient egalement des effets de ſa

bonté & de ſa puiſſance. I'adiouſteray que la Poëſie, & principalement celle qui chante les Heros, eſtant toute figurée & toute hyperbolique, cherche à eleuer les cœurs aux actions extraordinaires, en donnant de grandes idées de celles dont elle traitte; afin que s'ils n'y peuuent atteindre, ils les ſuyuent, au moins, d'auſſi pres, que leurs forces le peuuent ſouffrir. Pour cela, elle deroge à cette exacte vray-ſemblance, qu'on voudroit exiger du Poëte, ſuyuant la doctrine d'Ariſtote mal entendeüe. C'eſt ainſi qu'il a eſté pratiqué, par Homere, & par Virgile, dans les Ouurages deſquels on voit, vn Achille chaſſer tout ſeul, deuant luy, des bataillons entiers, & vn Turnus lancer des pierres, que douze hommes des ſiecles ſuyuans n'auroient pas ſeulement pû remüer. Ce qui a obligé ces grands Genies d'en vſer ainſi, contre la vray-ſemblance ordinaire, a eſté pour

donner vn air plus majestueux à leurs Poëmes, & pour mieux porter les Courages aux Entrepriſes poſſibles, par l'image de celles, qui ſont meſme au deſſus de la poſſibilité.

Tout ce que i'ay dit en faueur des Femmes, pour les monſtrer capables des Actions militaires, & propres à ſeruir d'Heroïnes dans l'Epopée ; ne m'empeſche pas toutesfois d'auoüer, que quand elles y ſont introdites, ce doit eſtre auec bien plus de retenüe, qu'elles ne l'ont eſté par les Eſpagnols & par les Italiens, dans leurs Romans ; ſur l'opinion erronée, que ce qui embellit vn Ouurage, lors qu'il y eſt employé diſcrettement, l'embellit encore dauantage, lors qu'on l'y employe ſans diſcretion. Tout cela, dis-je, ne m'empeſche pas de croire, qu'il s'en faut abſtenir le plus que l'on peut, & qu'on ne doit pas tant chercher à plaire, par cette nouueauté, qu'apprehender de

desplaire, par vne nouueauté suspecte ; comme il arriue, lors qu'elle est de pure inuention, & qu'elle n'a de subsistance que dans l'imagination du Poëte. Aussi n'ay-je employé la PVCELLE pour Heroïne dans mon Poëme, que parce que c'estoit vne personne vraye, & d'vne verité si connüe, qu'elle ne le seroit pas dauantage, si les merueilles de sa Vie auoient eu nos yeux pour témoins. Ie ne l'y ay introduite comme animée de l'Esprit de Dieu, que sur l'exemple de la vaillante Debora ; qui ne faisoit pas seulement la fonction de Iuge, entre les Israëlites ; mais qui les menoit encore à la guerre, contre le Tyran de leur liberté ; & qui les rendoit victorieux de leurs ennemis, par son courage & par sa conduitte. Ie dis plus, bien que, dans l'effet particulier de la PVCELLE, i'eusse le tesmoignage de l'Histoire, l'euidence de sa Mission, & les effets de ses Miracles, pour fonde-

ment de cet employ, voulant conſeruer neantmoins, dans ſes actions, le plus de cette Vray-ſemblance que l'on deſire, pour ne ſatisfaire pas moins Ariſtote que Platon; lors que ie dreſſay mon Plan, & que ie donnay la forme Poëtique à ce veritable euenement, i'eus vn ſoin particulier de le conduire de telle ſorte, que tout ce que i'y fay faire, par la puiſſance diune, s'y puiſſe croire fait par la ſeule force humaine, eleuée au plus haut point, où la Nature eſt capable de monter. Cela ſe reconnoiſtra, & peut eſtre auec quelque approbation, par ceux qui prendront la peine de le ſuyure pas à pas, & de preſter leur attention au detail & au progres de ſes parties. D'ailleurs, bien que i'aye fait prendre à la PVCELLE vne part fort conſiderable, en ce Succes, ie ne l'ay pas tant regardée, comme le principal Heros du Poëme, qui, à proprement parler, eſt le CONTE

DE DVNOIS, que comme l'intelligence qui l'assiste efficacement dans l'Entreprise qu'il s'estoit proposée, de deliurer la France de la tyrannie des Anglois. Ie ne l'ay bien regardée que comme la Pallas de mon Vlysse, ou, pour m'expliquer plus Chrestiennement, que comme la Grace, dont il pleut à Dieu d'aymer & de fortifier le Bras qui soustenoit l'Estat, & sans laquelle tous ses efforts auroient esté inutiles, à quelque degré de valeur qu'il eust sceu les porter. Mais, pour faire voir plus clairement, que ie n'ay point eu d'autre visée, ie leueray icy le voile, dont ce Mystere est couuert, & ie diray, en peu de paroles, qu'afin de reduire l'Action à l'Vniuersel, suiuant les Preceptes, & de ne la priuer pas du sens Allegorique, par lequel la Poësie est faite l'vn des principaux Instrumens de l'Architectonique; ie disposay toute sa matiere de telle sorte, que la

France deuoit repreſenter L'Ame de l'Homme, en guerre auec elle-meſme, & trauaillée par les plus violentes de toutes les Emotions : Le Roy Charles ; La Volonté, Maiſtreſſe abſolüe, & portée au bien par ſa nature, mais facile à porter au mal, ſous l'apparence du bien : L'Anglois & le Bourguignon, Sujets & Ennemis de Charles ; Les diuers Tranſports de l'Appetit Iraſcible, qui alterent l'Empire legitime de La Volonté : Amaury & Agnes, l'vn Fauory & l'autre Amante du Prince ; Les differens Mouuemens de L'appetit Concupiſcible, qui corrompent l'innocence de la Volonté, par leurs inductions, & par leurs charmes : Le Conte de Dunois, Parent du Roy, inſeparable de ſes intereſts, & Champion de ſa querelle ; La Vertu qui a ſes racines dãs la Volonté, qui maintient les ſemences de Iuſtice qui ſont en elle, & qui combat toujours pour l'affranchir de la tyran-

nie des Passions : Tanneguy Chef du Conseil de Charles : L'Entendement qui eclaire La Volonté aueugle : & La Pucelle, qui vient assister le Monarque contre Le Bourguignon & L'Anglois, & qui le deliure d'Agnes & d'Amaury ; La Grace diuine, qui, dans l'embarras, ou dans l'abbattement de toutes Les Puissances de l'Ame, vient raffermir La Volonté, soustenir L'Entendement, se ioindre à La Vertu, &, par vn victorieux effort, assujettissant à la Volonté Les Appetits Irascible & Concupiscible, qui la troublent, & l'amollissent, produire cette Paix interieure, & cette parfaitte Tranquillité, enquoy toutes les Opinions conuiennent que consiste le souuerain Bien.

Apres auoir iustifié assés exactement, comme ie croy, les motifs que i'ay eus pour faire de la PVCELLE l'Heroïne de mon Poëme, il sembleroit que ie deusse maintenant parler de l'Art, que

i'ay essayé d'obseruer dans sa Constitution ; soit pour l'Inuention du Tout ; soit pour la Distribution des Parties ; & monstrer, par le menu, quel soin i'ay apporté, pour y accommoder la Pratique des derniers Temps, aux Maximes anciennes ; autant que la Raison, qui est immüable, & les Mœurs des Peuples, qui sont changeantes, l'ont, ou permis, ou desiré.

Il sembleroit, sur tout, que ie deusse dire, en ce lieu, surquoy ie me suis fondé, pour n'y employer pas la Machine de la Magie, à la maniere des vieux Romans ; quelque occasion qu'elle m'eust pû fournir d'y faire des descriptiõs fleuries & agreables. Il sembleroit, dis-ie, que ie deusse expliquer en cet endroit, pourquoy ie me suis retranché dans celles des Saints, des Anges, des Demons, & de quelques Personnes Poëtiques ; & pourquoy i'ay plustost suyui, dans le reste, les mouuemens de la Na-

ture reglée, que ceux de la vague Imagination. Mais ie ne trouue pas à propos de m'engager dans ces eclairciſſemens, ni de donner lieu de penſer que ie me defie de la capacité de mon Siecle, comme s'il auoit beſoin que ie l'inſtruiſiſſe des Loix, ſur leſquelles ces ſortes d'Ouurages le doiuẽt former. Ie n'ai pas voulu prendre le hazard de me faire accuſer d'oſtentation de ſcience, en deſployant vne Doctrine, dont le fonds eſt plus negligé qu'ignoré. Ie dois, outre cela, trop de reſpect au Taſſe, & aux autres grands Hommes, qui l'ont ſuyui dans cette perilleuſe route, pour en approfondir icy la queſtion. Il me ſuffira de dire que i'ay pris l'autre chemin, comme le plus ſeur, par des conſiderations que ie dois bien auoir creües pour ſolides, puis qu'elles m'ont fait renoncer à l'vn de ces ornemens, qui ont eu le plus de vogue en ce genre, parmy les Modernes; pour me renfermer dans

ceux que ſouffre l'Art, & qui ne choquent, ni la Nature, ni la creance des Peuples.

Ie n'en diray guere dauantage du Stile, auec lequel ie me ſuis efforcé de ſouſtenir la dignité du Poëme Epique; &, s'il m'euſt eſté permis, ie n'en euſſe rien dit du tout. Mais, comme dans les Productions d'Eſprit, c'eſt la choſe qui ſe preſente la premiere, & que le Vulgaire demande du fard, dans les Objets qu'on luy preſente, parce qu'il n'eſt pas ſenſible aux veritables beautés; Comme il n'ayme pas, meſme, les vrays ornemens, s'ils ne ſont ſans nombre, & ſans meſure; qu'il n'eſt charmé de rien tant, que de l'ingenioſité affectée & immoderée de Lucain; & qu'il trouue preſque inſipide la ſageſſe & la magnificence de Virgile: I'ay penſé deuoir faire en ce lieu ma declaration, que c'eſt auec connoiſſance de cauſe, que ie me ſuis reſolu à marcher ſur les

traces du dernier, reconnu de tous les Temps, pour le seul Guide qui meine au Parnasse, pour le seul Poëte, qui conserue le iugement dans la ferueur, & pour le seul Peintre, capable de bien imiter la Nature. I'ay creu deuoir declarer, que c'est apres y auoir bien songé, que ie me suis eloigné de la voye que l'autre a tenüe; & que i'ay mieux aymé ne plaire point au Commun, en ne m'accommodant pas à son goût, que de desplaire à l'Art, en ne suiuant que ses Maximes. I'ay appris de luy, que le charactere de la Narration, mesme dans l'Epique, demandoit, sur tout, la clarté; & qu'elle ne deuoit chercher à se faire belle, que par le choix des paroles pures, sonnantes & energiques; par l'employ des figures grandes & fortes, sans extrauagance; & par les pensées nobles, graues, & toutes du Sujet. I'ay appris de luy, que les traits guindés, pour spirituels qu'ils puissent

eſtre, en ſont abſolument bannis; que les efforts d'imagination y ſont des marques de foibleſſe de ſens; & que quand on a fait vn Ouurage tout de lumieres, on n'a pas mieux reüſſi qu'auroit fait le Sculpteur bizarre, qui pour former vne Statüe admirablement belle, ſe ſeroit imaginé la deuoir compoſer toute d'yeux. C'eſt pourquoy, comme dans l'expreſſion des Mœurs & des Paſſions, ie me ſuis plus attaché aux ſentimens de la Nature, qu'aux ſubtilités de la Declamation; ie me ſuis auſſi tenu, le plus qu'il m'a eſté poſſible, dans la Narration, au Caractere qui luy eſt le plus propre, & ne luy ay permis de ſe parer, que des choſes qui la pouuoient ſouſtenir, ſans la defigurer. Enquoy, bien que i'aye ſuyui la pratique des bons Maiſtres de l'Art, ie ſuis neantmoins tres eloigné de pretendre auoir en rien approché de leur majeſté, ni de leur eleuation; premierement, parce que ie

ſuis leur inferieur de tant de degrés, que ie ne pourrois meſurer ma petiteſſe, auec leur grandeur, ſans me monſtrer auſſi ridicule que deſraiſonnable; & en ſecond lieu, parce que ie ne croy pas nos langues Modernes, iuſques icy capables de ces fortes Figures, ſoit de ſens, ſoit de diction, qui regnent ſi heureuſement dans les Anciennes. Ce qui eſt apparemment arriué, à cauſe que la Grece & l'Italie ont eu plus de temps, pour cultiuer leur Langage, depuis qu'elles ont commencé à ſe plaire dans les Diſciplines, que nous n'en auons eu, pour perfectionner le noſtre, depuis que nous nous ſommes auiſés de l'embellir. Ou cela eſt venu du Genie des Vieux Siecles, qui receuoient ces hardieſſes, non ſeulement ſans peine, mais encore auec plaiſir; fauoriſant de leur approbation la genereuſe audace des Orateurs & des Poëtes qui les hazardoient; Au lieu que le Genie du

noſtre reiette, auec degouſt, dans le Stile, la moindre Figure hardie, & dans les termes, ce qui s'eſcarte tant ſoit peu des façons de parler, qui ont cours, parmy ceux que l'on appelle Hõneſtes gens. Mais, comme d'vn coſté, i'ay ſuyui, ſolon ma foibleſſe, le chemin battu, par ces excellens Hommes; de l'autre, i'ay ſoigneuſement euité de mettre les pieds, ſur leurs veſtiges. Ie veux dire, que ie me ſuis contenté d'auoir les yeux ſur leur Idée, & de les imiter dans le general, ſans emprunter, ou copier leurs penſées, ni leurs paroles; m'ayant toûjours ſemblé qu'il y auoit de la baſſeſſe de cœur, & de la ſterilité d'eſprit, en cette ſorte d'imitation; & qu'elle ne deuoit eſtre permiſe que dans les endroits, où l'on pretend le renuier ſur leurs efforts; non comme Traducteur, mais comme Emulateur, non auec les meſmes mots, mais auec d'autres, ou equiualens, ou frappés à vn coin plus

digne.

digne. Ie me fui auſſi gardé ſoigneuſement de faire parade d'erudition ; & ſi i'ay eſté obligé, par la rencontre, d'en laiſſer échaper quelque trait, ie l'ay fait ſobrement, & comme ſongeant à toute autre choſe. Car ie n'ay pas ignoré combien l'affectation y eſt vicieuſe, ni dans quel decry tombent ceux, qui veulent faire les habiles hors de ſaiſon. Ie n'ay pas ignoré qu'encore que, pour reüſſir en ce genre de Poëſie, il faille preſque tout ſçauoir ; ſi neantmons il eſt permis de le laiſſer connoiſtre ce ne doit eſtre qu'en ce que, dans la diuerſité des materiaux, & des ornemens, que l'on aſſemble, & qu'on fait entrer dans la compoſition d'vn Poëme Epique, le Poëte n'a rien obmis de neceſſaire, ni n'a rien employé de ſuperflu ; quoy que ce ſoit, qui excede cette regle, ne pouuant paſſer, aupres des vrays Sçauans, que pour vne vanité pedantesque, & pour vne puerile ambition.

Auec tout cela, ie dois bien craindre d'eſtre demeuré au deſſous de l'attente publique, & d'auoir mal ſatisfait le goût des particuliers. Ie ſuis comme certain, que les gens de lettres ne chercheront en ce trauail, que les paſſages pris des vieux Liures, & qu'ils n'y eſtimeront que ce qui ne ſera pas de ſon Autheur; Que les Courtiſans n'y aymeront que ce qui repreſente les mœurs de leur Siecle; Les Beaux Eſprits, que les traits aigus, & les pointes rafinées; Les Inuenteurs, que la grandeur du Deſſein, & la iuſteſſe de ſon ordre; Les Grammairiens, que le nombre, & la cadence des Vers? Les Perſonnes pieuſes, que les matieres ſaintes; Les Braues, que les combats; Les Dames, que les Paſſions; Les Politiques, que les Conſeils; Et que tous, faute de trouuer, à chaque page, ce qui peut toucher leur inclination, regarderont l'Ouurage comme languiſſant, & comme ennuyeux. A

quoy ie ne repliqueray rien, sinon qu'aupres de ceux qui s'y connoissent, la varieté bien entendüe fait la principale beauté de ces sortes de Compositions.

Venant, d'ailleurs, apres tant d'Escriuains illustres, & dont le merite a occupé la faueur du Peuple, ne dois-ie pas fort apprehender qu'il me refuse l'applaudissement, que i'en eusse peut estre obtenu; si ie me fusse fait voir aussi bien le premier dans la carriere, que i'ay paru le premier sur les rangs? En effet, qu'est-ce que la PVCELLE peut opposer, dans la peinture Parlante, au MOYSE de M^r. S. Amand; dans la hardiesse, & dans la viuacité, au SAINT LOVYS du R^d. Pere le Moine; dans la pureté, dans la facilité, & dans la majesté, au SAINT PAVL de M^r. l'Euesque de Vence; dans l'abondance & dans la pompe à l'ALARIC de M^r. de Scudery; enfin, dans la diuersité & dans

les agrémens, au CLOVIS de Mr Demarests? Ie ne parle point de la PHARSALE de Mr. de Brebeuf, quoy que ſes vigoureuſes expreſſions ne cedent en rien à celles de ſon Original, & qu'il ſoit aiſé de voir par vne ſi brillante Copie, iuſqu'où il pouuoit porter ſon vol, s'il ne ſe fût point borné à vne moindre eleuation que la ſienne. LA PVCELLE ſe reconnoiſt inferieure, en toutes choſes, à tous ces Heros, & ſi elle ne ſe pouuoit vanter de les auoir excités par ſon exemple à entreprendre cette glorieuſe courſe, elle n'oſeroit pas meſme ſe croire digne de la faire apres eux. Que dirois-ie encore de l'auãtage qu'a ſans doute, la grauité magnifique du CONSTANTIN du Rd Pere Mambrun & du MARTEL de Mr. de Boiſſat, ſur l'inculte ſimplicité de ma BERGERE; ſi ie les auois auſſi bien veus, que ie ſçay de quels grands efforts leur Autheurs ſont capables; & ſi l'on pouuoit

auſſi bien faire comparaiſon, entre des Poëmes de Langage different, qu'entre ceux d'vne meſme Langue? Que ne dirois-ie enfin, du CONQVISTO di GRANATA du Seigneur Girolamo Graziani, mettant ſa richeſſe en paralelle auec la pauureté de ma FRANCE DELIVREE; ſi cette meſme diuerſité de Langage permettoit que l'on en peuſt faire vn iugement regulier? Mais ie ne diray autre choſe, ſur tous ces fameux Ouurages, ſinon que ma Guerriere prendra touſjours part à leur honneur; qu'elle reſpectera touſjours leur merite; & que ſi elle ſe ſert iamais de ſes Armes, ce ne ſera que pour combattre les Ennemis de leur reputation.

Ie finis, apres que i'auray fait quelques prieres à Ceux qui verront celuy-cy, leſquels ie ne crois pas inciuiles, & que i'eſpere de leur equité, qu'ils m'accorderont facilement. Ie les ſupplie, donques, de vouloir bien n'apporter à

la lecture de ce Poëme, aucun gouſt particulier, ni aucune preuention d'eſprit; ſoit pour ſa perfection; ſoit pour ſon imperfection; Que la bonne ou mauuaiſe opinion, qu'ils en doiuent prendre, vienne de leur pur mouuement. & qu'elle ne leur ſoit point inſpirée par autruy; que pour ſa Conſtitution, ils ne la loüent, ni ne la blaſment, qu'ils ne l'ayent veüe toute entiere, & qu'ils n'ayent pû verifier, ſi ſon commencement s'aiuſte auec ſon milieu, & ſi ſa fin ſe rapporte à l'vn & à l'autre; Que, quand ils en feront l'examen, ils s'examinent les premiers, & ſçachent bien, auparauant, s'ils poſſedent les lumieres neceſſaires, pour prononcer, ſur ſon Inuention, ſur ſa Diſpoſition, & ſur ſon Elocution; Qu'en l'examinant ils ſe ſouuiennent de ſe tenir renfermés, dans les limites de l'Heroïque, ſans deſirer, en luy, ce qui n'appartient qu'à l'Elegie, qu'à l'Ode, qu'à l'Epigramme,

& qu'au Roman ; Celuy-cy entre autres, qui luy reſſemble dauantage, deuant empeſcher, par ſa difference ſpecifique, qu'on ne les confonde, & qu'on n'attende les meſmes choſes de tous les deux ; Qu'enfin, ils me laiſſent la liberté de profiter ; non ſeulemẽt de mes reflexions propres, ſur les manquemens, que la foibleſſe de la Nature humaine rend ineuitables, dans les longs Projets ; mais encore des Obſeruations de Ceux, qui de bonne foy, & ſur des fondemens ſolides, m'auront fait connoiſtre mes erreurs. De toutes ces prieres, la derniere eſt celle, ſur laquelle i'inſiſte le plus ; comme ſur celle, qui m'importe le plus ; puiſque ie n'expoſe pas plus au iour cet Enfant de mes veilles, qu'à la Cenſure des Perſonnes iuſtes & eclairées ; afin que s'il eſt capable d'amendement, ie puiſſe le mettre, par leur auis, & par mes ſoins, en eſtat de leur plaire, & de ne me faire point

de honte l'excepte du nombre de mes fautes celles, qui malgré toute ma vigilance, se sont coulées dans l'impression; & ie ne croy pas auoir besoin de m'en defendre & de demander qu'on ne me les impute point. Ie supplie seulement qu'on se donne la peine d'en parcourir le Catalogue, qui a esté reietté à la fin du Liure, & de les corriger, chacune en leur lieu, selon qu'elles y sont marquées; le nombre n'en estant pas si grand, que ce soin doiue couster beaucoup de trauail, & cette diligence estant absolument necessaire, pour en trouuer l'Ouurage moins defectueux, & pour estre moins arresté dans sa lecture.

LA PVCELLE
OV
LA FRANCE
DELIVREE.

LIVRE PREMIER.

IE chante la PVCELLE, & la ſainte vaillance,
Qui dans le point fatal, où periſſoit la France,
Ranimant de ſon Roy la mourante vertu.
Releua ſon Eſtat, ſous l'Anglois, abbatu.
Le Ciel ſe courrouça, l'Enfer emût ſa rage,
Mais elle armant ſon cœur de zele & de courage,
Par ſa priere ardente, au milieu de ſes fers,
Sçeut, & flechir les Cieux, & donter les Enfers.
Ames des premiers Corps, Peres de l'Harmonie,
Meſſagers des Decrets de l'Eſſence infinie.
Legions qui ſuyuez l'eternel eſtendard,
Et qui, dans ce grand œuure euſtes ſi grande part;
Celebrez, auec moy, la Guerriere Houlette,
Faites prendre à ma voix l'éclat de la trompette,

Eſchauffez mon eſprit, diſpoſez mon projet,
Et rendez mon haleine égale à mon ſujet.
Auguſte Succeſſeur de cet auguſte Prince,
Par qui s'accrut jadis la Françoiſe Prouince,
Lors que ſon bras vengeur, par cent heureux combats,
Du redoutable Anglois mit la puiſſance à bas;
Magnanime HENRY, glorieux LONGVEVILLE,
Des errantes vertus, & le Temple, & l'Aſyle,
Colonne de l'Etat par DVNOIS reſtably,
Heros, dont les exploits ne craignent point l'oubly;
Viue ſource d'honneur, qui touſiours claire & pleine
Groſſis, de flots bruyants, ma languiſſante veine,
Et fais couler mes iours, dans l'honneſte loiſir,
Qu'enuioit la fortune à mon noble deſir:
Des veritables chants de mon ſacré Parnaſſe,
Apprens les hauts deſſeins d'vn Guerrier de ta Race,
Et voy, dans leur ſuccez iuſqu'où le cœur humain
Peut porter les efforts d'vne mortelle main.
Voy, parmy la tempeſte aux iniuſtes fatale,
Reſplendir de ton Sang l'origine Royale,
Et contemple eſtonné, par quels brillans eſſais
Se preparoient les Cieux à produire tes Faits.
Vn iour, lors qu'en ſuiuant ce grand Foudre de guerre
I'auray pris ma volée, aſſez loin de la terre,
Et que i'auray le ton deſormais aſſez fort
Pour l'eſleuer à toy ſans te faire de tort;
Ie veux, par le recit de tes propres merueilles,
Des peuples ſuſpendus enchanter les oreilles
Et dans tous les climats, faire par leur grandeur,
Cherir de tes Lauriers l'eternelle verdeur.
Ie diray la Comté, par toy, demy-conquiſe,
Par toy, dans le Piedmont, l'aſſeurance remiſe,
Les Lorrains acheuez de mettre ſous nos loix,
Et le douteux Briſac enfin rendu François.

Ie diray le fameux & terrible passage,
Qui fit ceder le Rhein au feu de ton courage,
Et qui brisant les fers des belliqueux Germains,
Asseura la franchise au reste des Humains.
Ie diray quel tonnerre employa ta Bellonne,
Pour abbatre à tes pieds l'orgueilleuse Tortonne,
Et de quelle vitesse effrayé par ton bruit,
Le Serpent Milanois dans la grotte s'enfuit.
Enfin ie publieray tes labeurs heroïques.
Pour trouuer le remede aux miseres publiques,
Pour redonner la regle aux confus Elemens,
Et du monde Chrestien calmer les mouuemens.
Durant le triste cours de cent longues années,
L'equitable rigueur des saintes destinées,
Par mille déplaisirs, & par mille trauaux,
Auoit porté la France au comble de ses maux.
Deux deluges de sang, épanchez de ses veines,
De Poictiers, d'Azincourt, auoient noyé les plaines,
Et de deux coups de foudre, & Creuant, & Vernüeil,
Venoient de la conduite aux portes du cercüeil.
Charles son ieune Maistre, & sa foible esperance,
Des fiers vsurpateurs esprouuoit l'insolence,
Loin du throsne captif, erroit desesperé,
Et voyoit son Vassal en son lieu reueré.
Il voyoit de l'Anglois, à son Sceptre rebelle,
Prosperer chaque iour l'entreprise cruelle ;
Il voyoit, par l'Anglois ses Estats enuahis,
Et dans son païs mesme il cherchoit son païs.
Les costaux, les vallons, les champs & les prairies,
A ses regards troublez n'offroient que barbaries,
Et les vastes remparts des tremblantes Citez,
N'enfermoient que tourmens, & que calamitez.
Tous les fleaux des Humains, la peste & la famine
Des peuples, en tous lieux, auançoient la ruïne,

Et la Guerre, en tous lieux, agitant son flambeau,
De leurs toits embrasez compoſoit leur tombeau,
L'impitoyable mort des Prouinces entieres,
Ne faiſoit deſormais que de grands cimetieres
Le ſang, en chaque bois, par les routes couloit,
Et dans chaque riuiere, aux ondes ſe meſloit.
L'audace, la fureur, le diſcord & la rage,
Deſtruiſoient à l'enuy le Royal heritage,
Il ne paroiſſoit plus qu'vn gouffre de malheur.
Et l'endroit le plus ſain eſtoit plein de douleur.
Aucun mur ne portoit vne chaiſne legere,
Mais Paris, plus que tous, plongé dans la miſere,
Méconnoiſſoit ſon Prince, & luy manquant de foy,
Souffroit à l'Eſtranger prendre titre de Roy.
Pour dernier monſtre enfin, l'execrable Iſabelle
Immoloit ſon Fils propre à ſa haine immortelle.
Et faiſant violence aux naturelles loix,
Fomentoit contre luy le party de l'Anglois.
De l'vn à l'autre bout, la deplorable France,
Aux heureux reuoltez preſtoit obeyſſance,
Et Marne, & Seine, & Loire, à peine en leurs courans,
Trouuoient vn bouleuard franc du joug des Tyrans.
Orleans, ſeul encor de tant de Places fortes,
Se pouuoit dire libre au dedans de ſes portes,
Bien qu'entre cent terreurs, il viſt de toutes parts
Vne armée innombrable entourer ſes remparts.
Iuſques vers le milieu de la neufieſme Lune,
Il auoit tenu teſte à ſon aſpre fortune,
Il auoit cent aſſauts l'vn ſur l'autre endurez,
Et cent fois dans leur camp les Anglois reſſerrez.
Par les bras vigoureux qui reſtoient à la France,
Enfin il auoit veu tenter ſa deliurance,
L'auoit veu, mais ſans fruit, & proche des abois,
Bien-toſt des aſſiegeans alloit ſuiure les loix.

Quand son grand Defenseur, dont la force Diuine
Du chancelant Estat soustenoit la ruine,
L'inuincible Dunois, sur le haut de ses tours,
Au profond de son cœur fit ce triste discours.
Donques, pour conseruer cette fidelle Ville,
I'auray fait à mon Prince vn serment inutile,
Et ce genereux Peuple auec tout mon effort,
N'aura pû s'affranchir des chaisnes de Betford.
Intrepides Soldats, valeureux Capitaines,
Qui foulant de Rouuro les desastreuses plaines,
Resolus de vous perdre ou de nous secourir,
Par les mains du Rebelle auez voulu mourir;
Que vostre sort me plaist, & que ie vous enuie
Vne si belle fin de vostre belle vie!
Car si vostre projet a manqué de bonheur,
Au moins estes vous morts, & morts au lict d'honneur.
Dunois infortuné, l'éclat de ta memoire
Sera-t'il obscurcy d'vne tache si noire?
Perdras-tu ton estime, & les siecles futurs
Te reprocheront-ils d'auoir liuré ces murs?
Loin de toy, loin de toy, cette honte & ce crime,
Plustost de tes amis suy la fin magnanime,
Meurs plustost de cent morts, que de ternir iamais,
Par vn si lasche fait, la gloire de tes faits
Meurs plustost que ce Peuple endure le seruage,
Dont ta foy luy promit d'exempter son courage,
Lors qu'entre cent Guerriers, non moins braues que toy,
Il t'élut pour l'aider à maintenir sa foy.
Mais que luy seruira que tu cesses de viure?
Penses-tu que des fers ton trespas le deliure?
Non, non, croy bien plustost, qu'en perdant la clarté
Tu hastes sa défaite & sa captiuité.
Il s'arreste incertain du conseil qu'il doit prendre,
Il luy faut desormais, ou mourir ou se rendre;

Et dans ce choix forcé, son esprit esperdu,
Entre ces deux partis demeure suspendu
Comme lors qu'vn grand chesne, aux Roches Apennines,
Sent par vn choq de vents esbranler ses racines,
Et certain de tomber, voit son branchage espaix,
Vers deux lieux, tour à tour, pancher son vaste faix;
Si le Nord & le Sud meslez dans son feüillage,
Viennent à le pousser d'vne pareille rage,
Il suspend sa ruïne, & semble consulter,
Qui du Sud, ou du Nord, le doit precipiter.
Mais en ce mesme instant, soit destin, soit rencontre,
Tout à coup à sa veuë vn nuage se monstre,
Qui d'orage grossy. perce le sein des airs.
De foudres allumez. & de volans éclairs.
Du Palais estoilé la voûte se presente.
Sous l'effroyable aspect d'vne fournaise ardente,
Et par ce rouge éclat le regard abusé
Iuge que l'Vniuers en est tout embrasé.
O Ciel, dit il alors, ie conçoy ton langage,
Tu m'apprens le chemin d'euiter le seruage,
Pour affranchir ce Peuple & garder mon serment,
L'infaillible remede est le feu seulement.
Recourons, recourons aux brasiers fauorables,
Rendons-nous par la flamme vn peu moins miserables,
Et puisque tout nous manque en cette extremité,
Employons le feu mesme à sauuer la Cité.
Il resoud sa ruïne, & son ame oppressée
Entretient dans son cœur cette horrible pensée,
Le desespoir l'anime, il marche en furieux,
Et fait luire vn flambeau dans chacun de ses yeux.
Le sein boüillant d'ardeur, & le front plein d'audace,
Il s'auance à grand pas au milieu de la place,
Assemble autour de luy les confus habitans,
Et fait retentir l'air de ces morts éclatans.

Amis noſtre fortune eſt enfin deplorée,
De noſtre liberté la perte eſt aſſeurée,
Le valeureux ſecours en campagne défait,
Traiſne, apres ſon malheur, ce neceſſaire effet.
Pourquoy vous deguiſer l'effroyable nouuelle,
Si le ſort nous condamne à ſeruir le Rebelle,
Si pour ce her rempart tant de mois defendu,
Tout eſpoir de reſource eſt maintenant perdu?
Pourrons-nous toutesfois porter noſtre courage,
A rendre à l'Eſtranger vn volontaire hommage?
Nous verra t'on flechir ſous ſon commandement
Ah! non, mourons pluſtoſt que viure laſchement.
La mort ſeule nous reſte en ce point lamentable,
Mais ce n'eſt pas vn mal, à qui vit miſerable;
A l'Anglois comparée, elle eſt pleine d'appas,
L'Anglois eſt aux François pire que le treſpas.
Voſtre foy qui put ſeule arreſter ſa victoire,
Iamais ſans l'irriter ne s'offre à ſa memoire;
Il ne peut ſans fureur penſer à vos efforts,
Et ſur chacun de vous veut vanger tous ſes morts.
Ce grand nombre de morts, & parmy ce grand nombre,
L'inhumain Salſbery, cette imperieuſe ombre,
Sollicitent Betford de les venger ſur vous,
Du ſang qu'ils ont verſé, ſous le poids de vos coups,
Il vous accablera d'inſupportables chaiſnes,
Il vous tourmentera de douloureuſes geſnes,
Et vous verrez par luy vos ſoldats deſarmez,
Vos biens mis au pillage, & vos toits enflammez.
Vos yeux verront par luy déchirer vos entrailles,
Profaner vos Autels, renuerſer vos murailles,
Enleuer vos enfans vers vn bord écarté,
Et de vos chaſtes lits ſoüiller la pureté.
Vne fin magnanime, vn ſepulchre honnorable,
Eſt à tant de rigueurs, ſans doute, preferable,

Sans doute, les François qui sont nez genereux,
Mourant sans l'éprouuer, croiront mourir heureux.
S'il faut perdre le iour, de vous mesmes, sans doute
Vous prendrez du cercueil la tenebreule route,
Vous mourrez par vos mains, & ne permettrez pas
Que Bedford ait l'honneur de vostre beau trespas.
Dans les champs de la mort, in n'est arpie carriere,
Où n'ayme mieux courir vostre vertu guerriere;
Sous terre, au fond des eaux, & iusques dans les feux,
Vous irez vous sauuer du Barbare outrageux.
Ouy, ie lis sur vos fronts, ie découure en vos âmes,
Qu'il est plus craint de vous, que ne le sont les flammes,
Et que rien de si dur ne se sçauroit offrir,
Que plustost que ses loix vous ne puissiez souffrir;
Donques d'vn ferme cœur, contre sa violence,
De ces derniers remparts embrassons la defense,
Et si nostre ennemy nous force a le quitter,
Ostons luy les premiers ce qu'il doit nous oster.
S'il nous met en estat de ne le plus defendre,
Rempliſſons tout de feu, reduisons tout en cendre,
Contentons le destin contre nous irité,
Et ne suruiuons pas a nostre liberté.
Ce transport vehement, ce funeste langage,
Excite en chacun d'eux vne subite rage,
L'affreuse seruitude estonne leurs esprits,
Et fait que pour la mort ils n'ont que du mespris.
Vne illustre fureur s'empare des familles,
Les enfans, les vieillards, les femmes & les filles,
Tous suyuent de Dunois l'horrible mouuement,
Et de leurs chers remparts veulent l'embrasement.
Tel, sur les champs salez, le courageux Pilote
Pressé de toutes parts d'vne puissante flotte,
Sur le point d'estre pris, peut à l'extremité,
Choisir plustost la mort que la captiuité.

Il le propose aux siens, & les y fait resoudre,
Sous le tillac conquis roüle la noire poudre,
Et d'vn bras vigoureux y porte le flambeau,
Pour se faire de l'onde vn supe. be tombeau.
Le Prince confirmé dans son penser tragique,
Depite la Fortune à sa valeur inique,
Repousse des Anglois les violens assauts,
Et de leur propre sang arrose leurs trauaux.
Betford s'en esmerueille, & ne sçauroit comprendre,
Qui fait que l'assiegé s'ose encore defendre,
Qui fait qu'ayant perdu tout espoir de secours,
Sans esperance mesme, il resiste tousiours.
Mais Charles, à l'auis du succez deplorable,
Qui rendoit d'Orleans la perte ineuitable,
Par vn si rude choq a l'esprit terracé,
Et d'vn mont de douleur le courage oppressé.
Sur quoy que sa raison puisse tourner la veuë,
Pour luy de cet abysme il ne voit point d'issuë;
Au bas du precipice il se voit arriué,
Et sans retour enfin, croit son regne acheué.
Il consulte ses Chefs sur la triste défaite,
Et trouue en ce malheur leur prudence muëte,
Müet il les regarde, & d'vn œil estonné,
Se voit par leur silence à perir condamné.
De surprise & d'horreur il a l'ame interdite,
Le chagrin le deuore, & le trouble l'agite,
Son desastre l'effraye, & dans ce point fatal,
Il contemple la mort comme son moindre mal.
En cet estat confus, son Ange tutelaire
D'vn celeste rayon ses tenebres éclaire,
Et presente à ses yeux le Roy de l'Vniuers,
Qui tient aux affligez les bras tousiours ouuerts.
Sous Chinon la Vienne humecte. en son riuage,
Le pied vert & moussu d'vn deuot hermitage,

Où le Dieu Tout-puissant auec zele adoré,
Ne fut iamais d'aucun vainement imploré.
Mille lampes d'argent, mille vases antiques
Enrichissent sa voute, & parent ses portiques.
Vœux, depuis plus d'vn siecle, a l'Eternel rendus,
Par ceux que des perils sa grace a defendus.
Charles remply de Dieu, pour aller à ce Temple,
Quitte du sacré bois la route la plus ample,
Couppe par vn sentier, dans le taillis obscur,
Et découure de loin le solitaire mur.
Il prend alors son cours vers la sainte cauerne,
Sur son rustique sueil en tremblant se prosterne,
Laisse parler vn temps ses pleurs & ses anglots,
Puis y mesle sa voix, & prononce ces mots.
Monarque Souuerain des hommes & des Anges,
Dont la terre & les Cieux celebrent les loüanges,
Inébranlable appuy des fragiles mortels,
Qui d'vn fidelle culte encensent vos Autels.
Ie sçay que des François les transports indomptables
Leur ont soüillé le cœur d'offenses execrables,
Et que tous enyurez d'vn semblable poison,
Auecque l'innocence ont perdu la raison ;
Aux pecheurs toutesfois vostre grace est propice,
Pour eux vostre bonté combat vostre Iustice,
Les François contre vous ont cent crimes commis,
Mais ils sont vos enfans comme vos ennemis.
C'est cette Nation qui de saintes armées
A couuert tant de fois les plaines Idumées,
Et c'est ce peuple esleu, qui doit à l'auenir,
Sous vostre aymable joug tous les peuples vnir.
Seigneur, soyez humain à la foiblesse humaine,
Leur forfait en luy-mesme a rencontré sa peine ;
Ne leur ordonnez point de plus aspre tourment,
Il les punit assez sans autre chastiment.

D'insupportables maux vne suite enchaisnée.
Sur le bord du sepulchre a mis leur destinée ;
Ils ont desia souffert les douleurs du trespas,
S'ils meurent ils mourront, mais ne souffriront pas.
Grand Dieu, si leur courage, & leur vertu passée
Ont autresfois si loin vostre gloire poussée,
Et si, par eux encor, vous deuez quelque iour,
Assujettir le monde aux loix de vostre amour?
Apres tant de malheur, apres tant de souffrance,
Faites leur desormais sentir vostre clemence,
Calmez en leur faueur vostre iuste courroux,
Et moderez pour eux la rigueur de vos coups.
Accordez leur la vie, & bornez leur supplice,
Où s'il faut d'vne mort payer vostre Iustice,
Pour les en deliurer, ie la veux bien souffrir,
Et viens à vostre foudre en leur place m'offrir.
Alors du Roy des Roys la venerable image
Fit d'vn soudain eclair resplendir son visage ;
Charles baise la terre à l'aspect de ces feux,
Renforce ta priere, & redouble ses vœux.
Loin des murs flamboyans, qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'vne clarté profonde,
Dieu repose en luy-mesme, & vestu de splendeur
Sans bornes est remply de sa propre grandeur.
Vne triple Personne en vne seule Essence,
Le supreme pouuoir, la supreme Science,
Et le supreme Amour, vnis en Trinité,
Dans son Regne eternel forment sa Majesté.
Vn volant bataillon de Ministres fidelles
Deuant l'Estre infiny soustenu sur ses aisles,
Dans vn iuste concert de trois fois trois degrez,
Luy chante incessamment des cantiques sacrez.
Sous son throsne estoilé, Patriarches, Prophetes,
Apostres, Confesseurs, Vierges, Anachoretes,

Et ceux qui par leur sens ont cimenté la foy,
L'adorent à genoux, saint Peuple du saint Roy.
A sa gauche, & debout, la Vierge immaculée,
Qui, de grace remplie, & de vertu comblée,
Conceut le Redempteur dans son pudique flanc,
Entre tous les Eleus obtient le premier rang.
Au mesme Tribunal, où tout Bon il reside,
La sage Prouidence à l'Vniuers preside,
Et plus bas, à ses pieds, l'inflexible Destin
Recüeille les decrets du Iugement Diuin.
De son estre increé tout est la creature,
Il voit roüler sous luy l'ordre de la Nature,
Des Elemens diuers est l'vnique lien,
Le Pere de la vie, & la source du bien.
Tranquille possesseur de sa beatitude.
Il n'a le sein troublé d'aucune inquietude,
Et voyant tout sujet aux loix du changement,
Seul, par luy-mesme en soy, dure eternellement.
Ce qu'il veut vne fois est vne loy fatale,
Qui touſiours, malgré tout, à soy-mesme est égale,
Sans que rien soit si fort, qu'il le puisse obliger
A se laisser iamais, ny flechir, ny changer.
Du pecheur repenty la plainte lamentable,
Seule peut ébranler son vouloir immuable,
Et forçant sa iustice, & sa seuerité,
Arracher le tonnerre à son bras irrité.
Du Prince humilié la feruente priere,
Penetra iusqu'au fond l'abysme de lumiere.
Emeut Dieu dans son throsne, & pleine de vigueur,
Pour le bien des François amollit sa rigueur.
La Vierge Mere alors, la celeste Marie,
D'vn mal si déplorable ayant l'ame attendrie,
Conjure l'Eternel de finir leurs malheurs,
Et parle auec la voix, les soupirs & les pleurs.

Contemple, luy dit-elle, ô Monarque supreme,
Tes François accablez sous leur misere extreme,
Et te satisfaisant des maux qu'ils ont soufferts,
Vueille les garantir du trespas & des fers
Il n'est point de mortel, qui d'vn semblable zele,
Ait iamais contenté ton Essence immortelle,
Ni qui d'vn sentiment si plein d'humilité,
Ait rendu son hommage à ta Diuinité.
Qu'il serue à ces pecheurs, pour appaiser ton ire,
D'auoir en l'Vniuers fait fleurir ton Empire,
Et d'vn cœur en ta foy pleinement confirmé,
Tousiours dans leurs besoins ton pouuoir reclamé.
Dieu respond à la Vierge Au son de ses paroles,
La machine des Cieux chancelle sur ses poles,
Le feu brille d'éclairs, l'air de foudres fremit,
La mer est agitée, & la terre gemit.
Soit, dit le Tout-puissant, & cesse ma colere,
Que le François pour luy *m'esprouue moins seuere*,
Qu'à la rigueur enfin succede la douceur,
I'accorde son salut à son Intercesseur.
Ie le veux de ma main tirer du precipice,
Ie veux que de la mort mon bras seul l'affranchisse,
Et que desesperé de tout secours humain,
En la main d'vne Fille il connoisse ma main.
Pour honnorer ton sexe, & releuer sa gloire,
Ie veux qu'en ce combat il gaigne la victoire,
Que du sexe robuste il soit le ferme appuy,
Et qu'en le soustenant il triomphe pour luy.
Ie veux que des Anglois la longue tyrannie,
Par ce foible instrument, soit à la fin punie,
Et que par ses efforts leur orgueil abbatu,
Fasse dans le bas monde éclater ma vertu.
La bien heureuse Cour, dans vn profond silence,
Entend du Roy des Roys la sacrée ordonnance.

Puis, d'vn ton de transport & d'applaudissement,
Benit a haute voix le Diuin iugement.
Pour accomplir son Oeuure, aussi-tost il commande
A l'vn des Messagers de l'Angelique bande,
Qu'il aille vers l'Ardenne, & trouue dans son bois
La Fille destinée à sauuer les François.
Que par les traits ardens d'vn celeste langage,
Il allume en son cœur l'heroique courage,
Qu'il dispose son bras aux grandes actions,
Et chasse de son sein les basses passions.
Sur les confins douteux de France & de Lorraine,
Vne épaisse foreſt s'auance dans la plaine,
Où des arbres chenus les troncs demeurez
Sont, maigré mille Hyuers, par le temps reuerez.
Sous leur branchage courbe, & leur fueille touffuë,
L'or des rayons du iour ne frappe point la veuë,
Et le brillant Soleil, quand plus fort il reluit,
N'en sçait point escarter les ombres de la nuit.
Là domine la paix, là le repos habite,
Là, ni meute, ny trompe, aucun bruit ne suscite,
Là, les rampans ruisseaux coulent sans murmurer,
Et là le plus doux vent n'oseroit soulpirer.
A l'abord de ce bois, d'vne soudaine crainte,
Les errans voyageurs sentent leur ame atteinte,
Et cent fantosmes vains à tous coups se formant,
Passent ses noirs sentiers auec fremissement.
En cet affreux sejour vne modeste Fille,
L'honneur de son pays & l'heur de sa famille,
Sous le tranquille abry des ombrages couuerts,
Adore incessamment l'Auteur de l'Vniuers.
Vn troupeau de brebis, ainsi qu'elle innocentes,
Occupe de ses ans les forces impuissantes,
Dans ce simple exercice elle regne en ces lieux,
Mais son cœur a pour but de regner dans les Cieux.

La grandeur du Tres haut eſt ſon objet vnique,
Elle en repaiſt le feu de ſon amour pudique,
Et par les vifs élans de ſa deuote ardeur,
Monte iuſqu'a la gloire, & ſouſtient ſa ſplendeur.
Sur le Lyon bruſlant l'Aſtre de la lumiere,
Marchoit auec lenteur dans ſa longue carriere,
Et racourciſſant l'ombre en alongeant le iour,
Eſcaroit aux mortels du plus haut de ſon tour.
L'Ange, en ce meſme temps, vient d'vne aiſle legere
Porter le grand meſſage à la ſainte Bergere,
De pompe reueſtu, de ſplendeur couronné,
Et d'vn globe de feu par tout enuironné.
Plus prompt que n'eſt l'eſclair qui precipite le tonnerre,
De ſphere en ſphere il paſſe, & deſcend vers la terre;
Le monde voit ſa cheute auec eſtonnement,
Et croit que le Soleil tombe du Firmament.
Ainſi, lors que la nuit couure tout de ſon voile,
On apperçoit ſouuent vne brillante eſtoille,
Qui du Ciel ſe detache, & ſe precipitant,
Trace l'air tenebreux d'vn ſillon éclatant.
Il tombe ſur le bois, où la Fille medite,
L'ombrage s'en eſloigne, & ces flammes éuite;
Il n'eſt tronc ny rameau, qui n'en ſemble doré,
Et le fort le plus noir en demeure éclairé.
Ce nouuel accident interrompt ſa priere,
De frayeur elle tremble, & ſille la paupiere,
Ses yeux perdent le iour, à force de clarté,
Et d'vn trouble inconnu ſon cœur eſt agité.
Du globe lumineux, qui brille autour de l'Ange,
Sort vne voix alors, mais vne voix eſtrange,
Dont le ſon pluſqu'humain, & les graues accens,
Luy penetrent l'eſprit, & rauiſſent les ſens.
Bergere, dit la voix Pucelle iuſte & ſainte,
Calme ton tremblement, & diſſipe ta crainte,

Du Monarque Eternel ie ſuis l'Ambaſſadeur,
Et te viens annoncer ta future grandeur.
Par ton bras aujourd'huy l'auguſte Prouidence
Veut redonner la vie aux Peuples de la France,
Et pour leur bien monſtrer qu'ils la doiuent aux Cieux
Te vient tirer du fond de ces ſauuages lieux.
Ton bras ſera le bras du grand Dieu des armées,
L'Anglois verra par toy ſes forces conſumées,
Orleans déploré s'affranchira par toy,
Et par toy Rheims verra le Sacre de ſon Roy.
A ces faits merueilleux prepare ton courage,
La gloire du Tres-haut luira ſur ton viſage,
Et ſa vertu guerriere animant ta vertu,
Fera mordre la terre à l'Anglois abatu.
La fille à ces grands mots oppoſe ſa foibleſſe,
Ne peut, ny ne veut croire à la haute promeſſe.
Et ſe renfermant toute en ſon humilité,
S'aneantit aux yeux de la Diuinité.
Mais l'Ange qui l'obſerue, & qui voit ſa penſée,
Ton ame en vain, dit-il, eſt icy balancée,
Dieu, le Dieu des combats t'ordonne par ma voix,
De partir, d'attaquer & de vaincre l'Anglois.
Puis, d'vn celeſte feu l'ombrageant toute entiere,
Luy ſouffle du Seigneur la puiſſance guerriere,
Luy fait dans les regards clarer la terreur,
Et luy met dans les mains les traits de ſa fureur.
Dans le ſein à grands flots, il luy reſpand ſes graces,
Il luy fait deſdaigner les entrepriſes baſſes,
Et la determinant aux actes valeureux,
Luy donne vn auant-gouſt du ſort des Bien-heureux.
Le iour s'eſteint alors, & le lieu ſolitaire
Demeure dans l'horreur de ſa nuit ordinaire,
Le ſilence y retourne, & ſon ombrage eſpais
Redeuient le ſejour du calme & de la paix.

Elle voit le desert tout semblable à luy-mesme,
Mais elle sent en elle vn changement extreme;
De cette nouueauté son esprit est confus,
Elle se cherche en elle, & ne s'y trouue plus.
Son trouppeau, la foreſt, les prés & ſes fontaines,
Pour elle desormais sont des images vaines,
Dieu, l'Anglois, le François, les sieges, les combats,
Seuls maintenant pour elle ont de dignes appas.
Pour sauuer le Royaume elle prend la campagne,
Rodolfe, son cher frere, en son cours l'accompagne;
Elle se sent vaillante, & sa sainte chaleur
L'excite à rechercher lonbjet de sa valeur.
Par les lieux que Betford a reduits en seruage,
Elle fait en marchant vn perilleux voyage,
Les champs & les Citez, les fleuues & les bois,
Toute chose est contre elle, en faueur de l'Anglois.
Mais le saint Messager, sans paroistre à sa veuë,
Autour d'elle ramasse vne volante nuë,
Ce precieux depost à sa garde est commis.
La Fille sous ce voile eschappe aux ennemis,
Vers Chinon elle accourt des Prouinces lointaines,
Elle passe les monts, elle passe les plaines,
D'aucun empeschement son cours n'est arresté,
La nuë à son depost garde fidelité.
Dans les murs cependant, tous, d'vne ardeur égale,
Ne s'abandonnoient pas à leur perte fatale,
Et l'illustre projet de leur embrasement,
N'estoit pas approuué de tous egalement.
Neuf riches Citoyens, basses & foibles ames,
Craignirent de bruſler en de si belles flammes,
Leur courage glacé ne les pût conceuoir,
Et la peur en leur sein fit renaistre l'espoir.
Pour remede aux grands maux, dont la Ville est pressée,
Le Prince Bourguignon s'offrit à leur pensée,

Et le plus resolu par de secrets destours
Vint, contre Dunois mesme, implorer son secours.
Du haut des Cieux alors, vn autre Ange inuisible,
Fond au Camp de l'Anglois durant l'ombre paisible,
Et voit que d'aspres soins Philippes trauaillé,
Dans le repos commun languit seul esueillé.
Il voit que de Berford l'insolente fortune
Est ce qui l'inquiete & ce qui l'importune,
Se coule dans son ame, en accroist de langueur,
Et fait sonner ces mots au profond de son cœur.

Ainsi par l'Estranger ta grandeur mesprisée,
A tes propres sujets seruira de risée,
Ainsi ceux dont l'orgueil s'abbaissoit deuant toy,
Dans tes propres Estats te donneront la loy;
C'est là l'heureux effet de la folle vengeance,
Qui rangea ton Paris sous leur obeïssance,
C'est ce que merita le transport desloyal,
Qui te les fit placer dans le throsne Royal.
Tu te laissas conduire à ton aueugle rage,
Sans voir qu'en la suiuant tu courois au seruage;
Maintenant de leurs fers tu ne te peux garder,
Tu les as commandez, ils te vont commander.
Cette forte Cité bien qu'à demy conquise,
Seule en te resistant conserue ta franchise;
Iuge dans quels filets ton courroux t'a jetté,
Si tu gaignes ces murs, tu pers ta liberté.

L'Ange du Tout-puissant, d'vne ardeur vehemente,
Par de semblables mots l'agite & le tourmente;
La nuit se passe en veille,, & le nouueau Soleil
Cherche en vain dans ses yeux des traces du sommeil.
L'esprit comblé d'horreur, au plus fort de sa peine,
Il voit vn Citoyen qu'à sa tente on ameine,
Se trouble à son abord, & consent à regret,
Qu'au nom du triste peuple il luy parle en secret.

L'habitant prés de luy iusqu'en terre s'incline,
Dit que ces bouleuards sont preſts de leur ruine,
Qu'attaquez de l'Angiois, & preſſez de la faim,
Si ſon ayde leur manque, ils reſiſtent en vain.
Deſormais, pourſuit il, rien ne les peut deffendre,
Mais on les veut bruſler, pluſtoſt que de les rendre,
La valeur de Dunois paſſe à l'extremité,
Et prefere la flamme à la captiuité.
Contre ces nobles toits, & ce rempart fidelle,
Son indontable cœur rend ſa vertu cruelle,
Il a pris des ſoldats le funeſte ſerment,
Et la Ville eſploree attend l'embraſement.
Prens pitié de ce peuple, & reçois le en ta garde,
C'eſt toy ſeul qu'auiourd'huy pour Aſyle il regarde;
Au dehors, au dedans, il ne voit que la mort,
Sauue-le de Dunois, ſauue-le de Betford.
Pourrois-tu rejetter vne gloire ſi grande,
Tu luy dois demander le bien qu'il te demande,
Affranchis-le du moins des eſtrangeres loix,
Et s'il ſubit le joug, que ce ſoit d'vn François.
Comme quand vn meurtrier, qu'vn Iuge impitoyable
Retient ſous cent verroux dans vn antre effroyable;
Conuaincu de ſon crime, & priué de ſupport,
N'attend à tous momens que le coup de la mort;
Si la bonté Royale arreſtant ſa iuſtice,
Vient dans le noir cachot l'enleuer au ſupplice,
Il eſt ſi preuenu de la peur de mourir,
Que, bien qu'il ait ſa grace, il croit touſiours perir.
Du Prince criminel ainſi l'ame confuſe
Au meſſage flateur la creance refuſe;
C'eſt le plus grand des biens qu'il puiſſe deſirer,
Il le voit il le touche, & n'oſe l'eſperer.
Enfin, rauy de joye, il reçoit la requeſte,
Et promet deſia le fruit de la conqueſte;

Il reprend ſes deſſeins & penſe deſia voir
L'audacieux Betford rangé dans le deuoir.
Il luy porte ſoudain l'agreable nouuelle,
Qu'Orleans a leurs vœux ceſſe d'eſtre rebelle,
Mais que telle eſt en luy la frayeur des Anglois,
Que du Bourguignon ſeul il veut ſuyure les loix.
Puis offre, ſi ſa foy peut meriter ce gage,
D'en faire aux Leopards vn ſolennel hommage,
De s'vnir auec eux d'vn eternel lien,
Et par leur intereſt regler touſiours le ſien.
Betford baiſſe la veuë, & le ſourcil qu'il fronce,
Fait, meſme auant qu'il parle, entendre ſa reſponce;
Il eſt long-temps muët, enfin hauſſant les yeux,
Il profere ces mots d'vn air imperieux.
L'inflexible rigueur des triomphantes armes
Ne permet aux vaincus que l'vſage des larmes,
Et, lors qu'à la valeur la fortune ſe joint,
Elle donne des loix, & ne les reçoit point.
Où iamais a-t'on veu qu'vne Ville captiue,
Au pouuoir du vainqueur des limites preſcriue,
Pour maiſtre, dans les fers o'e le refuſer,
Et vueille d'elle-meſme à ſon gré diſpoſer.
Le legitime droit qui ſuit l'heureuſe guerre,
Auec ſes bouleuards met tous ſes droits par terre,
Et du bras qui la donte, on voit abſolument
Dependre, ou ſa miſere, ou ſon ſoulagement.
Non, non, nous la prendrons cette orgueilleuſe Place,
Nous camperons armez ſur la haute terrace,
Nous aurons en nos mains, ſa vie & ſon treſpas,
Et luy ferons vouloir ce qu'elle ne veut pas.
C'eſt vne gloire deuë à la ſeule Angleterre,
Puiſque ſon ſeul trauail acheue cette guerre;
Elle poſſedera ce ſuperbe rempart,
Et nul impunément n'y croira prendre part.

Ouy, malgré Ciel & terre, il faut qu'elle en joüisse,
Il le faut par honneur, il le faut par iustice:
Et qui pourroit permettre, ayant bien combattu,
Qu'vn autre vinst cueïllir le fruit de sa vertu.
Le Bourguignon surpris de la responſe amere,
En sent iusqu'a la rage enflammer sa colere,
Il demeure sans voix, il change de couleur,
Et d'vn fixe regard tesmoigne sa douleur
Plein de fiel il le quitte, & s'enferme en sa tente,
Contemple auec horreur sa fortune presente,
Voit sa perte asseurée & forme dans son sein,
Par vn sanglant dépit, vn genereux dessein.
Betford prend l'habitant, & par plus d'vne geſne,
Le force à declarer le sujet qui le meine,
Puis, d'vn sombre nuage ayant le front chargé,
Auec ces mots cruels, il luy donne congé.
Va, dit-il, & retourne à la Ville obstinée,
Dis-luy qu'à mille morts nous l'auons condamnée,
Et qu'auec tout leur art, Philippes ny Dunois
Ne sçauroient la sauuer de nos plus dures loix.
L'habitant effrayé dans la Ville repasse,
Et par tout y respand l'arrest de leur disgrace,
Vn mesme desespoir maistrise tous les cœurs,
Et chacun se prepare aux dernieres rigueurs.
De toutes parts alors l'errante Renommée,
Comme si la Cité venoit d'estre abysmée,
D'vn vol infatigable, & d'vn langage ardent,
Porte, & conte aux mortels son mortel accident,
Elle dit qu'à perir par Dunois disposée,
Pour n'estre pas esclaue elle s'est embrasée,
Et qu'auecque Dunois, sous ses murs demolis,
Le peuple & le soldat se sont ensevelis
Du Monarque, à ce bruit, la constance succombe,
Son corps d'horreur se glace, & de foiblesse tombe,

De trouble ſon eſprit perd l'vſage des ſens,
Et lors qu'il ſe reſueille il pouſſe ces accens.
Que peut plus contre moy le Ciel inexorable ?
Dequoy peut-il encor me rendre miſerable ?
Ce que i'auois à perdre, il me l'a tout oſté,
A force de malheurs ie ſuis en ſeureté.
Acheue, acheue, Anglois, ton inique entrepriſe,
Mon Dunois, par ſa mort t'a la France conquiſe ;
C'eſt cette mort fatale à qui ſeule tu dois,
De la voir enfin preſte à tomber ſous tes loix.
Heureux que ce Heros, digne du Diademe,
Ait tourné ſa valeur contre ſa valeur meſme ;
En vain tout ſon effort euſt choqué ta vertu,
Ce grand cœur par luy ſeul pouuoit eſtre abatu.
Mais, ô braue Dunois, quelle fureur ſubite
Dans ce cruel deſſein ton ame precipite ?
Quel deſeſpoir t'emporte, & t'excite à perir ?
Qui t'engage en mourant, à me faire mourir ?
Tu me deſtruis, helas ! & ta flamme inhumaine,
En t'ouurant le ſepulchre, au ſepulchre m'entraiſne ;
Ie viuois par toy ſeul, & la rage du ſort
M'attaquant deſormais, n'attaque plus qu'vn mort.
La France par ton bras, ſoutenuë, animée,
N'euſt pû durant tes iours demeurer opprimée,
Quelques grands accidens qui nous ſoient arriue
Tu ne deuois que viure, & nous eſtions ſauuez.
Par l'affreux mouuement qui t'enleue à la vie,
Tu rends à mes Sujets ma Couronne aſſeruie,
Tu m'arraches le Sceptre & ſeruant mon vaſſal,
Tu reueſts ton orgueil de mon manteau Royal.
Ton treſpas me produit ma derniere miſere,
Il me force à chercher vne terre eſtrangere.
Me deſpoüille, me ruë, & pour comble d'ennuy,
M'abat du meſme bras, qui me ſeruoit d'appuy.

Là, de saisissement, il met fin à sa plainte,
L'image de la mort sur son visage est peinte,
Il renferme en son cœur les mucts deplaisirs,
Ou, s'il les fait parler, ce n'est que par soupirs.
Tombé de maux en maux au fond du precipice,
En tout au fer rebelle il voit le Sort propice,
En tout il voit le Sort contre luy conjuré,
Et pour luy desormais iuge tout deploré.
Voyant fondre sur luy la tempeste fatale,
Pour l'espargner au moins à sa teste Royale,
Il resout de ceder, & consent à la fin,
De laisser le cours libre à son mauuais destin.
Ainsi lors qu'vn Nocher, au milieu de l'Egée,
Quand sa fougue escumeuse est la plus enragée,
Auec peu d'esperance, & beaucoup de vertu,
A le flot dans le flot mille fois rabatu.
Si le ferme timon en sa main se fracasse,
Le sang autour du cœur d'espouuente luy glace,
Il voit qu'il faut perir sans pouuoir l'euiter,
Donne l'esquif à l'onde, & va pour s'y ietter.
Dans le foible Chinon, qui luy sert de retraitte,
Sous le lambris doré d'vne chambre secrette,
Il assemble ses Chefs, & pressé de douleur,
Leur declare en ces mots l'excez de son malheur.
Indontables Guerriers, ma fortune cruelle
N'est pour aucun de vous vne chose nouuelle,
Vous auez partagé mes peines & mes soins,
De mes sanglans trauaux compagnons & tesmoins.
Dés que ie vis le iour, ma deplorable vie
Fut l'objet de la haine, & le but de l'enuie,
Mes sensibles tourmens sont creus auecque moy,
Ie fus malheureux Prince, & suis malheureux Roy.
Passons de mes Vassaux les pratiques rebelles,
Passons de ma Maison les horreurs criminelles,

Passons de mes Tyrans les iniustes assauts,
Ces maux, pour nous, helas: sont des antiques maux.
Vn dernier, plus que tous, à mon regne est funeste,
Du fidelle Orleans nulle trace ne reste,
Et le braue Dunois, en renuersant ses tours,
Sous leur vaste ruine a terminé ses iours.
Mon genereux Dunois de qui l'ame inflexible,
Iusques dans le tombeau s'est fait voir inuincible,
Et dont les puissans bras, par tout si redoutez,
Pouuoient me valoir seuls plus que mille Citez.
Ainsi l'heureux Anglois remporte la victoire,
Tout respond à ses vœux, rien ne manque à sa gloire,
I'empesche seul qu'en tout il ne soit satisfait,
Ie manque à son triomphe, & le rends imparfait.
De mon desastre, amis, ie n'accuse personne,
C'est le Ciel qui le veut, c'est le Ciel qui l'ordonne,
Et si le bon succez eust suyui le grand cœur,
Betford seroit vaincu, Charles seroit vainqueur.
Mais pouuant de ses mains estre encore la proye,
Ostons à sa fureur l'espoir de cette joye,
Ostons au sort iniuste, à ses vœux complaisant,
Le moyen de luy faire vn si rare present.
L'Auuergne, pour finir mes tristes auantures,
Me fournira de port en ses grottes obscures,
Et ie conserueray dans ces sauuages lieux,
L'image de l'eclat, dont brilloient mes Ayeux.
Que si le fier Anglois, suyuant son entrepriſe,
Vient parmy ces rochers attaquer ma franchise,
Lors qu'il aura percé leurs espaisses forests,
Ie me puis bien ailleurs garantir de ses traits.
De l'aspre Dauphiné ie suis touſiours le Prince,
Il m'offre vn doux refuge en sa forte Prouince.
Et ie puis, sur ses monts, attendre en seureté,
Ce que de mes destins les Cieux ont arresté.

De là, quand nous verrons adoucir l'influence,
Qui de tant de malheurs persecute la France,
Nous reuiendrons armez, en belliqueux torrens,
D'vn cours impetueux fondre sur nos Tyrans.
Donc pour ne tomber pas sous le joug du Barbare,
Que chacun à partir sans regret se prepare ;
Quittons à l'Estranger nostre propre maison,
Et choisissons l'exil plustost que la prison.
A ce mot il s'arreste, & la trouppe assemblée,
D'vne amere douleur ayant l'ame comblée,
Tristement consentoit au dur commandement,
Et Charles pour sortir se leuoit tristement.
Quand il voit vers la porte vn mobile nüage
S'auancer contre luy, trauerser son passage,
Estinceler, se fendre, & descouurir aux yeux,
Vn portrait animé des merueilles des Cieux.
Le nüage, en son sein, comme en vne ample Scene,
Luy monstre vne Bergere, ou plustost vne Reyne ;
Tant d'eclat rejalit, tant de Majesté sort,
De son air venerable, & de son graue port.
Sa taille est plus qu'humaine, & dans la haute mine
Reluit l'impression de la grace Diuine,
Elle a le front modeste & son seuere aspect
Des moins respectueux attire le respect.
Son poil brun, qui se frise en boucles naturelles,
Accompagne le feu de ses noires prunelles,
Et l'on voit en son teint d'eternelle fraischeur,
La rougeur se confondre auecque la blancheur.
Les douceurs, les soustris, les attraits ni les charmes,
De ce visage altier ne forment point les armes,
Il est beau de luy-mesme, il donte sans charmer,
Et fait qu'on le reuere, & qu'on n'ose l'aymer.
Pour tous soins, vne fiere & sainte negligence,
De sa masle beauté rehausse l'excellence,

Et par ſes ornemens, ouurages du hazard,
Rend la nature en luy plus aymable que l'art.
Vne innocente flamme, ainſi qu'vne couronne,
Dore ſa treſſe brune, & ſa teſte enuironne,
Mais d'vn Diuin braſier ſes regards flamboyans,
Percent, & bruſlent tout de leurs traits foudroyans.
Son geſte, bien que ſage, eſt plein de hardieſſe,
Sa contenance eſt humble, & pourtant ſans baſſeſſe,
Et ſa condition ne paroit nullement,
Sinon par ſa houlette, & par ſon veſtement.
Le Ciel, pour la former, fit vn rare meſlange,
Des vertus d'vne Fille, & d'vn Homme, & d'vn Ange,
D'où vint, apres, au iour cet Aſtre des François,
Qui ne fut pas vn d'eux, & qui fut tous les trois.
Chacun plein de ſurpriſe, à ce nouueau ſpectacle,
Doute ſi c'eſt vn ſonge, ou ſi c'eſt vn miracle,
Et tous accouſtumez à leur ſort rigoureux,
N'oſeroient s'en promettre vn eſtat plus heureux.
En ce meſme moment l'Auguſte Prouidence,
Qui veut que deſormais le ſaint Oeuure commence,
Du ſouffle de ſon ſein dans leur ſein deſcendu,
Determine en ſon choix leur eſprit ſuſpendu,
Auec ce ſacré ſouffle, vne forte lumiere,
Leur deſcend dans le cœur, leur ouure la paupiere,
Et pour croire en la Fille, & receuoir ſa loy,
Captiue leur raiſon, & leur donne la foy.
Si quelque doute encore en leur ame demeure,
Par ſes brulans rayons il ſe diſſipe à l'heure;
Dans l'aſpect de cet Aſtre ils deſcouurent leur bien,
Et pour eux deſormais ne redoutent plus rien.
Ainſi, quand par l'effort d'vn violent orage,
Quelque grand galion eſt proche du nauffrage,
Qu'il voit ceder aux vents l'art de ſes matelots,
Et que ſes flancs ouuerts donnent paſſage aux flots.

Si dans ce deſeſpoir, ſur ſa hune tremblante,
Fond du plus haut des Cieux vne eſtoille eclatante,
Ce feu de bon preſage à chacun rend le cœur,
Et les flots ni les vents ne leur font plus de peur.
Le Monarque François, en ce point deplorable,
Parmy ſes courtiſans n'a rien de remarquable,
Comme eux il eſt veſtu d'vn ſimple habillement,
Et comme eux, dans la foüle, il va confuſement.
La Fille toutesfois, par les Cieux eclairée,
Le choiſit entre tous d'vne œillade aſſeurée,
Et d'vne ferme voix luy parle en mots puiſſans,
L'Ange qui l'accompagne anime ſes accens.
Ta priere, dit-elle, eſt enfin exaucée,
Charles, Dieu prend pitié de ta gloire abaiſſée;
Sa ſainte volonté ſe tourne en ſa faueur,
Ie ſeray ſa Guerriere il ſera ton Sauueur.
C'eſt, dans le ſeul deſſein de finir ta miſere,
Qu'il m'a rauie aux bois, jeune & foible Bergere,
Et de ſa propre main, guidée à ton ſecours,
Malgré tous les perils qui trauerſoient mon cours.
Des merueilleux effets de ſa Grace propice,
Ie ſuis la Meſſagere, & ſuis l'Executrice,
Et i'apporte, en ſon nom, dans ce fragile bras,
Aux François le ſalut, aux Anglois le treſpas.
Ie viens, ſous le pouuoir de l'Arbitre du monde,
Remettre ton Empire, en vne paix profonde,
Redonner la culture à tes Champs deſertez,
Et reſtablir la joye en tes mornes Citez.
La Loire, par ce bras, va voir ſa deliurance,
La Seine va, par luy, couler ſous ta puiſſance,
Et Rheims te va r'ouurir vn chemin glorieux,
Pour remonter au throſne, où regnoient tes Ayeux.
Repren le noble eſpoir, & le ferme courage,
Qui t'ont fait ſi long-temps reſiſter à l'orage;

Repren le gouuernail que des ombrages vains
Ont fait abandonner à tes Royales mains.
Arriere le penſer d'en laiſſer la conduite,
Arriere le penſer de retraitte & de fuite;
Aucun lieu ſi tu fuis, ne te peut aſſurer,
Dans le ſeul Orleans, il te faut retirer.
Orleans à l'Anglois fait touſiours reſiſtance,
Et donne iour encore au ſalut de la France;
L'inuincible Dunois eſt encore viuant
Et le bruit de ſa mort eſt vn bruit deceuant.
De ton ame, ô grand Roy, bannis donc la foibleſſe,
I'ay pour toy, du grand Dieu, la foudre vengereſſe;
Ce bras eſt l'inſtrument de ſon iuſte courroux,
Et bien toſt le rebelle eſprouuera ſes coups.
A la fin de ces mots, la celeſte Guerriere,
Iette vne plus ardente & plus viue lumiere;
De ſon ſuperbe eclat les yeux ſont ebloüis,
De ſon maſle diſcours les cœurs ſont reſioüis.
La Grace du Seigneur rend ſa voix efficace,
Tous, au fond de leur ſein, ſentent fondre leur glace;
Chacun benit ſon ſort, & s'eſtonne de voir,
Au plus fort de la peur, reſſuſciter l'eſpoir.
Le ſeul vieillard Gillon, qu'vne jalouſe crainte
Auoit rendu d'abord ennemy de la Sainte,
Durant qu'elle parla, ne fit que murmurer,
Et parut en courroux d'auoir lieu d'eſperer.
Animé par ſa crainte, il s'auance, & s'eſcrie,
Ah! Charles, defens-toy de cette piperie;
Dans le fond de l'abyſme, on te veut replonger;
Et ce ieu n'a pour but que de t'y r'engager.
L'Anglois te rend ce piege. A ces mots, la Pucelle
Se tourne, l'enniſage, & des yeux eſtincelle;
Par leurs brillans eclairs, il ſe ſent interdit,
Et l'ardeur de ſon feu ſoudain ſe refroidit.

Il perd, & cœur, & voix, & tombe sur la place,
Amaury de Gillon pleure & plaint la disgrace,
La trouppe la contemple auecque tremblement,
Et la croit du Tres haut vn iuste iugement.
Charles leuant aux Cieux la veuë & la parole,
Pere commun, dit il, dont le soin nous console,
Qui d'vn œil de pitié regardes tes enfans,
Et de vaincus qu'ils sont, veux qu'ils soient triomphans.
Ie reçoy, plein de foy, de respect & de crainte,
Cette insigne faueur de ta Majesté sainte,
Et desia par l'effort de ton foudre lancé,
Ie voy le François libre, & l'Anglois terracé.
Puis, rabaissant ses yeux sur la Fille admirable,
O Guerriere, dit-il, ô merueille adorable,
Mon Sceptre desormais dependra de ta loy,
Ie veux dans mon Royaume estre sujet pour toy.
Vse de tout le droit que ma noble Couronne
Me donne sur mon Camp, sur mes peuples me donne,
Guide & pousse mon bras contre mes ennemis,
Tousiours à ton vouloir le mien sera soumis.
Mes pas suyurent tes pas, au milieu des batailles,
Mon bras suyura ton bras, à l'assaut des murailles,
Mon cœur suyura ton cœur, dans les feux & les traits,
Et n'aura pour objet que tes illustres faits.
Mais armons, auant tout ce celeste courage,
Qui nous doit affranchir de mort & de seruage;
En cuirasse, en espée il est temps de changer
Ces champestres habits, ces armes de berger.
De joye en finissant il verse quelques larmes,
Et la veut honnorer de ses plus cheres armes;
Il veut en ce lieu mesme, en ce mesme moment,
Offrir à sa valeur ce guerrier ornement.
Par son ordre on l'apporte, & pompeux marche en teste
L'armet, dont vn grand Coq forme l'altiere creste,

Et, qui d'vn grand pennache ombragé tout autour,
Pardeuant meſme à peine eſt eclairé du iour.
Le hauſſecol leger au grand caſque ſuccede,
Et de trempe & d'eclat, preſque en rien ne luy cede;
Il s'ouure, & ſe referme, & cent clous eſtoillez
En brodent pres à pres les reborts eſtalez.
Apres, entre & reluit la puiſſante cuiraſſe,
Qui ſeule à la porter deux puiſſans hommes laſſe;
Et fait voir par ſon poids, qu'en aller reueſtu,
Ne peut eſtre vn effort de commune vertu.
Puis, viennent les braçards à ployantes eſcailles,
La terreur des Tyrans en l'ardeur des batailles,
viennent les gantelets eſcaillez & ployans,
Que leur dos tant de fois a ſentis foudroyans.
Enfin, paroit la grande & ſolide rondache,
Celuy qui la ſouſtient derriere elle ſe cache;
Son centre eſt vn Soleil, par qui de toutes parts,
Cent rayons ondoyans vers ſes bords ſont eſpars.
D'impenetrable acier ces Armes compoſées,
De l'Artiſant robuſte ont les forces vſées;
Il les fit pour ſon Prince, & d'vn ſoigneux deuoir,
Sur elles de ſon art conſomma le pouuoir.
Par la ſçauante main leur eſtoffe polie,
Sous des lames d'argent fut toute enſeuelie,
Et ſur l'argent eſpais eſtinceloit encor,
Vn riche embraſement de viues flammes d'or.
Entre-elles s'eſleuoient, en boſſe delicate,
Les faits par qui des Francs l'antique honneur eclate,
Ces genereux deſſeins, ces triomphans exploits,
Qui ſeruirent de baſe au throſne des François.
Sur tout y reſplendit la victoire ancienne,
Qui bannit de leurs cœurs l'impieté Payenne,
Et le fameux ſuccez des champs Italiens,
Par qui fut leur grand Roy l'Aſné des Roys Chreſtiens.

Charles de ſa main propre en reueſt la Pucelle,
Et dit, faſſent les Cieux, pour leur gloire immortelle,
Que plus heureuſement qu'ils ne me l'ont permis,
Tu les puiſſes porter contre mes ennemis.
Puis oſtant de ſon col la flamboyante eſpée,
Qu'il a de ſang rebelle entant de lieux trempée,
Au flanc de la Guerriere il vouloit l'attacher,
Mais par ces graues mots il s'en vit empeſcher.
Garde ce fer, dit-elle, & fay que ta vaillance,
Par luy ſerue à briſer les chaiſnes de la France;
Le ſauuage Fierbois a dans ſon ſein pieux,
Celuy par qui mon bras ſera victorieux.
Là, non loin d'vn cercueil ruſtique & venerable,
Où repoſent les os d'vne Fille admirable,
Sous la terre ſacrée, au pied d'vn ſombre Autel,
Eſt l'ardent Coutelas du celebre Martel.
Ce Coutelas heureux, ſur la Loire aſſeruie,
Rauit aux Sarrazins la conqueſte & la vie,
Et par ce grand Heros, au fond de ce ſaint lieu,
Encore tout ſanglant fut offert au grand Dieu.
Maintenant, pour ton bien, la Majeſté Diuine,
A deſtruire l'Anglois ce Coutelas deſtine,
Elle veut que par luy l'Anglois ſoit immolé,
C'eſt vn ſecret fatal qu'elle m'a reuelé.
Si tu veux à ſa teſte enleuer ta Couronne,
Fay que bien-toſt Fierbois ce Coutelas me donne,
Sans luy mon foible bras ne te peut ſecourir.
Et ta France eſt encore en eſtat de perir.
Elle acheue d'vn ton remply de vehemence,
Charles croit de Dieu meſme entendre l'ordonnance;
Et, pour l'executer, elit ſeul entre tous,
Le non moins valeureux que deuot Chaſteauroux.
De cent humbles reſpects il honnore la Sainte,
Pour elle il a le cœur plein de zele & de crainte,

Sur elle auec transport il attache ses yeux,
Et l'imagine vn Ange enuoyé par les Cieux.
Chacun de ses Guerriers, imitant son exemple,
Auec mesme transport la Guerriere contemple,
Et tous dans ses regards recherchant leur destin,
Pensent de tous leurs maux y descouurir la fin.
Ainsi les voyageurs, que la nuit sombre & vaine
A surpris aux deserts de la plage Affricaine,
Parmy les monts de sable enflammez & mouuans,
Que font & que defont les caprices des vents;
Apres mille terreurs, apperceuant eclôre
Les feux resplandissans de la vermeille Aurore,
Tournent les yeux vers elle, & d'aise transportez
Pensent voir leur salut en voyant ses clartez.
Desia le blond Soleil demy plongé dans l'Onde,
De rayons languissans illuminoit le monde,
Et desia l'horizon, dans tout son large tour,
Tenoit plus de la nuit qu'il ne tenoit du iour;
Desia du Firmament les plus viues estoilles,
Des campagnes de l'air perçoient les sombres voiles,
Et desia les flambeaux de mille Astres diuers,
D'vne lumiere pasle, eclairoient l'Vniuers.
La Sainte Fille alors, de chacun reuerée,
Loin du profane bruit, à l'écart retirée,
Pour releuer le throsne, & deliurer ces lieux,
D'ardentes oraisons importune les Cieux.

Fin du premier Liure.

LA PVCELLE
OV
LA FRANCE
DELIVREE.

LIVRE SECOND.

CEpendant la nuit vole, & ſous ſon aile obſcure
D'vn paiſible ſommeil endormant la Nature,
Dans les plaines des airs tient les vents en repos,
Et ſur les champs ſalez fait repoſer les flots.
A tout ce qui ſe meut, à tout ce qui reſpire,
Dans les prés, dans bois, le repos elle inſpire;
Elle ſuſpend par tout les trauaux & les bruits,
Et par tout dans les cœurs aſſoupit les ennuis.
Charles ſeul eſueillé ſort auant la lumiere,
Vers luy voit d'vn pas graue auancer la Guerriere,
Et vers elle à l'enuy d'vn pas graue auançant,
Luy dit, qu'aſſiſté d'elle, il eſt aſſez puiſſant.
Mais elle luy reſpond; Arme, ô valeureux Prince,
Tout ce qu'on peut armer dans ta foible Prouince?

Ie vaincray bien l'Anglois, mais non pas sans soldats,
Qui marchent sur ma trace, & secondent mon bras.
Va donc, & sans tarder leue en ce coin de terre,
Ce qui luy reste encor de propre pour la guerre;
Forme plustost vn camp, d'enfans & de vieillards,
Dieu conduira leurs mains, & poussera leurs dards.
Soudain, de tous costez, l'ordre vole & reuole,
Tout le pays s'esmeut, tout le Peuple s'enrôle,
Et la Ville & les champs enfantent de Guerriers,
Qui dans cette entreprise esperent des lauriers.
L'Ange du Ciel s'y mesle, & dans chaque village,
Au sein des moins âgez, souffle vn masle courage,
Remplit de feu les cœurs que l'âge a refroidis,
Rehausse leur bassesse, & les rend tous hardis.
De la trouppe rustique à la solde acouruë,
Les vns dans les guerets ont qui té la charuë,
Les autres dans les prés ont laissé le bestail,
Et nul d'eux ne veut plus que de noble trauail.
Effet prodigieux! merueille plusqu'humaine!
Il ne faut que six iours pour en couurir la plaine;
Sous le mur de Chinon, six mille combatans,
De cent lieux, dans six iours, viennent en mesme temps.
L'amas en est confus, & la force impuissante,
En leurs bras toutesfois Charles met son attente,
Et ne sçauroit douter que leur vaillant effort,
Ne fasse en sa faueur changer l'ordre du Sort.
A semblable remede, & dans semblable guerre,
La Cité qui depuis fut le Chef de la terre,
Auoit iadis recours, quand ses fragiles toits,
Attendoient les assauts des terribles Gaulois.
L'espouuantable auis du deluge Celtrique,
Armoit en vn moment toute la Republique;
Des ieunes, ni des vieux, nul n'estoit exempté,
Tout âge combattoit en cette extremité.

Tandis qu'ainſi ſe leue, & s'aſſemble l'armée,
La celeſte Guerriere au Palais renfermée,
Auant que de tonner ſur le rebelle Anglois,
De ſa fortune encor luy veut donner le choix.
Auant que de le perdre, elle veut qu'il entende
Ce que du Roy des Roys le decret luy commande;
Et veut, par la terreur du iugement Diuin,
L'induire à preuenir ſa deſaſtreuſe fin.
Pour luy, quoy que Tyran ſa charité s'allume,
Elle prend le papier; l'Ange conduit ſa plume,
Et l'eſprit du Seigneur animant ſon eſprit,
Dicte à ſa forte main ce genereux eſcrit.

Eſtrangers, dont le fer dans le champ de la Gloire,
A tant de fois ſur nous moiſſonné la victoire,
Souſmettez vos lauriers à la Fille des Cieux,
Et craignez le deſtin des vœux ambitieux.
Les crimes des François, ſans egaux ſur la terre,
Auoient depuis long-temps prouoqué le tonnerre,
Le Conſeil eternel conclut leur chaſtiment,
Et voulut que l'Anglois en deuint l'inſtrument.
N'en ſoyez point plus vains; ces hautes entrepriſes,
Ces bataillons desfaits, ces murailles conquiſes,
N'ont point pour fondement voſtre fauſſe vertu,
Dieu, contre les François, a par vous combatu.
Son ire eſt maintenant par leurs maux appaiſée,
Et vous a deſormais pour vnique viſée;
Vos crimes, à leur tour, ont ſur vous attiré
De ſon glaiue vengeur le tranchant aceré.
De l'abyſme profond Dieu va tirer la France,
Pour punir de vos mœurs la dannable licence,
Et vous allez, par elle eſtre precipitez,
De ce ſublime comble, où vous eſtes montez.
Mais, bien qu'vn foudre ardent gronde ſur voſtre teſte,
Vous pouuez toutesfois, conjurer la tempeſte,

Adoucir du Seigneur le flamboyant courroux,
Et suspendre l'arrest prononcé contre vous.
Ne vous obstinez plus sous la constante Ville,
Qui rend, mesme aux abois, vostre effort inutile,
Et tirez vos drappeaux des murs infortunez,
Qu'à subir vostre joug leur sort a condamnez.
Repassez, reuolez, dans vostre Isle barbare,
Qu'à iamais de nos bords l'Ocean vous separe,
De cet heureux climat oubliez le plaisir,
Et perdant son aspect, perdez-en le desir.
Que si vous resistez, d'vne audace farouche,
Ie vous l'annonce, Anglois, Dieu parle par ma bouche,
Dans ce point, où vostre heur est le plus eclatant,
La cheute vos menace, & la mort vous attend.
Le bras du Souuerain destruira vos armées,
Ostera vostre joug aux Terres opprimées,
Affranchira les murs asseruis sous vos loix,
Et brisera le Sceptre en la main de vos Roys.
Apres auoir perdu vos fameuses conquestes,
Vous souffrirez encor de nouuelles tempestes,
Vous perdrez la Guienne, & les Peuples Normands
Cesseront d'obeïr à vos commandemens.
Iusqu'icy le François, par nulle autre victoire,
N'a porté son merite à si haut point de gloire,
Ni l'Anglois n'est tombé, par nul autre malheur,
Dans vn gouffre si bas de honte & de douleur.
Elle acheue l'escrit, le signe, le cachette,
Et le commet au soin d'vn courageux Trompette,
Auec ordre qu'il aille, & le rende à Betford,
En plein iour, deuant tous, au milieu de son Fort.
Il part à l'instant mesme, & la laisse en priere,
La Pucelle à genoux passe la nuit entiere;
Et dans ce saint estat, parmy de saints ennuis,
Passe les iours suyuans, & les suyuantes nuits.

Par des souſpirs deuots, & de pieuſes larmes,
Elle demande aux Cieux, qu'ils beniſſent ſes armes,
Et voit l'Aube ſix fois reblanchir l'horizon,
Sans eſtre moins feruente en ſon humble oraiſon.
Enfin, hors des ramparts vers Charles retournée,
Elle trouue du Camp la milice ordonnée,
Et confirme en l'eſprit de ces nouueaux ſoldats,
Et l'eſpoir du triomphe, & l'amour des combats.
Aux flammes de ſes yeux, à ſa parole ardente,
Se redouble le feu de leur valeur naiſſante;
Ils bruſlent de marcher, & du retardement,
Eſcadrons, bataillons, murmurent hautement.
Ainſi quand vn eſſaim de mouches belliqueuſes,
En bataille rangé, hors de ſes ruches creuſes,
Par ſon inquietude, & ſon fremiſſement,
Fait paroiſtre du choq vn deſir vehement.
Si du Monarque ailé la vaillance animée
Le fait placer au front de la volante armée,
L'impatience croiſt, & faute de donner,
Auec plus de rumeur, on l'entend bourdonner.
De l'Arbitre des iours la lumiere eclatante,
Au dos des moiſſonneurs n'eſtoit plus ſi cuiſante,
Des monts & des foreſts l'ombre s'agrandiſſoit,
Et des champs alterez la ſoif amoindriſſoit.
On apperçoit alors, le long du bord humide,
Accourir vn Guerrier, d'vne courſe rapide,
Chacun le reconnoiſt pour le fort Godefroy,
D'Orleans craint la perte, & ſe glace d'effroy.
De tant de braues Chefs qu'enfermoient ſes murailles,
Godefroy n'eut d'egal que le fameux Saintrailles,
De ſes ſuperbes tours fut le ſecond appuy,
Et vit le grand Dunois ſeul au deſſus de luy.
Charles, ainſi que tous, & le voit, & s'eſtonne,
Son eſprit s'en eſmeut, & ſon corps en friſſonne;

Cette haſte le trouble, il n'en peut bien iuger,
Et doute qu'Orleans n'ait receu l'Eſtranger.
Plus le Guerrier eſt pres, plus viſte eſt ſa carriere,
Plus s'eſleue ſous luy l'ondoyante pouſſiere ;
Mais, joignant le Monarque, il arreſte ſon cours,
Se proſterne à ſes pieds, & luy tient ce diſcours.
Iuſqu'icy ton Dunois, par ſa valeur Diuine,
A de tes bouleuards ſuſpendu la ruine,
Et Betford iuſqu'icy, malgré tous ſes efforts,
A les vouloir forcer n'a gaigné que des morts.
Pour les mettre à couuert d'vn indigne ſeruage,
Il ne manque à Dunois, ni vigueur, ni courage,
Le pain luy manque ſeul, & ſans l'horrible faim,
Tout le pouuoir Anglois les preſſeroit en vain.
Que ſi ce Monſtre affieux le contraint de les rendre,
Il a les flambeaux preſts, pour les reduire en cendre,
Pour les ſauuer ainſi de la captiuité,
Si le joug autrement ne peut eſtre euité.
Tes murs n'eſprouueront la rigueur de ſon zele,
Que pour n'eſprouuer pas la rigueur du rebelle ;
Par moy, de ſon projet il te fait auertir,
Ie luy dois ta reſponſe, & l'attens pour partir.
Le Monarque l'embraſſe, & le leuant de terre,
Si ton Roy, luy dit-il, fait encore la guerre,
S'il ſe peut dire encor maiſtre de ſes Eſtats,
Apres le grand Dunois, il le doit à ton bras.
Ie n'ay pas ignoré ſa tragique penſée,
Ie ſçay de quels malheurs ma Ville eſt menacée,
Et pour les aſſiſter dans leurs preſſans beſoins,
Tu peux voir, ſur ces bords, les effets de mes ſoins.
Mais vn autre ſecours leur rendra la franchiſe,
Vn ſecours, dont l'effort toute force meſpriſe,
Vn Ange valeureux, qui du Ciel enuoyé,
Pour foudroyer l'Anglois, a le bras deſployé.

En acheuant ce mot, il monſtre la Pucelle,
Dont, en ce meſme inſtant, le regard eſtincelle,
L'Eſprit ſaint la ſaiſit, & ſon cœur embraſant,
Rend ſon air plus auguſte, & ſon front plus luyſant.
Sa veuë vn temps eſt fixe, & ſa bouche en ſilence,
Enfin elle le rompt auec violence;
Addreſſe ſa parole au Monarque François,
Et ne fait pas entendre vne mortelle voix.
Crains Dieu, Prince, dit elle, & l'inuoque à ton ayde,
C'eſt luy, qui de tous maux eſt l'vnique remede;
C'eſt luy, qui dans l'eſtat le plus deſeſperé,
Peut ſeul donner aux ſiens le ſalut deſiré.
Son bras de plus en plus te deuient neceſſaire,
Si grands ſont les appreſts de ton grand Aduerſaire,
Si nombreux les ſecours, que, pour mieux t'acabler,
Il fait, de mille lieux, en vn ſeul aſſembler.
Roüen, Beauuais, Chalõ, Rheims, Sens, Chartres, Auxerre
Se vuident pour remplir le Camp de l'Angleterre;
Meaux pour luy ſe deſerre, & de ſes eſtendards
Paris meſme pour luy deſarme ſes remparts.
D'hommes & de cheuaux la campagne fourmille;
Ie deſcouure leur fer, qui flamboye, & qui brille;
I'oy de leurs cris tonnans retentir les eclats,
Et ie voy le terrain ſe cacher ſous leurs pas.
N'en croy pas toutesfois leur perte moins certaine,
Leur nombre ſera vain, leur force ſera vaine,
Ils cederont au Ciel, dont le iuſte courroux,
Par ſes traits enflammez, les va ranger ſous nous.
Là ſe calme, & finit le tranſport de la ſainte;
A l'oüir, à la voir, tous fremiſſent de crainte;
Tous ſont émeueillez d'vn regard ſi perçant,
A qui rien n'eſt futur, à qui rien n'eſt abſent.
Tous s'eſtonnent d'entendre vne voix ſi ſçauante,
Qui des lieux eſloignez parle comme preſente,

Godefroy, plus que tous, en eſt eſpouuanté,
Et ne la croit pas moins qu'vne Diuinité.
Tandis que le long iour ainſi coule & ſe paſſe,
De tous les enuirons vn conuoy ſe ramaſſe;
Pour l'aller recueillir, en cent endroits diuers,
Les chemins ſont, par tout, de charrettes couuerts;
Mille Officiers choiſis, à bandes, ſeparées,
S'en vont porter la guerre aux deſpoüilles ſerrées,
Forcent, d'vn choq aiſé, les granges d'alentour,
Se chargent de leur proye, & haſtent leur retour,
Ainſi, durant l'Eſté, les fourmis preuoyantes
Vont par mille ſentiers, à files ondoyantes,
D'vn courage bruſlant au pillage du grain,
Qui doit, pendant l'Hyuer, les ſauuer de la faim.
Cette noire milice, entre les molles herbes,
Paſſe aux ardens ſillons, y ſaccage les gerbes,
En retourne chargée & va d'vn pas leger
Dans les greniers communs ſon pillage loger.
Trente larges batteaux attachez au riuage,
Tous equipez de voiles, & garnis de cordage,
Au Monarque des Lys ſembloient offrir leur ſein,
Pour luy faire, ſans peine, accomplir ſon deſſein.
A l'enuy, ſans tarder, les trouppes aſſemblées
Tirent les ſacs peſans, des charettes comblées;
On marche, à dos courbé vers les amples vaiſſeaux,
Et chacun, tour à tour, y jette ſes fardeaux.
L'vn va, l'autre reuient, & la riue en eſt pleine,
L'eſpoir d'vn bon ſuccez les tient tous en haleine;
Le trauail eſt boüillant, & l'ouurage preſſé,
Finit preſqu'auſſi-toſt qu'on l'a veu commencé.
Les tenebres enfin rameinent le ſilence,
Tout ſuccombe au ſommeil, tout ſent ſa violence,
La Sainte, moins que tous, luy ſouſmettant ſes yeux,
S'eſueille auant l'Aurore, & reuere les Cieux.

Aux

Aux premiers rais du iour ſa retraitte elle quitte,
Charles quitte la ſienne, & les trouppes viſite,
Y trouue la Guerriere, & du pront armement
Defere à ſa vertu le plein commandement.
Au fort du noble ſoin qui la tient occupée,
Arriue de Fierbois la foudroyante Eſpée;
Chaſtea roux s'agenoüille, en la luy preſentant,
Et ſon bras, quoy que fort, eſt foible en la portant.
L'acier large & maſſif de la fatale lame,
Au trauers du fourreau, fait reluire ſa flamme,
Et ſon feu que le temps ne ſçauroit amortir,
Deuore ſa priſon, & taſche d'en ſortir.
I'ay veu, dit le Guerrier, cet antre venerable,
Qui conſeruoit l'eſpée aux Tyrans formidable,
Et mon zele bruſlant, de bonheur aſſiſté,
A comme tu le vois, ton ordre executé.
I'arriue, au ſecond iour, à la foreſt obſcure,
Où ie deuois tenter cette ſainte auanture,
Et, dés en l'abordant, ie paſlis, & ie vois
Que ce n'eſt pas à tort qu'on la nomme Fierbois.
I'en perce l'ombre affreuſe, & ie trouue en ſon centre
Le vieux Temple, qui couure & renferme cet Antre;
Ie me le fais ouurir, & remply de terreur,
M'engage, pas à pas, en ſa deuote horreur.
Ie deſcens iuſqu'au fond de cette ſainte Grotte,
Dont i'eſprouue l'horreur encore plus deuote,
Et demande ſoudain le Coutelas ſacré,
Mais ce que ie demande eſt de tous ignoré.
Nul, en ce lieu de paix, n'a iamais veu d'eſpée;
Ie ne puis cependant croire ma foy trompée,
Ny me perſuader que ce fer glorieux
Soit vne illuſion de la Fille des Cieux.
Mon cœur triſte s'adreſſe à l'Arbitre du monde,
Afin qu'il l'illumine en cette nuit profonde,

Par mes cris, par mes pleurs, i'implore son secours,
Et sans fruit, en priant, ie consomme trois iours.
Le Ciel semble d'airain, semble sourd a ma plainte,
Et laisse à mon esprit moins d'espoir que de crainte,
Lors qu'vn bruit de clairons, par la voute espandu,
Auec fremissement est de nous entendu.
Au pied du saint autel humblement ie m'abbaisse,
I'embrasse le terrain, des leures ie le presse.
Et demande au Tres-haut d'vne plaintiue voix,
Le grand Fer qu'il reserue à destruire l'Anglois.
Succez miraculeux! au moment que i'acheue,
Ie sens que le terrain sous ma bouche s'esleue,
Ie le voy qui s'entrouure, & qui dans mille feux,
Expose à mes regards le sujet de mes vœux.
Ie rens graces au Ciel d'vne faueur si rare,
Et rauis ce thresor à cette grotte auare,
Puis repars, sans tarder, & reuiens sur mes pas,
De cette ardente Espée armer ton puissant bras.
La Sainte prend le Fer, par la supreme garde,
Et vers le Firmament, d'vn œil ferme regarde,
Haussant la main robuste, à qui l'acier luysant,
Malgré sa pesanteur, ne paroit point pesant.
Seigneur, dit-elle alors, si ta simple Bergere
N'est point trop au dessous d'vn si haut ministere,
Vueille l'accompagner de force & de bonheur,
Et rens ses actions dignes de ton honneur.
Fay croire son enuoye par d'illustres miracles,
Fay ceder à ses coups les plus fermes obstacles,
Et par ce Coutelas où reluit ton secours,
Fay que son Roy prospere, & triomphe tousiours.
A la fin de ces mots, on entend sur sa teste,
Murmurer sourdement vne douce tempeste,
On voit fendre la nuë, & d'vn foudre innocent,
Tomber sur elle à plomb le trait resplendissant.

Du prodige nouueau la forme surprenante,
Espouuante les Chefs, les soldats espouuante ;
Mais elle, qui de Dieu conçoit les volontez,
Par ce sacré signal, croit ses vœux escoutez.
Elle se sent, par luy, redoubler le courage,
Et d'vn rouge embrasé s'allumant le visage,
Le front plein de lumiere, & les yeux flamboyans,
Parle aux guerriers esmus, en ces mots foudroyans.
Iugez mieux, Compagnons, de ce signe celeste,
C'est l'ordre du Tres-haut aux ennemis funeste,
Qui veut que nostre bras luy serue d'instrument,
Pour les precipiter aux creux du monument.
Des cruels Estrangers le rempart innombrable,
Vers le mur assailly, va d'vn coup formidable,
Et leur barbare Chef, sur nos foibles ramparts,
Croit bien-tost arborer ses heureux estandards.
Elle vouloit en suitte annoncer leur desfaitte,
Quand, poudreux & suant arriue son Trompette,
Et luy dit ; Les Tyrans du message offencez,
Nous ont du feu tous deux laschement menacez.
Ils ont fait de ta lettre vne indigne risée,
Ils ont de tes auis la faueur mesprisée,
Et contre ton honneur, & contre ta raison,
N'ont vers qu'amertume, & vomy que poison.
N'attens des inhumains qu'vne inhumaine guerre,
Et par ton seul courage affranchis nostre terre.
La Sainte alors reprend Puisqu'il le veut ainsi,
Perisse en son orgueil le Rebelle endurcy.
Que l'Anglois insolent pour sa perte incredule,
Iuge mon entreprise, & vaine, & ridicule,
Et pense que le Ciel, pour luy donner la mort,
Eust eu besoin d'vn bras plus adroit & plus fort ;
Il verra que souuent, l'ineffable Sagesse
Prend pour les grands effets la plus grande foiblesse,

Et qu'vn bras à houlette, vne seconde fois,
Aura mis, par son ordre, vn Geant aux abois.
Allons du Dieu jaloux faire voir la puissance,
Allons executer sa fatale ordonnance,
Allons iustifier nostre celeste enuoy,
Que tardons-nous, soldats? allons, secondez-moy.
Comme vn noble Coursier, qui, sous vn Chef de guerre,
Au front des bataillons, gratte des pieds la terre,
N'entend pas le signal, qu'il va fougueux & pront,
Et veut se faire iour dans l'opposite front.
Ainsi Charles s'eschauffe, à cette voix ardente,
Et le premier de tous pour marcher se presente;
Mais il voit, par la Fille arrester son dessein,
Et moderer le feu, qui bruste dans son sein.
Non, dit-elle, grand Prince, vne chaleur si belle
Doit mieux se menager, pour vaincre le Rebelle;
Tu te rendrois moins fort, tes forces conduisant;
L'Anglois te craindra plus esloigné que present.
Il faut que, par ce Camp, sa fureur reprimée
Apprehende le choq d'vne nouuelle Armée.
Et, qu'ayant reconnu le changement du sort,
Ton absence le trouble, autant que nostre effort.
La iuste ambition de ton cœur magnanime
Demande des objets d'vne plus haute estime;
Ton Paris, qui gemit sous vn joug odieux,
Peut seul rendre assez bien ton bras victorieux.
Parois à la campagne, & recueille, sans peine,
Tous ceux qu'à ton Party la Fortune ramene;
Assemble vn autre Camp digne du nom François,
Pour ce coup, par nos mains, tu combatras l'Anglois.
Charles reçoit cet ordre, & n'ose contredire,
De douleur toutesfois hautement il souspire,
Voit partir ses drapeaux d'vn regard de courroux,
Et du moindre soldat se tesmoigne jaloux.

Apres auoir des cieux implore l'assistance,
La Sainte prend la teste & marche en diligence ;
Tous marchent sur ses pas, & d'vn rapide cours,
Aux bouleuards p essez vont porter le secours.
L'Oeil du monde sur eux ramasse sa lumiere,
Et de son plus bel or, peint leur verre carriere,
Ils brillent sans bruser, & couuerts de splendeur,
De ces feux eclatans n'esprouuent point l'ardeur.
D'vn essaim de Zephirs la fraische & douce haleine,
D'entre les monts voisins, se coule sur la plaine,
Tempere du Soleil les rayons enflammez,
Et d'vn souffle odorant rient les airs parfumez.
La marche est de six iours, & la septiesme Aurore
Du sein de l'Ocean se voit à peine eclore,
Que le secours arriue, à pas precipité,
Où, d'vn tertre eminent il peut voir la Cité.
Là, monstrant de la main, & l'Anglois, & la Place,
D'vn ton qui bien que ferme, a pourtant de la grace,
La Fille dit aux siens ; Vous voyez ces remparts,
De bataillons sans nombre, enceints de *toutes parts*.
Vous voyez cette Ville, en force sans égale,
Reduitte desormais à sa cheute fatale,
Et vous voyez conduits au dernier de leurs iours,
Les vaillans Protecteurs de ses fideles tours.
Elle a neuf mois en vain disputé sa franchise,
Sans remede, a ce coup, elle se iuge prise,
Et son peuple abatu n'attend, à tout moment,
Que la rigueur des fers, ou que l'embrasement.
Dunois, Dunois luy mesme apres tant de batailles,
Ne peut plus soustenir ces tremblantes murailles,
Il voit Betford tout prest de les assujettir,
Et songe à les bruser, plus qu'à les garentir.
Mais, dans ce desespoir la sage Prouidence
Vient par nous maintenant, embrasser leur defense,

Vient, dans ce grand peril leur seruir de soustien,
Et monstrer en vos bras la puissance du sien.
Quelle gloire ô Guerriers, quel heur, quel auantage,
De pouuoir a ces murs espargner le seruage,
De pouuoir a Dunois rendre la liberté,
A la France l'honneur au Roy la Royauté.
Des monstres infernaux brisant tous les obstacles,
Dieu par vos seules mains produira ces miracles,
Et le monde estonné verra bien tost soumis,
A vostre illustre joug, ce monde d'ennemis.
Profitez donc du bien que le Ciel vous appreste,
Venez faire esclater sa Diuine tempeste,
Venez, par le milieu des escadrons espais,
Porter, dans ces rempars, la victoire & la paix.
Ie vous y vay tracer vn passage bien ample,
Suyuez moy seulement, imitez mon exemple,
Ie ne veux auiourd'huy, pour destruire l'Anglois,
Sinon qu'à mes efforts vous joignez vos exploits,
A ces mots, tous les siens, d'vne voix eclatante,
Tesmoignent pour la suyure vne chaleur ardente;
Elle part enflammée, & comme vn tourbillon,
Conduit aux bouleuards son volant bataillon.
Betford, qui dans Rouuroy du salut de la France,
Auoit veu, par l'Anglois, enterrer l'esperance,
Vers les champs desormais ne craignant plus d'assauts,
Contre la Ville seule esleuoit ses trauaux.
Mais au premier auis de la nouuelle trouppe,
Qui brilloit sur le terre & couronnoit sa crouppe,
Il fait qu'vne brigade auance, pour sçauoir,
Qu'elle elle est, qui l'ameine, & quel est son pouuoir.
La Sainte, qui descend d'vne sainte furie,
En commenceant sa course, à haute voix s'escrie;
C'est la Pucelle Anglois, vos crimes infinis
Par son tranchant acier enfin seront punis.

Et chargeant les soldats qui plioient deuant elle,
Donne, au seul qui resiste, vne atteinte mortelle,
Et dit, ie te presente ô Monarque eternel,
Les premices du sang de l'Anglois criminel.
Tu fus, braue Glifford, la premiere victime,
Qu'offrit au Tout-puissant la Fille magnanime,
Et mourus, consolé, d'auoir veu par son bras,
Du premier de ses coups honnorer ton trespas.
Par dessus le vaincu dans le gros elle passe,
De la voix l'espouuante, & du fer le terrace;
Le François suit ses pas, seconde ses efforts,
Et seme les guerets de blessez & de morts.
L'escadron tout entier succede en la meslée,
Et tasche à rassurer la brigade esbranlée;
Le bras de la Guerriere y fait le mesme effet,
Et, presque au mesme instant, l'attaque & le defait.
C'est ainsi que des Cieux on voit tomber la foudre,
Embraser les forests, mettre les rocs en *poudre*,
Des sourcilleuses tours saper le fondement,
Et pour tous ces effets n'employer qu'vn moment.
Aux bruïssans eclats de cette main tonnante,
L'audacieux Betford sort du fond de sa tente,
Voit son mal, s'en afflige, & son aspre douleur
Resueille en son esprit la dormante valeur.
A la celeste main, sa fureur enflammée
Oppose tout le corps de ton immense Armée,
Et va de toutes parts d'vn cours ardent & pront,
L'exhorter à grands cris, à venger son affront.
Voyez dit il, Anglois, quel est vostre aduersaire;
Il n'est pas courageux, il n'est que temeraire,
Ennuyé de la vie, il cherche à la finir,
Et mespriſe la mort, afin de l'obtenir
Contre vn si petit corps, vostre vaste puissance,
N'aura besoin d'vser que de peu de vaillance,

Que sous vous donc, Amis, il rende les abois,
Et connoisse, en mourant, que vous estes Anglois.
L'assiegeant innombrable, à cette voix ardente,
Sur vne longue ligne au François se presente;
La Sainte qui poursuit son cours victorieux,
Reluit, en l'abordant, & du fer & des yeux.
Ses yeux, sources de flamme, à trauers la visiere,
Iettent aux ennemis vne affreuse lumiere,
Ils n'en peuuent souffrir l'espouuantable eclat,
Son regard les aueugle, & son fer les abat.
Il n'est acier si fort, qui ses forces arreste,
Tandis que d'vn reuers sent mettre a bas sa teste,
Morgan d'vn auantmain se voit trancher vn bras,
Et Grey d'vn coup de pointe endure le treſpas.
Deux illustres iumeaux, Vindesore & Cecile,
S'vnissent à sa perte & l'esperent facile,
Ils l'attaquent ensemble, & chacun de son dard,
Auecque mesme effort, tirent vers mesme part;
Mais leurs efforts sont vains contre la forte Sainte;
Chacun d'eux reçoit d'elle vne semblable atteinte;
Ils nasquirent tous deux, sous vn semblable sort,
Et moururent tous deux d'vne semblable mort.
L'impitoyable fer, d'vn mouuement rapide,
Tombe à chaque moment, & touſiours homicide;
Autour d'elle par tout le sang coule en ruisseaux,
Et de corps abatus s'esleuent des monceaux.
Ses soldats animez par sa valeur Diuine,
Sur le mesme ennemy, font la mesme ruine;
Leur foiblesse est vaillante, & l'Anglois si puissant
Succombe sous l'effort de son bras languissant.
Sous le petit Rambert, le grand corps de Norgalle,
Parmy son sang fumeux, sa dure vie exhale;
Par le vieillard Imbauld, Seimore est transpercé,
Et Ralegue abatu, par le ieune Lussé.

Gontauld à Forbisher fait perdre la lumiere,
A Gloceſtre Foras a Draque Lutumiere,
Anderſon, Vallingame, Exceſtre & Cumberland,
Souffrent par d'autres mains vn treſpas violent.
Rodolphe, de ſa Sœur ſecondant le courage,
Dans ce ſanglant meſtier, fait ſon apprentiſſage;
Mais ſon foudre guerrier bien que neuf aux combats,
N'eſtonne pas l'Anglois par de communs eclats.
De cette ame heroïque imitateur fidelle,
Il n'eſt en beaux efforts, ſurpaſſé que par elle,
Et contre les Anglois, apres elle entre tous,
S'acquiert en combatant, l'honneur des premiers coups.
De ce fer redouté la fureur ſanguinaire,
N'eſtanche point ſa ſoif dans vn ſang ordinaire,
Aux ſeuls Chefs il s'atache, & de ſes feux brillans
Fait meſurer la terre, à dix des plus vaillans.
Alors du Camp nombreux les orgueilleuſes ailes,
Marchent l'vne vers l'autre, & ſe joignent entre elles;
L'iauincible ſecours en eſt enueloppé,
Et par tout, contre luy, leur bras eſt occupé.
De lances en l'arreſt, & de piques baiſſées,
Il voit, de toutes parts, ſes brigades preſſées,
Il voit fondre ſur luy des nüages de traits,
Et voit voler la mort, & de loin, & de prés.
Mais contre tant d'aſſauts gardant ſon ordonnance,
Il fait de tous coſtez egale reſiſtance,
Pouſſe meſme l'Anglois, & de ſoy l'eſcartant
Pourſuit touſiours ſa marche, intrepide & conſtant.
Ainſi, quand ſous vn toit qui bruſle & qui petille,
Vn Pere entend les cris de ſa chere famille,
Et que pour l'en tirer, ſon tendre ſentiment
L'expoſe à la mercy du rouge embraſement;
Bien que du feu cruel l'horrible violence,
Vers luy, deçà, delà, mille flammes eſlante,

La peür de cette perte eſt ſi forte en ſon cœur,
Qu'au trauers du feu meſme il peut aller ſan peur.
Mais d'vn cercle ennemy la Saincte enuironnee
Alloit voir en ce lieu finir ſa deſtinée;
Aux Cieux, en ce peril elle leue les yeux;
Son regard, parle, prie, & penetre les Cieux.
Vers la Maiſon celeſte, où la Vierge reſide,
Vn Autre eſtincellant s'eſleue en pyramide,
En qui de tous les feux eſt le feu le plus chaud,
Et qui ſert d'Arſenal aux armes du Tres haut.
Là ſe gardent les traits les lances, & les piques,
Par qui furent vainqueurs les Eſprits Angeliques,
Lors que l'Eſprit d'Orgueil, ſur l'Aquilon monté,
Diſputa le ſaint Throſne à la Diuinité.
Là de pur diamant ſont les maſſiues bondes,
Dont les mers de là haut, ſentent brider leurs ondes,
Et qui, pour engloutir la race des peruers,
Leur firent, en s'ouurant, ſubmerger l'Vniuers.
Là roülent, à grand bruit, les tourbillons de flammes,
Dont l'ardeur conſuma tant de Villes infames,
Et vengeant le meſpris des loix de l'Eternel,
Bruſla les Meſſagers d'vn Prince criminel.
Là reſplendit encor cette ondoyante eſpée,
Que dans vn lac de ſang Solyme vit trempée,
Quand au Peuple d'Aſſur, l'Ange Exterminateur
Fit de ſes coups mortels ſentir la peſanteur.
On voit là les trois Fleaux, Guerre, Peſte, Famine,
Inſtrumens plus communs de la fureur Diuine,
Dont le choix neceſſaire au Berger couronné,
Pour expier ſon crime, autresfois fut donné.
On y voit les trois Dards, ſi connus de la Terre,
Sous les ſurnoms d'Eſclairs, de Foudre & de Tonnerre,
Par qui Dieu, dans ſon ire, auec ſes propres mains,
Ou menace, ou punit les forfaits des humains.

Enfin là pend l'Escu que la Chrestienne France
Eut jadi pour enseigne ainsi que pour defense,
Et mille autres encor, tous de forme pareils,
Tous brillans à l'enuy, comme autant de Soleils.
A mille Anges guerriers le Seigneur les fait prendre,
Et par eux de Betford veut la Sainte defendre;
Des Anges partagez deux inuisibles rangs,
D'vn vol impetueux viennent couurir ses flancs.
De ces luysans boucliers la solide muraille
Soustient, sans nul effort, l'effort de la bataille;
Cent traits, contre chacun, sont en vain decochez,
Et tombent sur le champ, rompus, ou rebouchez.
Du milieu des pauois vne lueur ardente
Sort, en serpens de feu, par les airs ondovante;
Les airs sentent sa force; & l'Anglois qu'elle atteint,
Plus que tous autres dards, & la sent, & la craint.
Il meurt peu de François, sous cette aspre tempeste;
Mais vn si rude obstacle à tous coups les arreste,
Culant & Godefroy, par leurs genereux cris,
A passer, ou mourir, confirment leurs esprits.
Bien que de tous costez la mort les enuironne,
Que leur fer, sous le fer, de toutes parts resonne,
En tous lieux ils font teste, & demeurent debout;
La Fille seule attaque & se fait iour par tout.
C'est ainsi qu'vn torrent d'vne chute subite,
Du sommet des rochers en bas se precipite,
Roule par les vallons, & d'vn cours furieux
S'ouure dans la campagne vn chemin glorieux.
Betford de ses soldats voit le triste carnage,
En pleure de colere, en escume de rage,
Perd d'instant en instant l'espoir de s'en venger,
Et ne peut sa douleur sans vengeance alleger.
Infortuné, dit il, quel gouffre si funeste
A vomy contre moy cette infernale peste,

Quel Astre si malin, quel Sort si malfaisant
A mis ma gloire en proye à ce feu destruisant ?
Renforce toy, ma main, renforce toy mon ame,
Estouffons cette peste, esteignons cette flamme,
Par le sang du François lauons l'indigne affront,
Dont son heureuse audace a chargé nostre front.
De ses vaillans drappeaux il ramasse l'elite,
Et contre la Guerriere à haute voix l'excite ;
Tout l'effort du combat autour d'elle est reduit,
Mais plus l'obstacle est grand, plus sa vertu reluit.
Où pleuuent plus de morts, là d'vne ardeur plus forte,
Son indontable cœur rapidement la porte,
Elle charge, elle entrouure, elle perce, elle rompt,
Et de corps vers la Ville elle se forme vn pont.
Des dards qui de cent lieux viennent fondre sur elle,
Sa cuiraſſe s'embraſe, & son casque estincelle,
Leurs flammes, d'vn vray feu, semblent toutes bruſler,
Et toutes par eſlans aux ennemis voler.
Mais le fier Bou guignon, que son sensible outrage
Auoit touſiours rongé d'vne secrette rage,
Et qui n'attendoit plus qu'vn propice moment,
Pour laiſſer le champ libre à son tesſentiment ;
Voyant l'occaſion à ses vœux fauorable,
Voyant du saint secours le ſuccez admirable,
Voyant par le François l'Anglois demydonté,
Se reſout d'accomplir ce qu'il a proieté.
Il entend vne voix auſſi claire que forte,
Dont le son vigoureux au partement l'exhorte,
Et la voix eſt l'Eſprit, qui pour le meſme Anglois,
A deſia, dans son ſein, mis du trouble vne fois.
Il eſt temps, il eſt temps, luy dit la voix de l'Ange,
Que, du tort qu'on t'a fait, ta ſageſſe te venge ;
Il eſt temps de laiſſer ce Barbare inſolent,
Et de te deſcharger de son joug violent.

A quitter l'inhumain toute chose t'inuite,
Tu le feras sans peine, & mesme auec merite,
Rien ne peut desormais empescher ton depart,
Au secours d'Orleans il te peut donner part.
En ne concourant plus à l'Angloise entrepriſe,
Tu luy conſerueras ſa premiere franchiſe,
Et par vn trait ſi beau, rendant Charles vainqueur,
Tu calmeras pour toy le courroux de ſon cœur.
Heureux dans le malheur qui ta retraitte cauſe,
Si tu peux, de ton Roy meriter quelque choſe.
Il fait, apres ce mot, la trompette ſonner,
Et par les Bourguignons, l'Anglois abandonner.
Betford voyant ce corps qui du ſien ſe detache,
S'en outrage le front, les cheueux s'en arrache,
En accuſe les Cieux, & contre eux blaſphemant,
Marque ſon deſeſpoir par ſon emportement.
Meſme horreur, meſme trouble, occupent ſon armée,
Elle craint de ſe voir entre deux renfermée.
Songe à ſon ſalut propre, & ſuſpendant ſes traits,
Laiſſe au vaillant ſecours finir ſa marche en paix.
Ainſi lors qu'aiſement vne machine roüe,
Que ſur plus d'vn piuot tourne plus d'vne roüe;
Et que l'habile Ouurier de leurs cours ſatisfait,
S'aſſure auec plaiſir de ſon prochain effet;
S'il auient qu'au moment d'eſtre mis en vſage,
Le reſſort principal abandonne l'ouurage,
Le mouuement s'arreſte & l'effet attendu
Auec le mouuement, ſans reme de eſt perdu.
Dunois, qui ſur les tours à perir condamnées,
Veilloit pour reculer leurs dures deſtinées,
De loin vit le ſecours, & le crut vn renfort,
Pour l'innombrable Camp de l'orgueilleux Betford.
Cet objet, ce penſer, affermiſſent ſon ame,
Dans le projet affreux de mettre tout en flamme,

A le faire il s'excire, & d'auoir differé,
Son magnanime cœur se tient deshonnoré.
Qu'attendons-nous, dit-il, vertu peu resoluë,
Pour aller à la mort que nous auons eluë,
Et par quelle raison pouuons-nous desormais
Suspendre, en nostre esprit, le plus beau de nos faits?
O valeur trop timide! ô desespoir trop sage!
Quoy, mesme en la fureur nous manquons de courage,
Apres le coup mortel, nous pensons à guerir,
Et nous songeons à viure en parlant de mourir.
Dequoy sçaurions nous plus flater nostre esperance?
Nous croyons nous encore en estat de defence?
L'Anglois est-il trop foible, & pour nous tenacer
Faut-il qu'vn nouueau Camp le vienne renforcer?
Et le voilà ce Camp; que doit-on plus attendre?
Que Betford soit celuy qui nous reduise en cendre?
Non, il faut preuenir ses flambeaux inhumains,
Et finir nos malheurs, auec nos propres mains.
Mais, contre sa creance, ayant veu cette armée,
En faueur des remparts, au combat animée,
Et luy voyant produire en ce choq perilleux,
Tant de nobles exploits, tant de faits merueilleux;
Son ame, tout à coup, d'allegresse remplie,
Ses desplaisirs estouffe, & ses peines oublie;
Il ne veut plus mourir, & quitte le dessein,
Que l'horreur du seruage auoit mis dans son sein.
Il pense desia voir de la Ville esploiée
Par ces braues guerriers la franchise assurée,
Pretend part à leur gloire, & sort au mesme temps,
Entouré de soldats, & suyui d'habitans.
Allons enfin, dit-il, apres tant de souffrance,
Donner à nos trauaux leur iuste recompense,
Allons, & qu'auiourd huy ce Camp soit consumé,
Du feu que pour nos toits nous auions allumé.

Allons, & que chacun ſa puiſſance deſploye,
Secourons le ſecours que le Ciel nous enuoye,
Ioignons nos bras aux ſiens, & ne permettons pas
Que ſa ſeule valeur nous ſauue du treſpas.
Par les gués reconnus ils paſſent tous la Loire,
Et marchent dans l'eſpoir d'vne pronte victoire;
Mais ils trouuent leur cours par l'Anglois trauerſé,
D'vn haut retranchement, & d'vn large foſſé.
Le fer en mille endroits brille ſur la terrace;
On ne voit pourtant point rallentir leur audace;
Tous montẽt d'vn temps meſme, & d'vne meſme ardeur,
Et chacun du peril meſpriſe la grandeur.
A ce nouuel aſſaut, Betford remply de trouble,
Partage ſa penſée & ſon ſoucy redouble,
Il renforce ce lieu de Chefs & de ſoldats,
Et commet ſa defenſe au fameux Glacidas.
Le François, & l'Anglois, d'vne egale vaillance,
Attaque d'vn coſté, d'autre fait reſiſtance,
L'vn ſur l'autre s'acharne, & le retranchement
Du ſang de deux Partis ſe teint egalement
Nargonne, Beuilliers, Soüillac & Chanterene,
De quatre coups diuers tombent morts ſur l'arene,
Stafforde, Bulingam, Marxenfeld & Houuart,
De quatre coups diuers meurent ſur le rempart.
Termes & Veſtmorland, le bras haut, s'entremirent,
Tous deux, de meſme force, en meſme inſtant ſe tuent,
Et s'eſtant, l'vn & l'autre, à la teſte bleſſez,
L'vn roüle dans le camp, l'autre dans les foſſez.
Mais le combat des Chefs, plus qu'aucun eſt terrible,
Tous deux egalement ont le cœur inuincible,
Tous deux, d'vn meſme effort, ſe dardent à la fois,
Dunois vers Glacidas, Glacidas vers Dunois.
L'aſſaillant, l'aſſailly, dans ſa main redoutable,
Porte & monſtre chacun, la mort inuitable,

Chacun craint, & fait craindre, & nul ne peut iuger,
Où la palme incertaine enfin se doit ranger
Mais lors que la victoire est le plus en balance,
Vn bruit la fait pancher du costé de la France;
Ce bruit vient du François, qui, d'aise transporté,
S'est ouuert le passage aux murs de la Cité.
Glacidas se retourne, & contre sa pensée,
Des bataillons Anglois voit l'enceinte percée;
Il se trouue au milieu de deux foudres ardens,
De la Sainte au dehors, de Dunois au dedans.
L'infortuné Guerrier contre ce double orage,
Vainement, dans son sein, recherche du courage;
Il s'estonne, & Dunois redoublant son effort,
Le heurte, le renuerse & le laisse pour mort;
Puis va joindre, à grand pas, la glorieuse bande,
Qui vient d'executer vne chose si grande
Et court, loin deuant tous, impatient de voir
Quels hommes, quels Heros ont eu tant de pouuoir.
Comme lors que la Lune, en la plaine estoillée,
A d'vn sombre bandeau sa lumiere voilée,
Et qu'vn rouge sanglant, espandu dans ses yeux,
D'vn aspect infernal a contristé les Cieux;
Aussi-tost que l'horreur qui luy couure la face,
Apres vn long trauail se dissipe & s'efface,
Elle iette vn eclat à nul autre pareil,
Et de ses rais fait honte aux rayons du Soleil.
Ainsi lors que la Fille, apres tant de carnage,
Eut enfin descouuert son celeste visage,
Elle brilla plus viue, & sont front lumineux
Ietta plus de splendeur & lança plus de feux.
Pour respirer à l'aise, au bout de la carriere,
Elle auoit, & fait alte, & leué la visiere,
Vne vermeille flamme en son teint eclatoit,
Et sur luy la sueur en perles degoutoit.

De

De ſes cheueux eſparts, les treſſes vagabondes
Formoient, au gré du vent, mille mouuantes ondes,
De ſemblable roſée on les voyoit moüillez,
Et d'obſcure pouſſiere illuſtrement ſoüillez.
Ses plumes, à grands flots ſur ſon dos eſpanchées,
Eſtoient de ſang rebelle, en mille lieux tachées,
Et de tout ſon harnois, l'or & l'argent brunis
Eſtoient, en mille lieux, du meſme ſang ternis.
Dunois à cet objet, auſſi noble qu'eſtrange,
Ne croit pas voir vn homme ; & penſe voir vn Ange ;
Soit aux traits de ſes yeux, ſoit aux coups de ſa main,
Ses ſens eſmerueillez ne trouuent rien d'humain.
Il l'aborde, & luy dit, d'vn ton graue & modeſte ;
Guerrier, qui que tu ſois, mais ſans doute celeſte,
Dont l'ardente valeur, malgré l'arreſt du Sort,
A garenty nos bras des chaiſnes de Betford.
Par aucun ſacrifice, & par aucune offrande,
Ne pouuant reconnoiſtre vne faueur ſi grande,
Nous mettons à tes pieds la meſme liberté,
Que nous rend auiourd'huy ton courage indonté.
Ces heroïques mains, par tant d'exploits ſi braues,
En nous affranchiſſant, nous ont fait tes eſclaues,
Comme tels nous rendrons ton triomphe plus beau,
Et porterons tes fers iuſques dans le tombeau
Nos Hymnes à la terre apprendront ta victoire,
Plus haut que le Soleil, eſleueront ta gloire,
Et feront, que par tout, le zele des mortels,
A l'honneur de ton nom dreſſera des Autels.
La Pucelle l'arreſte, & d'vne voix ſeuere,
Exalte moins, dit elle, vne ſimple Bergere ;
Ton bonheur vient des Cieux & c'eſt d'eux ſeulement,
Que ton humilité doit parler hautement.
Donne loüange aux Cieux, & non à ma baſſeſſe,
Ie n'agis point par moy, qui ne ſuis que foibleſſe,

I'agis par l'Eternel ; c'eſt luy, par qui mon bras
Apporte aux vns la vie, aux autres le treſpas.
Ne benis que ſa grace à tes beſoins propice,
N'offre qu'à ſes bontez, ton cœur en ſacrifice,
Ne rens qu'à ſon pouuoir, tes vœux reconnoiſſans,
Et pour ſon ſeul honneur reſerue ton encens.
De ſon throſne d'azur la Majeſté Diuine,
En cet auguſte eſtat contemplant l'Heroine,
D'vne Oeillade parlante, où, c'eſt oüir que voir,
Au Chef des Seraphins expliqua ſon vouloir.
Dieu veut que, pour la Fille, il rempliſſe de flammes
Tout ce que les François ont de guerrieres ames,
Et, leur oſtant le gouſt de tout autre plaiſir,
En ſa ſeule vertu renferme leur deſir.
Sur tous au grand Dunois, qu'vn autre feu maiſtriſe,
Il veut que pour vn temps, il rende la franchiſe,
Et qu'en ſuitte il allume, en ſon ſein glorieux,
Vn feu moins ordinaire, & plus digne des Cieux.
Dieu veut ce changement, & ce nouueau ſeruage,
Pour mieux à ſon ſainct but mener ſon ſaint Ouurage,
Et faire qu'entre tous, le grand cœur de Dunois
S'applique, tout entier, au ſalut des François.
L'Ange, qui n'eſt qu'ardeur, fond au milieu des armes,
Confirme la Guerriere en ſes antiques charmes,
Et dans tout ſon aſpect, & tous ces mouuemens,
Met vn nouuel amas de ſaints enchantemens.
De ſon modeſte front, de ſa douce paupiere,
S'eſlance dans les cœurs vne ſainte lumiere,
Vn feu ſaint, vn feu pur, qui tout autre chaſſant,
Pour elle ſeule y laiſſe vn braſier innocent.
Tout le Ciel y conſpire, & fait bruller en elle
Des rayons empruntez de la gloire eternelle,
Anime ſa parole, & donne à ſes accens
D'enchaiſner les eſprits, & d'aſſeruir les ſens.

A l'entendre, à le voir, il n'eſt point de courage,
Qui d'vn choix volontaire, en ſes fers ne s'engage,
Et Dunois, plus que tous, à l'entendre, à la voir,
D'vn volontaire choix, ſe met ſous ſon pouuoir.
Cependant elle part, & va droit à la Ville;
La terreur de ſes coups rend ſon chemin facile;
A ſon bras deſormais elle voit tout ſouſmis,
Et deſormais pour elle, il n'eſt plus d'ennemis.
L'Anglois ne la ſuit plus, & luy quitant la place,
Sent ſa chaleur eſteinte, & conuertie en glace;
Il rentre dans ſes Forts, morne & deſcouragé,
Et d'aſſiegeant qu'il fut, ſe change en aſſiegé.
Elle, ſans s'arreſter, va vers le mur fidelle,
Le haut retranchement s'abbaiſſe deuant elle;
Elle va triomphante, & Dunois enchanté
Accompagne ſes pas & marche à ſon coſté.
Ils arriuent au fleuue, & ſur le fleuue meſme,
Deſcouurent leurs batteaux en vn peril extreme;
Par vn vent orgueilleux vers le bas repouſſez,
Et de bateaux Anglois aſſaillis & preſſez.
Ce malheur, plus que tous, inquiete la Sainte,
En ce moment ſon ame eſt capable de crainte,
Car les grains ſe perdant, elle voit que la faim,
L'aura, pour ces remparts, fait trauailler en vain.
Grand Dieu, dit-elle alors, ſi ta Bonté propice
A voulu d'Orleans eſtre la Protectrice;
Si de toy, ſi des Cieux, i'ay vanté mon enuoy,
Sans auoir abuſé, ny des Cieux, ny de toy;
Accorde à ma requeſte vn viſible miracle,
Affranchis nos vaiſſeaux de ce cruel obſtacle,
Et que ce vent ſuperbe, à leur cours oppoſé,
En faueur de ce mur ſoit ſoudain appaiſé.
Elle acheue ces mots, & les acheue à peine,
Que le vent ennemy ſent calmer ſon haleine,

Et qu'vn contraire vent, par le Ciel ſuſcité,
Emporte le conuoy vers la forte Cité.
O merueille adorable ! vne foy viue & pure
Seule peut renuerſer les loix de la Nature,
Peut faire violence à tous les Elemens,
Et de tout l'Vniuers changer les mouuemens.
De chacun des vaiſſeaux la voile rehauſſée,
Par vn ſouffle puiſſant, contremont eſt pouſſée,
Et d'vn rapide cours euitant mille dards,
Va ſurgir, ſans dommage, au pied des bouleuards
Louange à toy, Seigneur, crie alors la Pucelle,
Qui joins à tes bontez cette bonté nouuelle,
Et qui ſi pleinement par ce dernier effet,
Enuers ce triſte Peuple accomplis ton bienfait.
En parlant elle marche, & couuerte de gloire,
Trauerſe lentement les ondes de la Loire,
Le mobile grauier s'affermit ſous ſes pas,
L'eau reſpand ſous ſes yeux de lumineux eclats.
Hors des murs ſecourus, ſur le bord du riuage,
Le nombreux habitant de tout ſexe & tout âge,
La reçoit plein de joye, & de rauiſſement,
Et fait voler ſon nom iuſques au Firmament.
Cent tambours reſonnans, cent trompettes aiguës.
Se meſlent à leurs cris, & penetrent les nuës;
De ce ſon, en tous lieux, confuſement volé,
La terre ſemble eſmeuë, & le Ciel eſbranlé.
Entre vn monde infiny, l'inuincible Guerriere
Fournit dans la Cité ſon illuſtre carriere;
Elle y paſſe en triomphe, & ſon front glorieux
Sur luy de toutes parts, attire tous les yeux.
Le chemin s'eſtrecit, & meſme enfin ſe bouche;
Bien-heureux qui la voit, plus heureux qui la touche;
On la preſſe, & Dunois à peine, en s'efforçant,
Du peuple tranſporté ſouſtient le flot puiſſant.

De branchages feüillus on jonche son passage,
De fleurs sur son armet on respand vn nüage,
On celebre sa grace, on benit sa valeur,
Et sa veuë en plaisir transforme la douleur.
Mais ny pour cet amour, ny pour cette loüange,
Ne s'enfle sa vertu, sa pudeur ne se change,
Son regard immobile est aux Cieux attaché,
Et d'aucun autre objet son esprit n'est touché.
Dunois qui mieux que tous la Fille considere,
Tousiours, de plus en plus, l'estime & la reuere,
Et dans ses yeux de feu, son brasier allumant,
Tousiours, de plus en plus, se connoist son Amant.
Ainsi le fer obscur, jetté dans la fournaise,
Perd d'abord sa froideur, au milieu de la braise;
Puis s'eschauffe, rougit, & tousiours s'enflamant,
Deuient tousiours plus chaud, de moment en moment.
A lents & graues pas, la Guerriere Diuine
En militaire pompe, au Temple s'achemine,
Entre mille drappeaux, entre mille estendards,
Et dans vn bois touffu de lances, & de dards.
De si loin qu'elle voit la demeure sacrée,
Vn saint contentement sa sainte ame recrée;
La selle elle abandonne, & par le lieu pressé,
S'auance l'œil modeste, & le front abaissé.
D'vn ordre alternatif, sous les larges portiques,
Vn double chœur de voix entonne des cantiques,
Et de ces saints accords les sons harmonieux
Redoublent en son sein les mouuemens pieux.
Elle entre, & de la foüle en entrant est suiuie,
Puis, comme dans les Cieux, par son zele rauie,
Humblement se prosterne au venerable Autel,
Et prononce ces mots, d'vn ton plus que mortel.
Grand Dieu, Dieu des combats, dont la Toutepuissance
A reprimé le cours des malheurs de la France,

Nous te glorifions, dans l'admirable effet,
Qu'auec nos foibles mains ta seule Dextre a fait.
Ce mur, prest à tomber, sous le joug du Rebelle,
Reconnoist son salut de ta grace immortelle,
Et, remply d'vne sainte & deuote ferueur,
Exalte dans ses chants, cette immense faueur.
Ce visible secours de ton bras adorable
A iamais, ô Seigneur, luy sera memorable.
Et ce bien-heureux iour, à ses saints habitans,
Sera saint & sacré, iusqu'à la fin des temps.
Mais il ne suffit pas d'vne seule victoire,
Pour remettre la France au comble de sa gloire;
L'Anglois est trop puissant, pour succomber d'abord,
Pour terrasser ce Monstre, il faut plus d'vn effort.
Tant que l'Vsurpateur de ces belles Prouinces
Les pourra contester aux legitimes Princes,
Tant qu'vn Sujet perfide y pourra commander,
Nous deuons le combattre, & tu nous dois ayder.
Paris, le grand Paris, le siege de l'Empire,
Sous les loix du Tyran, plus que iamais, souspire,
Finis donc, ô Seigneur, l'ouurage commencé,
Par l'affranchissement de Paris oppressé.
A l'enuy de son Roy, son Peuple, & sa Milice
Le viennent demander à ta sainte Iustice,
Et, si de tout leur sang il doit estre acheté,
Veulent de tout leur sang payer sa liberté.
La Pucelle, à ce mot, fond en pleurs, & s'arreste,
Tous par leurs vœux ardens, secondent sa requeste,
Et, meslant à leurs vœux, leurs larmes & leurs voix,
Conjurent l'Eternel de destruire l'Anglois.
Alors vn bruit semblable à celuy du tonnerre,
Murmure sous le temple, & fait trembler la terre;
Chacun en a d'horreur, les cheueux heriſſez,
Le cœur saisi de crainte, & les esprits glacez.

L'Autel, au mesme temps, sur la trouppe guerriere,
Iette de tous costez vne viue lumiere ;
Vn plus grand bruit s'esleue, & dans ce nouueau bruit.
On entend prononcer, L'ANGLOIS SERA DESTRVIT.
Et l'Ange du Seigneur, embouchant sa trompette,
Confirme de l'Anglois la future desfaite.
L'airain en resplendit au milieu d'vn eclair,
Et le son par trois fois en eclate dans l'air.
A ce Diuin signal d'assauts & de batailles,
Tous sentent iusqu'au fond, emouuoir leurs entrailles ;
Tous bruslent de combattre, & pensent desia voir
Le superbe Estranger soumis à leur pouuoir.
Transportez d'vne ardeur, qui tient de la furie ;
Guerre & mort à l'Anglois, chacun alors s'escrie ;
La voute du lieu saint à cette fiere voix,
Respond d'vn ton plus fier, Guerre & mort à l'Anglois.
La Sainte, contre luy, d'vn saint zele embrasée,
En iure la ruine, & la promet aitée,
Ne pouuant, qu'auec peine, attendre au lendemain,
A luy faire esprouuer sa foudroyante main.
Sur la Tour elle monte, & de l'Angloise armée
Ne voit pas, sans fureur, la campagne semée,
Contre elle, elle s'esbranle, & veut quitter la Tour,
Puis remet sa desfaitte aux premiers feux du iour.
Le valeureux Dunois qui la Fille accompagne,
Comme elle tout autour, descouurant la campagne.
Regardez, luy dit il, le cercle de ces Forts,
Et combien peu d'espace il laisse à nos dehors.
Ils renferment les champs, ils embrassent les Isles,
Les grands sont dix en nombre, & paroissent dix Villes ;
De ceux qui sont petits le nombre est infiny,
Et d'hommes & de traits chacun d'eux est muny.
Suffort & Glacidas, à la gauche commandent
En ceux qui vers le Nord d'vn long ordre s'estendent ;

Vmford & Rameſton commandent, en ſuyuant,
Ceux que l'on voit regner du coſté du Leuant.
Sur tout ce rang d'apres, que le Midy regarde,
Deſcalles & Faſcot veillent, & font leur garde,
Et Talbot nous reſſerre, & nous tient priſonniers,
Auec ceux que le iour eſclaire les derniers.
Mais voyez entre tous, s'eſleuer les Tournelles,
Voyez ce grand quartier du grand Chef des Rebelles;
Cette orgueilleuſe maſſe eſtoit l'horrible eſcueil,
Qui, ſans voſtre ſecours, nous euſt mis au cercueil.
Dunois voulant pourſuyure, & declarer ſa flamme,
Sent ſa voix enchaiſnée au profond de ſon ame;
Et la crainte en ſon ſein, eſtouffant le deſir,
Sa bouche, au lieu de voix, ne pouſſe qu'vn ſouſpir.
La Sainte luy reſpond, ſans remarquer ſa peine;
Dans le ſecond Soleil cette captiue Plaine
Sera libre de Forts ſera libre d'Anglois
Par l'ayde du Seigneur, & par vos grands exploits.
Le Ciel, & voſtre bras luy rendront la franchiſe,
Et le mien aura part à la belle entrepriſe;
Cependant pour l'Aurore, allez tout preparer.
Et ces mots acheuez il la voit retirer.
Le Char de la clarté ſous l'hemiſphere paſſe,
Et la volante Nuit vient occuper ſa place;
Alors dans vn lieu ſaint de Vierges habité,
La Sainte ſe deſrobe aux yeux de la Cité.
Dunois demeure ſeul & contre le Barbare,
Actif & diligent toutes choſes prepare,
D'eſchelles & d'eſcus fait vn nombreux amas,
Et, pour l'aſſaut prochain, les diuiſe aux ſoldats.
Puis ſur le tour des murs, il va faire ſa ronde,
Ayant le cœur bleſſé d'vne atteinte profonde,
Et nourriſſant deſlors, auec eſtonnement,
Pour la Sainte Pucelle, vn ſaint embraſement.

Tant d'efforts de valeur, tant de traits de prudence,
Cette masle beauté, cette auguste presence,
Et cet air de vertu, que respire sa voix,
L'ont d'abord asseruy sous le joug de ses loix.
Il paroit que les Cieux, par ces hautes merueilles,
Enchantant du Guerrier les yeux & les oreilles,
De son antique ardeur blasment la fermeté,
Et l'obligent à faire vne infidelité.
La Sainte desormais est toute sa pensée,
De tout son souuenir Marie est effacée,
Il change sa Princesse & ne sçauroit iuger
Quel violent destin le force à la changer.
Par quel ordre dit-il, par quel prodige estrange,
Ainsi dans vn instant, puis-je courir au change?
Quel caprice du Sort, ainsi dans vn instant,
Rend malgré mon vouloir, mon esprit inconstant?
Mais, ô belle Marie, vne telle inconstance,
A sainement parler, n'est rien moins qu'vne offence;
Ie sors de vos liens, sans haine & sans mespris,
Et sçay que des Beautez vous remportez le prix.
A vous, rien de mortel n'est egal en merite,
Aussi rien de mortel ne fait que ie vous quitte;
Ce qui m'arrache à vous, merite des Autels,
Et peut pretendre place entre les immortels.
I'ayme, ou plustost i'adore vne sainte Guerriere,
Qui des Cieux est venuë à mon heure derniere,
Pardon, si ie prefere à l'eclat de vos yeux,
Le beau feu que les siens ont apporté des Cieux.
Mais quel est ce brasier qu'il excite en mon ame?
L'oserois ie nommer vne amoureuse flamme?
Est-ce auoir de l'amour, que d'aymer sans dessein,
Et d'vn ferme propos vouloir seruir en vain.
Pour ces celestes yeux, & ce front magnanime,
Ie n'ay que du respect, ie n'ay que de l'estime,

Ie n'en ſouhaite rien, & ſi i'en ſuis Amant,
D'vn amour ſans deſir, ie le ſuis ſeulement.
De ce feu toutesfois que me ſert l'innocence ?
Si, tout ſage qu'il eſt, il me fait violence ;
Helas ! il me deuore & mon cœur embraſé,
Deſia, par ſa chaleur, eſt de force eſpuiſé.
Et ſoit, conſumons-nous d'vne flamme ſi belle,
Bruſlons en holocauſte, au feu de la Pucelle,
Laiſſons-nous pour ſa gloire en cendres conuertir,
Et tenons à bonheur d'en eſtre le martyr.
De ſemblables diſcours il entretient ſa peine,
Elle le ſuit par tout, par tout elle le meine,
L'amour le fait veiller, autant que le deuoir,
Et le ſommeil ſur luy voit manquer ſon pouuoir.

Fin du ſecond Liure.

LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE.

LIVRE TROISIESME.

L'Ombre n'eſt plus ſi noire, & la nuit moins profonde
D'vn voile plus leger enueloppe le monde,
Les regards ſont bornez d'vn cercle moins eſtroit,
Et, ſi l'on ne voit pas, du moins l'on entreuoit.
La Guerriere, en ce temps, quitte le ſombre Cloiſtre,
Et vient auec l'Aurore, à la terre paroiſtre;
L'eclat, qui de leurs fronts ſe reſpand à l'entour,
Fait douter qui des deux a ramené le iour.
Dunois luy vient alors, d'vne ardeur enflammée,
Preſenter le Baſton que reſpecte l'Armée,
Et, le veux, luy dit-il, ſous vos aimables loix,
Comme voſtre ſoldat, marcher contre l'Anglois.
Il euſt dit, voſtre Amant mais vne froide crainte
Luy glace la parole, à l'aſpect de la Sainte,

Son esprit se confond, & troublé de sa peur
Laisse mourir ces mots, dans le fond de son cœur.
Elle prend de sa main le Sceptre militaire,
Voit que le Camp s'assemble, & brusle de bien faire,
Le tire hors des murs, en couure les sillons,
Et de tous ses drappeaux forme vingt bataillons.
Elle charge des vns le genereux Saintrailles,
Si fort dans les assauts, si fier dans les batailles,
Le belliqueux Illiers, Chabanes le puissant,
Et Giresme fatal aux cornes du Croissant.
A ces quatre elle joint l'adroit Sainte Seuere,
Fratames l'indonté, Canede l'Insulaire,
Coulouces, Termes, Rieux, le braue Arragonnois,
Et sur tous, comme Chef, l'inuincible Dunois.
Des autres qu'elle a pris pour combattre auec elle,
Elle charge Gaucourt, le Cheualier fidele,
Graville, dont les traits de tous sont les plus craints,
Et Puyseux Capdorat le plus beau des humains.
Elle en charge Villars, honneur de la milice,
Verduran, Chasteaubrun, Valpergue, la Paliſſe,
Vignoles, Deloré, Villandrade, & Corras,
Tous du Corps de la France infatigables Bras.
L'Anglois qui de vingt forts, & de deux cens Redoutes,
Auoit semé la Plaine, & trauersé les routes,
Dans ses diuers reduits, de machines armez,
Tenoit ses estandards desormais renfermez.
D'vn œil iudicieux, la celeste Guerriere
En choisit deux des grands pour l'attaque premiere,
Veut que Dunois au droit s'efforce de passer,
Et pour elle à l'enuy, prend le gauche à forcer.
François, dit-elle alors, vostre masle courage,
S'excite assez tout seul sans l'ayde du langage,
Et pour vous acquerir le titre de vainqueurs,
Il suffit du brasier, qui consume vos cœurs.

Allez donc à ces Forts, dont la ſuperbe enceinte
Vous cachant les Anglois, vous deſcouure leur crainte,
Et pour mieux l'entreprendre, en vous-meſmes ſongez
Que leur Camp tient encor vos remparts aſſiegez.
Elle leur parle ainſi, d'vne voix foudroyante,
Et ſoudain aux deux Forts l'eſcalade ſe plante;
On y fait en cent lieux cent vigoureux efforts,
Et l'ardeur eſt pareille, au dedans, au dehors.
A celuy de Dunois ſes trouppes attachées,
Sous les dards qu'on leur jette à l'inſtant ſont cachées,
Et tous preſque en montant, par l'Anglois repouſſez,
Vont tapiſſer la vaſe, & remplir les foſſez.
De leurs corps renuerſez, vers la cime s'auancent,
Les cailloux, & les traits ſe roülent, & ſe lancent,
La mort, en cent façons, vole de toutes parts,
Et le ſang eſpanché rougit les bouleuards,
Coulouces vers le haut de l'eſchelle dreſſée,
A deux mains par Huntley, voit la hache abbaiſſée,
Coup ſur coup ſur l'eſchelle il la voit delaſcher,
Et, grimpant contremont, eſpere l'empeſcher,
Mais le robuſte Anglois enfin l'ayant couppée,
Du François courageux l'eſperance eſt trompée;
Le Guerrier & l'eſchelle, en tombant à la fois,
Laiſſent plus d'vn ſoldat accablé de leur poids.
Fratames remarquable en grandeur de ſtature,
Approchoit du ſommet de la forte cloſture,
Et refrappant plus fort ceux qui l'auoient frappé,
Tenoit ſon large fer dans leurs veines trempé.
D'eſcalles plein de trouble accourt en cette place,
Voit dequoy ce grand corps la courtine menace,
Et d'vn roc, qui jadis fut la creſte d'vn mont,
Le renuerſe, pour mort, au lieu le plus profond.
Le François qu'à ſon tour, cette infortune trouble,
S'excite à la vengeance, & ſa fureur redouble,

Il redouble sa force, il redouble l'assaut,
Et tousiours rejetté, tousiours remonte en haut.
Rais, Canede, Giton, Saintrailles, Rieux & Termes,
Contre l'effort Anglois demeurent les plus fermes,
Abandonnent plus tard le creneau defendu,
Et regaignent plustost l'auantage perdu.
Ainsi du vert Palmier l'ambitieuse branche
A peine, sous le fer, contre terre se panche,
Qu'on la voit aussi-tost, d'vn eslans glorieux,
Mesme auec tout son faix, remonter vers les Cieux.
Durant l'aspre combat, l'inuincible Pucelle
Fait au second des Forts, attaquer le Rebelle;
Le courage des siens va iusques à l'excez,
Et semble luy promettre vn plus heureux succez.
Au redoutable mur chaque bande s'applique,
Les vns, pour se guinder, se seruent de la pique;
Les autres de la main, les autres du poignard,
Et, mesme sans eschelle, eschellent le rempart.
Mais si l'assaut est rude, aussi l'est la defense,
Aucun trait par l'Anglois vainement ne se lance,
Aucun dard ne se perd; tous vont chercher le flanc,
Tous s'y font ouuerture, & s'y teignent de sang.
Pour grauir au sommet, Alard & Richardelle
Se prestoient l'vn à l'autre, vne ayde mutuelle,
Quand vn fleau que sur eux descharge vn pesant bras,
A tous deux, en tombant vient donner le trespas.
Lancosme s'auançoit, quand vne fleche aiguë
Vole, & siffle vers luy, le trauerse & le tuë;
Le pied manque à Chauagne, il se prend à Cussé,
Et d'vn grais l'vn & l'autre, en glissant, est blessé.
Vignoles, abatu d'vn coup de jaueline,
Voit de corps renuersez vne pile voisine,
Et, par cette autre voye à la cime aspirant,
D'vne autre jaueline en reçoit vn plus grand.

Au point qu'on la retire, il la prend & l'embrasse,
Et croit, en la suyuant, monter sur la terrace;
Mais de ruse ou d'effroy l'ennemy la quittant,
Sur les siens, auec elle, il retombe à l'instant.
Rodolphe, Chasteaubrun, Verdurian & Grauille,
Malgré tout, vers le haut s'esleuent entre mille,
Par cent traits, par cent dards, ne sont point arrestez,
Et les Anglois, par eux, craignent d'estre emportez.
Le vaillant Rameston contre tant de vaillance,
Recueille en ce peril sa derniere puissance,
A chacun des guerriers oppose cent soldats,
Et, par force à la fin, les precipite en bas.
Ainsi lors que des mers les vapeurs orageuses
Viennent couurir du Ciel les plaines lumineuses,
Et, se hauſſant touſiours, d'vne constante ardeur,
Du throsne des clartez offusquent la splendeur;
Le Soleil eclatant, pour venger son outrage,
Auec tous ses rayons bat le sombre nuage,
Et dontant *à la fin son orgueil indonté*,
Le fait recheoir en pluye, & se rend la clarté.
Mais, bien que de plusieurs la cheute soit mortelle,
Ardemment toutesfois l'assaut se renouuelle,
Leur perte les irrite, & tant d'affreuses morts
Demandent à leurs mains de plus masles efforts.
Chacun d'eux animé de douleur & de honte,
D'vn mouuement rapide au bouleuard remonte;
On les voit tous en l'air, rabbatre heureusement
Les traits, dont l'Ennemy les charge incessamment.
Rodolphe, entre les Chefs, plus que tous se signale,
Soustient de plus d'espieux l'impression fatale,
Et, sous son grand pauois à leurs pointes caché,
Moins que tous, en montant, sent son cours empesché.
La Pucelle en tous lieux à vaincre les exhorte,
Et par ses cris ardens aux terraces les porte;

Ils y touchent par tout, & vont à cette fois
Au Fort, desormais foible, asseruir les Anglois ;
Quand, des prochains Reduit, quatre bandes pressées
Aux Reduits combatus viennent piques baissées,
Et la Sainte & Dunois, tous deux en mesme temps,
Ont, contre leurs deux corps, deux mille combatans.
Alors, comme à l'enuy l'vn & l'autre s'appreste,
A preuenir l'effet de la double tempeste,
Et tournant vers le Camp le feu de leur courroux,
Deliure les remparts de la peur de leurs coups.
Plusieurs cedent d'abord à leurs regards terribles,
Plusieurs tombent d'abord sous leurs bras inuincibles,
Plusieurs perdent le cœur auec le iugement,
Et peu s'osent resoudre à mourir noblement.
Stafford contre Dunois, Holland contre la Sainte,
Dans l'effroy general semblent estre sans crainte,
Par gloire, ou par pudeur, ils se monstrent vaillans,
Et s'opposent au cours de deux forts assaillans.
Mais qui peut soustenir cette double puissance ?
Son choc impetueux donte leur resistance,
Et malgré la vigueur de leur bras indonté,
L'vn y perd la franchise, & l'autre la clarté.
De fuyards esperdus la campagne est semée,
La Guerriere les chasse, aux yeux de leur Armée,
Iusques sur les fossez le Guerrier les poursuit,
Et nul à leur secours ne vient de son Reduit.
Le Rebelle, en tous lieux, d'espouuante se glace,
Il se croit en peril, mesme dans sa terrace,
Le feu qui luy restoit à ce coup s'amortit,
Et le Camp le plus grand a peur du plus petit.
Tel le Rinoceros, que la Terre Africaine
A veu long-temps regner sur sa bruslante arene,
Et, par sa corne horrible, en leurs antres profonds
Resserrer de frayeur, Elephans & Dragons ;

Au

Au rugissant assaut de la fiere Lyonne,
Malgré sa fermeté, sent son cœur qui s'estonne,
Et, le pied glorieux deuant elle lasschant,
Dans sa grotte se cache, & tremble en s'y cachant.
Les trouppes sont à peine, en leurs forts rechassées,
Qu'ils retournent tous deux aux courtines lassées,
Et chacun voit les siens, des bouleuards tentés,
Auec beaucoup de sang, par tout precipités.
La Guerriere s'escrie, O Guerriers sans courage,
Quoy! l'Anglois contre vous garde son auantage,
Quoy! par vostre foiblesse il vous voit en ce lieu,
Rendre vain, le secours de la bonté de Dieu.
Imprudens ennemis de vostre propre gloire;
Vous laissés, vers Betford, enuoler la victoire;
Ah! remontés, Soldats, &, mesprisant la mort,
Sur le corps des Tyrans, suiués moy dans ce Fort.
Assaillant refroidy tout à coup dans son ame,
Par le feu de ces mots, sent rallumer sa flamme,
De toutes parts remonte, & par tout desormais
Supporte, sans ceder, les cailloux & les traits,
Deuant les plus ardents resplendit la Guerriere.
Et plus que tous s'expose à la gresle meurtriere,
Chacun, par son exemple, autant que par la voix,
Se resout de mourir, ou de forcer l'Anglois.
Il semble, en se guindant vers l'effroyable cime,
Qu'elle y tire, apres soy, le François magnanime;
Sous elle, à droit, à gauche ils la suyuent en haut,
Et portent aux remparts vn formidable assaut.
Proche d'elle s'eleue, & doucement eclate,
Du vaillant Capdorat la beauté delicate
Et de ses cheueux blonds les anneaux radieux,
A l'egal de son fer, esbloüissent les yeux.
Vn peu plus à l'escart, le puissant Villandrade,
Le jauelot en main la courtine escalade;

Les fermes eſchelons ſe courbent ſous ſes pas,
Et ſon bras luy promet l'effet de mille bras.
L'aſſailly qui ne craint que celuy de la Sainte,
Et de qui la valeur s'anime par la crainte,
En tous autres endroits reſiſte foiblement,
Et, dans cet endroit ſeul, combat obſtinement.
Elle, de plus en plus, s'eſloigne de la terre,
Et ſouſtient, ſur ſon dos, tout le faix de la guerre;
L'Anglois tonne ſur elle, & tonne à grands eclats;
Mais, bien qu'il la foudroye il ne l'eſtonne pas.
Elle diſſipe enfin la tempeſte mortelle,
Et luit affreuſement au ſommet de l'eſchelle,
Dans ſes yeux embraſés, & dans ſon fer ardent,
L'Eſtranger reconnoiſt ſon treſpas euident.
Ainſi par fois en l'air vne rouge Comete,
Des changemens d'Eſtat meſſagere müette,
Lance, d'vn œil de feu ſes menaçans regards,
Sur le coupable chef des injuſtes Ceſars.
Les Tirans orgueilleux dans ſon aſpect funeſte,
Liſent auec effroy leur cheute manifeſte,
Perdent toute eſperance, &, maudiſſant leur ſort,
De moment en moment n'attendent que la mort.
Mais tandis qu'à ſon mur la Guerriere s'eleue,
Le grand Dunois au ſien ne donne paix ny tréue;
Il le veut emporter, & le premier de tous
Se preſente à l'attaque, & s'abandonne aux coups.
A la mercy des traits, contremont il s'elance,
Voit en vain, contre luy, renforcer la defenſe,
En vain, ſur ſon armet, ſent fondre mille dards,
Et touche deſormais le front des bouleuards;
Quand ainſi qu'vn Soleil, qui bruſle autant qu'il brille
Il voit, d'vn œil jaloux, la valeureuſe Fille,
Maiſtreſſe du Reduit ſi long temps defendu,
Et le fier Rameſton ſous ſes pieds eſtendu.

De douleur il s'ecrie, O foibles, ô timides,
Quoy vous tardés encore à donter ces perfides;
Et voilà cependant, que dans cet autre Fort,
Par le bras d'vne Fille, ils endurent la mort.
Contre nous seulement ils ont de l'auantage,
Et l'ont, par nostre peur, plus que par leur courage;
Soldats jadis vaillans, ah forçons ce rempart;
C'est assés de malheur, de l'auoir fait si tard.
Il parle, & sa parole est aspre & vehemente,
Son eclat aux Anglois donne de l'espouuante,
Ses coups les font fremir, & Descalles en vain
Oppose à ce tonnere, & la voix, & la main.
Des creneaux, à la fin, Dunois se rend le maistre,
Nul Anglois, deuant luy, n'oseroit plus paroistre,
Par le chemin frayé, sa bande suit ses pas,
Et remplit tout d'horreur, de fuitte, & de trespas.
L'Estranger emporté, s'effraye, & se dispersе,
Et pressé du François, l'vn l'autre se renuerse;
Descalles cede mesme, & par Dunois poussé.
Tombe, mais apres tous, dans le bas du fossé.
Il n'est plus d'ennemy qui ne fuye ou ne meure
Le Fort aux assaillans, sans obstacle, demeure,
Le sang rebelle y coule, & les vainqueurs espars,
Dans le sang respandu, plantent leurs estandards.
La Sainte Fille alors, rayonnante de gloire,
A grands cris, par les siens, fait chanter la victoire;
La troupe de Dunois, à ces cris eclarans,
Par des semblables cris, respond au mesme temps.
Ce chant, deçà delà, par trois fois se redouble;
De ces Echos guerriers, l'air s'emeut & se trouble;
Mais l'orgueilleux Betford, de douleur accablé,
A ce bruit triomphant, plus que l'air est troublé.
Dans ses autres remparts la crainte le resserre,
Il semble terracé de deux coups de tonnere,

Tout eſpoir l'abandonne, & ſa triſte raiſon
Pour luy, n'offre à ſes ſens, que mort, ou que priſon.
Le iour luyſoit encore, & le Flambeau du Monde,
Alloit, comme à regret, s'eſteindre au ſein de l'Onde;
Dunois, ſans perdre temps, veut ſur les autres Forts,
A la faueur du jour, employer ſes efforts.
Mais des deux grands ſuccés l'Heroïne contente,
Reprime du Heros la fougue impatiente,
D'vn eloge obligeant tempere ſon refus,
Et veut au lendemain remettre le ſurplus.
De pics & de brandons la populace armée,
Contre les Forts conquis, va de rage animée,
Et violant la paix de la tranquille Nuit,
Les pille, les abat, les bruſle, & les deſtruit.
Le vainqueur cependant repoſe, & prend haleine,
Mais repoſe en vainqueur, & loge dans la Plaine;
Il a rompu ſes fers, & du joug deſchargé,
Repute à deshonneur d'agir en aſſiegé.
Aſſiegeant, à ſon tour, il diſpoſe ſes bandes,
Sur les coſtaux voiſins, dans les voiſines landes;
Et par toute l'enceinte, auec cent petits corps,
Des bouleuards Anglois couppe tous les abords.
Chaque corps eſt petit, mais ſa force eſt puiſſante,
Et l'Anglois renfermé, par ſa crainte l'augmente;
Des bouleuards gaignés l'euenement heureux
Nourrit la confiance en leur ſein valeureux.
Aux poſtes aſſignés, chacun, de feux ſans nombre,
Par les champs tenebreux, donne la chaſſe à l'ombre,
Et par tout, d'vn temps meſme, en cet immenſe tour,
Au milieu de la nuit fait paroiſtre le jour.
Le feu s'eſprend, s'allume, eſtincelle, & petille,
Sous le fer, chaque trouppe à ces lumieres brille,
Et par cent cris tonnans, meſlés à ces eclairs,
Fait reſonner la terre, & retentir les airs.

Le long des feux ardens les brigades couchées,
Sur l'aride sablon, où les herbes sechées,
Sans trouble desormais, le couteau dans la main,
Sur les viures tranchés assouuissent leur faim.
Des vins delicieux les escumeuses ondes
Se versent coup sur coup, dans des tasses profondes,
Et prises à longs traits, par leur douce liqueur,
Resueillent les esprits, & reschauffent le cœur.
Les vns dancent en rond, en rond les autres chantent,
Ceux-cy content leurs faits, les content, & les vantent,
Ceux là plus enflammés se lancent à leurs dards,
Et des timides Forts menacent les remparts.
Le tremblant Ennemy, du haut de ses terraces,
Voit tous leurs mouuemens, oit toutes leurs menaces,
Et palissant d'effroy, demande à sa valeur,
De reparer sa perte, & donter son malheur.
Il demande à ses bras d'employer leur puissance,
Pour garantir son chef des foudres de la France,
Et s'armant de courage, en ce pressant besoin,
N'espargnent, à se munir, diligence ny soin.
Ainsi contre le choq de la mer courroucée,
Dont la plage Belgique est tousjours menacée,
La preuoyante peur y fait de toutes parts,
Construire incessamment, & digues, & remparts.
Entre tant de grands Forts, qu'occupent les Rebelles,
Aucun n'est comparable au grand Fort des Tournelles;
Il est vaste d'enclos, il est haut eleué,
Et son pied, tout autour, par la Loire est lauë.
Mais, vers deux des costés de la superbe masse,
La bruslante saison rend la riuiere basse,
Et sans moüiller les flancs, au Midy comme au Nord,
Du riuage oppositе on peut aller au Fort.
Le General Anglois de sa nombreuse Armée,
Là, pour vaincre, ou mourir, tient l'elite enfermée,

Et, sur ce beau theatre, aspire à faire voir
Ce que peut la vaillance vnie au desespoir.
La Sainte, aux premiers rais de la vermeille Aurore
Se tourne vers les Cieux, leur assistance implore,
Puis se monstre à son Camp & de ses bataillons
Couure, au son des tambours, les arides sablons.
Alors pleine de feu; Compagnons, leur dit-elle,
Acheués de punir cette Race infidelle,
Acheués d'affranchir la fidelle Cité,
Du joug insupportable a ses murs appresté.
Qu'au grand Fort, à grands pas, chacun de vous s'auance
Ie voy d'icy l'Anglois, qui tremble, & qui balance;
Marchés, courés, volés, & n'aprehendés rien?
Il se defendra mal, si vous l'attaqués bien;
Sa voix est foudroyante, & les claires trompettes
Semblent estre aupres d'elle, ou foibles, ou müettes;
On marche, on court, on vole, &, d'vne & d'autre part,
On trauerse les gués, on monte au bouleuard.
L'Estanger, accueilly de ce funeste orage,
En repousse l'effort d'vn semblable courage,
Le François & l'Anglois egalement boüillans,
Sont tous deux assaillis, & tous deux assaillans,
Dunois vers le midy ses brigades anime,
Et present à leurs cœurs la perilleuse cime,
Mille morts à la fois partent de mille bras,
Et d comble tenté rejette les soldats.
Rass n petit d'vn trait, & Valain d'vne hache,
Vn roc tombe sur l'Isle, & de son poids l'ecache,
Laigues par vne fleche, & Morges par vn dard,
Perdent auec le jour le sommet du rempart.
De tant de sang versé, l'onde au dessous est teinte;
Chabanes de douleur se sentant l'ame atteinte,
Pour venger ses amis son eschelle dressant,
Vers l'horrible creneau s'eleue en menaçant;

Quand de trois marteaux lourds la sonnante tempeſte;
Par l'effort de trois bras vient fondre ſur ſa teſte;
Il reſiſtoit aux deux, mais au troiſieſme enfin,
Il perd la connoiſſance, & cede à ſon deſtin.
Termes, qui de Betford meditoit la ruïne,
Treſbuche, en l'approchant ſous vne jaueline,
Et Rieux, plus haut encor vers la cime auancé,
Par vne demypique, eſt ſur luy renuerſé.
Canede le dernier, dans l'attaque terrible,
Entre mille vaincus ſembloit eſtre inuincible,
Et, bien que mille traits l'atteigniſſent d'enhaut,
D'vn pas moins reſolu, n'alloit pas à l'aſſaut,
Alors vn fleau bruyant, qu'vn bras nerueux deſſerre,
Le meſure, l'atteint, & le porte par terre;
Par le fleau tournoyant, il eſt pris en trauers,
Et, loin des premiers cheus, s'en va cheoir à l'enuers.
Il n'eſt rien cependant, qui leur valeur rebute,
Rien n'allentit leur cours, ny bleſſure, ny cheute;
Tous tendent à la palme, & veulent, dans le Fort,
L'aller meſme cueillir aux deſpens de leur mort.
Le Prince impetueux, parmy les ſiens ſe meſle,
Et, plus que tous, s'expoſe à la mortelle greſle,
Son armet en reſonne & les coups violens
Tirent de ſon eſcu des feux eſtincelans.
Aucun d'eux ne l'abat, aucun d'eux ne l'arreſte;
Il s'eleue toujours, malgré l'aſpre tempeſte,
Eſtonne, & fait bleſmir le nombreux defenſeur,
Et va du bouleuard ſe rendre poſſeſſeur;
Lors qu'vn enorme grais, pouſſé de la terrace,
Luy roüle ſur le dos & l'eſchelle fracaſſe;
Le Fort, par ce tonnere, à ſon bras eſt rauy;
Il tombe, & de cent dards en tombant eſt ſuyui.
Soudain, à la vengeance, il s'appreſte & s'excite;
La perte du rempart plus que ſon mal l'irrite,

Et bien qu'il ait le corps en plus d'vn lieu froissé,
Il retourne plus fier à l'ennemy laissé.
Ainsi quand vn aspic, dans la plage enflammée,
D'vn ongle d'Elephant sent sa gorge entamée,
Et que de sa blessure il voit à gros boüillons,
Iaillir vn sang fumeux, sur les jaunes sillons.
Si le coup l'affoiblit, la douleur le ranime,
Contre son ennemy son fiel se renuenime;
Il se redresse en l'air, il sifle auec horreur,
Et par sa triple langue, exprime sa fureur,
La Sainte en mesme temps, d'vne ardeur vehemente,
Au Nord du bouleuard l'escalade presente;
Elle brille entre tous, & ses yeux flamboyans
Attirent sur son chef cent rochers foudroyans.
Mille soldats choisis, trente pour chaque eschelle,
Sur le bois ondoyant se guindent auec elle;
Vn orage mortel se descharge sur eux,
Et souuent vn seul dard fait plus d'vn malheureux.
Bidache & Senaipont, d'vne fougue empressée,
Montoient l'vne apres l'autre, à l'eschelle dressée;
Vn javelot lancé par vn robuste bras,
Les perce l'vn & l'autre, & les liure au trespas.
Alain, qui voit leur cheute, adroittement se cache,
Sous le solide acier d'vne grande rondache,
Et volant contremont par le metal espais,
Du braue defenseur rebouche tous les traits.
Mais de bois enlacés vne vaste machine,
Par l'effort de cent mains, luy fondant sur l'eschine,
Il se couure, sans fruit, de son large pauois;
La machine, en tombant, l'ecrase sous son poids.
Argilmont approchoit la formidable cime,
Quand d'vne faux aigüe il deuient la victime;
Atteint par le gosier, il prend vn rude saut,
Et fait, en trebuchant, trebucher Concressaut.

Vmbert reçoit au ventre vne profonde playe,
Oſlemont a la gorge, a la teſte Canaye,
Au genou Roquepine, a la hanche Barrain,
A la cuiſſe Nargonne, & Vandeneſſe au rein.
Rodolphe, qui ſur tout au peril s'abandonne,
S'auance plus qu'aucun, & moins qu'aucun s'eſtonne,
Et tout armé qu'il eſt, verſe vn fleuue de ſang,
De la temple, du front, de l'eſpaule, & du flanc.
Le Sort n'eſpargne rien, & la Sainte Guerriere
Eſtoit ſeule eſchapée à la greſle meurtriere,
Elle touchoit au comble, &, dans le vaſte Fort,
D'vne main triomphante, alloit prendre Betford;
Lors qu'au fond des bas lieux, le Prince des tenebres,
Entre les pleurs amers, & les accens funebres,
Dans ſa grotte embraſée, au milieu de ſa nuit,
Sceut l'eſtat où l'Anglois, par elle, eſtoit reduit.
De tout temps le Demon, en ſon ame inhumaine,
Nourriſſoit pour la France vne implacable hiane,
Ayant veu, tant de fois ſes projets inhumains,
A ſon grand deshonneur, par elle, rendus vains:
De l'effroyable Hun les drapeaux mis en fuitte,
Du nombreux Sarrazin la puiſſance deſtruitte,
Du profane Lombard le regne aneanty,
Du Saxon reuolté l'orgueil aſſuietty,
Sur le fier Muſulman Solyme reconquiſe,
L'Albigeois egaré reconduit à l'Egliſe,
Enfin malgré les flots, les eſcueils, & les vens,
Le More attaqué meſme en ſes ſables mouuans,
Mais outre tant d'affronts, dont ſur l'illuſtre France,
Son Empire abatu luy demande vengeance,
Si rien fait qu'il en vueille eſtre perſecuteur,
C'eſt de voir que Michel en eſt le Protecteur.
Sa rage le tranſporte, autant de fois qu'il penſe
Au coup deſmeſuré qu'il receut de ſa lance,

Quand des Cieux assaillis dans l'abysme jetté,
Il perdit, pour jamais, la gloire & la clarté.
Le poids d'vn si grand coup incessamment l'oppresse,
Ce Michel, cette France, à luy s'offrent sans cesse,
Et d'vn fiel embrasé luy rempliſſent le cœur,
Contre son ennemie, & contre son vainqueur;
Mais sa mortelle rage, & sa haine immortelle,
Ne pouuant rien sur luy, se deschargent sur elle.
A ces vieux aiguillons vn nouueau succedant,
Ne fait qu'aigrir le fiel de son courroux ardent.
Dans la centiesme année vn Prince d'Angleterre,
Declarant a l'Egliſe vne sanglante guerre,
Doit alterer son culte, &, vray Monstre d'horreur,
En infecter le sein de licence & d'erreur.
Satan qui de ce mal flate sa frenaisie,
Et qui voit cette porte ouuerte à l'Hereſie,
Par ce malin eſpoir ſes douleurs conſolant,
En eſprouue l'accés vn peu moins violent.
Comme des Anglois ſeuls il attend toute choſe,
Selon leurs intereſts ſes deſſeins il diſpoſe,
Il ſeconde leurs vœux, il ſoulage leurs ſoins,
Il eſpouſe leur cauſe, & veille à leurs beſoins.
Des Peuples ſouſleuez la faueur ondoyante,
Par les traits de ſon art, pour eux deuient conſtante,
Et ce meſme art pour eux, fait, & Princes, & Grands,
Du Monarque François Rebelles & Tyrans
Pour eux, pour leur fortune, il eſt toujours en crainte,
Auſſi, voyant leur Chef ſuccomber ſous la Sainte,
Dans le meſme moment, pour le ſauuer des fers,
Des Demons les plus forts il priue les Enfers.
Entre les Legions qu'arme la noire plage,
Sur toutes vne excelle, en grandeur de courage;
Pour garde il la choiſit, & de pres l'animant,
La rend de ſe fureurs l'ordinaire inſtrument.

Va, luy dit le Demon, va fidelle Milice,
Garantir mes Anglois du fatal precipice,
Va destourner le coup du fer victorieux,
Que leur tient sur le front la Guerriere des Cieux.
L'estat où ie les voy, des estats est le pire,
De leur salut depend l'honneur de mon Empire,
I'ay pour ce rare exploit destiné ta valeur;
Va pronte, & de leur sort repare le malheur.
La bande, à ce discours, se respand sur la terre,
Et vient mesler sa rage à celle de la guerre;
L'air en est agité. le Soleil en pallit,
Et la Loire s'en trouble, au plus bas de son lit.
Dans son dernier instant Betford sent leur venüe.
Et se sent assisté d'vne force inconnüe;
Ils passent dans son sein, ils passent dans son bras;
Et luy font de la Fille esperer le trespas.
Du Fort imperieux elle tenoit la cime,
Et le faisoit trembler sous son bras magnanime,
Quand d'vn bras animé par les Monstres d'Enfer,
Contre elle, auec grand bruit, il darde son grand fer.
C'est ainsi que l'on voit l'impetüeuse foudre
Tomber du Firmament, reduire tout en poudre,
Et dans tous les endroits où son trait a passé,
Laisser d'affreux tesmoins du Bras qui l'a lancé.
Vers où l'espaule gauche à la gorge est conjointe,
Le sacrilege fer, de sa mortelle pointe,
Le bouclier, la cuirasse, & le col entamant.
Se fait jour par le dos, & fuit rouge & fumant.
D'vne atteinte si rude, estourdie, esbranlée,
Elle voit de ses mains la victoire ecoulée;
Les Anglois, les Demons contens & furieux,
D'espouuantables cris font retentir les Cieux.
A l'eclat, au fracas de ce nouueau tonnerre,
Le François sent son cœur, qui se glace & se serre,

Il croit la Sainte morte, & pleurant son trespas,
Du rempart assailly se retire à grands pas.
Seule, bien que le sang de ses veines ruisselle,
Elle tient ferme encor au faiste de l'eschelle,
Et, r'assurant les siens dans leur estonnement,
En ces termes leur parle, & d'vn ton vehement.
Quoy! valeureux Guerriers, quoy dans vostre auantage,
Vn peu de sang perdu vous fait perdre courage;
Pour moy, je le repute à supreme bonheur,
Et, dans ce petit mal, je trouue vn grand honneur.
Le succés, bien qu'heureux, n'eust eu rien d'honnorable,
Si le Ciel n'eust permis vn coup si fauorable;
Vous n'en verrés pas moins vos bras victorieux,
I'en verray seulement mon nom plus glorieux.
Elle est en ce moment de cent fleches couuerte,
Et desormais aucun ne doute de sa perte;
Des fleches toutesfois aucune ne l'atteint,
Ou du moins l'atteignant, de son sang ne se teint.
Mais la force la quitte, & l'oblige à descendre.
Sa grande ame y repugne, & voudroit s'en defendre;
Il le faut, elle cede, & crie à haute voix;
Reçoy de mon retour ce noble gage, Anglois,
Retiens le. Et sur ce mot recueillant sa puissance,
Haut, dans le sein de l'air, son enseigne elle lance;
L'enseigne vers les Cieux, s'eleue auec effort,
Puis se va replanter dans le milieu du Fort.
La Sainte aux siens se tourne, &, Nous verrons, dit-elle,
Qui la possedera, de nous, ou du Rebelle;
Nous verrons qui de nous la laissera perir,
Et si je seray seule à l'aller requerir.
Depite elle descend, &, non loin de l'eschelle,
Descouure au Medecin sa blessure mortelle;
Il voit, en la sondant, que le coup brise l'os,
S'en estonne, la pense, & l'exhorte au repos.

Chacun, ainſi que luy, l'exhorte à la retraitte,
Mias de tous conſtamment l'auis elle rejette,
Du perilleux aſſaut promet vn bon ſuccés,
Et de ſon cuiſant mal diſſimule l'excés.
Dunois qui dans ſon poſte, à ce poſte oppoſite,
Preſſoit des ennemis la belliqueuſe elite,
Du coup de la Guerriere entend le triſte bruit,
Et ſent couurir ſes yeux d'vne ombrageuſe nuit.
De douleur il ſouſpire, & deuient froid & paſle,
Son cœur ſe ſent percé de l'atteinte fatale,
Et pour ſe maintenir, ſans en eſtre abatu,
Se trouue auoir beſoin de toute ſa vertu.
Sur ſes pieds chancelans à peine il ſe raſſure,
Et l'eſprit tout rempli de l'horrible bleſſure,
Il ne ſonge d'abord qu'à luy donner ſecours,
Et, ſans deliberer, y va d'vn viſte cours.
Vers elle il prend ſa courſe, & ſes armes appreſte;
Mais, il n'eſt gueres loin, que ſa courſe il arreſte;
L'honneur retient ſes pas qu'auoit pouſſés l'amour,
Luy monſtre la courtine, & l'inuite au retour.
Vn trouble violent s'eleue dans ſon ame;
Son deuoir eſt contraire au deſſein de ſa flamme,
L'vn & l'autre, vn grand temps, conteſtent de pouuoir,
Enfin la flamme cede, & fait place au deuoir.
Dure loy, dit le Prince, en retournant aux bandes,
Qui de ma paſſion la tendreſſe gourmandes
Et qui me rens barbare enuers le ſaint Objet,
Par qui du Sceptre Anglois je ne ſuis point ſujet.
Aux deſpens de mon cœur, hé! bien ſois ſatisfaitte,
Contente ton deſir, dans ma laſche retraitte,
Pour plaire à ta rigueur je conſens d'eſtre ingrat,
D'eſtre mauuais Amant pour eſtre bon ſoldat.
Malgré toy toutesfois, inhumaine contrainte,
Ma vaillante douleur combatra pour la Sainte,

Et mon bras dans le sang fera les corps nager,
Sinon pour la sauuer, au moins pour la venger;
Ie plongeray ce dard au sein du parricide.
Aux remparts, à ce mot, il va d'vn cours rapide,
Les siens il y remeine, & l'Anglois plein d'horreur,
Tremble au terrible aspect de leur noble fureur.
Cependant le Treshaut contemplant sa Guerriere,
Et voyant de ses yeux obscurcir la lumiere,
Plustost que de laisser le saint Oeuure imparfait,
Luy veut d'vn saint secours faire sentir l'effet.
Aux Iardins estoillés, dont les fleurs & les plantes
Ont le suc salutaire, & les fueilles brillantes,
Sur toutes vne luit, qui pleine de vertu,
N'a jamais sans victoire aucun mal combatu.
Le Peuple aymé des Cieux, à l'antique Monarque,
Dont les jours n'attendoient que le fer de la Parque,
Vit jadis cette Fleur dans les champs Paleſtins,
De trois lustres entiers prolonger les destins
Son bouton est vestu d'vne pourpre enflammée,
Qui, sans nombre a l'entour, d'Astres d'or est semée;
Sa tige est haute & droitte, & d'vn azur changeant,
Qui traisne en serpenteaux ses racines d'argent.
D'vne tendre emeraude, en lames diuisée,
La merueilleuse Plante a la fleur composée,
Et sans s'espanoüir, cette puissante Fleur
Tient sa force cachée aux replis de son cœur.
Par le vouloir diuin, vn des Anges la cueille;
Il presse entre les doigts sa verdoyante feüille,
Et, pour remede vnique au mal qu'a fait le trait,
En tire vn lait plus doux que le terrestre lait.
L'Ange auec la liqueur, d'vne cheute soudaine,
Vient où la Fille souffre vne cuysante peine,
Et, dans son coup mortel, sans paroistre à ses yeux,
Verse insensiblement ce baume precieux.

L'efficace pouuoir de ce nouueau Dictame,
De la brulante playe oſte toute la flamme,
Chaſſe tout le venin, &, ſes bords vniſſant,
Rend la force premiere à ſon bras languiſſant.
Elle ſe ſent guerie & du ſecours celeſte
Voit, dans ſa gueriſon, la preuue manifeſte,
Benit le Souuerain, adore ſes bontés,
Et retontne aux Anglois à pas precipités,
Contre eux elle s'excite, &, doublant ſa vaillance,
Au bouleuard quité rapidement s'eſlance;
Les François ſur ſes pas y vont rapidement;
Betford plus que jamais en craint l'euenement.
Mais contre les Demons, dont la troupe inuiſible
Rend le haut du rempart à tous inacceſſible;
L'Ange, qui ſe voit ſeul, en ce beſoin preſſant,
Pour n'y pas ſuccomber, recourt au Tout-puiſſant.
L'Enfer, s'eſcria-t'il, ô Majeſté diuine,
Des Perfides Anglois ne veut point la ruïne,
Il borde de leurs murs, & le front, & le flanc,
Et des François par tout a reſpandu le ſang.
Contre ſa violence & contre ſa *malice*,
A nos foibles efforts joins ceux de ta milice,
Et, par tes Eſprits ſaints, dans les feux eternels,
Vueille precipiter les Eſprits criminels.
Dieu voit le grand peril, accorde ſa demande,
Et de ſoldats ailés fait partir vne bande,
Vriel la conduit, & tombe, en vn moment,
Du Ciel le plus ſublime au plus bas Element.
Il fond, auec les ſiens, ſur la troupe infernale;
En valeur, en fureur, là chacun ſe ſignale;
Les Anges, les Demons, d'vn foudroyant eclat,
Sur le mur combatu, font vn aſpre combat.
Deux nüages de feu, l'vn clair, & l'autre ſombre,
Semblent faire heurter la clarté contre l'ombre,

On voit leurs tourbillons l'vn vers l'autre voler,
Et de leur choq ardent la flamme eſtinceler.
Tantoſt l'vn, tantoſt l'autre, en egale balance,
Dans la plaine des airs, ou recule, ou s'auance,
Tantoſt, d'egale force à l'enuy ſe pouſſans,
Ils font, pour s'eſbranler, des efforts impuiſſans.
Mais enfin, tout à coup, le tenebreux nüage
Au nüage brillant laiſſe prendre auantage;
On le voit, entr'ouuert, on le voit enfoncé.
On le voit, en cent parts, en cent lieux, diſperſé.
Sur ce temps l'Eſprit ſaint garde de la Guerriere,
Luy leue le bandeau, qui voiloit ſa paupiere,
Et luy d'eſcouure à nu les Eſcadrons d'Enfer
Eſcartés loin du Fort, par l'Angelique fer.
Il luy deſcouure à nu, dans l'horrible bataille,
Les Saints qui d'Orleans protegent la muraille,
Saint Agnan, Saint Euuert, qui de leurs ſaints Baſtons,
Des Anges à l'ennuy, pourſuyuent les Demons.
Cet objet la ſurprend, & d'aiſe la tranſporte;
Il luy hauſſe le cœur, & rend ſa main plus forte;
Elle crie; O François l'Enfer eſt terracé,
Le Ciel veut à ce coup que l'Anglois ſoit forcé.
Donnons; Et de furie en parlant elle donne
Le François donne alors; le Rebelle s'eſtonne,
Et, comme ſi l'effroy l'auoit rendu perclus,
Il demeure immobile, & ne reſiſte plus.

Ainſi quand l'onde emeüe eſt la plus aboyante,
Le hardy Nautonnier monſtre vne ame conſtante;
Et long-temps, par ſoy meſme, & par ſes matelots,
Reprime adroittement l'inſolence des flots
Mais ſi malgré ſon art, & malgré ſon courage,
Enfin tombe ſur luy la vague du naufrage,
A l'aſpect de la mort, qu'il ne peut euiter,
Contre le flot vainqueur il ceſſe de lutter.

Durant

Durant ces hauts exploits le renommé Gireſme,
Terreur de l'Othoman, & ſon horreur extreme,
Pour aller à l'aſſaut du rempart orgueilleux,
Auoit pris entre tous vn chemin perilleux.
A la teſte des ſiens, ſous des armes dorées,
De mille blanches Croix couuertes & parées,
Il court au bouleuard, vn long trait à la main,
Et ſe prepare à faire vn acte plus qu'humain.
La grande Croix d'argent, ſur ſa rondache empraintè,
Ebloüit le Rebelle & le remplit de crainte;
L'Infidelle en cent lieux deuant elle a tremblé,
En ce lieu le Chreſtien deuant elle eſt troublé.
Le pont, par qui le Fort ſe joignoit à la Ville,
N'eſtoit plus ſur les eaux qu'vne maſſe inutile,
Depuis que l'aſſiegeant, reſſerrant l'aſſiegé,
L'eut pour ſon aſſurance à le rompre obligé.
Par là le grand Guerrier ſon attaque medite,
La grandeur du peril ſa vertu ſollicite,
Il y va plein d'ardeur, d'vn cours precipité.
Vient à l'arche rompüe, & s'y trouue arreſté.
Le vuide en eſt, à l'œil, de largeur exceſſiue,
Il veut pourtant rejoindre & l'vne & l'autre riue,
Et d'vne eſtroitte planche, auſſi-toſt vif & pront,
Sur le pont demoly, fabrique vn autre pont.
Auec peine & danger, il fournit cet ouurage,
Auec peine & danger, il s'en fait vn paſſage;
La planche, ſous ſes pieds, ſemble rompre à tous coups,
Et luy monſtre la Loire, & la mort au deſſous.
Toutesfois, ſans frayeur, d'vn pied ferme il y paſſe,
Et ſuiuy de ſa trouppe auance à la terrace;
Il y monte, & remarque, auec eſtonnement,
Que l'Anglois à ſon choq s'oppoſe laſchement.
Entre le haut des Cieux & le bas de la Terre,
Dans la plaine eſtendue ou regne le Tonnerre,

Habite la Terreur, qui par cent froides mains,
Serre & glace les cœurs des malheureux humains.
On connoiſt ſa nature, & non ſon origine;
Le Ciel ſe l'attribüe, & la nomme diuine;
L'Enfer s'en dit le Pere, & croit deuoir ce fruit
A l'effroyable ſein de l'eternelle Nuit.
Elle a, comme le corps, les deux ailes couuertes
De bouches aux clameurs inceſſamment ouuertes,
Et darde pres & loin, par cent reſſorts diuers,
Cent viſages hideux, & cent goziers ouuerts.
D'vn mouuement rapide elle vole & reuole,
Du Leuant au Couchant, de l'vn à l'autre Pole,
S'accommode, ſans peine, aux changemens du Sort,
Et ſe range touſiours au party du plus fort.
Sur le dernier inſtant que la bande celeſte
Donnoit à l'infernal vne chaſſe funeſte,
La volage Terreur vint dans le vaſte Fort,
En faueur du François, intimider Betford
Elle eſtouffe en ſon cœur tout ce qu'il a de flamme,
D'affreuſes viſions elle agite ſon ame.
Et luy feint, & Gireſme, & la Sainte, & Dunois,
Auec cinquante dards, & cinquante pauois.
A ſes regards douteux elle peint, & figure
Chacun des aſſaillans immenſe de ſtature,
Les figure chacun de deux maſſes armé,
Enuenimé de haine, & de ſang affamé.
Ainſi dans ſa fureur, par ſon crime excitée,
Sur le haut Citheron, le fabuleux Penthée
Voyoit, ou penſoit voir, de ſes farouches yeux,
Et deux Thebes en Terre, & deux Soleils aux Cieux.
Chacun de ſes ſoldats, non moins que luy, ſe trouble;
A leurs ſens egaré le François ſe redouble;
Ils luy cedent par tout, ſe confeſſent vaincus,
Laiſſent tomber leur traits, & jettent leurs eſcus.

La Guerriere, Dunois, & le braue Giresme,
Se lancent dans le Fort, d'vne vigueur extreme,
Saintrailles, Chasteaubrun, Villandrade & Flauy,
D'vne extreme vigueur s'y lancent à l'enuy.
Là se fait du Rebelle vn horrible carnage,
Le sang s'y verse à flots, les corps y vont à nage,
Et le fer alteré s'y voit, auec plaisir,
Dans vn rouge Ocean estancher son desir.
Betford, à la faueur d'vne obscure pousſiere,
Sur le pont abaissé trauerse la riuiere,
Et, dans l'vn de ses Forts se tenant resserré,
Là mesme, du vainqueur se croit mal assuré.
Plusieurs suyuent ses pas, & se sauuent à foule,
La crainte, vers le pont, l'vn sur l'autre les roüle,
Le genereux Talbot, & le fier Glacidas
Pensent, mais vainement, retenir leurs soldats.
La Terreur les poursuit de mille ombres funestes,
Et pousse vers ce lieu leurs miserables restes;
Par vn chemin estroit, *tous* veulent, *à la fois*,
Euiter la rigueur des armes du François,
Mais se voulant couurir de cette aspre tempeste,
La haste les retarde, & l'ardeur les arreste;
D'vn effort inutile, ils s'empressent touſiours,
Et touſiours, par la presse, embarassent leurs cours.
Ainsi d'vn grand vaisseau, de petite ouuerture,
La liqueur renuersée au passage murmure,
Et ne sçauroit sortir pour se trop empresser,
Lors que, tout à la fois, on tasche à la verser.
La foüle, en cet endroit, de plus en plus s'augmente,
Et desormais le pont l'esprouue trop pesante,
Il gemit, il eclate, &, dans le fond de l'eau,
Precipite auec luy son enorme fardeau.
L'infortuné Rebelle, en sa cheute effroyable,
Pousse vn cry, jusqu'aux Cieux, horrible & pitoyable;

Chacun tombe, & tombant voit l'infaillible mort,
Laſches & courageux, tous ont le meſme ſort,
Le fleuue les reçoit dans ſes grottes profondes,
Et, plus haut que le Fort, fait reialir les ondes;
Il blanchit tout d'eſcume, & roüant, à grand bruit,
Vers l'vn & l'autre bord, ſe rejette & s'enfuit.
Dans cette deplorable, & terrible auanture,
Mille Anglois ſous les eaux trouuent leur ſepulture,
Et là, confuſément, demeurent entaſſés
Les foibles & les forts, les ſains & les bleſſés.
Toy-meſme, ô Glacidas, toy par qui l'Angleterre
Auoit cru remporter le prix de cette guerre,
En ce triſte accident, vaincu, mais non troublé,
Des ruïnes du pont tu te vis accablé.
De tant de corps meurtris la Loire enſanglantée,
Aux maritimes flots couruit eſpouuantée,
Et, leur communiquant ſa nouuelle couleur,
Du ſuperbe Eſtranger leur apprit le malheur.
Talbot ſeul, entre tous, dans l'injute commune,
A reſpecter ſa teſte obligea la Fortune,
Et du pont & des ſiens peſle-meſle chargé,
Sous les vagues pourtant ne fut pas ſubmergé.
Il tomba, mais tout droit, & du gouffre de l'onde
A peine eut des deux pieds touché la vaſe immonde,
Qu'au deſſus, à l'inſtant, d'vn eſlans vigoureux,
On le vit reparoiſtre, ardent & valeureux.
De l'vne de ſes mains il tient ſon cimeterre,
De l'autre il fend les eaux, & s'eſlance à la terre,
Et, bien, qu'il ſoit ſuiuy d'vn orage de dards,
Sur le riuage enfin triomphe des hazards.
Au bouleuard conquis alors tournant la veüe,
De colere & de rage il ſent ſon ame emeüe,
Menace le François de cent crüels treſpas,
Et vers les autres Forts dreſſe ſes triſte pas.

Mais pour dernier malheur, il voit de son Armée,
La colline couuerte, & la plaine semée,
Il voit ses bataillons de frayeur esperdus,
Il les voit ebranslez, il les voit confondus.
L'inuincible Terreur, au grand Fort dominante
Auoit de là, par tour, jetté son espouuante,
Et par l'augure affreux de mille dures morts,
De son plus froid venin remply les autres Forts.
Par cent griffes d'acier, par cent secousses fortes,
Elle en auoit brisé les remparts & les portes,
Et par cent fouets sonnans, des Rebelles chassés,
Auoit, aux champs voisins, les drappeaux dispersés.
Talbot vient sur ce temps, & le Monstre effroyable
Vole soudain vers luy, mais visible & palpable,
Se lance dans ses yeux, s'empare de son sein,
Et l'oblige par force à changer de dessein.
Malgré luy son grand cœur, à ce coup, l'abandonne,
Il craint, & de sa crainte il a honte, & s'estonne,
Il ne prend pas la fuitte, & toutesfois il fuit
Le soldat, qui de peur, se desbande, & s'enfuit.
Ainsi quand sous les murs de la vieille Carthage,
Les ardens Lionceaux s'exercent au carnage,
Si le More vaillant, de fleches & de dards
Les charge & les contraint d'esloigner ses remparts;
La superbe Lionne, au mesme estat reduitte,
Deuant le fier Chasseur, fait vne lente fuitte,
A chaque pas s'arreste, & d'vn noble courroux
Monstre qu'elle craint plus la fuitte que les coups.
Mais parmy tout l'eclat de sa haute victoire,
La Sainte voit manquer quelque chose à sa gloire,
Et du milieu des morts tirant son estendard,
Songe à finir la guerre, & sort du bouleuard.
Le Soleil, affoibly d'ardeur & de lumiere,
Languissoit desormais au bout de sa carriere,

Precipitoit son cours vers le bas horizon,
Et s'alloit renfermer dans sa moitte prison.
Il restoit peu de jour, mais la Fille celeste
Veut destruire Betford, dans le jour qui luy reste,
Trauerse le grand fleuue, auec le fort Dunois,
Et chacun d'eux s'anime à des nouueaux exploits.
Ils couroient aux Reduits vuides & sans defense,
Et preparoient contre eux vne vaine vaillance,
Quand, de soldats Anglois & d'Anglois estendards,
Ils descouurent les champs couuerts de toutes parts.
Tous deux à cet objet sont transportés de joye,
Et comme deux Aiglons qui descouurent leur proye,
Au vaste sein de l'air, loin de l'abry des bois;
Tous deux prennent leur course, & fondent sur l'Anglois.
Mais les tristes Demons, au bruit de la tempeste,
Qui gronde sur Betford & menace sa teste,
Ne pouuant se resoudre à le laisser perir,
Pour la seconde fois, le viennent secourir.
Des plus sombres vapeurs de l'infernale plage,
Ils forment à l'instant vn tenebreux nüage,
Et de son epaisseur enuironnant Betford,
Le cachent à la Sainte, & l'ostent à la mort.
Elle veut toutefois poursuyure sa victoire,
Et s'elançant d'ardeur, où l'ombre est la plus noire,
Eclate, brille, & semble vn Soleil qui reluit,
Et qui chasse, à longs traits, les horreurs de la Nuit.
Desja par ses efforts la nüe estoit percée,
Et sur les derniers rangs la charge commencée;
La Sainte auoit desja le grand bras desployé,
Et Betford estoit prest d'en estre foudroyé;
Lors qu'apres la nuit fausse, vne nuit veritable
Vint aux fuyards tremblans se monstrer secourable;
Si son voile eust plus tard le Monde enuelopé,
Du fer victorieux nul ne fust eschapé.

Qui deçà, qui delà, ſans ordre, & ſans conduitte,
D'vne eſpouuante egale ils prennent tous la fuitte,
Les vns courent vers Meun, les autres vers Gergeau;
La campagne en eſt pleine, & la riue de l'eau.
Ainſi lors qu'vn Milan, de penetrante veüe,
Tombe à plomb, tout à coup, du milieu d'vne nüe,
Et fond dans vn grand lac, où les vagues poiſſons
Eſprouuent rarement le fer des hameçons;
Si d'vn broüillars ſoudain l'onde couure ſa face,
Aux Peuples eſcaillés il donne en vain la chaſſe,
Et le troupeau müet par la crainte eſcarté,
Dans les roſeaux touffus cherche ſa ſeureté.
D'vne eclatante voix, la Sainte, à chaque bande,
Vers le mur affranchy, la retraitte commande,
Et ſon authorité moderant leur chaleur,
Au plus fort de leur courſe, arreſte leur valeur.
Elle ordonne cent feux, pour teſmoins de ſa joye;
Leur flamme, à gros boüillons, vers les Aſtres ondoye;
La nuit s'en illumine, & ſon obſcurité
Se diſſipe aux rayons de ce jour emprunté.
Le Camp vole à la proye, & ſes mains triomphantes
Recueillent des vaincus les deſpoüilles ſanglantes;
Puis, ſur le tour egal d'vn cercle ſpacieux,
De mille grands harnois reueſtent mille pieux.
Dans le milieu du cercle, en ſuite l'on entaſſe
Pique ſur jauelot, heaume ſur cuiraſſe,
Magnifique trofée, & ſacré monument
Dreſſé par la Pucelle au Roy du Firmament.
Apres ce beau trauail, la Guerriere modeſte,
Bruſlant d'vn feu deuot, & d'vn zele celeſte,
Monte ſur le trofée, &, ſa voix renforçant,
Au Camp parle en ces mots, d'vn ton graue & puiſſant.
Beniſſés, Compagnons, la Sainte Prouidence,
Qui, d'vn œil pitoyable, a regardé la France,

Et qui, sous ces remparts, dontant vos ennemis,
A, dans les champs François, les Lys d'or affermis:
C'est par son ordre seul, que l'injuste Angleterre
A senty cet essay d'vne nouuelle guerre;
C'est elle dont la force a poussé tous nos dards,
Et dans tous ces Reduirs planté nos estendards.
Qu'estois-je qu'estiés vous: pour tenter l'entrepriſe,
Qui de ces murs trembians à sauué la franchiſe;
Quelles estoient nos mains, & quels estoient nos cœurs;
Pour rauir aux Anglois le titre de vainqueurs.
Cet innombrable Camp, dont ils couurdient la plaine,
Estoit insurmontable à la puissance humaine;
Les Cieux seuls, à sa force, estoient à redouter,
Et ce n'est qu'eux aussi, qui l'ont pu surmonter.
Au seul Dieu souuerain tout l'honneur s'en doit rendre;
Ou si, dans ce succez, nous pouuons rien pretendre,
C'est l'honneur d'estre eleus, parmy tant de guerriers,
Pour cueillir, en son nom de si fameux lauriers.
Cette grace, pour nous est vne insigne grace,
Ainsi que nostre espoir nos desirs elle passe,
Et toutesfois encor, ce rare euenement
N'est de nostre bonheur que le commencement.
Nous allons bientost voir la Beausse reconquiſe,
Bientost voir la Bourgogne en liberté remiſe,
Bientost voir la Chãpagne, & les saints murs de Rheims;
Resousmis a leur Roy par l'effort de nos mains.
Vos yeux verront enfin le throsne de vos Princes,
Paris, ce noble Chef des Françoises Prouinces,
Par le bras du Seigneur, en ses maux assiſté,
Triomphamment sortit de sa captiuité.
Loüons donc le Treshaut qui, par cette victoire,
Ouure à nostre courage vn si beau champ de gloire,
Et s'il nous a choiſis pour de si grands exploits,
Ne nous tesmoignons pas indignes de ce choix.

Tous d'vn commun esprit, & d'vne voix commune,
Rendent graces au Ciel de leur bonne fortune,
Et, sans presumer rien de leur infirmité,
Donnent tout au pouuoir de la Diuinité.
Pour ses illustres Morts, la pieuse Guerriere
Fait mettre, au mesme lieu, les trouppes en priere,
Intercede pour eux, leur impetre la paix,
Et d'eloges exquis couronne leurs hauts faits.
Puis, dans le sein profond de cette terre mesme,
Qui doit sa deliurance a leur valeur supreme,
Elle veut que leurs corps soient en pompe inhumez,
Et de traits ennemis leurs sepulchres semez.
Cependant la nuit vole, & le flambeau du monde
Sent de la violence à demeurer tous l'onde,
Vers le sombre Orient, il haste son retour,
Et prepare aux humains la naissance du iour.
Le Camp triste & muet, en ces deuoirs funebres,
Consomment tout le temps qu'embrassent les tenebres,
Et, coulant dans ces soins, les heures du sommeil,
Reuoit sur l'horizon paroistre le Soleil.
Alors, de tous costez, la plaine descouuerte
Du superbe assiegeant fait remarque la perte;
Alors, de toutes parts, la tremblante Cité,
Auec rauissement, se trouue en liberté.
L'habitant desormais, sans contrainte, respire,
Desormais des Tyrans il ne craint plus l'Empire,
Il sort des murs, en foüle, & par cent mots flateurs,
Vient rendre vn iuste hommage à ses Liberateurs.
Ainsi lors que de Loups vne trouppe enragée
A du belant trouppeau la closture assiegée,
Et que, de pieux & d'aix foiblement remparé,
Il n'ose esperer mieux que d'estre deuoré;
Si du soigneux Pasteur la puissante houlette,
Malgré tous leurs efforts, les force à la retraitte,

Les agneaux deliurez de leurs sanglants assauts,
En foule, autour de luy, bondissent à grands sauts.
Pregent, qui de la Ville est l'Oracle & le Iuge,
Et qu'en tous ses besoins elle prend pour refuge,
Imploré de chacun, dans cet euenement,
Vient seruir d'interprete au public sentiment.
Il s'addresse à la Sainte, & luy tient ce langage;
Amazone nouuelle, ornement de cet âge,
Par qui les fiers Destins, contre nous irritez,
Ont veu changer nos maux en des prosperitez.
Ce Peuple, garanty des chaisnes du Barbare,
Reconnoist de ta main vne faueur si rare,
Et son cœur, par ma voix, te vient fidelement
Tesmoigner la grandeur de son ressentiment.
C'est, ô Fille des Cieux, toute la recompense,
Que peut tirer de nous ta fatale vaillance;
Orleans qui doit tout à tes Diuins exploits,
N'a, pour s'en aquiter, que le cœur & la voix.
Mais quel stile pompeux, quel Hymne de loüanges,
Egalera iamais tes merueilles estranges?
Il n'est si graue son, ni si tonnante voix,
Qui puisse bien respondre à tes Diuins exploits.
Que fera donc ce Peuple affranchy par tes armes?
Il liurera son cœur au pouuoir de tes charmes,
Et, parmy ses transports, s'il parle desormais,
Ce sera seulement pour celebrer tes faits.
Dieu, qui n'est pas bien mesme exalté par les Anges,
Se satisfait pourtant des humaines loüanges;
En cela, comme en tout, imite l'Eternel,
Et reçoy de nos chants l'hommage solennel.
Suy cet exemple auguste, & fay toy reconnestre
Imitatrice en tout, des vertus de ton Maistre,
Preuue encore au François, par ce dernier essay,
Qu'en te croyant celeste, il n'a creu que le vray.

Vn iour, pour monument glorieux & durable,
Sur ce pont deliuré, par ton bras indontable,
A ta ſainte valeur, noſtre zele enflammé
Erigera de bronze, vn Simulachre armé.
De pudeur, à ces mots, la Guerriere interdite
Au ſeul Dieu des combats rapporte ſon merite,
Baiſſe la veuë en terre, & d'vn ton heſitant,
Fait ſa reſponſe contre au diſcret habitant.
En ſuitte pour quartiers, elle donne a l'Armée
Ceux, où le Chef Anglois tint la ſienne enfermée,
Et, par vn long repos, veut rendre la vigueur
Aux corps, qu'vn long trauail a reduits en langueur.

Fin du troiſieſme Liure.



BIBLIOTHEQUE TOULOUSE INTERUNIVERSITAIRE

LA PVCELLE
OV
LA FRANCE
DELIVREE.

LIVRE QVATRIESME.

MAis Orleans à peine a veu sa deliurance,
Que l'auis incroyable en vole par la France;
Et le Peuple asseruy sous le joug Estranger,
L'esprouue, à ce bruit seul, plus doux & plus leger.
Par les faits plus-qu'humains de la sainte Pucelle,
Dans les cœurs abatus l'espoir se renouuelle,
Et chacun desormais d'vn bras si redouté,
Ainsi que sa vengeance, attend sa liberté.
La seule infortunée & sensible Marie
Ne peut voir par ce bras releuer sa Patrie;
Seule, elle l'apprehende, & pleine de douleur
Plus que ne fait l'Anglois l'estime son malheur.
Les superbes rameaux de sa Tige natale
Sont vnis aux rameaux de la Souche Royale,

Et non moins florissans, non moins ambitieux,
S'esleuent à l'enuy vers la voute des Cieux.
A son port, à son geste, à sa voix, à sa mine,
On la iuge d'abord vne chose Diuine,
Et, par l'vnique Agnes, le prix de la Beauté
Luy peut estre icy bas iustement disputé.
Sur son front descouuert, tranquille & sans nuage,
En deux torrens egaux sa tresse se partage,
Et ses cheueux chastains, en boucles annellez,
Flottent negligemment sur son col aualez.
Dans l'ouuerte prison de ses blanches paupieres,
Deux Soleils animez renferment leurs lumieres,
Et, parmy les eclats de leurs feux violens,
Conseruent la douceur à leurs rayons bruslans.
Vn air graue, mais doux, regne en tout son visage,
Rien ne se voit en luy, qu'riant, & que sage,
Et l'on trouue meslez, en chacun de ses traits,
Cent attraits inconnus, & cent charmes secrets.
Mais, comme en toute chose elle se monstre belle,
Il n'est point de vertus, qui ne brillent en elle,
Les Cieux en sa faueur prodiguant leurs thresors,
Pour embellir son ame à l'egard de son corps.

Auant que la Bourgogne, vnie à l'Angleterre,
Eust rallumé le feu de cette horrible guerre,
Ses yeux, Astres nouueaux de l'Empire d'Amour,
Mesme dés leur leuer, esbloüirent la Cour.
Leur flamme sçeut brusler, dés l'âge le plus tendre,
De leurs puissans rayons nul ne se put defendre,
Et quiconque apperceut vn si Diuin Objet,
N'eut le sein que de roche, ou deuint son sujet.
En vain de mille Amans elle fut recherchée,
On ne la vit iamais de leurs larmes touchée,
Et si iamais Paris n'eust veu le grand Dunois,
L'Amour en vain sur elle eust vuidé son carquois.

Dunois luy rauit seul le titre d'inuincible,
Seul à sa passion la fit estre sensible,
Et, sans aucun effort, de sa glace vainqueur,
Put tout seul obtenir d'estre Roy de son cœur.
Par le puissant effet de la douce influence,
Qui les auoit conjoints au point de leur naissance,
Pour faire à leurs esprits mesme feu conceuoir,
Il ne leur fallut rien, que naistre & que se voir.
L'ardeur parut en eux soudaine & mutuelle,
Elle brusla pour luy, comme il brusla pour elle,
Et dans vn mesme instant, par les traits de leurs yeux,
Tous deux furent vaincus, tous deux victorieux.
Tant que dura la paix, ont vit leurs ieunes ames,
Nourrir paisiblement leurs legitimes flammes,
Et, sans rien refuser à leurs chastes desirs,
Gouster ce que l'Amour a d'innocens plaisirs.
Mais lors que la Discorde, auec toute sa rage,
Vint rallumer la Guerre au François Heritage,
Et que le Champ des Lys en deux parts diuisé,
Fut inhumainement à soy-mesme opposé;
Philippes, rendu maistre en la Ville maistresse,
Pres de l'antique Reyne y trouua la Princesse,
L'y trouua, le cœur triste & le corps abatu,
Mais sousmis l'vn & l'autre à l'austere vertu.
Niepce du Bourguignon, & sans Pere & sans Mere,
Exposée aux trauaux, aux soins, à la misere,
De luy seul, contre tout, elle fit son appuy,
Et n'eut, dans sa conduite, autre regle que luy.
Ni la vertu pourtant, ni l'estroit parentage,
N'en purent adoucir le barbare courage;
Sa passion l'aigrit, il improuua ses vœux,
Et, non moins que l'Estat, tyranniſa ses feux.
Mais malgré tant de maux, la miserable Amante
Conserua son amour genereuse & constante,

Entretint son brasier de memoire & d'espoir,
Ne vit plus son Amant & l'ayma sans le voir.
Cent fois, par le conseil de son amour fidelle,
Elle voulut quitter la muraille rebelle,
Cent fois vn frein puissant de crainte & de pudeur,
La destourna de croire à sa fidelle ardeur.
La pudeur & la crainte a bitres de son ame,
Rompoient tous les desseins qu'amour formé sa flamme,
Et le seuere honneur faisoit que sa raison
Iugeoit la liberté pire que la prison.
A de si rudes loix soumise & condannée,
La Princesse en langueur passa plus d'vne année,
Et rien ne l'empescha de mourir sous ces loix,
Que de ne douter point de la foy de Dunois.

Ainsi, quand aux beaux iours de la saison nouuelle,
Se sent prise au lacet l'Amante Tourterelle,
Et qu'elle voit son Pair, de l'embusche eschappé,
Auoir de l'Oyseleur l'artifice trompé;
Seulette elle gemit, elle languit seulette,
Elle hait la clarté, la mort elle souhaitte,
Et si rien desormais luy fait souffrir le iour,
C'est de croire son Pair fidelle en son amour.

Non loin du grand Paris, vers la fertile Plaine,
Où les flots de l'Yonne enflent ceux de la Seine,
Vne espaisse Forest d'arbres hauts & serrez,
Couure vn sterile fond de sables alterez.
De Cerfs & de Cheureuls mille trouppes sauuages,
Habitent de ses forts les verdoyans ombrages,
Et la terrible dent des farouches Sangliers
Brosse dans ses buissons, & tranche ses halliers.
C'est là le lieu fameux des champestres delices,
Que reseruent les Roys pour leurs doux exercices;
Et c'est là que leurs bras ensanglantant leurs traits,
Representent la guerre au milieu de la paix.

Dans

Dans le centre du Bois, en vn champ solitaire,
Sourd entre les rochers vne Fontaine claire,
Qui cauant par son cours vn naturel canal,
Roule sur le grauier son liquide cristal.
Ses eaux, quand de leur source elles sont respanduës,
Ne semblent pas des eaux, mais des perles fonduës,
Auec qui lentement coulent entremeslée,
Des diamans dessous, des saphirs distillée.
C'est vn Miroir celeste, & jamais l'Oeil du Monde
Ne se trouue si beau que dans cette belle onde;
Elle est viue, elle est pure, & telle est sa beauté,
Que ce Bois a son nom d'elle seule emprunté.
De costaux monstrüeux cette illustre Fontaine
Descouure à-l'entour d'elle vne superbe Scene,
De rocs, qui, vers les Cieux en pointe s'esleuans,
Offrent leur teste nuë aux attaques des vents.
A l'effroyable aspect de leur rustique masse,
Le cœur le plus hardy se transit & se glace,
L'œil en refuit l'horreur, & demeure surpris,
De voir vn grand Desert si pres du grand Paris.
Mais vn vaste Palais d'architecture rare,
Adoucit de ce lieu l'objet rude & barbare,
Et, durant les beaux jours que rameine l'Esté,
Rend de Princes chasseurs le Desert frequenté.
Philippes mescontent, & plein d'inquietude,
Auoit fait sa retraitte en cette solitude,
Et, par la solitude aigrissant sa douleur,
Ne pensoit qu'aux moyens de venger son malheur.
La perte d'Orleans tourmentoit sa memoire.
Tel se monstre vn Taureau, plein d'amour & de gloire,
Qu'vn autre plus vaillant, jaloux de son bonheur,
A par force priué de maistresse & d'honneur.
Au fond du bois obscur, loin de son pasturage,
Il rumine sa perte, & s'enflamme de rage;

Ses desseins sont crüels, contre son fier Riual,
Et le lieu solitaire enuenime son mal
Vers le Prince irrité, la Princesse affligée
Au bruit de son courroux, s'estoit soudain rangée,
Et, croyant ce desordre vtile à ses desirs,
D'vne ombre de plaisir, flatoit ses desplaisirs.
Elle jugeoit qu'alors deuoient entrer en guerre
L'orgueilleuse Bourgogne, & la fiere Angleterre,
Qu'à Charles desormais Philippes se joindroit,
Et que leur vnion son Dunois luy rendroit.
Son aymable Dunois desja, dans sa pensée,
La venoit consoler de sa langueur passée,
Par cent & cent sermens l'asseuroit de sa foy,
Et luy juroit de viure & mourir sous sa loy.
Son espoir endormy se resueillant en elle,
Fait qu'aux yeux de Dunois elle veut estre belle;
Elle redonne l'Ordre à ses cheueux espars,
Et rallume le feu dans ses sombres regards.
Elle aiguise les traits, dont l'atteinte agreable
Puis blesser Dunois, d'vne playe incurable,
Et, pour le confirmer à se plaire en ses rets,
Prepare contre luy mille nouueaux attraits.
Ce jour mesme, exposant sa beauté sans seconde,
Au tranquille miroir de la Source profonde,
Et consultant ses eaux, pour sçauoir quels appas
Pouuoient le mieux donner vn amoureux trespas;
Elle voit accourir la discrette Yolante,
De ses plus chers secrets fidelle Confidente,
Et crier : A ce coup le grand Siege est leué,
Berford a pris la fuitte, & Dunois est sauué.
Marie, à ce discours, ne peut cacher sa joye,
Le plaisir sur son front eclate & se desploye,
Et sa riante bouche, & ses yeux eclatans,
Font voir à quel excez ses esprits sont contens.

Il eſt vray, dit la Fille ; Et là, ſans plus rien dire,
Elle baiſſe la veüe, & triſtement ſouſpire;
Son viſage ſe trouble, &, changeant de couleur,
L'accuſe de celer quelque inſigne malheur.
La Princeſſe en fremit, &, confuſe & craintiue,
N'oſe luy commander, qu'elle parle & pourſuyue;
Puis tout à coup l'en preſſe, &, la voyant trembler,
Prend de ſon tremblement ſujet de redoubler
Alors, & toute en pleurs ; Il eſt vray, luy dit-elle,
Que Dunois, enuers vous, paſſe pour infidelle,
Et que le bruit commun veut qu'en ce changement
D'vne ſimple Bergere il ſe ſoit fait Amant.
Par ces funeſtes mots la Princeſſe abatuë,
Sent au fond de ſon ſein, la douleur qui la tuë,
Elle perd force & voix, & le feu de ſes yeux
S'eſteint, & luy rauit la lumiere des Cieux.
De meſme le poiſſon qu'attire l'apparence,
Vers le morceau flotant famelique s'elance,
Et prenant l'hameçon, ſous le trompeur appas,
Au lieu de nourriture y trouue le treſpas.
Son cœur eſt impuiſſant à ſouſtenir ſa peine;
Elle tombe paſmée au bord de la Fontaine,
Et, dans cet accident, ſon immobile corps
N'eſt diſſemblable en rien des mourans ou des morts.
Yolante s'eſcrie, & ſe jette ſur elle,
A leurs premiers deuoirs ſes puiſſances rappelle,
Et par l'eau de la Source, & celle de ſes pleurs,
La rauit à la Parque, & la rend aux douleurs.
Ah! luy dit-elle alors, d'vne voix languiſſante,
Quel diſcours m'as-tu fait, inhumaine Yolante?
Pourquoy venir, helas! par de ſi triſtes mots,
Deſtruire mon eſpoir, & troubler mon repos?
A croire vn ſi grand mal ton ame eſt trop legere,
La bouche qui l'a dit, ſans doute, eſt menſongere,

Non, non, de l'Equité les Cieux sont trop amis,
Pour souffrir que Dunois ait ce crime commis.
Mais quoy? tout est possible; Amante infortunée,
Donques de mon Amant serois-je abandonnée?
Ah! soyons, sans tarder, de ce doute eclaircis,
Et la mort, s'il est vray, finisse nos soucis.
Là s'arreste Marie, & sa morne pensée
Sans se resoudre encor demeure balancée,
Elle craint, elle espere, & craint plus, toutefois,
Qu'elle n'ose esperer de la foy de Dunois.
Mais de son changement la funeste nouuelle,
Se confirme à la fin par vn courrier fidelle,
Et la Princesse apprend que d'vn d'un Objet,
L'Objet de son amour est deuenu sujet.
Elle apprend, qu'vne sainte & vaillante Bergere,
Vient de le garantir de la force Estrangere,
Et qu'estant par ses faits en liberté remis,
A son glorieux joug il a le col soumis.
De son dernier malheur à ce coup assurée,
Et d'vn depit mortel violemment outrée,
Elle eclate en ces mots ardens & furieux,
Et n'a pour tesmoins qu'Yolante & les Cieux.
Il est donc vray, dit elle, Amant faux & parjure,
Que tu m'as bien pu faire vne si grande injure;
Donc ce cœur de Heros, autresfois si vanté,
A bien pu consentir à cette lascheté,
Est ce ainsi que le mien reçoit la recompense
De son bruslant amour, de sa perseuerance?
Est ce ainsi que les maux qu'il a pour toy cheris,
Par ta reconnoissance, à la fin sont gueris?
I'ay pour toy sur les bras la France & l'Angleterre,
La Bourgogne pour toy, m'a declaré la guerre,
Et je me suis, pour toy, fait autant d'ennemis,
Que les traits de mes yeux m'ont de Princes soumis.

Ils ont tous veu, pour toy, leurs flammes negligées,
Et, sur moy cependant, nul ne les a vengées;
Toy seul, pour qui ma foy produisoit leurs trauaux,
As puny ton Amante, & vengé tes Riuaux.
Traistre, dissimulé, que sous vn doux visage
Tu m'as caché long temps ce barbare courage!
Ton cœur, en mes liens, languissoit feintement,
Et, pour me trahir mieux, contrefaisoit l'Amant.
Mais en briſant mes fers, aueugle volontaire,
De quelle autre beauté te rens tu tributaire?
Quelle rare vertu, quelle auguste splendeur
Allume dans ton sein cette nouuelle ardeur?
Ah! trop lasche Dunois, vne Fille champestre
Et l'illustre Beauté, dont les yeux l'ont fait naistre;
C'est elle, dont les yeux ont bien pu t'engager
A desdaigner ma flamme, & la tienne changer.
Pour escarter de toy les tempestes guerrieres,
I'ay conceu mille vœux, j'ay fait mille prieres;
C'est par moy que tu vis, & l'Objet de tes feux,
S'il te possede, helas! ne te doit qu'à mes vœux.
Les Cieux m'ont exaucée, helas! pour ma Riuale;
O Cieux! ne gardés plus cette ame desloyale,
Laissés l'Ingrat en proye à son mauuais destin,
Que des mesconnoissans il rencontre la fin;
Qu'en guerre desormais la Fortune ennemie
L'accable de malheurs, le couure d'infamie,
Et que le feu nouueau, dont il est embrasé,
Par ce nouuel Objet, demeure mesprisé.
D'vne mortelle peine à ce mot oppressée,
Elle sent, sur son cœur, sa plainte repoussée;
Dans sa gorge, à sa voix elle sent vn refus,
Et, pour vouloir trop dire, elle ne dit plus rien.
Tout le reste du jour passe dans le silence,
Sans que de sa fureur cesse la violence;

A la fin, vers la nuit, ce transport vehement
Laisse regner en elle vn plus doux mouuement.
Comme apres que le Sud, Tyran des mers profondes,
A sens dessus dessous bouleuersé les ondes,
Et jusques dans les Cieux, à secousses & bonds,
En montagnes d'escume eleué leurs bouillons;
Par ses rudes efforts la vague tourmentée,
D'vn souffle moins superbe est enfin agitée;
Le grand orage cesse, & l'art des matelots
Sent moins de resistance en la rage des flots.
Le deuoir d'vne Fille, & sa vertu passée,
Reuiennent tout à coup s'offrir à sa pensée,
Et son sens moins troublé juge que son ardeur
La portée au delà des loix de la pudeur
Dans son sein esbranslé, l'amoureuse tourmente
Tousiours de plus en plus se rend moins violente;
Tousiours plus la sageſſe, apres ce grand trauail,
De son sens egaré reprend le gouuernail.
Mais bien que la tempeſte, ou cesse, ou diminüe,
Son ame toutefois en est encore emeüe
Et tout ce qu'elle obtient de ses viues douleurs,
C'est de pouuoir se plaindre, & respandre des pleurs.
A ses pleurs retenus elle lasche la bonde
De leur debordement son visage s'inonde,
Son cœur se sent, par eux, allegé d'vn grand poids,
Et sa langue müette en recouure la voix.
Alors de son beau sein tristement elle tire
Le portrait du cruel, qui cause son martyre;
Gage autresfois donné d'vn amour eternel,
Maintenant deuenu perfide & criminel.
De nœuds de diamans, & de chaisnes dorées,
Il auoit les deux mains estroittement serrées;
De chaisnes & de nœuds son col estoit pressé,
Et le nom de MARIE y brilloit enlacé.

Fixe elle l'enuisage, & long-temps considere
Ce glorieux Captif, cette teste si chere,
Attache à cet objet ses regards languissans,
Et d'vne douce erreur laisle abuser ses sens.
Dans le trouble, où la tient son ardeur enflammée,
Voyant au naturel cette Image exprimée,
Elle croit voir present l'Autheur de son ennuy,
Et, parlant au portrait, pense parler à luy.
Ces liens, luy dit elle, Amant foible & volage,
T'engageoient à me rendre vn eternelle hommage,
Rien ne les deuoit rompre & tu les romps pourtant;
Vne autre t'asseruit, & te rend inconstant.
Vne autre, mais quelle autre? Ah! Guerrier sans courage,
Preferer à mes fers cet infame seruage;
Qui l'eust jamais pu croire A ce mot souspirant,
De pleurs, sur le portrait, elle verse vn torrent.
Mais au milieu des maux, dont son ame est pressée,
L'Amour ingenieux vient flater sa pensée,
Et, par vn beau retour, tasche à luy faire voir
Reluire en ce malheur quelque rayon d'espoir.
Qui sçait, dit-elle, Ingrat, si ta flamme nouuelle
T'a soumis tout entier au joug de la Pucelle?
Et qui sçait si ton cœur, à mon cœur attaché,
A pu dans cet effort m'estre tout arraché?
Non, tu ne m'as pu faire vn si barbare outrage;
Ton cœur, bien que changé garde encor mon image;
Le feu qui l'enflamma n'est pas encore mort;
Il se peut rallumer, plus ardent & plus fort.
I'espere encore en toy, parce que ie t'estime;
Tu n'as pas vn esprit, à se souiller d'vn crime,
Tu conçois la raison, tu cheris l'equité,
Et n'as rien en horreur, comme la lascheté.
Excite t'a vertu, romps les indignes chaisnes,
Qu'autant qu'à mon dommage, à ta honte tu traisnes;

Sois iuſte enuers Marie, & rens à ſes liens,
Ton cœur, ſon fugitif, le plus grand de ſes biens.
La Princeſſe à ce mot, finit ſa plainte amere;
La Fille, qui l'eſcoute, & qui voit qu'elle eſpere,
Veut eſperer auſſi, que le cœur de Dunois
Ne ſera pas en tout affrachy de ſes loix.
Elle veut croire au moins qu'vn vigoureux langage
Peut, dans ſes premiers fers rengager le Volage,
Et, par cette croyance allegeant ſon ennuy,
A Marie, en ces mots, offre d'aller vers luy.
Donnés ſoulagement à voſtre ame oppreſſée;
Ie viens de conceuoir vne noble penſée,
Vne entrepriſe haute, & qui peut ſucceder,
Si par mon zele ardent vous vous laiſſés guider.
Il faut qu'auant le iour en homme deguiſée,
Du Camp victorieux ie prenne la briſée,
Et que, me preſentant à ce cher Ennemy,
Ie reſueille pour vous ſon amour endormy.
Ie ſçay l'art de flechir ce ſuperbe courage,
Ie ſçay ce qui l'emeut, ie ſçay ce qui l'engage,
Ma liberté luy plaiſt, & mes fermes diſcours
A tout ce que ie veux le diſpoſent touſiours.
Souffrés que, pour vn peu, ie m'eſloigne, & vous quitte
De tenter ce projet ma foy me ſollicite.
Vous ne hazardés rien, ſouffrés-le ſeulement,
Et n'attendés de moy que du contentement.
D'vn deſſein ſi hardy la Princeſſe offenſée,
D'Yolante, d'abord, rejette la penſée,
Mais ſon cœur amoureux d'eſperance flaté,
A la ſeconde fois, eſt par elle emporté,
Elle s'y determine, &, Ie me rens, dit-elle,
Aux puiſſantes raiſons que t'inſpire ton zele;
Ie n'eſpere qu'en luy, dans mon aſpre douleur,
Et veux ſeul l'oppoſer aux traits de mon malheur.

Ie ne te preſcris rien, ſeule tu peux elire,
Et ce qu'il faudra faire, & ce qu'il faudra dire ;
Seule ie t'eſtablis maiſtreſſe de mon ſort,
Et remets, en tes mains, & ma vie, & ma mort.
Va donc, & ſans tarder, à partir te prepare,
Pour s'aller preparer la Fille ſe ſepare ;
La Princeſſe qui ſouffre, & ne peut repoſer,
Par le portrait chery, fait ſa peine amuſer.
La nuit en cet eſtat ſe coule toute entiere,
Elle apperçoit enfin le Ciel gros de lumiere ;
Et par tout deſormais l'horizon blanchiſſant
Sous les premiers rayons du Soleil renaiſſant.
Vers elle, en habit d'homme, alors vient Yolante,
Preſſe, pour ſon enuoy, la malheureuſe Amante,
Et dit qu'auant ſix iours, cet Eſclaue leger
Pour iamais à ſes pieds, reuiendra ſe ranger.
Pars donc, reſpond Marie, & trouue ce Volage,
Preſente à ſes regards, cette amoureuſe image,
A ton ferme diſcours, joins ſa muette voix ;
Et que Dunois te ſerue à me rendre Dunois.
Pars, & pour mieux agir, ſonge que ie te fie
L'eſpoir de mon repos, & celuy de ma vie ;
Parle auec tant d'addreſſe, auec tant de bonheur,
Que ie paroiſſe Amante, & conſerue l'honneur.
La Fille, ſur ce mot, à ſes genoux ſe baiſſe,
Luy prend la belle main, la baiſe, puis la laiſſe,
Et, trauerſant du bois la plus ſombre eſpaiſſeur,
Commence ſon voyage, & le pourſuit ſans peur.
Mais dans les Forts conquis, la triompante Armée
A peine eſt par ſes Chefs eſparſe & renfermée,
Que la Sainte auſſi toſt va, d'vn rapide cours,
Annoncer à ſon Roy l'effet du ſaint ſecours.
Elle veut l'informer, & par ſa bouche meſme,
Des exploits dont l'eclat luy rend le Diademe,

Et veut, de viue voix, le presser ardemment,
De s'appreſter au Sacre, & d'armer puiſſamment.
Pour ces nobles deſſeins, les trouppes elle quitte,
Et ſoudain vers le Roy ſa courſe precipite;
Rodolfe l'accompagne, & dans moins de deux iours,
Le ſourcilleux Chinon le voit entre ſes tours.
Là, le Prince elle aborde, & de zele remplie,
I'ay, dit elle, ô grand Roy ma promeſſe accomplie;
Les Cieux ont par ce bras, & le bras de Dunois,
Garanty ta Cité des eſtrangeres Loix.
La Iuſtice des Cieux ſur l'iniuſte Angleterre,
Par nos fragiles mains, a lancé le tonnerre,
Voicy de ton bonheur le retour arriué,
Betford a pris la fuitte, Orleans eſt ſauué.
Mais c'eſt peu qu'Orleans ſoit remis en franchiſe,
Plus loin, que ſon ſalut, s'eſtend noſtre entrepriſe;
Ce coup n'eſt que l'eſſay d'vn plus heureux deſtin;
Qu'il nous faut conſtamment pouſſer iuſqu'à ſa fin.
Nous deuons, au trauers des terres vſurpées,
Faire par noſtre cœur paſſage à nos eſpées.
Sans donner paix, ni tréue, à nos vaillantes mains,
Que l'Onction des Cieux ne t'ait ſacré dans Rheims.
Cet honneur te manquant, à peine tes Prouinces
T'oſent elles conter au nombre de leurs Princes;
Ton Regne, ſans le Sacre, eſt vn Regne imparfait,
Et ſans luy le Tyran ne peut eſtre deſfait.
Donques, pour l'obtenir, excite ton courage,
Excite tes ſoldats à ce Diuin Ouurage,
Mets le feu dans leurs cœurs, haſte leur partement,
Et n'apprehende rien que le retardement.
Mais pour ce grand projet, que ta Plaine eſt deſerte!
Elle qui d'eſcadrons deuroit eſtre couuerte;
Ah! par de nouueaux ſoins, & de nouueaux courriers,
Repare la lenteur de tes appreſts guerriers.

Charles hors de luy-meſme, à la grande nouuelle,
Redouble ſon aſpect, pour l'illuſtre Pucelle,
Et dit, Fille admirable, en ton bras redouté,
I'adore le pouuoir de la Diuinité.
Orleans ſecouru, les Anglois mis en fuitte,
Font trop voir à mes yeux la celeſte conduitte,
Ce miracle euident prouue trop deſormais,
Que le Dieu des combats eſt l'Autheur de tes faits.
Mon eſpoir, ie l'auoue, ô genereuſe Sainte,
S'eſt trouué iuſqu'icy balancé par ma crainte;
Auant ce haut ſuccez i'ay bien pu croire en toy,
Mais ç'a touſiours eſté d'vne tremblante foy.
Maintenant, ie croy tout, & ie veux tout attendre,
Du bras par qui le Ciel eſt venu me defendre;
Ie ſuis preſt de le ſuyure, & de le ſeconder,
Hazarder tout ſous luy, ce n'eſt rien hazarder.
I'iray ſeul, ſi tu veux, ou ſi tu me demandes,
Que ie joigne à ton bras ceux de toutes mes bandes,
Dans moins de dix Soleils, tu verras tout ce champ
Caché ſous les drappeaux d'vn innombrable Camp.
Attens donc en ces murs cette vaſte puiſſance,
Qui doit ayder la tienne à deliurer la France;
Laiſſe nous, dans tes yeux, charmer vn peu nos maux,
Et reſpire vn moment, apres tant de trauaux.
Non, Prince belliqueux, luy repart la Guerriere,
Ie ne doy repoſer qu'au bout de la carriere;
Ie ne puis dans mon cours vn inſtant m'arreſter,
C'eſt vn ordre d'en haut, qu'il faut executer.
Tandis que de cent lieux, en ce lieu tu ramaſſes
Le Camp, qui doit vers Rheims ſuyure tes nobles traces,
Gergeau, Meun, Baugency, retraitte des fuyards,
Par mes mains à tes loix ſouſmettront leurs remparts.
Charles à ce diſcours reprime ſon enuie;
Comme lors qu'à cingler le vent propre conuie,

Et que le fier Neptune applaniſſant ſes flots,
Promet vn cours facile aux ardens matelots;
Si du ſage Nocher la famille amoureuſe,
Taſche à le retenir ſur la plage eſcumeuſe,
Au perilleux voyage il la fait conſentir,
En luy monſtrant le Ciel qui l'oblige à partir.
Le Rameau le plus grand de la Royale Souche,
Alençon, dont l'orgueil rend la vertu farouche,
Boüillant, ambitieux, ennemy du repos,
De la Fille & du Prince entendit les propos.
Mais, de la ſainte Fille entendant le langage,
Il ſentit d'vn feu ſaint enflammer ſon courage,
Se ſouſmit à ſon joug, & voulut deſormais
Prendre part à l'honneur de ſes illuſtres faits.
Humblement il l'approche humblement il la prie
De ſouffrir qu'auec elle il ſerue ſa Patrie;
La Guerriere l'agrée, & le Roy l'approuuant,
Ils partent & leur vol preuient celuy du vent.
Cependant la Fidelle en homme deſguiſée,
Par les champs deſcouuerts de la Beauſſe embraſée,
Vient aux murs deliurez, & ſur vn bouleuard
Voit Dunois, qui penſif ſe promeine à l'eſcart.
Seul, d'abord, à ſes yeux la Fortune le monſtre,
Elle tient à miracle vne telle rencontre,
En tire vn bon augure & flatant ſon ennuy,
Au Prince ſe deſcouure, & s'auance vers luy.
Il reconnoiſt la Fille, & ne peut à ſa veuë
Cacher le mouuement dont ſon ame eſt eſmeuë;
Il rougit, il paſlit Elle s'en apperçoit,
Et d'vn ſuccez heureux l'eſperance conçoit.
Au Guerrier eſtonné, feignant de l'ignorance
Du tort qu'à ſa Maiſtreſſe a fait ſon inconſtance,
Elle tient dans ſon cœur ſon deſplaiſir enclos,
Luy ſouſrit, le va joindre, & luy parle en ces mots.

Ie viens, parfait Amant, des lieux où ta Princesse
A passé, loin de toy, ses beaux iours en tristesse.
Non, pour te reprocher les maux que dans les fers,
Sous l'Angloise insolence, elle a pour toy soufferts.
Son amour est trop noble, & ta gloire sublime
Allume, dans son sein, vn feu trop magnanime,
Pour permettre à sa voix, mesme dans le tresPas,
De se plaindre des maux que tu ne souffries pas.
Du bonheur que le Ciel à tes armes enuoye,
Ie viens t'apprendre icy sa veritable joye,
Et te dire qu'en fin s'approche l'heureux temps,
Où tes pudiques vœux doiuent estre contens.
Tu n'as plus d'ennemis, Betford, Betford luy-mesme,
Sans resource, est tombé sous ta valeur supreme,
Et Philippes luy mesme, au gré de tes desirs,
Semble auoir oublié ses cuysans desplaisirs.
Ton cœur ne voit plus rien qui sa flamme importune,
Tu touches de la main à ta bonne fortune,
Il ne tiendra qu'à toy, d'aspirer desormais
A l'accomplissement de tes chastes souhaits.
C'est ce que ta Princesse, & ta chere esperance,
Est preste d'accorder à ta perseuerance,
Sans que l'iniuste bruit, qui te nomme inconstant,
Pres d'elle, t'ait fait tort, non pas mesme vn instant.
Apres cent & cent vœux de n'estimer rien qu'elle,
Elle sçait que ta foy ne peut estre infidelle,
Et ne croira iamais qu'aucune autre beauté
Ait pu, dans ses liens, prendre ta liberté;
Bien moins vne Bergere, vn prodige d'audace,
Dont l'effort, ie le veux, a sauué cette Place,
Mais qui par sa bassesse, est mal propre à pouuoir
Forcer ton grand courage à trahir son deuoir.
Durant tout ce discours, la Fille accorte & sage,
D'vn regard attentif, le Guerrier enuisage,

Et voit dans son teint passe, & dans ses yeux ardens,
De sa confusion les signes euidens.
Elle voit sur son front, elle voit en sa veuë,
Cent diuers mouuemens d'vne ame irresoluë,
Elle le voit, qui tremble, & d'vn tacite aueu,
Confesse que son sein brusle d'vn nouueau feu.
Pardon enfin, dit-il, pardon, chere Yolante,
Si ma voix est craintiue, & ma parole lente,
I'ay balancé long-temps, & me suis veu tenté,
D'adjouster la feintise à la legereté.
Mais si, par le defaut de l'humaine foiblesse,
I'ay bien pu faire iniure à ma belle Princesse,
Ie n'ay pu, ni voulu, d'vn silence insolent,
Accroistre mon offense en la dissimulant.
I'ay failly, ie l'auoüe, & i'ay pu dans mon ame
Allumer pour vne autre vne amoureuse flamme,
Ie me suis laissé prendre, & l'Objet qui m'a pris
Est celuy que tu crois si digne de mespris.
I'ay failly, mais, croy moy, la faute est pardonnable,
A la considerer d'vn esprit equitable,
I'ayme ces deux Objets, & sans estre changé,
Mon amour seulement entre eux est partagé.
Croy moy, si de Dunois tu peux iamais rien croire,
Ma Princesse a touſiours sa place en ma memoire;
Tout captif que ie suis de ce nouueau vainqueur,
Elle possede encor la moitié de mon cœur.
Yolante à ces mots perd toute retenüe,
Et ne peut endurer que Dunois continüe,
De sa foible defense elle interrompt le cours,
Le regarde en fureur, & luy tient ce discours.
Il est donc vray, perfide, & c'est ta bouche mesme,
Qui, contre ton honneur, profere ce blasfeme,
Tu manques à Marie, & tu la peux laisser;
Ah! c'estoit vne faute à ne point confesser.

Mais de mille raisons tu colores ton crime ;
Marie en ton esprit conserue son estime,
Tu luy gardes encor la moitié de ta foy ;
O grand effort d'amour, qui n'appartient qu'à toy !
O grand cœur de Dunois, le plus grand de la terre !
Qui, sans peine, en luy seul deux grands amours enserre ;
Cœur adroit, qui dans soy, par des moyens aisez,
Peut seul vnir en paix deux Amours opposez.
Non, non, n'allegue point ces excuses friuoles,
Il n'est plus temps de croire à tes vaines paroles,
Ton esprit est trompeur, tes discours superflus,
Nous te creusmes jadis, nous ne te croyons plus.
O que par le transport d'vne ardeur desreglée,
La raison des humains est souuent aueuglée !
Que le vice est peu sage ! & que facilement,
En suyuant sa conduitte, on perd le iugement !
Ne recours point, Dunois, à ces mauuaises ruses,
Te pensant excuser, toy-mesme tu t'accuses ;
Entre ces deux Objets te dire partagé,
C'est dire qu'au premier tu n'es plus engagé.
De ces deux, ô cruel, pese bien les merites,
Voy celuy que tu prens, voy celuy que tu quittes ;
Connoy quel est leur prix, & quel est ton deuoir ;
Mais ie te presse, en vain, de connoistre & de voir.
Par la folle valeur de l'illustre Effrontée,
Ton esprit est charmé, ta veuë est enchantée ;
Et qui sçait mesme encor si, pour t'en rendre Amant,
Elle n'a point vsé d'vn pire enchantement ?
Ie crains, auec sujet, que ces superbes armes
Ne cachent, pour ton mal, quelques magiques charmes ;
Ie crains vn sortilege à ta vertu fatal,
Tu sçais, quel est l'endroit d'où t'est venu ce mal.
Sous vn visage humain vne noire furie
A rauy ton amour à l'amour de Marie ;

La Sorciere a, sur toy fait ce puissant effort,
Et tout ton changement n'est que l'effet d'vn sort.
Enyurant ton esprit d'vn amoureux bruuage,
De la droitte raison elle t'oste l'vsage,
Et ton sens deformais, ne discernant plus rien,
Prend le bien pour le mal, & le mal pour le bien.
Quitter vne Princesse, & suyure vne Bergere!
En la place d'vn Ange, elire vne Megere!
Vn cœur si magnanime, vn esprit si parfait,
De son mouuement seul ne l'auroit iamais fait.
Le Prince se rassure, à cette voix accorte,
Et se monstre agité d'vne peine moins forte;
Yolante l'obserue, & de ce changement
Iuge à son auantage, & suit adroittement.
Mais soit crime ou malheur, sortilege ou foiblesse,
Qui t'ait mis sous le joug de cette autre Maistresse;
Ce joug est trop indigne, & le braue Dunois
Ne peut estre sans honte asseruy sous ces loix.
Sus donc, affranchy toy de cette seruitude,
Qui mesle en toy l'opprobre auec l'ingratitude,
Brise ces derniers fers, infames, odieux,
Et reprens les premiers iustes & glorieux.
Rentre dans la prison de cette Infortunée,
Qu'à souffrir, pour toy seul, les Cieux ont condannée,
Et qui, dans ses plus longs & plus aspres tourmens,
T'a touiours conserué ses plus chers sentimens.
Artus & Lyonnel que ie nomme entre mille,
Pour eux l'ont esprouuée à l'amour indocile,
Et, quoy que la fortune ait sceu luy presenter,
Pour te manquer de foy, rien ne l'a pu tenter.
Pour luy manquer de foy, cœur remply de foiblesse,
Tu t'es laissé tenter, & par quelle Maistresse?
Dunois, à ce reproche amer & furieux,
D'vn nuage nouueau se recouure les yeux.

La

La Fille s'appercoit que son projet s'auance,
Et poursuit, en ces mots, auec plus d'esperance:
Non, ne te trouble point, sois sans crainte, c'est moy,
Moy seule qui te blasme, & doute de ta foy.
Ouy, c'est moy toute seule, & non pas ton Amante,
Qui croit ta passion, & fidelle & constante,
Et dement les auis, qui deuant sa bonté,
T'accusent d'inconstance & d'infidelité.
Ce miracle d'Amour, pour ta bonne fortune,
Combat en ta faueur, la creance commune,
Et te croit bien plustost semblable à ce Portrait,
Que tel que ie te trouue, & que le fruit te rait.
Elle te croit encor lié de cette chaisne,
Elle se croit encor ta Maistresse & ta Reyne,
Elle croit du vray bruit le tesmoignage vain,
Et t'en donne icy mesme vn gage de la main.
Yolante, à ce mot le Portrait luy presente;
Le Prince le reçoit, mais d'vne main tremblante,
En tremblant le regarde, & dans son action,
De son coupable cœur fait voir l'emotion.
Son cœur, à cet object, plus que deuant se trouble;
La rougeur sur son front s'accroist & se redouble;
Mais vn plus grand desordre agite ses esprits,
Lors qu'il voit, au dessous, ces quatre vers escrits.
Dis ce que tu voudras, trompeuse Renommée,
Seule de mon Amant ie suis touſiours aymée,
Nulle autre dans ses fers ne le tient engagé,
Et ce n'est que des miens qu'il peut estre chargé.
D'abord il reconnoist les charmans characteres,
Qui seruirent jadis aux amoureux mysteres,
Et poussé d'vn instinct, qu'il ne peut maistriser,
Sur chacun d'eux imprime vn amoureux baiser.
Sa vieille passion luy fait cette surprise,
A chaque mot qu'il lit son brasier se rattise,

Chaque trait le rebleſſe &, d'inſtant en inſtant,
Rameine à ſon deuoir ſon eſprit inconſtant.
La Fille le remarque, & de ſa repentance
Conceuoit deſormais vne ferme eſperance,
En faiſoit voir ſa joye, & ſe ſentoit flatter
De celle qu'à Marie elle croyoit porter.
Quand la Sainte, en ce lieu, ſur ce moment, arriue,
Et d'vn clin de ſes yeux d'eſperance la priue;
Le Prince, quoy que d'elle à-demy diuerty,
A peine la reuoit qu'il pretend ſon party.
Il alloit ſur le champ ſatisfaire à Marie,
Mais voyant la Guerriere auſſi toſt il s'eſcrie;
Yolante i'ay tort, ie ne m'en defens pas;
Mon crime, ou mon erreur, merite cent treſpas.
Tu m'auois conuaincu, ie voulois te complaire;
Cet Objet m'en deſtourne, & m'engage au contraire;
Le Droit & la Raiſon cedent à ſon pouuoir;
Il le falloit voir moins, pour ſuyure ſon deuoir.
Pardonne à la fureur, qui m'enflamme & m'agite,
Ie l'ay veu, ie le ſuys Il finit & la quitte;
Yolante confuſe, & pleine de douleur.
Retourne à la Princeſſe, & pleure ſon malheur.
Ainſi lors qu'vn Nocher, apres vn grand naufrage,
Entre des monts de flots, perdant force & courage,
D'vne antenne rompüe, ou d'vn maſt fracaſſé,
Voit vn eclat, vers luy par les vagues pouſſé,
Au point que, pour le prendre, il s'anime & s'elance,
Et qu'il croit deſormais l'auoir en ſa puiſſance,
Souuent vn coup de mer, par vn contraire effort,
Pour jamais l'en ſepare, & le rend à la Mort.
Par ſon meſme chemin, & ſur ſes meſmes piſtes,
Mais auec des penſers plus ſombres & plus triſtes,
Yolante retourne au ſuperbe Sejour,
Où la triſte Princeſſe attendoit ſon retour.

L'infortuné succés de l'amoureux message,
Luy fait apprehender la fin de son voyage;
Marie espere encore, & c'est son desespoir,
N'ayant rien que d'horrible à luy faire sçauoir.
Elle arriue pres d'elle & plus morte que viue,
En luy voulant parler sent sa langue captiue,
Sent estouffer sa voix par son mal violent,
Mais, bien que sans parler, son silence est parlant.
Des yeux seuls, la Princesse entend ce qu'il veut dire;
Elle y voit prononcé l'arrest de son martyre,
Elle y voit clairement son amour reietté,
Et dans d'autres liens son Amant arresté.
L'excessiue grandeur de sa peine enflammée,
Ne peut estre assés bien, par sa voix, exprimée;
Son cœur dans ses replis, en retient les eclats,
Et croit se plaindre mieux, de ne se plaindre pas.
Sur le bord de son lit, plus qu'à demy couchée,
Et l'immobile veüe à la terre attachée,
Elle paroist vn corps autresfois animé,
Qu'vn puissant desplaisir en roche a transformé.
Ses beaux yeux, où l'amour auoit mis tous ses charmes,
Ne sont plus desormais que deux sources de larmes,
Qui, d'vn flux eternel coulant amerement,
Au defaut de la voix, expliquent son tourment.
La Fille l'accompagne en ses larmes ameres,
Et pour la soulager, partage ses miseres;
Elles pleurent sans ceſſe, & le cours de leurs pleurs,
Loin d'adoucir leur peine, en accroist les douleurs.
Cependant la Guerriere accourant au volage,
Aux armes, luy dit-elle, acheuons nostre ouurage,
Ce Peuple, ces remparts, ne sont francs qu'à demy,
Si la Loire est encor sous le joug ennemy.
Au dessus, au dessous, son onde assujetie
Demande que sa chaisne en fin soit rallentie,

Et tient à deshonneur, que, sous des fugitifs,
Ses flots imperieux roulent tousiours captifs.
Gergeau, Neun, Baugency contiennent nos courages,
D'aller de leurs Tyrans nettoyer leurs riuages;
Pour terrasser l'Anglois foible & desesperé,
Le François triomphant n'a que trop respiré.
Pour forcer sa foiblesse en ces murs renfermée,
Attendroient-ils les bras de la Royale armée?
Eux qui, par leurs bras seuls & par leurs seuls efforts,
Ont pris si vaillamment ses imprenables Forts.
Preuenons sa venue, & hastons la victoire,
Empeschons sa valeur d'offusquer nostre gloire;
Et que seul, auec nous, entre tous ses Guerriers,
Le vaillant Alençon partage nos Lauriers.
Alençon, à ces mots, s'incline & la reuere;
Dunois ne respond rien, mais s'appreste à bien faire,
L'esprit inquieté, par vn jaloux soupçon,
D'auoir en son amour pour Riual Alençon.
En chachun des quartiers à l'instant mesme il passe;
Il fait des lors à tous endosser la cuirasse,
Et recommande aux Chefs, qu'au point du iour suyuant,
Leurs Corps mettent, par tout, les estandards au vent.
Puis d'instrumens diuers, de diuerses machines,
De ce qui peut seruir à faire des ruines,
A remüer la terre, à couurir les soldats,
Il fait vn innombrable & diligent amas.
Le Soleil cependant se rallume, & se leue;
Le Camp de tous les Forts s'assemble sur la greue,
Et la Loire tranquille, en ses humides bords,
De cent Corps differens voit assembler vn Corps.
A destruire l'Anglois chaque trouppe s'excite,
L'eclatante trompette au depart les inuite,
Et tous, d'vn mesme temps, contre le cours de l'eau,
Marchent, apres la Sainte, aux remparts de Gergeau.

Vn escadron s'auance, & sous la forte Place,
Pousse les ennemis, & leur donne la chasse;
Suffort son defenseur, menageant ses efforts,
Euite le combat, & quitte les dehors.
Il met, en son mur seul, toute son esperance,
Il tient sur tout le mur ses drappeaux en defense,
Il couronne ses tours & d'archers, & de traits,
Et cache ses creneaux sous des piles de grais.
Ainsi le laboureur, qui, le long d'vn riuage,
Sillonne, aux iours d'hyuer, son fertile heritage,
Si du soible torrent le boüillon eleué
S'auance pour couurir ce qu'il a cultiué;
Sans attendre le flot, qui desja court la plaine,
De ses bœufs decouplés l'attelage il remmeine,
Gaigne son toit rustique, & là se renfermant
Oppose sa muraille au pront debordement.
En suitte vient l'Armée, & sans trouble, & sans peine,
Non loin des bouleuards se loge sur l'arene,
Ouure plus d'vn trauail dans le sable mouuant,
Les meine, à droit, à gauche, & tousiours en auant.
Auec des pieux fichez, & des planches couchées,
Elle soustient par tout, ses mobiles tranchées;
Les pics cauent le champ, & les pelles soudain,
Du costé des remparts rejettent le terrain.
Mesme pendant la nuit, l'ouurage continüe,
A l'œil de plus en plus l'espace diminüe,
Et, deuant que le iour soit deux fois effacé,
En chacun des trauaux on perce le fossé.
Puis on cherche en tous lieux, à l'ayde de la sonde,
Quels ont le fond plus ferme, & l'eau la plus profonde,
Et roüilant de grands sacs, pleins de menus cailloux,
A la hauteur du reste, on en comble les trous.
Des taillis abatus on y joint le branchage;
L'vn & l'autre affermit le tremblant mareseage,

Et, pour tenter l'assaut, le soldat valeureux
N'y trouue plus de bourbe, & n'y sent plus de creux.
Mais, bien que tout soit prest, la paresseuse Aurore
Aux portes d'Orient ne paroist point encore,
L'ombre couure touſiours le dormant Vniuers,
Et ne fait qu'vn aspect de tant d'aspects diuers.
Alençon plein d'ardeur conjure la Pucelle
De souffrir qu'à la Place il dresse son eschele;
Dunois l'en importune, outré de desplaisir
Qu'Alençon le premier ait monstré ce desir.
Il pense voir en luy naistre la mesme flamme,
Que les yeux de la Sainte ont produite en son ame,
Et son esprit ialoux ne sçauroit, sans douleur,
Voir en vn tel Riual ces marques de valeur.
Coulouces, Archambauld, Termes & Villandrade,
La pressent à l'enuy d'ordonner l'escalade;
Giresme, Chasteau-brun, Amadot & Paumy,
Mesme sans son congé, vont chercher l'ennemy.
Mais par ces graues mots la Sainte les reprime;
Inuincibles Guerriers, Ieunesse magnanime,
Maistrisez ce transport, & suspendez vn peu
Les exploits qu'à vos mains promet vn si beau feu.
Quand vous ne craindriez point de ternir vostre gloire,
Ne remportant icy qu'vne obscure victoire,
Croiriez-vous le pouuoir, durant l'air tenebreux?
Ne contez-vous pour rien ces bouleuards affreux?
Derriere eux l'Estrangers veille en pleine asſurance,
Il est leur defenseur, comme ils sont sa defense,
François, auant le jour les vouloir escheler,
C'est vouloir aux Anglois sa valeur immoler.
Au fort de leur chaleur, ces remonstrances sages
Moderent les boüillons de leurs masles courages;
Saintrailles & Gaucourt, de tous les vieux suyuis,
D'vne commune voix approuuent cet auis.

On attend la lumiere, & durant cette attente,
La Guerriere dispose vne attaque prudente ;
L'ordre vole en tous lieux, & marque les endroits
Par où chaque drappeau doit assaillir l'Anglois.
Le feu de l'Aube en fin, se degageant de l'Onde,
Commence à reblanchir les tenebres du Monde ;
L'ombre se decolore, & se desespaissit,
Et d'instant en instant l'horizon s'esclaircit,
Il est temps desormais, dit alors la Pucelle,
Allés cueillir la palme au sommet de l'eschele,
Le Ciel vous la promet, si vostre braue cœur,
Icy, comme par tout, veut bien estre vainqueur.
Soudain aux bouleuards tous vont porter la guerre,
Par les chemins creusez dans la renеuse terre ;
Les premiers sont choisis entre les Caualiers,
Et s'auancent de front, sous de larges boucliers.
Par les rang qui les suit, les eschеles portées,
Dans le moite sablon fermement sont plantées,
Et leur faiste branslant, sur les creneaux panché,
S'y tient par deux crampons fermement accroché.
L'Anglois qui voit venir ce belliqueux orage,
Pour l'esloigner des murs inuoque son courage,
Accourt à la defense, & contre l'assaillant
Sa puissance recueille, & se monstre vaillant.
Suffort, de tous costés, à combattre l'anime ;
Voicy le lieu, dit-il, qui nous rendra l'estime,
Repoussons à grands coups le superbe François,
Et s'il nous a vaincus, vainquons-le à cette fois.
Dans ces murs, l'Angleterre est toute renfermée ;
Si nous sommes forcés, sa gloire est opprimée ;
Elle n'a plus d'espoir qu'en l'effort de nos dards ;
Ah! sauuons l'Angleterre, en sauuant ces remparts.
Barat & Corneillan, d'vne pareille audace,
Auoient à leurs crochets fait mordre la terrace,

Et, pour se signaler dans le mortel assaut,
D'vn menaçant regard, en mesuroient le haut.
Ils montoient à grands pas, vers la cime effroyable,
Quand vn eclat de poutre en tombant les accable;
Ils tombent tout froissés & de sang tout couuerts,
Tous deux les pieds en haut, & la teste à l'enuers.
Au tour de la Cauffade, a l'ardent Hauteriue,
Loin du sommet encor, mesme fortune arriue.
Et sous deux gros cheurons sur leur teste poussez,
Ils tombent a l'enuers & sanglans, & froissez.
Mais, pour ces tristes morts, la guerriere ieunesse
Ne va pas, vers la cime, auec moins d'allegresse,
Le bouclier à la gauche, à la droite le dard,
Contremont elle vole, & joint la force à l'art.
Le mur par tout la voit, l'attaque est generale;
Tous, pour se le soufmettre y vont d'ardeur egale;
Les timides Anglois rassurez par Suffort,
Resistent en tous lieux, & d'vn semblable effort.
A peine l'assaillant a paru sur l'eschele,
Qu'il sent fondre sur luy les cailloux du Rebelle;
Sous leur pesante cheute, & leurs coups redoublez,
Les plus foibles, d'abord, demeurent accablés.
La plus part, toutesfois, portés de leur courage,
Ne baissent point le front sous l'homicide orage,
Se soustiennent dans l'air, &, s'eleuant tousiours,
Brillent pres du sommet des creneaux & des tours.
Alors, de traits perçans, & de fleches poinrues,
Les troupes sont de pres viuement combatues,
Hallebardes, espieux, demy-piques & dards,
Les tiennent esloignez du haut des bouleuards.
Comme quand au milieu du pluuieux Autonne,
Sur le sombre horizon le Ciel eclaire & tonne,
Et, menaçant par tout la moisson des vergers,
Descharge sa fureur, sur vn bois d'Orangers.

Le fruit, qui de ſon or couronne chaque plante,
Eſprouue la rigueur de la greſle bruyante;
Chacun tombe à l'entour, de plus d'vn coup atteint,
Et la terre, à regret, s'en tapiſſe & s'en peint
Il faut qu'auant de traits ſa valeureuſe bande
Des murs preſque conquis ſe renuerſe ou deſcende;
Sa valeur eſt forcée, & voit ſes vains exploits
Suyuis de cris moqueurs, & d'inſolentes voix.
L'on la couure de dards, de cailloux & de fleches,
Et l'on luy fait, par tout, d'irreparables breſches;
Aucun d'eux n'eſt ſans playe, & Rodolphe entre tous,
Trebuche ſous les dards, les fleches, les cailloux.
Il trebuche ſanglant, & l'inuincible Sainte,
D'vne amere douleur en ſent ſon ame atteinte;
Mais elle ſe maiſtriſe, en vn ſi grand malheur,
Et d'vn cœur magnanime, eſtouffe ſa douleur.
Six bataillons d'Archers, pour monſtrer leur vaillance,
Attendoient le ſignal, auec impatience;
La Guerriere le donne, & tous d'vn pas preſſé
Marchent, à deſcouuert, iuſqu'au bord du foſſé.
Aux bouleuards Anglois chacun d'eux prend ſa mire,
Et la fleche empennée, à ſon oreille tire;
Deçà, delà, par tout, on voit les traits ailez,
Vers leur but, en ſiffiant, de leurs arcs enuolez.
Pas vn n'adreſſe à faux, pas vn ne manque à faire
Roüler le ſang fumeux ſur le mur aduerſaire;
Sans ceſſe les Archers renouuellent leurs coups,
Alençon les anime, & reluit entre tous.
De tant de dures morts, Suffort remply de rage,
Vient ſur les aſſaillans reparer le dommage;
Alexandre, ſon Frere en rage l'imitant,
Pouſſe, vers les creneaux, ſes Archers à l'inſtant.
La vengeance à l'inſtant, vers le François reuole,
Et, par autant de morts, de leurs morts les conſole;

Le François y respond, & le nombre des traits,
Par les routes de l'air, forme vn nuage espais.
Alençon, lur ce temps, apperçoit la Pucelle,
Qui du bas du fossé, le regarde & l'appelle ;
Alors, se retournant au braue Clerembauld,
La Sainte, luy dit-il, me conuie à l'assaut.
Prens ma place, j'y cours. Clerembauld prend sa place,
Et soudain vn grand dard le perce & le terrace ;
Le dard cherchoit le Prince, & pour luy fut lancé ;
Son Amy print sa place en sa place percé.
Le Prince voit le coup, en ressent la blessure,
Serre son jauelot, & la vengeance jure ;
Il va joindre la Sainte, & la Sainte, à l'abord,
Dieu, dit-elle par moy t'a sauué de la mort.
Pour le bien de la France, il falloit que ta teste
Eschapast à l'effort de cette aspre tempeste,
Et que de Clerembauld le chef infortuné,
Receust le coup fatal à ton chef destiné.
Tu pleures, Alençon, cette mort deplorable ;
Ah! venge la plustost par vn coup memorable ;
Alexandre est celuy, qui l'a priué du jour,
Alexandre est celuy, qui defend cette tour.
Il regarde la tour, il regarde Alexandre,
Et fait vœu de le perdre, & fait vœu de la prendre ;
Il dresse son eschele, & de fureur bouillant
Monte, & fait, en tous lieux, remonter l'assaillant.
Son exemple l'inuite, & luy rend l'assurance ;
Il remonte, & par tout l'attaque recommence ;
L'Anglois, de son costé, superbe & triomphant,
Par tout, auec ardeur du François se defend.
Mais, plus qu'en nul endroit, la resistance est grande,
Où Dunois est present, où la Sainte commande,
Où du triste Alençon la terrible valeur
Fait ses derniers efforts, pour venger son malheur.

De fleches, & de traits, vne mortelle greſle
Du haut des bouleuards, tombe là peſle-meſle ;
La tombent, à monceaux, les dards & les cailloux,
Et rien, en ſeureté, ne demeure au deſſous.
Alençon, toutesfois, ſur la ployante eſchele,
Euite, en s'eleuant, cette greſle mortelle,
Et de trois coups à peine, entre mille, effleuré,
Touche du jauelot au creneau deſiré.
Dunois, non moins que luy, vers la cime s'auance,
Auec ſa jalouſie, aiguiſe ſa vaillance,
Et ne peut ſuporter qu'vn ſi puiſſant Riual
En courage, aux yeux ſaints, paroiſſe ſon egal.
Comme quand deux Aiglons, au ſortir de leur aire,
Vers la voute des Cieux, vont d'vne aiſle legere,
Fixement, l'vn & l'autre, à l'enuy, regardant
Du Soleil enflammé le feu le plus ardent :
L'Aigle, qui vole entre eux & qui d'eux eſt ſuyuie,
Seule excite en leur ſein cette jalouſe enuie ;
Ils conteſtent de force, & ſans filler les yeux
Se preuuent dignes d'elle, à ce feu radieux.
La Guerriere eſchelant la muraille eleuée,
Bien-toſt à ſon ſommet ſe fait voir arriuée,
Eſcarte, auec ſon trait, les eſpieux de l'Anglois,
Ou les rompt, dans l'acier de ſon large pauois.
Quand les Monſtres d'Enfer, en cette affreuſe guerre,
Partiſans obſtinés de l'injuſte Angleterre,
Accourent en ce lieu, pour luy donner ſecours,
En bordent la courtine, & rempliſſent les tours.
C'eſt deſormais l'Enfer, dont la trouppe inuiſible
Rend de ces bouleuards le haut inacceſſible,
Verſe ſur l'aſſaillant des montaignes de grais,
Et fait pleuuoir ſur luy des deluges de traits.
Mais, malgré tant d'efforts, voyant que, de l'eſchele,
Sa rage veut en vain renuerſer la Pucelle,

Qu'il ne fait que d'vn peu ſon triomphe arreſter,
Et qu'elle va bien-toſt la terrace emporter ;
Il veut que la terrace, en ce peril extreme,
De la fatale main ſe defende elle meſme,
Et ſoudain a l'Anglois inſpire le penſer ;
D'en demolir le comble & de le renuerſer.
Auec cent forts leuiers, l'Anglois le deſtrac ne,
Et pour ſauuer le mur, le mur meſme ruine,
L'ouurage eſt de cent bras mais l'effet principal,
Dans ce trauail commun, vient du bras infernal.
Les Eſprits tenebreux pouſſent, ſur la Guerriere,
Du faiſte detaché la maſſe toute entiere ;
L'aſſaillant la croit morte, il change de couleur,
Et de l'Eſtat perdu deplore le malheur.
De l'horrible fardeau la bruyante tempeſte
Tombe à plomb ſur la Sainte, & luy couure la teſte ;
L'Ennemy, qui le voit, de joye eſt tranſporté,
Tient la guerre acheuée, & le François donté.
Elle voit ſon treſpas, mais l'Ange, qui la veille,
Fait voir, en ſa faueur, vne rare merueille,
Aux Anglois inuiſible, inuiſible aux François,
Il ſupporte du mur l'inſuportable poids.
Sur elle, en ce moment, ſe briſe, comme verre,
L'eſpaiſſe dureté de ce monceau de pierre ;
La Nature eſt vaincüe, & la roche ſoudain
Se diſſout, au toucher de l'Angelique main.
Il ſemble aux yeux trompez, que la peſante maſſe,
Sur l'eſcu de la Fille, en tombant, ſe fracaſſe ;
Seule en ſçait la cauſe, &, dans cet accident,
Reconnoiſt du Seigneur le ſecours euident.
La roche conuertie en pouſſiere menüe,
Par l'Angelique main dont elle eſt ſouſtenüe,
S'eſpand ſur l'Heroïne, & pour vn peu de temps,
Rauit à ſon harnois ſes rayons eclatans.

Ainſi par fois, dans l'air, vne vapeur groſſiere
Vient du flambeau des Cieux offuſquer la lumiere,
Et cachant aux humains le feu dont il reluit,
Enueloppe le iour du manteau de la nuit.
Dans cet euenement, l'aſſiſtance celeſte
Parut, de plus en plus, aux François manifeſte,
Et l'incredule Anglois creut alors à ſes yeux,
Que le bras de la Sainte eſtoit le bras des Cieux.
L'Anglois, eſpouuanté de ce nouueau miracle,
A ſon cours triomphant n'apporte plus d'obſtacle;
Si le rempart le quitte, il quitte le rempart.
Et fuit la mort certaine, en fuyant le ſaint dard.
Le mur s'ouure à la Fille, & deuant ſon courage
Semble ſe ſeparer pour luy faire paſſage;
Elle entre par la breche, & de ſon bras vainqueur
Donne aux Demons la fuitte, oſte aux Anglois le cœur.
Dunois gaigne le mur, vn moment apres elle,
Alençon tarde ſeul à forcer le Rebelle;
Alexandre eſt celuy qui le peut retarder,
Mais ſon malheur en fin, le contraint de ceder.
Il voit la Place priſe, & voit deuant la Sainte
Ses defenſeurs ſaiſis d'vne mortelle crainte;
Il les voit tous fuyans, & ſur luy deſormais
Du combat inegal voit tomber tout le fais.
Il quitte, & dans la Tour, deſormais ſans defenſe,
Alençon, d'vn plein ſaut, au temps meſme ſe lance,
Et de ſon Aduerſaire apperceuant le dos,
L'appelle, & le retient par l'aigreur de ces mots.
Tourne, mauuais Archer, monſtre le front, arreſte;
Iuſques dans ces remparts je t'apporte ma teſte;
De loin, tu l'as manquée; eſprouue ſi, de pres,
Tu rendras plus heureux tes homicides traits.
Mais, pres de l'ennemy, ta main perd l'aſſurance,
Et tu mets en tes pieds toute ton eſperance;

Tourne, lasche, ou ce dard, plus viste que tes pas,
Te va d'vn coup honteux enuoyer au treſpas
Le dernier de ces mots ſenſiblement le touche;
Il reuient au combat, genereux & farouche
Et, Ie viens, luy dit-il, me venger, par ta mort,
Et de ton injuſtice & de celle du Sort.
Voy, ſi je ſuis vn laſche. En parlant il l'approche,
Et puiſſamment ſur luy ſon dernier trait decoche;
Le trait ſiffle par l'air, & d'vn vol elancé
Dans la gorge du Prince alloit eſtre enfoncé;
Mais detobant le corps ſon atteinte il eſquiue,
Et de ſon juſte effet adroitement le priue;
Alexandre s'eſtonne, & ſe jette à l'eſcart;
Alençon le pourſuit, & l'atteint de ſon dard.
Au flanc gauche il l'atteint, & le fer, qui s'y cache,
D'vn gros boüillon de ſang ſes claires armes tache;
Le Guerrier affoibly, ſans ſe plus menager,
Par la mort d'Alençon veut la ſienne venger.
Ainſi, quand le ſanglier, qu'vne meute nombreuſe,
A lancé du profond de ſa bauge fangeuſe,
Fuit lentement la chaſſe, & par ſes fieres dents,
Tient loin de ſes coſtez celles des chiens ardens;
Si le hardy Veneur au deſſus de la hure,
Luy fait, d'vn bras puiſſant, vne large bleſſure,
Il arreſte ſa fuitte, &, d'vn brutal effort,
Au trauers de l'eſpieu, cherche à venger ſa mort.
Dans le fer d'Alençon Alexandre s'enferre,
Mais du ſien le rebleſſe, & le porte par terre;
Ils s'embraſſent l'vn l'autre, & par terre luttans,
Pour gaigner le deſſus, conteſtent quelque temps.
Tous deux ont deſormais peu de ſang à reſpandre;
En fin toute vigueur abandonne Alexandre,
Inuincible il rend l'ame & ſe derniers efforts
Rompent les foibles nœuds qui l'attachoient au corps.

Clerembauld, dit le Prince, Amy trop magnanime,
De ma ſanglante main reçoy cette victime,
Et ſi de tout ſon ſang tu n'es pas conſolé,
Reçoy le ſang qu'au ſien mes veines ont meſlé.
Il tombe, en acheuant ce diſcours lamentable,
Eſtendu pres du mort, au mort preſque ſemblable,
Priué de ſentiment, deſpoüillé de chaleur,
Et n'ayant rien de vif que ſa viue douleur.
Pendant l'aſpre combat, Dunois & la Pucelle,
Vers deux lieux oppoſés, courent le mur rebelle,
En chaſſent les Anglois, &, ſur les bouleuards,
En cent lieux differens, plantent leurs eſtendards.
Le vaincu prend par tout l'eſpouuante & la fuitte,
Et par tout eſt preſſé d'vne ardente pourſuitte,
Des ſoldats, ni des Chefs, nul ne tourne le front,
Et tous, de tous coſtez, ſe rangent vers le pont.
Suffort, ſous le François voit ſuccomber la Place,
Dans le malheur commun plaint ſa propre diſgrace,
Vers le pont ſe retire, & là, de toutes parts,
Pour reſiſter encor, recueille les fuyards.
A la faueur du lieu, dont l'eſpace ſe ſerre,
Il croit pouuoir encor renouueller la guerre,
A monſtrer du courage exhorte les Anglois,
Et du bras les anime, autant que de la voix.
De ſon corps il les couure, & ſa ferme vaillance
Aux efforts des vainqueurs ſeule fait reſiſtance,
Mais, ce peu qui l'aſſiſte eſtant mort ou ſoumis,
Seul il demeure en butte aux coups des Ennemis.
Autour d'vn homme ſeul, vn vaſte Camp s'aſſemble,
Et le fait ſeul l'objet de mille traits enſemble;
Contre vn Camp tout entier, Suffort juge qu'en vain
Il voudroit oppoſer ſon courage & ſa main.
Tous chargent; mais Renaud, plus que tous, ſe ſignale,
Teſmoigne, à l'attaquer, vne ardeur ſans egale,

Luy fait de tous les coups sentir les plus pesans;
Incroyable valeur en de si jeunes ans.
Il n'a gueres franchy les bornes de l'enfance,
De fille il a la voix, de fille l'apparence,
Son teint est delicat, &, du premier coton,
L'on ne voit pas encore ombrager son menton.
Suffort qui, sans espoir, ne veut plus se defendre,
Entre tous les François, le choisit pour se rendre,
Et luy dit, Ieune Mars, agreable Guerrier,
Ie t'honnore aujourd'huy d'vn superbe laurier;
Ie te fay mon vainqueur. Alors l'attaque celle,
Et desormais aucun de son dard ne le presse.
Toutesfois, reprend-il, si tu n'es Cheualier,
Ie ne puis sous ton joug ma teste humilier.
Non, luy repart Renaud mon age me l'enuie;
Mais i'ay pretendu l'estre aux despens de ta vie.
Sois-le donc, dit Suffort, & l'accolle a l'instant,
Puis le couure en trauers, de son fer eclatant.
Maintenant, poursuit-il, qu'a l'ombre de ce titre,
De mon funeste sort tu peux estre l'Arbitre,
Abandonné de tout, ie veux me rendre à toy,
Et comme t'on captif, me soumettre à ta loy.
En prononçant ces mots, ses armes il luy donne;
Renaud, de sa fortune, en luy-mesme s'estonne,
Et, parmy ce trait sort, ne voit pas sans pudeur,
Sous luy, d'vn tel Captif abaisser la grandeur.
Comme quand sous les flots de cette Mer profonde,
Qui n'aguere a produit vn autre Monde au Monde,
Quelque nouueau Pescheur plonge, pour esprouuer,
Iusqu'où peut, dans son art, son adresse arriuer;
Si d'abord, & sans peine, & contre son attente,
Vne Perle sans prix à ses yeux se presente,
Il iuge que, pour luy, ce thresor est trop grand,
Et, bien qu'aueque ioye, auec doute le prend.

Suf

Sur ce temps vient la Sainte en forme de tempeſte;
Tout cede, & Renaud ſeul, dans ſa courſe l'arreſte;
Le Chef Anglois, dit-il, tombé dans mes liens,
Ne s'en peut conſoler, qu'en receuant les tiens.
Ie l'accepte dit-elle, & le mets en ta garde;
Puis elle fuit ſon vol, & rien ne le retarde;
Elle cherche l'Anglois, & remarque en tous lieux,
Les ennemis vaincus, les ſiens victorieux.
L'inuincible Dunois la rejoint, l'accompagne,
Pouſſe, apres les fuyards, dans la vaſte campagne;
Auec vn petit nombre il fond ſur les derniers,
Et, ſans verſer de ſang fait pluſieurs priſonniers.
Du malheureux Suffort Pole le ſecond Frere
Voyant le Sort volage à leurs vœux ſi contraire,
La muraille forcée, & le pont occupé,
Suyuoit les pas errans de l'Anglois diſſipé.
Mais, au fort de ſa courſe, vn remors magnanime
Reprochant à ſon cœur, que ſa fuite eſt vn crime,
Et qu'il laiſſe ſon Frere à la mercy du Sort,
La honte eſtouffe, en luy, la frayeur de la mort.
Il tourne vers le pont, & court à toute bride,
Dunois ſuſpend alors ſa pourſuitte rapide;
Il l'attend au paſſage, & ſon bras deſployant,
Le charge, & l'eſtourdit, d'vn reuers foudroyant.
Pole tombe, du coup, eſtendu ſur la terre;
Dunois ſaute ſur luy, le caſque luy deſſerre,
Le trouue vif encor, l'ayde à ſe releuer,
Et luy fait doublement ſa douceur eſprouuer.
En luy tendant la main, il luy dit, Braue Pole,
Ne plains point ta priſon, elle eſt ſur ta parole;
Ie rends à ta vertu l'honneur que ie luy doy,
Tu n'auras de lien que celuy de ta foy.
Il l'abandonne, & ſuit la trouppe fugitiue,
Pole reçoit la grace, & la trouue exceſſiue;

Il eſt vaincu deux fois, & ſon noble vainqueur
Le fait libre du corps, & priſonnier du cœur.
Sans fers il eſt captif, & luy meſme ſe garde ;
Mais de quelque coſté que le Prince regarde,
Il ne voit deſormais aucun des Ennemis,
Qu'abbatu ſous ſa foudre, ou qu'à ſa loix ſouſmis.
Ainſi quand, vers l'Autonne, aux foreſts Germaniques,
Les Potentats voiſins font leurs chaſſes publiques,
Et que dans leurs grands forts, de toiles renfermez,
On a laſché par tout les dogues affamez ;
Apres qu'en mille lieux, la demeure ſauuage
A de ſes habitans veu le triſte carnage,
Les Sangliers & les Cerfs, eſchappez à la mort,
D'effroy ſemblent ſe rendre, & ſont pris ſans effort.
Le triomphant Guerrier retourne vers la Ville,
De captifs enchaiſnez ſuit vne longue file ;
La Sainte, hors des murs reconquis par ſon bras,
Au deuant du Guerrier, s'auance quelques pas
Inuincible Dunois, loüons Dieu, luy dit-elle ;
Sa Dextre, encore vn coup, a frappé le Rebelle ;
L'Oeuure touſiours s'auance, & le ſacré Deſtin
Touſiours, de plus en plus, l'achemine à ſa fin.
Suyuons vn ſi bon guide, & marchons ſous ſa trace ;
Employons bien le temps que nous donne ſa grace ;
Repartons dés l'Aurore, & touſiours combatans,
Dans Meun, dans Baugency foudroyons nos Titans.
Dunois conſent à tout & s'oblige à tout faire,
Ils rentrent dans la Ville, en pompe militaire ;
Leur veuë y rend le calme, & fait ſoudainement
Ceſſer, par tout, le meurtre & le ſaccagement.
Apres tant de fureurs, & tant d'actes horribles,
Les murs à leur aſpect redeuiennent paiſibles,
Et l'ordre deſormais, au trouble ſuccedant,
En adoucit vn peu le funeſte accident.

Sur cent petits bateaux, l'impetueuſe Loire
Reçoit les priſonniers qu'a produits la victoire ;
Et murmure, en ſon cours, de voir les matelots,
Pour auancer le leur, battre ſes viſtes flots
Vers Orleans, comme eux, ſur la riuiere meſme,
Rodolfe, tout ſanglant, l'œil mort, & le teint bleſme ;
Dans vn bateau couuert, des autres eſcarté,
Par le ſoin de la Sainte eſt doucement porté.
Alençon, pour guerir ſes bleſſures profondes,
Vers les meſmes remparts, court ſur les meſmes ondes,
Et ſon ſage vaiſſeau, de peur de l'eſbranler,
N'vſe point de la rame, & ne fait que couler.
Le ſang ſi genereux, dont ſes Royales veines,
Sous le fer d'Alexandre ont rougy les arenes,
Auecque la langueur & l'affoibliſſement,
A laiſſé dans ſon corps vn vif embraſement.
Mais, ſi par ce braſier, ſon corps eſt tout en flamme ;
L'Amour, d'vn moindre feu, n'eſchauffe pas ſon ame ;
La Guerriere l'allume, & ſa viue ſplendeur,
Par ſes brulans rayons, en attiſe l'ardeur.

Fin du quatrieſme Liure.

LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE.

LIVRE CINQVIESME.

DE ce nouueau bonheur, la celeſte Heroïne
Rend graces, pour la France à la Bonté Diuine,
Et par vn corps choiſy de mille combatans,
Des remparts de Gergeau s'aſſure en meſme temps;
Puis deſpechant au Prince, en peu de mots, l'auiſe,
Du glorieux progrez de la ſainte Entrepriſe,
A Dieu ſeul l'attribuë, & finit, en preſſant
Que l'armement promis ſoit, & prompt, & puiſſant.
A cet auis heureux, Charles comblé de joye,
Par tout, ordre ſur ordre, à ſes Peuples enuoye,
Et dans ſes mandemens, pour les mieux emouuoir,
Se ſert de la priere, autant que du pouuoir.
A cette fois enfin, des trouppes enrollées,
Les coſteaux ſont couuerts, & les routes foülées;

Chacune au Rendez-vous en bataille paroiſt,
Et le Camp d'heure en heure, & ſe forme, & s'accroiſt.
Chinon voit ſous ſes tours mille tentes ſuperbes,
Couurir des prés fauchez les renaiſſantes herbes,
Et voit mille drappeaux ſur la riue plantez,
A l'enuy des guidons, par les airs agitez.
A cet aimable aſpect, le belliqueux Monarque
De ſon rauiſſement donne plus d'vne marque,
Son ame ſur ſon front fait lire ſon plaiſir,
Et monſtre du combat vn genereux deſir.
Tel eſt vn ieune Amant qui, long temps miſerable,
Eſprouue enfin le Sort à ſes vœux fauorable,
Et qui de ſon hymen, reſolu par les Cieux,
Voit les riches appreſts expoſez à ſes yeux;
Dans vne pleine mer d'inexprimable joye,
Son cœur eſpanoüy nage, paſme, & ſe noye,
Et, dans les mouuemens du viſage & du corps,
Laiſſe, ſans ſe contraindre, eclater ſes tranſports.
A l'egard de leur Roy, tous bruſlent pour la guerre,
Tous menacent de mort le Tyran de leur Terre,
Et leur entretien ſeul eſt du celeſte Bras,
Par qui l'orgueil Rebelle eſt desia mis à bas.
Tous fondent leur eſpoir ſur le bras de la Sainte,
Le ſuperbe Amaury ſeul en a de la crainte;
Il redoute ſa force & de ſes hauts exploits
N'eſt pas moins alarmé, que s'il eſtoit Anglois.
Amaury, par le Sort qui du monde ſe joüe,
A la faueur Royale eleué de la boüe;
Bien qu'il fuſt ſans merite, & ſans extraction,
Ne ſouffrit point de borne à ſon ambition.
Tout ce que de François il reſtoit à la France,
Son heur prodigieux le mit ſous ſa puiſſance;
Il maiſtriſa ſon Maiſtre, & bannit de la Cour
Tout ce qu'il iugea propre à gaigner ſon amour.

Par mille vains soupçons, dont il chargea les Princes,
De fameux Exilez il remplit les Prouinces,
Et, d'entre tous les Grands, ne laissa, pres de luy,
Que ceux dont sa grandeur sceut faire son appuy.
Il ayma mieux regner, dans vne Cour deserte,
Que d'estre incessamment en crainte de sa perte,
Et, prefera de viure accablé de trauaux,
A voir au gouuernail pretendre ses Riuaux.
Tout luy sembla contraire, & tout luy fit ombrage,
De tout sexe il eut peur, il eut peur de tout âge,
Ne se creut iamais bien, dans son poste, affermy,
Et qui put estre aymé deuint son ennemy.
Agnes le ressentit, cette belle Agnes mesme,
Qui voyoit à ses pieds le François Diademe,
Que Charles adoroit, & pour qui seulement
Il ne desdaignoit pas la qualité d'Amant.
Sous couleur de soustraire vne si chere teste,
Aux succez incertains de l'Angloise tempeste,
Il l'esloigna du Prince, & tout seul desormais
Posseda le timon, & le regit en paix.
Mais lors que sa faueur l'eleuoit sur la nuë,
Au besoin de l'Estat la Fille suruenuë,
Par sa haute promesse, & ses faits plus-qu'humains,
Arracha le timon à de si viles mains.
Il en conceut d'abord vne aspre jalousie,
Qui depuis s'accroissant iusqu'à la frenajsie,
Luy fit faire, en secret, plus d'vn puissant effort,
Pour derober aux Lys ce celeste support,
De son art toutefois la force redoutable,
Trouuant à ses assauts la Sainte inebranslable,
Troublé de iugement, & priué de repos,
Il tire à part son Pere, & luy tient ce propos.
Le Destin enuieux ma ruïne a iurée,
Mon bonheur luy paroist de trop longue durée;

Mon credit l'importune. & son courroux ardent
Prepare à mon honneur vn mort el accident.
I'ay tout dit. i'ay tout fait contre cette Pucelle,
Rien ne m'a profité, Charles n'ayme plus qu'elle;
Elle occupe le throsne elle est Reyne du Roy,
La Fortune la cherche & s'escarte de moy
Dans ce fatal reuers, quel conseil dois je suyure?
Dois-je en perdant mon grade, à ma gloire suruiure?
Ou, noyant ma douleur, dans les flots de mon sang,
Me monstrer par ma mort, digne du premier rang?
Gillon, l'Oracle seul qu'il consulte en ses crimes,
Surpris de voir en luy ces pensers magnanimes,
L'interrompt par ces mots; Non, non cette valeur
Est vn mauuais moyen, pour guerir ta douleur.
Ton salut. Amaury, depend de ta prudence,
Tu ne peux que par art surmonter la vaillance;
La finesse est ta force. il faut la pratiquer,
Et, par elle aujourd'huy, la Guerriere attaquer.
Mais employe, à la perdre, vn moins fol artifice,
Que celuy qu'autrefois t'inspira ton caprice,
Quand tu priuas la Cour de l'illustre beauté,
Qu'à tort tu crus fatale à ton authorité.
Il te falloit seruir de ce charmant visage,
Pour ammolir du Roy le trop masle courage;
Si de tous ses appas tu l'eusses combatu,
Il n'eust iamais fait luire vn rayon de vertu.
Son cœur, vuide d'Agnes, par ta grossiere addresse,
A donné libre entrée à cette autre Maistresse,
Qui le remplit tout d'elle, & dont l'orgueil brutal,
Dans sa pretension n'admet point de Riual.
Imprudent ennemy de ta propre fortune,
Sans trouble auec Agnes, tu peux l'auoir commune,
Et dans l'aueuglement, dont tes yeux sont couuerts,
Pour la vouloir entiere, entiere tu *la perds.*

Sois plus sage à ce coup. Mais par quelle sagesse
Peux-tu de ton pouuoir soustenir la foiblesse ?
Ta conduitte insensée à ce point t'a reduit,
Ta desfaueur prochaine en est le iuste fruit.
Ie ne voy qu'vn remede, au mal qui te possede,
Et la belle Exilee Agnes est ce remede ;
En la restablissant, tu l'auras pour soustien,
Et par son interest la mettras dans le tien.
Fais en donc ta ressource & te ligue auec elle,
Fais luy, pour son salut, embrasser ta querelle ;
Oppose Fille à Fille, en cette extremité,
Et fay, de la valeur, triompher la beauté.
Il luy tint ce discours auec des yeux de flamme,
Le son en retentit au profond de son ame ;
Et, dans ses facultez la force en imprimant,
A suyure cet auis força son iugement.
L'esperance perdue en son cœur se resueille,
Il despesche à l'instant, vers la ieune Merueille ;
L'ordre est qu'elle reuienne, & Roger, entre tous,
Est choisy pour luy faire vn message si doux.
De ces Enfans d'hõneur, que les Grands des Prouinces
Laissent, comme en ostage, à la suitte des Princes,
Le beau Roger fut l'vn, par Agnes presenté,
Et parut bien son Frere, à sa rare beauté.
A la chasse penible à la guerre mortelle,
Il assista son Roy valeureux & fidelle,
Et de sa grace encor demeura possesseur,
Lors que la jalousie en eut banny sa Sœur.
Le Fauory l'appelle, & sans peine, l'engage
A partir, & porter l'agreable message ;
Il part, descend au fleuue & saute en vn batteau,
L'onde s'enorgueillit, d'vn si riche fardeau.
Le bateau fuit la plage, & prend le fil de l'onde,
La rame ayde son cours, & le vent le seconde ;

Vn trait eſt moins leger, Chinon baiſſe, decroiſt,
S'eſloigne, ſe blanchit, s'efface, & diſparoiſt.
Roger, de temps en temps, voit ſur les deux riuages,
Aller chemin contraire, & chaſteaux & villages,
Il voit, de plus en plus, le flot ſe deſployer,
Puis, dans vn lit plus ample, il le voit ſe noyer.
La Loire le reçoit, & reçoit la chalouppe,
Le vent frais continue à luy ſouffler en pouppe;
Vne heure, ou moins encor, luy fait gaigner Saumur,
Et razer en gliſſant le pied de ſon beau mur.
Iour & nuit elle coule, & nul temps ne l'arreſte,
Nuit & iour ſon voyage eſt exempt de tempeſte;
De Sé viennent les Ponts, elle y dreſſe ſon cours,
Les paſſe, puis, d'Angers voit & laiſſe les tours.
Enfin, au premier feu de la plus viue eſtoille,
Non loin de Chantonceaux, elle baiſſe la voile,
L'auiron luy ſuffit, & par ſon ſeul effort,
Auant la nuit venüe, elle ſurgit au port.
Ainſi, du haut d'vn mont, l'œil reconnoiſt à peine
Vne perdrix cachée aux ſillons de la plaine,
Qu'auſſi toſt pour la prendre, vn vigoureux Lanier
Quitte d'vn bruſque vol, le poin du Fauconnier.
Du ſommet de la roche, en roidiſſant ſon aiſle,
Par les liquides airs il s'eſlance vers elle,
Et s'abat ſur ſon corps, d'vn ſi prompt mouuement,
Qu'il confond l'arriuée auec le partement.
Où vers les Champs Bretons, la Loire moins preſſée,
N'a plus que le terrain pour bride & pour chauſſée,
Et, ſe donnant par force vn lit plus ſpacieux,
Va groſſir l'Ocean de flots audacieux;
Non loin de ſon riuage, vne baſſe Colline
Porte vn vaſte Palais, qui la plaine domine,
Qui domine le fleuue, & comme Roy de l'air,
Touſiours, aux enuirons, le voit tranquille & clair.

Tout rit, & Ciel, & Terre, à ce rare Edifice,
Ce que peut la Nature vnie à l'Artifice,
L'assiette, le dessein, la structure, à souhait,
Concourent à le rendre vn ouurage parfait.
La forme en est quarrée, & son altiere masse
De quatre pauillons les estoilles menace;
D'vn fossé large & creux, il est enuironné,
Et, pour estre estendu, n'en est pas moins orné.
De jaspe & de porphyre, vne solide escaille
Reuest par le dehors son espaisse muraille,
Le portail est de marbre, & son cintre pesant
Pose sur deux piliers de metal reluysant.
Entre chacun des iours, deux colonnes d'albastre
Font de la Cour pompeuse vn noble Amphiteatre,
Et cent bustes de bronze, en cent niches d'azur,
Entre chaque colonne, embellissent le mur.
L'escalier est profond, & sa douce montée
De precieux cailloux est peinte & parquetée;
Il est haut & son faix, d'vn & d'autre costé,
Par vingt Geans d'airain, sur la teste est porté.
Le plafond eclatant de la superbe sale,
Semble auoir appauury la riue Orientale,
Tant l'Art imitateur a, dans ses ornemens,
Semé de faux rubis, & de faux diamans.
Vne suitte sans fin de Pieces magnifiques,
Où, parmy les tableaux, eclarent les antiques,
Et l'or debat du prix auecque le crystal,
Fait les riches dedans de ce Palais Royal.
A l'œil, pour loin qu'autour, ses regards il promeine,
Paroist plus d'vn parterre, & plus d'vne fontaine;
Ce ne sont que canaux, que bosquets, & que prés,
Semez d'antres moussus, au repos consacrez.
Ce lieu, comprend, tout seul, ce que l'humaine enuie
Peut conceuoir de propre au bonheur de la vie,

Diſſipe tous les ſoins, & repaiſt tous les ſens,
D'objets delicieux, de plaiſirs innocens.
Des Princes Angeuins il fut le doux Aſyle,
Quand le Sort leur oſta l'vne & l'autre Sicile.
Et, dans vn ſi funeſte & ſi triſte malheur,
Pur conſoler leur cheute, & flater leur douleur.
Auant leur Regne eſteint, ſur le bord de la Loire,
Robert le conſtruiſit, pour teſmoin de ſa gloire,
Et, de tous ſes Eſtats la richeſſe y portant,
Ainſi qu'vn autre Ciel le rendit eclatant.
Au milieu des Partis, cet eſpace de terre
Eſtoit ſeul reſpecté du Demon de la Guerre,
Sans que l'Eſtranger meſme euſt entrepris iamais
D'en violer l'enclos, ni d'en troubler la paix.
En vn deſert ſi beau, la Belle confinee
Seule, en pleurs & ſouſpirs, paſſoit chaque iournée,
Sans qu'il puſt de ſon ſein, par aucun agrément,
Bannir le deſplaiſir de ſon banniſſement.
Roger, touchant le port, de ſa barque ſe lance,
Et vers le beau Palais rapidement s'auance;
Il y cherche ſa Sœur, mais en vain toutesfois;
Par les jardins elle erre, elle erre par les bois.
Peu loin du haut Palais, vers où l'herbe fleurie
Peint de mille couleurs vne vaſte prairie,
D'vn inſenſible trait, s'eſleue vn Tertre bas,
Sur qui Flore & Zephyre eſtalent leur appas.
A trauers la prairie, & dans le ſein de l'herbe,
D'arbres droits & branchus, vne route ſuperbe
Du Palais y conduit, &, de ſon berceau vert,
Contre le chaud du iour, forme vn chemin couuert.
Où la route finit le Tertre ſe preſente,
Et conuie à monter, par ſa facile pente;
Le pied en eſt humide, & trempe en vn foſſé,
Qui le tient, tout autour, comme vne Iſle embraſſé.

Au milieu de ſa coſte, vne viue fontaine,
A trauers les cailloux, s'eſpanche dans la plaine,
Et, de mille ruiſſeaux la plaine entrecoupant,
Y nourrit la verdure, & s'y pert en rampant.
Par vn ieu tout nouueau de l'artiſte Nature,
Dix Roches, d'vne affreuſe & bizarre figure,
Sement le tour du Tertre, & leur difformité
Par vn contraire effet, en cauſe la beauté.
Mais les deux grands Rochers, dont ſe forme ſa creſte,
Aux Cieux plus fierement dreſſent leur chauue teſte,
Et, par le bel excez de leur enormité,
Dominent ſur le Tertre, auecque Majeſté.
Tous deux, comme à l'enuy, par leurs pointes cornües,
Prouoquent au combat, & les vents & les nuës,
Et monſtrent, dans leur tour, & leur ſein tenebreux
Cent grottes, cent vallons, & cent abyſmes creux.
Du plus haut au plus bas, en touffes differentes,
Par tout, d'entre les Rocs, ſortent de vieilles plantes,
Qui pendant les chaleurs, ſous leur feüillage eſpais,
Et conſeruent l'ombrage, & maintiennent le frais.
Ce Lieu, ſur tous les lieux du Royal Hermitage,
Au iugement d'Agnes remporte l'auantage;
Il la retient les iours, il la retient les nuits,
Et luy fait quelquesfois ſupporter ſes ennuis.
Roger impatient, vers l'aymable Colline,
Pour rencontrer la Belle, à grands pas s'achemine;
Et l'ayant apperceüe, au pied de ces grands bois,
De tout loin qu'il la voit, luy crie à haute voix.
Repren, ma chere Sœur, ta premiere allegreſſe,
Ta deſtinée enfin demeure la maiſtreſſe;
Amaury s'humilie, & conſent qu'à la Cour
Tu faſſes, à ſa honte, vn triomphant retour.
De ton Aſtre cruel l'influence adoucie,
Permet qu'à ſa faueur ton Riual t'aſſocie;

Il t'y veut pour compagne, & t'inuite, par moy,
A venir auec luy reposseder ton Roy.
Agnes, que son exil, dans la melancolie,
Profondement alors tenoit enseuelie,
Respond nonchalamment ; Ah ! que dis-tu Roger ?
Contre ses interests voudroit-il m'obliger ?
Il repart ; L'interest de sa propre puissance,
A te faire cette offre, engage sa prudence ;
Il le fait pour luy-mesme, & met dans ton secours,
Ce qui reste d'espoir à ses malheureux iours.
Le pitoyable Ciel, pour finir ta misere,
A fait naistre vn beau Monstre vne illustre Bergere,
Dont l'effort heroïque en releuant l'Estat,
De l'Autheur de tes maux le grand Colosse abat.
Charles, sur elle seule, aujourd'huy se repose,
Il veut que, de l'Armée, elle seule dispose ;
Par ses mouuemens seuls, tout le Conseil agit ;
Et la France, par elle, aujourd huy se regit.
Amaury, dont la cheute est, par elle euidente,
Met en toy son recours, en toy met son attente ;
Et veut que la beauté combatant la valeur,
Luy serue à reprimer le cours de son malheur.
Sur le point du naufrage, à son ayde, il implore
Le visage Diuin que l'Vniuers adore ;
A son ayde il t'implore, & te veut bien deuoir
Tout ce qu'à l'auenir il aura de pouuoir.
Tandis qu'à ta grandeur le Sort est fauorable,
Abandonne ce lieu, pour toy si miserable,
Quitte cette prison, viens regner à la Cour,
Et viens y rallumer le flambeau de l'Amour.
Par ton propre Ennemy puissamment secondée,
Tu reprendras la place autresfois possedée,
Destruiras la Guerriere, & pres du ieune Roy
Ne verras rien de grand, qui ne soit moins que toy.

De transport elle baise, elle embrasse son Frere,
Desormais, de son sort, toutes choses espere,
Vers le riche Sejour, tourne à l'instant ses pas,
Et sent, auec plaisir resueiller ses appas.
Elle ordonne, en marchant, que sa galere aymée,
De voile, & d'auirons, soit prontement armée,
Et que chacun des siens, le sommeil banniſſant,
Soit prest à s'embarquer, au Soleil renaiſſant.
Dans sa chambre elle passe, & là, pleine de joye,
Des vestemens pompeux l'abondance desploye,
Et pour accompagner ses precieux habits,
Tire des diamans, des perles, des rubis
Sa main en trouue plus que son cœur n'en desire,
Le nombre l'embarasse, & sa peine est d'elire;
Elle en pare à la fin, auec addresse & choix,
Sa simarre, son col, sa coiffure & ses doigts.
La nuit se passe toute, en ce bel exercice,
Sans que, sous ses pauots, Agnes s'appesantisse,
Mais, attendant le iour, qui tarde à reuenir,
Elle veut que Roger la vienne entretenir.
Elle se fait conter l'enuoy de la Guerriere,
De son auenement l'admirable maniere,
Les Forts qu'elle a conquis, les Chefs qu'elle a dontez,
Et sur tout, ses attraits, sa grace & ses beautez.
Roger l'instruit de tout, & loüant la Pucelle,
En beauté toutesfois, la fait bien moindre qu'elle;
Elle, qui se connoist, le croit facilement,
Et s'en ose promettre vn bon euenement.
Seule enfin il la laisse, & voit, sur le riuage,
La nombreuse famille, & le riche equipage;
L'ambarquement se fait, & sous le grand fardeau
La galere s'enfonce, & se met à fleur d'eau.
Agnes demeure seule, en sa chambre dorée,
Qui de brillans mirois tout autour est parée,

Et de quelque costé qu'elle tourne les yeux,
Y voit l'Objet de tous le plus delicieux.
En la plus haute part d'vn visage celeste,
Les glaces luy font voir vn front grand & modeste,
Sur qui, vers chaque temple, a boucles separez,
Tombent les riches flots de ses cheueux dorez.
Sous luy roülent deux Cieux, d'où mille ardentes flâmes,
Mille foudres, sans bruit se lancent dans les ames;
Deux yeux estincelans, qui, pour estre serains,
N'en font pas moins trembler les plus hardis humains.
Là, forgent les Amours les redoutables armes;
Dont les coups, pour du sang, ne tirent que des larmes,
De là volent les dards, de là volent les traits,
Auec qui les esprits n'ont ni treſue, ni paix.
Au dessous se fait voir en chaque joüe ecloſe,
Sur vn fond de lys blanc, vne vermeille roſe,
Qui, de son rouge centre espandüe en largeur,
Vers les extremitez fait passir sa rougeur.
Plus bas s'offre, & s'auance vne bouche enfantine,
Qu'vne double fossette aux deux angles termine,
Et dont le petit tour, fait d'vn coral riant,
Couure vn double filet de perles d'Orient.
On voit que la Nature acheuant son ouurage,
D'vn exquis artifice arondit ce visage,
A ses plus petits traits donne vn air delicat,
Et meſle, en tout son teint, la fraiſcheur à l'eclat.
On voit que, sous son col, vn double demy-globe
Se haussie par mesure, & souſleue sa robe;
L'vn, & l'autre d'vn blanc si pur & si parfait,
Qu'il ternit la blancheur de la neige & du lait.
On voit, hors des deux bouts de ses deux courtes mâches,
Sortir, à descouuert, deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inegaux, mais tous ronds & menus,
Imitent l'embonpoint des bras longs & charnus.

S'obſeruant

S'obseruant toute entiere Agnes se trouue grande,
De la iuste grandeur que son sexe demande,
Et dans sa taille noble, & sa libre action,
Elle ne veit que gloire, & que perfection.
Elle iuge qu'en tout, toute autre elle surpasse,
Mais remarque sur tout l'inexprimable grace,
Qui, dans ce bel amas, ses beaux rayons semant,
En rend beau l'assemblage, & le lustre charmant.
A ces dons naturels enfin joignant l'estude,
Elle adoucit par art, tout ce qu'ils ont de rude,
Et mettant, en leur iour, tout ce qu'ils ont d'appas,
Se tire hors du rang des Beautez d'icy bas.
Telle ou moins radieuse, est l'Aurore vermeille,
Quand au sortir des Flots le Monde elle resueille,
Et mirant ses attraits dans les saphyrs des Cieux,
Range sa cheuelure, & compose ses yeux.
La Belle, à tant d'eclat, *elle mesme s'admire*,
Et de son propre amour est atteinte, & souspire;
Elle se croit Deesse, &, des humbles mortels,
S'appreste à receuoir l'encens & les autels.
Agnes, dit-elle alors, contemplant son image,
Enfin ton Ennemy t'est venu rendre hommage;
Tu les vois à tes pieds, tu les vois plein d'ennuy,
Qui recourt à ton ayde, & brigue ton appuy.
A quel plus grand honneur aurois-tu sceu pretendre?
La gloire de ton Nom plus loin ne peut s'estendre;
Desormais que sous toy s'abbaisse la Fierté,
Sous qui le Monde a veu succomber ta Beauté.
Menage, heureuse Agnes, cet instant fauorable,
Qui peut changer en mieux ton estat miserable;
Du gré de ton Riual, va de luy te venger;
De ton Prince, auec luy, va l'amour partager.
Va partager son Sceptre, auec ton aduersaire;
Mais ne te ioins à luy que pour mieux le desfaire,

Ne ſonge, en le ſauuant, qu'à le faire perir,
Et te garde d'aymer, qui n'a pu te cherir.
Le Ialoux, à ſon ayde, aujourd'huy ne t'appelle,
Que pour vaincre, par toy, l'inuincible Pucelle ;
Son danger luy fait ſeul ce remede embraſſer ;
La Pucelle chaſſée, il te voudra chaſſer.
Chaſſe-là de la Cour, puis luy-meſme l'en chaſſe ;
Pres du Roy ſeulement ſonge à rentrer en grace ;
Peu de temps ſuffira, pour rengager ce cœur,
Sous l'agreable ioug de ſon premier vainqueur.
Mais il faut l'attaquer, auec toutes tes armes,
Monſtrer tous tes appas, eſtaler tous tes charmes,
Et deſployant ta force & ta dexterité,
Pour la ſeconde fois, donter ſa liberté.
Vienne apres, cette Fille, effroy de l'Angleterre,
Pour t'oſter ce Captif, te declarer la guerre ;
Malgré tout ſon pouuoir, ſes Cieux, ou ſes Enfers,
Tu retiendras ta priſe, en tes aymables fers.
Roger entre à ce mot, & luy dit que l'Aurore
Eclaircit des-ja l'ombre, & commence d'eclore,
Qu'il eſt temps de partir, & que les matelots
N'attendent qu'apres elle à ſilonner les flots.
Ma Sœur, adjouſte-t'il, de ta grandeur future
Confirme l'eſperance auec ce bon augure ;
Le vent frais, qui vers toy m'a ſi viſte amené,
Pour ſeconder tes vœux, tout à coup s'eſt tourné.
Iuſques dans ce deſert, la Fortune changée
Te vient faire raiſon de t'auoir outragée ;
Elle vient au deuant de ta rare beauté,
Pour luy ſeruir de guide, au throſne ſouhaité.
Sors donc, brillant Soleil, de cette nuit profonde,
Et reuiens de ta flamme illuminer le Monde.
Agnes dans le deſir d'aller luire à la Cour,
Abandonne à l'inſtant ce ſuperbe Sejour.

Elle court vers le port, par Roger souſtenüe,
Et marque ſes beaux pas dans l'arene menüe;
Le vaiſſeau la reçoit ſur vn pont preparé,
Et de l'humide bord eſt ſoudain ſeparé.
Pour donner à ſa courſe vn chemin plus facile,
La Loire s'applanit, & s'emble eſtre immobile;
Le Pilote, à la pouppe, alors ſe vient placer,
Et fait la voile au maſt, ſur l'antenne, hauſſer.
On ne voit plus aux cieux paroiſtre aucune eſtoille,
Vn amoureux Zephyre enfle la riche voile,
La chourme, en ſes deux bords, ſuſpend les auirons.
Et voit le fleuue calme, en tous les enuirons.
Contre le cours de flots, on ouure la cartiere;
L'eau boüillonne deuant, & murmure derriere;
Le vent pouſſe, & l'endroit, où la proüe a paſſé,
Garde long-temps d'eſcume vn blanc ſillon tracé.
Gergeau voit, cependant, par Dunois & la Sainte,
Auec tous leurs drappeaux, occuper ſon enceinte,
Et voit en tous ſes toits, le Camp victorieux,
Par les mains du Sommeil, ſouffrir clôre ſes yeux.
Mais, auant que le iour ſorte du ſein de l'Onde,
Et rende la couleur à la face du Monde,
Chacun, par la trompette, au depart excité,
Prend la route de Meun. d'vn pas precipité.
On va, comme en volant, & le cours de l'Armée
Laiſſe à peine ſa trace en l'arene imprimée;
Orleans la reuoit, & ſous ſes hauts remparts,
En retient, pour vn temps, les braues eſtandards.
Honteux de n'agir point en ſa propre querelle,
Son Cytoyen s'anime à combattre pour elle,
Et mille des moins vieux, ſur ſa place enrollez,
Volontaire recreüe, aux ſoldats ſont meſlez.
De ce nombre en paſſant, ils accroiſſent leur nombre;
Sur ce temps vient la Nuit, mais elle vient ſans ombre;

La Lune illumine auec ſes plus beaux rais ;
Ils reprennent leur marche, & jouïſſent du frais.
Vers Meun tire l'armée, & l'Aube renaiſſante,
Luy fait voir de ſes toits la cime blanchiſſante ;
Les Coureurs auancez y donnent bruſquement,
Et franchiſſent, d'vn ſaut, le bas retranchement.
De la teſte du pont, au temps meſme, ils s'emparent ;
Le defenſeur ſe trouble, & ſes eſprits s'egarent ;
Il craint, il fuit d'abord, & le poſte occupé
De peu de noble ſang en demeure trempé.
Sans peine, la Guerriere emporte le paſſage,
Gaigne, aueque les ſiens, l'oppoſite riuage,
Et d'vn pas de vainqueur, approche Baugency,
Deuant que l'horizon ſoit par tout obſcurcy.
Au bruit de ſes tambours, l'Anglois tremble & friſſonne,
Abandonne le champ, la muraille abandonne,
Et dans le ſeul Chaſteau ſur la Ville eleué,
Croit du foudre François pouuoir eſtre ſauué.
Comme lors qu'vn grand feu, que ſuſcite en la plaine,
Du glaçant Aquilon la vigoureuſe haleine,
D'vn vol impetüeux aueque les moiſſons,
Enueloppe & deſtruit, les bourgs & les buiſſons ;
Les Peuples, qu'il ſurprend dans la vaſte campagne,
Quittent de tous parts, courent vers la montagne,
Y grimpent effrayés, & de l'embraſement
N'eſperent s'affranchir, qu'au ſommet ſeulement.
Du ſourcilleux Chaſteau la ceinture terrible
Borde vn Roc eſcarpé, hautain, inacceſſible,
Où meine vn endroit ſeul, & de ce ſeul endroit
Droitte & roide eſt la coſte, & le ſentier eſtroit
L'Anglois, bien que ſur luy tombe toute la France,
A l'abry de ce mur fait voir de l'aſſurance,
Et ſe figure encor, qu'il peut du Conquerant,
Par cette forte digue, arreſter le torrent.

Mais l'affreuſe Terreur, qui, contre la Pucelle,
Voit, dans cette eſperance, obſtiner le Rebelle,
D'vn ſi friuole eſpoir ſouſfrit amerement,
Et, vers les champs Bretons, vole ſoudainement.
Vers la nuit, la Guerriere, arriue ſous la Place,
La ſomme vainement, vainement la menace,
Par tout, aux enuirons, va les gardes poſer.
Puis au Camp, ſous leur foy, permet de repoſer.
Voyant du Monde enfin les tenebres chaſſées,
Elle eſueille, en tous lieux, les trouppes delaſſés,
Les aſſemble, & leur dit; A vos vaillantes mains,
On ne peut oppoſer que des obſtacles vains.
Il n'eſt rien de ſi grand rien de ſi redoutable,
Où ne puiſſe aſpirer voſtre cœur indontable,
Et ce Roc, qui ſi bas vous deſcouure au deſſous,
Va bien-toſt eſprouuer ce que peſent vos coups.
Quoy qu'il ſoit defendu, par ſa pente couppée,
Il va voir, ſur ſa cime, eclater voſtre eſpée,
Et quoy qu'à la Nature, en luy, ſe joigne l'Art,
Il va voir, ſous vos pieds, l'orgueil de ſon rempart.
Tous, d'vn meſme tranſport, ces paroles entendent,
Tous l'attaque impoſſible, a haute voix, demandent;
L'Heroine les loüe, & fait, de ce moment,
D'vn ample Caualier ietter le fondement.
Par ſes ordres en rond la figure s'en trace;
De gazon & de bois s'en compoſe la maſſe;
D'heure en heure il ſe hauſſe, &, dans moins de cinq iours,
De la ſuperbe Place il commande les tours.
Tout le Camp à l'enuy s'occupe à cet ouurage;
Son oblique chemin doucement ſe menage,
Et ſans eſtre, en nul lieu, ni roide, ni gliſſant,
Chacun le monte à l'aiſe, à l'aiſe le deſcend.
Dans cinq iours on l'acheue, & des-ja, ſur le faiſte,
Le foudroyant metal fait bruire ſa tempeſte;

Des ja les assiegez, qu'elle voit au dessous,
Malgré leur assurance, en redoutent les coups.
Vers le bas de la Loire, vne guerriere bande
Sur ce temps se descouure, impetueuse & grande ;
Ses harnois sont polis, & batus du Soleil,
Luy rendent vn eclat, à son eclat pareil.
L'effroyable Terreur, turbulente & rapide,
Luy tient lieu, dans son cours, de trompette & de guide,
Fend les airs à sa teste, & d'vn vol elancé,
La meine au bouleuard, par la Sainte pressé.
Elle a pour Chef Artus, ce Breton magnanime,
Qui, sur cent nobles faits, bastissant son estime,
Au degré le plus haut, où montent les soldats,
A l'ombre des lauriers, auoit porté ses pas.
En cent occasions, sa force & sa conduitte
Aux trouppes des Tyrans auoient donné la fuitte,
Auoient de leur bonheur arresté le progrez,
Et mis l'honneur du Prince, à couuert de leurs traits.
Mais la peste des Cours, la noire Ialousie
Contre tant de vertus armant sa frenaisie,
Le ieune Roy par elle, & surpris, & gaigné,
L'auoit indignement de sa grace eloigné.
Et ce fatal exil, cette injure soufferte,
Aux maux de la Couronne ayant la porte ouuerte,
Le valeureux Breton, par les siens outragé,
Par son propre Ennemy, se vit trop bien vengé.
Vn cœur moins genereux eust aymé sa vengeance ;
Le sien ne peut l'aymer, aux despens de la France ;
Il la souhaita libre, & creut touſiours deuoir
Pour elle, quoy qu'ingrate, employer son pouuoir.
Ainsi, lors qu'vn Amant, par son noble seruice,
A de ses Enuieux irrité, la malice,
Et que sa Dame foible, & soumise à leur loy,
A d'vn banniſſement recompensé sa foy ;

Si de quelque grand mal il la voit menacée,
Il sent renaistre en luy sa tendresse passée;
Toute injuste qu'elle est, il la cherit tousiours,
Et ne peu plus songer qu'à luy donner secours.
Enfin auec cent voix, la vague Renommée
Le vient entretenir de la Bergere armée,
Et luy contant au long ses valeureux exploits,
La luy fait croire née au salut des François.
Au bruit d'vne si rare & si haute merueille,
Le genereux Artus son courage resueille;
L'entrepriſe le charme; il y veut prendre part,
Ramasse sa puissance & haste son depart.
Tout ce que la Bretagne a d'ames belliqueuses,
Suit du Heros Breton les enseignes fameuses,
Et, de ses bords tiré par l'espoir des combats,
Vers la Loire, apres luy, precipite ses pas.
Ces inuincibles cœurs, du fond de leur Prouince,
Au secours de la France, accompagnent leur Prince,
A ses commandemens ont leur vouloir soumis,
Et bruslent d'affronter les drappeaux ennemis.
Aux rempars d'Orleans par le milieu du Maine,
Infatigable & pront, leurs brigades il meine,
Et sur la Sarte apprend, que le Sort est changé,
Et que Dunois assiege, au lieu d'estre assiegé.
Sous Vendosme il apprend, que de l'Angloise Armée,
Par la valeur Françoise à demy consumée,
Dans le fort Baugency, les restes ramassez,
Par le bras de la Sainte, alloient estre forcez.
Il repute à malheur ces heureuses nouuelles,
Et pour joindre Dunois, voudroit prendre des aisles;
Ah! Compagnons, dit-il, pressons doublons nos pas,
Et que l'Anglois par nous souffre quelque trespas.
Si nous ne nous hastons de luy porter la guerre,
Nous aurons vainement trauersé tant de terre,

Et ce dernier rempart, qu'a traque le François,
Sera, sans nous encore, asseruy sous ses loix.
Le Breton à ces mots, d'vne course hastiue,
Iusques aux murs de Blois, ce mesme iour, arriue,
Dans l'ombre suit sa course, &, trompant le sommeil,
Est des-ja loin de Blois, au leuer du Soleil.
A la fin Baugency luy descouure sa Roche ;
Le François le descouure & le voit qui s'approche ;
Il le juge Ennemy, suspend tous ses trauaux,
Et le va reconnoistre auec mille cheuaux.
Il va, songe à combattre, & ses armes appreste,
Des escadrons serrés la Saincte prend la teste ;
Artus la voit venir, arreste ses soldats,
Sauance seul vers eil, & marche au petit pas.
Elle, à qui plaist du Chef la guerriere asseurance,
Au petit pas vers luy, seule marche & s'auance ;
Il a la lance haute, elle l'a haute aussi,
Mais preste à la coucher, lors qu'il luy parle ainsi ;
De grace, fay moy voir la vaillante Pucelle,
Qui remplit l'Vniuers de sa gloire immortelle ;
Des riuages Bretons, je viens la visiter
I'a la vois, respond elle, & te peux contenter.
Il reprend ; O des Cieux merueille incomparable,
Au malheureux Artus monstre toy fauorable ;
Reçoy le au rang des tiens, &, comme ton soldat,
Laisse luy, par ses faits, meriter de l'Estat.
Ses perfides Ruaux, par leur noir artifice,
Contre luy de son Prince ont surpris la justice ;
Leur addresse maligne a pu le luy rauir,
Et la reduit par force à ne le plus seruir.
Toy, qui lis dans les cœurs, ô Sainte magnanime,
Voy si son infortune est l'effet de mon crime,
Si ses Peuples, par moy, sont accablez de fers,
Et si je suis l'autheur des maux qu'ils ont soufferts.

Des laſches Courtiſans defens mon innocence,
Et ſers toy de mon bras, pour le bien de la France,
I'implore ta bonté, i'implore ton pouuoir
Fay que ie viue & meure, en ſuyuant mon deuoir.
Tu vois de mes vaſſaux la genereuſe elite ;
Leur naiſſance eſt illuſtre, illuſtre leur merite,
Tout cede a leurs efforts, & le ſuperbe Anglois
Eſt des-ja ſous leurs coups, tombé plus d'vne fois.
Ie t'offre cette bande, & ie m'offre auec elle,
A ta rare valeur, ioins ſa force & mon zele,
Aux dangers les plus grands, eſprouue noſtre foy,
Et croy que nous mourrons, ou vaincrons auec toy.
Elle reſpond alors, Quelle lointaine plage
Du genereux Artus ignore le courage?
Quel climat ſi barbare, & ſi peu frequenté,
N'a pas ſceu la conſtance, & ſa fidelité?
Ouy, ie reçoy ton offre, & ie tiens meſme à gloire
De remporter *par toy le prix de ma victoire,*
Ie renforce mon Camp de tes braues guerriers,
Et veux bien, comme à toy, leur deuoir mes lauriers.
Ton Monarque ſçaura, combien ton aſſiſtance
Aura de ſon pays haſté la deliurance,
Et ſans plus eſcouter ni jaloux, ni flateur,
Cherira deſormais vn ſi grand Seruiteur.
A l'accueil obligeant de la Fille diuine,
Sur l'arçon, deuant elle, humblement il s'incline,
Elle tourne, & l'emmeine, il ſuit d'aiſe rauy,
Et des ſiens vers le mur, en bon ordre, eſt ſuyuy.
L'aſſiegé qui le voit & qui voit la Pucelle
Enfler ſes eſcadrons d'vne trouppe nouuelle,
Glacé par la Terreur, & du François pouſſé,
Se ſent de ſa vertu tout à coup, delaiſſé.
Comme quand, par le trait d'vne volante foudre,
Vn ſuperbe Palais vient d'eſtre mis en poudre,

Sans que l'art, dont le Prince a creu le secourir.
Ait produit autre effet, que l'y faire perir,
Si par l'effort du vent au prochain edifice,
L'espouuantable feu se respand, & se glisse
Son tremblant possesseur, ne pouuant l'amortir,
Pour ne s'y perdre pas se resout d'en sortir.
Ainsi quand Baugency, voit fondre sur sa teste,
Du foudroyé Gergeau la mortelle tempeste,
Son braue defenseur n'ose plus resister,
Et, pour n'y perir pas, resout de le quiter.
La Nuit suruient obscure, & du bras de la Sainte,
Dans l'esprit des Anglois vient redoubler la crainte;
Et la froide Terreur, ses glaces y semant,
Leur fait de leur salut iuger sinistrement.
Elle n'offre à leurs yeux que des objets funebres,
Et la lumiere à peine a banny les tenebres,
Que, dans le desespoir d'vn assés pront secours,
Ils se monstre, sans dards, au sommet de leurs tours.
A ce signal de paix, l'attaque est suspendüe;
La Place capitule, & soudain est rendüe;
Douze enseignes d'elite, & cinq forts estandards,
Sous la foy du traité, sortent de ses remparts.
Les Demons, dont la rage a formé tant d'obstacles,
Cedent à ce torrent de visibles miracles,
Et, trop foibles contre eux, veulent, pour quelque temps,
Cesser de trauerser les François combatans.
Iamais aucun dessein n'eut vn cours si rapide;
D'vn commun sentiment, c'est le Ciel qui le guide;
Le doigt de Dieu s'y voit, &, dans tout son progrés,
Paroist l'executeur des souuerains Decrets.
Les vaincus à lenuille obtiennent qu'on les rende;
Vn grand corps est choisy; Saintrailles le commande;
Il va pour leur escorte, &, dans Meun repassant,
Voit, contre luy, l'Anglois en bataille auançant.

Le peril de Gergeau ſenſible à l'Angleterre,
Auoit porté ſes Chefs à retenter la guerre,
Et Talbot, auant tous, redeuenu puiſſant,
Raccouroit vers la Loire, en ce beſoin preſſant.
Mais, dans ſa pronte marche en ayant ſceu la priſe,
Bien que ce mal le touche, il feint qu'il le meſpriſe,
Et, ſans laiſſer troubler ſon ferme iugement,
Tourne vers Baugency, d'vn ſoudain mouuement.
La vehemente peur de ce nouueau dommage,
Dans ſon valeureux ſein, renforce ſon courage,
Il anime ſes gens, & ſes gens animez
Renforcent leur courage, & marchent enflammez.
Talbot de Meun s'approche, &, hors de ſa muraille,
Apperçoit les François, qui viennent en bataille;
Puis voit vn corps ſerré, de neuf fois cent ſoldats,
Se detacher du leur, & venir à grands pas.
A l'aſpect de ce corps, le cœur remply de joye,
Pour les ſiens, il le iuge vne facile proye,
Commande, contre luy, douze gros eſcadrons;
L'ordre n'eſt pas donné, qu'ils partent vifs & prons.
Humford qui les regit, voit, & non ſans merueille,
Que l'enſeigne oppoſée à la ſiénne eſt paraille,
Puis à la contenance, à l'habit, à la voix,
Reconnoiſt que la trouppe eſt d'amis, & d'Anglois,
Leur Chef, en l'abordant, parle enſemble, & ſouſpire;
Baugency, luy dit-il, n'eſt plus ſous noſtre Empire;
Il nous vient d'eſchaper, & le ſecours douteux
Nous a reduits à prendre vn party ſi honteux.
Humford à cet auis, l'ame pleine de glace,
Va ſurprendre Talbot par cette autre diſgrce;
Et le braue Talbot, du coup inopiné,
Bien qu'il le cele encore, a le cœur eſtonné.
Il ſe dit à ſoy-meſme; enfin ſi, ſur la Loire,
Dunois s'eſt veu, par tout, ſuyui de la victoire;

S'il a, sous Orleans, nostre lustre obscurcy ;
S'il a forcé Gergeau, s'il a pris Baugency ;
Que luy reste t'il plus, qu'a voir nostre desfaitte?
Pour la seconde fois, songeons à la retraitte,
Cedons au plus puissans, reuerons son bonheur,
Et laissons à sa gloire immoler nostre honneur.
Dans vne ordre serré, pour chercher vn Asyle,
Aussi-tost sur ses pas, il tourne vers Ienuille ;
De temps en temps s'arreste, & monstre à l'ennemy,
Sur vn front descouuert, vn courage affermy.
Le Cauallier François le poursuit de furie,
Et, des le premier choq, rompt sa Cauallerie ;
Puis, en queüe, à la teste, aux costés, le chargeant,
Il le contraint de faire vn cours moins diligent.
Ainsi quand, au milieu de l'Abyssine plage,
Le Tygre bondissant, affamé de carnage,
Se trouue tout à coup enceint & poursuyuy,
De Negres, à sa mort, animés à l'enuy ;
Bien que d'vn pas leger, & d'vne forte haleine,
Il s'esloigne, à la course, au trauers de la plaine,
De moment en moment, par cent trais arresté,
Il s'affoiblit d'haleine, & de legereté.
Talbot va lentement, mais touſiours gaigne terre,
Sans laisser perdre l'ordre aux trouppes d'Angleterre ;
Fascot est deuant tous, apres tous est Humford ;
L'vn perce le François, l'autre en soustient l'effort.
Long-temps, en cet estat de guerre & de voyage,
L'Anglois marche & resiste, auec peu de dommage,
Et des ja sous Patay, malgré tout, arriué,
Voit les murs de Ienuisle, & s'estime sauué ;
Quand la Sainte & Dunois, sur l'auis de Saintrailles,
Quittent de Baugency les conquises murailles,
Et, vers le fier Talbot, fendant le sein des airs,
Viennent enuironner de foudres & d'eclairs.

A l'auis redoublé, qui les presse, & represse,
Ils rasent les sillons d'vne egale visteſſe ;
Auec eux est Artus, auec eux ſes ſoldats,
Et l'aride terrain reſonne ſous leurs pas.
Mais ils ont beau piquer, & beau laſcher la bride ;
Leur carriere eſt en vain vigoureuſe & rapide,
Vn bois ſombre & touffu, rencontré ſur leurs cours,
Les egare d'abord en ſes confus deſtours
Dans ces forts vainemẽt plus d'vn paſſage ils s'ouurent,
Les Anglois à leurs yeux, par ce voile, ſe couurent ;
La chaſſe eſt en defaut, & le boüillant Dumois
Se plaint que ſon malheur luy deſrobe l'Anglois ;
Artus en paroiſt triſte, & regarde la Sainte,
Mais, allons, leur dit-elle, & ſans doute, & ſans plainte ;
Talbot ſera ma proye, il ne peut l'euiter,
Le Ciel, en ma faueur, va ſa trace eſuenter.
Ils trauerſent la Loire, & ſur ce temps arriue
Vn Cerf, large de teſte, & de taille exceſſiue,
Qui d'vn colier d'argent a le grand col armé,
Et l'argent, tout autour, de Lys d'or eſt ſemé.
Ce Cerf, depuis vn ſiecle, en ces Prouinces erre,
Et joüit de la paix au milieu de la guerre,
Par vn heureux deſtin de gloire accompagné,
Reſpecté des Veneurs, & des chiens eſpargné.
Pris ieune ſous la Biche, il eut pour ſa Maiſtreſſe
Du premier des Valois la Femme chaſſereſſe,
Et de ſa noble main, flaté, paré, nourry,
Veſcut parmy ſa Cour, animal fauory.
Là pouſſé d'vn inſtinct, ou d'vne connoiſſance,
Comme s'il euſt preueu les ſuccez de la France,
Par cent ſignes diuers, mais ſignes euidens,
Il luy marqua touſiours ſes futurs accidens.
Rendu meſme aux foreſts, & libre de ſeruage,
De ce preſſentiment il n'eut pas pas moins l'vſage,

Et ne parut depuis, que pour luy preſager,
Ou ſon proche bonheur, ou ſon proche danger.
La Sainte le deſcouure, &, Voilà, leur dit-elle,
Qui va dans vn moment nous monſtrer le Rebelle,
C'eſt le Ciel, qui l'enuoye, allons, & ſur ſes pas,
Portons à l'Ennemy la honte & le treſpas.
Le Cerf, en ce moment, abandonne la place,
Et la Fille & Dunois le ſuyuent à la trace,
Artus comme eux le ſuit, & tous trois, pleins d'ardeur,
Courent, en le ſuyuant, de pareille roideur.
Mais la legere Beſte, en ſa longue carriere,
Prend touſiours auantage, & les laiſſe derriere;
Sans ailes elle vole, & ſe perd deuant eux:
Leurs pas encore vn coup ſont errans & douteux.
En vain chacun regarde, en vain chacun eſcoute,
De l'Anglois derechef ils ignorent la route,
Et, d'vn trouble nouueau, leur eſprit ocupé
Le juge, par la fuitte, à leurs mains eſchapé.
En cette incertitude, au plus fort de leur peine,
D'vn endroit aſſés proche, où s'enfonce la plaine,
Mille effroyables cris, & confus, & perçans,
Par les routes de l'air, viennent frapper leurs ſens.
Soudain, vers cét endroit, chacun tourne la bride,
Et redouble l'effort de ſa courſe rapide;
L'Anglois s'offre à leurs yeux, & fait voir que ce bruit
Eſt l'effet de l'eſtat, où le Cerf l'a reduit.
Ils remarquent le Cerf qu'vne fureur ſubite
Au trauers de ſes rangs, à grands ſauts precipite,
Remarquent qu'il les trouble, & deuenu guerrier,
Semble auoir au François enuié ce laurier.
La Pucelle s'eſcrie; O François magnanimes,
Le Ciel à voſtre fer demande ces victimes;
Il veut voir ſous vos bras, tout leur ſang écouler,
C'eſt luy qui vous les offre, en eſtat d'immoler.

C'eſt luy qui, par ce Cerf, attaque le Rebelle,
Luy qui, par ſon exemple à vaincre vous appelle ;
Allez donc mettre fin à ſes rebellions,
Et qu'vn Cerf auiourd'huy conduiſe des Lions.
Ils piquent, & Talbot voit ſa perte infaillible,
Mais, dans ſa perte meſme il veut eſtre inuincible,
Il eſt deſeſperé, mais non pas abatu,
Et medite vn treſpas digne de ſa vertu.
Teleſt vn grand Lion, Roy des Monts de Cirene,
Lors que de tout vn peuple entouré ſur l'arene,
Contre ſa noble vie, il voit, de toutes parts,
Vnis & conjurez, les eſpieux & les dards ;
Reconnoiſſant, pour luy, la mort ineuitable,
Il reſout à la mort ſon courage indontable ;
Il y va ſans foibleſſe, il y va ſans effroy,
Et, la deuant ſouffrir, la veut ſouffrir en Roy.
Serrons nous, dit Talbot, & roidiſſant nos ames,
Reſueillons, rallumons nos genereuſes flammes ;
Souſtenons ce grand choq, & de cœur nous armant,
S'il nous fait ſuccomber ſuccombons vaillamment.
A ne nous point flater, dans ce fatal orage,
Noſtre ſalut depend de noſtre ſeul courage ;
Si nous reſiſtons mal, il nous faudra perir,
Nous n'auons que le choix, de vaincre, ou de mourir.
Formons vn bataillon, qui, par tout, faſſe teſte,
Et, par tout, du François repouſſe la tempeſte,
Ces eſcadrons volans, contre vn ſi ferme corps,
Feront pour l'ebranſler d'inutiles efforts.
En cette extremité ce remede eſt l'vnique,
Homme d'onques contre homme, & pique contre pique ;
Oppoſons noſtre bois, de pointes heriſſé,
A ce bois que, vers nous, l'Ennemy tient baiſſé.
Suyuant ce prudent ordre, ils forment leur bataille,
Compoſent de piquiers vne eſpaiſſe muraille,

Attendent resolus vn assaut furieux,
Et, par tout menacez, menacent en tous lieux.
La Sainte à la victoire excite sa vaillance,
Serre les deux genoux, couche sa forte lance,
Dans le milieu du gros pousse son grand coursier,
Et rompt plus d'vne pique, en son chamfrain d'acier.
Par vn si rude choc, il s'y fait ouuerture,
Mais reçoit, dans le flanc, vne large blessure,
Et, d'vn sang escumeux respandant des torrens,
S'arreste, de foiblesse, entre les premiers rangs.
Sous le braue Dunois, & non loin de la Sainte,
Trebuche le sien mort, d'vne semblable atteinte;
Le Prince s'en degage, & bien que desmonté
Attaque & de l'Anglois n'est pas moins redouté.
Le Chasseur Balibauld, à qui dans son boscage,
Jamais fort ni buisson n'a refusé passage,
Se pretend faire iour au bataillon serré,
Et donne homme & cheual, dans le fer acerré.
Mais l'inflexible fer, sans se ployer qu'à peine,
Estend homme & cheual transpercez sur l'arene,
Et l'vn, ainsi que l'autre, en rendant les abois,
Voit de combien le fer est plus dur que le bois.
Trois valeureux Amis, Bins, Charlus, & Courances,
S'vnissent pour l'attaque, & baissent leurs trois lances;
L'Anglois, au triple effort, sent ebranler son front,
Et plein d'estonnement, & s'entame & se rompt.
Il est vray qu aux François dure peu cette gloire,
De leurs mains aussi-tost s'enuole la victoire,
Et, par le front Anglois, rejoint & redressé,
Des trois, les deux sont pris, & l'autre est repoussé.
Artus, pendant ce temps, vers le front oppositе,
Auec moins de vigueur, son barbe precipite,
Et, d'vn projet rusé, par plus d'vn feint assaut,
Taste s'il aura l'heur d'en trouuer le defaut.

Grauil

Grauille, à ſes coſtez, Saintrailles & la Hire,
Chacun d'ardeur pareille, à le trouuer aſpire ;
Chacun tient à l'enuy l'aduerſaire preſſé,
Et chacun, de ſa main, le croit voir terracé.
Cran s'auance plus qu'eux, plus qu'eux la Hunaudaye,
Et chacun en rapporte vne ſeconde playe ;
Le ſable, aux enuirons, en demeure abbreuué,
Le Breton, au combat, en va plus reſerué.
Kermelec & & Bremor, à qui cede, en addreſſe,
Tout ce que meine Artus de vaillante ieuneſſe,
S'aduſtent pour l'attaque, & l'vn d'eux biaiſant
Fait, ſur luy, de pluſieurs tourner le fer luyſant.
L'autre qui voit l'Anglois ouurir ſon ordonnance,
Dans l'eſpace accordé rapidement s'elance ;
Mais, par ſes compagnons, negligemment ſuiuy,
A la clarté du iour il eſt ſoudain rauy.
Karadreux, qui de pres ſur la gauche le ſerre,
Ioint, à ſon choq de foudre, vne voix de tonnerre,
Mais, atteint au goſier, par l'vn de ces longs bois,
Il perd d'vn meſme coup, & la vie, & la voix.
Talbot enueloppé de deux forces egales,
Iette Humford vers l'vne, & vers l'autre Deſcalles,
Et, tenant le milieu, fournit de toutes parts
Le renfort neceſſaire à ſes Guerriers eſparts.
Faſcot & Rameſton, dans ſes ordres, l'aſſiſtent,
Et tous deux aux François, ſous ſes ordres, reſiſtent,
Tous deux, par leur exemple, autant que par leur voix,
A reſiſter, comme eux, animent les Anglois.
Là chacun des Partis teſmoigne ſa puiſſance,
Là, le Sort incertain ſe maintient en balance,
Et là, les aſſaillis, de deſeſpoir vaillans,
Reſpondent, par leurs coups, aux coups des aſſaillans.
D'vn & d'autre coſté, ſous les pointes meurtrieres,
Du ſein des combatans le ſang coule en riuieres,

D'vn & d'autre costé, sous de mortels efforts,
On voit le champ couuert de blessez & de morts.
De ce progrez si lent la Guerriere s'irrite,
Veut vaincre & sa valeur, à la victoire excite,
Excite son cheual, par des cris violens,
Mais, sous elle, il trebuche, à ses derniers elans.
L'espée en vne main, en l'autre la rondache,
De plus pres, au Rebelle alors elle s'attache,
Le choque de pied ferme, & malgré tout enfin,
Au trauers de ses rangs s'ouure vn ample chemin.
Ainsi, quand vne haute & massiue chaussée,
Qui fut mise pour bride à l'onde courroucée,
A, des siecles entiers, resisté constamment
Au choq impetüeux du liquide Element;
S'il auient que le flot, d'vne horrible secousse,
De tout son poids enfin, vers la terre la pousse,
Elle cede par force, & laisse, à gros boüillons,
Derriere elle, inonder les fertiles sillons.
La Sainte, en s'auançant, de sa trouppe suyuie,
Veut oster à Talbot la franchise, ou la vie;
Luy, qui se voit perdu, l'apperceuant venir
Se veut perdre auec elle, & va la soustenir.
En ce danger fatal, d'vne heroïque rage,
Il se sent tout à coup enflammer le courage,
Enuisage la Sainte, &, puis qu'il faut mourir,
Au moins en perissant la veut faire perir.
D'vn vehement effort il se darde vers elle,
Et reçoit de son fer vne atteinte mortelle;
L'vn à l'autre s'attache, & bras à bras s'estraint,
D'vn sang noir & fumeux l'aride champ se teint.
Artus, dont iusqu'alors, l'addresse & la vaillance
N'auoient pû de l'Anglois forcer la resistance,
La force, en ce temps mesme, & presque en vn moment,
Au fond du bataillon passe triomphamment.

Dans ce cours glorieux il vient iusqu'à la place,
Où Talbot embrassé, son Ennemie embrasse,
Elle, voyant Artus, luy crie a haute voix;
Prince, i'ay dans mes mains le bonheur de l'Anglois.
La victoire douteuse est desormais certaine,
Talbot n'agissant plus, nous l'obtiendrons sans peins.
Talbot à ce discours, d'vn elans vigoureux,
S'esforce, quoy qu'en vain, de sortir de ses nœuds.
Il se rend, & la Sainte à ses Gardes le donne,
Le General captif, ce qui reste s'estonne,
Laisse choir, sur le champ, ses piques & ses dards,
Perd le soin des drapeaux, & fuit de toutes parts.
Humford, qui voit des siens la fortune destruitte,
Vse de tout son art, pour arrester leur fuitte,
Se sert de la priere & du commandement,
Mais l'effroy leur rauit, & *cœur, & iugement.*
Chacun, sans escouter reproche ni menace,
D'vn desespoir commun, abandonne la place;
Descalles & Humford, dans ce confus debris,
Par le braue Dunois sont, & chargez, & pris.
Fascot moins malheureux, suyui de quatre mille,
Euite les liens, & tire vers Ienuille;
Mais ce mur, redoutant le courroux du vainqueur,
Se tient clos aux fuyards, & redouble leur peur.
Le dernier corps François, d'vne course hastiue,
Dans le champ de bataille, en ce temps mesme arriue,
Et, sur l'Anglois espars, exerce, auec horreur,
Tout ce que la licence inspire à la fureur.
Tout, sans distinction, passe au fil de l'espée,
De sang, en mille endroits, la campagne est trempée;
On ne voit en tous lieux, que morts, ou que mourans,
Leur sort est inhumain, mais digne de Tyrans.
Le diligent Fascot, & sa tremblante suitte,
Par des chemins cachez font vne heureuse fuitte,

Saintrailles les poursuit, & les poursuit en vain,
Corbeil, fidelle & seur, les reçoit dans son sein.
Ienuille arbore alors l'estendard de la France,
Et desormais aux Lys veut rendre obeïssance;
La Sainte, en son pouuoir ayant receu ses tours,
En belliqueuse pompe y termine son cours.
L'infortuné Talbot, à qui mille blessures
Seroient moins que les fers importunes & dures,
A pas tristes & lents, de gardes entouré,
Suit les pas des François, morne & desesperé.
Comme lors qu'vn grand Ours repoussé de la Plaine,
Dont ses dents ont cent fois ensanglanté l'arene,
Dans sa retraitte lente, apres cent maux soufferts,
Enfin, par le Chasseur, est accablé de fers;
Bien qu'au trauers des champs, auec plus d'vne chaisne,
Son superbe vainqueur violemment le traisne,
Aux chaisnes il resiste, &, retenant ses pas,
Semble craindre la honte, & non pas le trespas.
Ce Guerrier suit à peine, & d'espace en espace,
La douleur de son coup l'arreste sur la place;
La douleur de sa prise altere sa raison,
Et luy fait preferer la mort à la prison.
Il marche toutesfois & s'emporte de rage,
Contre l'iniuste Sott qui cause son seruage,
Quand la nuit suruenant, pleine d'obscurité,
Par vn heur impreueu, luy rend la liberté.
Le braue Lyonnel, Fils de ce braue Pere,
Et le soustien naissant de la gloire estrangere,
Des Britanniques bords naguere retourné,
Fut à ce grand exploit, par les Cieux destiné.
Pour faire vne leuée, & nombreuse, & soudaine,
Talbot l'auoit laissé sur les bords de la Seine;
Le Party de l'Anglois, dans ses presens trauaux,
Manquant egalement d'hommes & de cheuaux.

Luy qu'vn respect cruel force à l'obeyssance,
N'obmet, pour cet amas, ny soin ny diligence,
Le commence, l'acheue, & part en mesme temps,
Suyui d'vn corps nombreux de nouueaux combatans.
Vers Gergeau, puis vers Meun, d'vne course rapide,
S'auance, auec les siens ce Courage intrepide,
Et s'il craint quelque chose, en ce pouuoir guerrier,
C'est que Talbot, sans luy, n'en cueille le laurier.
Il n'a point d'autre peur; mais, ô peur deceuante!
Il voit l'euenement contraire à son attente;
Proche du haut Ienuille il voit, de toutes parts,
Les sillons estendus semez d'Anglois fuyards.
L'vn d'eux passe & tremblant, l'instruit de leur desfaite,
La troupe s'en effraye, & songe à la retraitte;
Luy, de tout son pouoir, tasche à la rassurer,
Et, contre les vainqueurs va sans deliberer.
Allons, dit-il. Amis, employer nos espées
Sur ces bandes, sans ordre, à la proye occupées;
Allons venger Talbot, & par nostre valeur,
De l'Anglois desconfit reparer le malheur.
Quoy! venir de si loin, pour ne rien entreprendre,
Assaillons l'assaillant, forçons-le à se defendre;
Ou, s'il nous faut tomber sous son puissant effort,
Rachetons nostre honneur, au prix de nostre mort.
Il part en finissant, & le iour qui s'efface,
Contribuë au succez de sa guerriere audace;
Ses soldats ranimez accompagnent ses pas,
Et mesme du François esperent le trespas.
Et voilà qu'à ses mains la Fortune presente
Des tristes prisonniers la troupe languissante;
Il en charge la garde, & par cent rudes coups,
Signale, & satisfait son genereux courroux.
Sans peine il la dissipe, ou l'estend sur la terre,
Elle cede aux eclats de ce subit tonnerre;

Talbot, dans ce malheur, trouue sa liberté,
Son Fils le reconnoist, & d'aise est transporté.
Il l'embrasse, & pour luy desormais apprehende,
Desormais son ardeur est moins viue & moins grande;
Et desormais il croit, le voyant deliuré,
Que c'est auoir vaincu que l'auoir recouuré.
Ialoux de ce thresor, maintenant il ne pense
Qu'à le mettre à l'abry des armes de la France,
Ordonne la retraitte, & pour sa seureté,
Ne voit pas, sans plaisir, croistre l'obscurité.
Loin des chemins battus, de boscage en boscage,
Vers Paris il s'auance, & haste son voyage;
Talbot du sang qu'il perd, baigne tout son cheual,
Lyonnel le soustient, & console son mal.
De cet euenement la Guerriere informée,
Apres aux aussi-tost met la fleur de l'Armée;
Trente escadrons espars les cherchent en tous lieux,
Mais l'ombre de la nuit les derobe à leurs yeux.

Fin du cinquiesme Liure.

LA PVCELLE
OV
LA FRANCE
DELIVREE.

LIVRE SIXIESME.

CHarles, pendant ce temps, accreu de renommée,
Meine contre Betford vne innombrable Armée,
Prend la plus droitte route, & loin deuant ſes pas,
Fait voler l'eſpouuante, & l'horreur du treſpas.
Il court aux ennemis, d'vne ardeur violente,
Sa courſe toutesfois eſt vne courſe lente;
Du peſant attirail l'exceſſiue grandeur,
Malgré ſa violence, allentit ſon ardeur.
Au recit des exploits de la Fille admirable,
La France, bien qu'alors, & foible, & miſerable,
Pour ſeconder les coups de ce celeſte Bras,
En plus d'vne Prouince enfante des ſoldats.
Le Camp groſſit à l'œil, & deſormais la plaine
Sous ſes drappeaux ſe cache, & les ſouſtient à peine,

Il s'eſpand par les monts, par les prés, par les bois,
Et, pour le contenir les champs ſont trop eſtroits.
Ainſi, quand ſous le vent, qui ramaſſe les nuës,
Tombent les tas neigeux des montagnes chenuës,
Le ruiſſeau qui naguere en ſes bords languiſſoit,
Et ſur le molle ſable, à peu de bruit gliſſoit,
De ces tributs ſoudains enrichiſſant ſon onde,
Dans ſon lit reſſerré, hauſſe, boüillonne & gronde,
Et s'accroiſſant touſiours des threſors de l'Hyuer,
Deborde, & ſur les champs repreſente vne mer.
Le Camp marche ſix iours, & la vaſte puiſſance,
Iuſqu'aux remparts de Meun, le ſeptieſme s'auance;
Meun s'ouure aux bataillons, les inuite à paſſer,
Et les voit au paſſage à l'enuy ſe preſſer.
Charles eſt à leur teſte, & le long du riuage,
Luy meſme, pour camper, le terrain leur partage;
Vers le bas, vers le haut, par cent diuers ſentiers,
Tous, ſans confuſion, rempliſſent leurs quartiers.
Mais, au premier auis de l'approche Royale,
La Sainte met au vent ſon enſeigne fatale;
Autour d'elle auſſi-toſt ſe rangent les ſoldats,
La ſuyuent en bataille, & vont d'vn graue pas.
Le Soleil deſormais, cherchant l'autre hemiſphere,
Luyſoit ſur l'horizon, d'vne flamme moins claire;
Quand elle ſort du bois, &, d'vn feu radieux,
Comme vn Soleil naiſſant, vient eblouïr les yeux.
Sur elle, auec tranſport, chacun tourne la veuë.
Chacun plein d'allegreſſe, à grands cris la ſaluë;
Ses triomphans Guerriers, ſur eux, de toutes parts,
De ces Guerriers nouueaux attirent les regards.
Quelques pas au deuant, vient le ieune Monarque,
Le plaiſir de ſon cœur, ſur ſon front ſe remarque;
Il aborde la Fille, & modeſte, & ſoumis;
I'ay fait, dit-il, enfin, ce que ie t'ay promis;

Pour respondre à tes vœux, enfin i'ay mis ensemble
Vn Camp, sous qui l'Anglois, iusqu'en son Isle tremble;
Le voilà prest enfin de te suyure en tous lieux,
Et d'accomplir, sous toy, la volonté des Cieux.
Mais, ô que ta vaillance à mon bras est funeste!
Que i'ay peur qu'apres toy nul employ ne me reste!
Que ie crains que ce Camp d'Aduersaire priué,
Vainement par mes soins ne se trouue leué.
Ton bras seul a tout fait ce que nous deuions faire,
Il nous a derobé nostre iuste Aduersaire;
Et se hastant de vaincre, a voulu nous oster
L'honneur de le combattre, & de le surmonter.
De ton propre bienfait la grandeur nous outrage,
Elle empesche nos cœurs de monstrer du courage,
Et de pouuoir, au moins auec quelques exploits,
Acquerir de la gloire, aux despens de l'Anglois.
Grand Prince luy respond la genereuse Sainte,
Tu conçois sans sujet, vne si belle crainte;
I'ay peu fait, iusqu'icy, pour ton droit combatant,
Ce qui demeure à faire est le plus important.
La Couronne des Lys par l'Anglois vsurpée,
Est vn plus digne obiet, pour ta Royale espée;
Rheims, par ton puissant bras, verra son joug leué,
Et, par ce mesme bras, Paris sera sauué.
Donc, inuincible Roy, pour ces hautes merueilles,
Renforce ton ardeur, & redouble tes veilles.
Charles, sans repliquer à ce masle discours,
Pour la marche, à l'instant fait battre les tambours.
Mais la Fille, à cet ordre, oppose ce langage;
Reprime vn peu, grand Roy, le feu de ton courage;
Auant que de partir, il faut voir, sur ce champ,
Drappeaux apres drappeaux, passer ton vaste Camp.
Il l'approuue & soudain la Guerriere reueüe,
Pour la suyuante Aurore, entre eux, est resolüe;

De quartier en quartier, d'vn cours precipité,
L'ordre en eſt à l'inſtant, par Tanneguy porté.
Alors on les voit tous, à l'abry de leurs tentes,
Donner vn nouueau luſtre à leurs armes luyſantes,
Reparer, auec ſoin, leurs diuers manquemens,
Et deſployer à l'air leurs plus beaux ornemens.
Leurs caſques ſont par eux, ombragez de pennaches,
Ils chargent de rubans, & leurs dards, & leurs haches,
Parent de franges d'or leurs homicides bois,
Et cachent leurs courſiers, ſous de pompeux harnois.
Ainſi quand, pour gagner vne illuſtre Maiſtreſſe,
Se prepare au grand Bal l'amoureuſe Nobleſſe,
Et qu'il n'en eſt aucun qui ne flatte ſon cœur
Du glorieux eſpoir d'en retourner vainqueur.
Tant que dure le iour, qui precede la feſte,
Chacun, d'vn ſoin veillant, à la danſe s'appreſte;
Et ſoit en ſa perſonne, ou dans ſon veſtement,
Fait briller, à l'enuy, la pompe & l'agrément.
Pour ce Royal ſpectacle, on choiſit vne Plaine,
Que Nature a formée en boſcagere Scene,
D'arbres hauts & feüillus ceinte de tous coſtez,
Sinon où ſont ſes bords par la Loire humectez.
De l'vn à l'autre bout, ce theatre ſuperbe,
Eſt paué d'vn ſablon ferme & reueſtu d'herbe,
Et, comme vne mer calme, egalement vny,
Embraſſe, dans ſon tour, vn eſpace infiny.
Au coſté deſcouuert, proche l'humide greue,
La terre plate ailleurs, en terre ſe releue,
Et le tertre, par tout, de mouſſe enuironné,
A d'ormeaux verdoyans ſon ſommet couronné.
La nuit vient, mais en vain, car aucun ne repoſe;
On s'arme, & dans les Cieux, l'Aube eſt à peine ecloſe,
Qu'en bon ordre, guidons, enſeignes, eſtendards,
S'auancent des quartiers en ce beau champ de Mars.

Charles, comblé de joye, au Tertre s'achemine,
Rien n'eſchappe à ſes yeux, dans la Plaine voiſine ;
La Sainte eſt à ſa droitte, à ſa gauche Amaury ;
Le Camp paſſe à leurs pieds, ſur l'herbage fleury.
Fidelle Gardien du Temple de Memoire,
Clair Eſprit qui de tout es la viuante hiſtoire,
Qui vois tout, qui ſçais tout, & pour qui le paſſé
Par la lime du Temps n'eſt iamais effacé ;
Sers moy de guide ſeure au trauers de ſon ombre,
Fay que de ſes ſoldats ie diſcerne le nombre,
Ie diſcerne les Chefs, &, l'Oubly combatant,
Les monſtre à nos Neueux, dans vn iour eclatant.
La troupe Vandomoiſe, auant tous ſe preſente,
Petite, mais de fer, & couuerte, & brillante ;
Glorieuſe entre tous d'auoir le premier lieu ;
Six cens portent la pique, & quatre cens l'eſpieu.
Ils ont, dans leur drappeau, la Larme ſi vantée,
Qui fut par l'Homme-Dieu ſur ſon Amy jettée,
Foülent le pré, ſous elle, auec grace & lenteur ;
Et le vaillant Grauille en eſt le Conducteur.
L'enſeigne eſtant venüe au droit de la Colline,
Celuy qui la ſouſtient, deuant Charles, l'incline,
Il s'incline luy-meſme, auec humilité
Des autres à leur tour, l'exemple eſt imité.
Archambauld vient apres, & meine d'vn pas graue,
Les Peuples qu'en ſon cours la Liſe enferme & laue,
Qui labourent de Blois les riuages marchands,
Et de Romorantin enſemencent les champs.
Orchez y meſle ceux, qui dans leurs murs antiques,
Des greniers de Ceſar conſeruent les reliques,
Et de qui la campagne eſt d'vn rouge terrain,
Pour eſtancher le ſang remede ſouuerain.
Au bruit de la Guerriere, eſueillés dans leur terre,
Ils viennent prendre part à ſon heureuſe guerre,

Neuf cens armés de traits, neuf cens de coutelas,
Et d'vne ardente foudre arborent les eſclats.
Apres, vient ſur les rangs la trouppe redoutée,
Par qui de Chaſteaudun la Roche eſt habitée,
Et l'habitant du Lac qui boüillit autresfois,
A la tragique mort d'vn Monarque François.
A ces Peuples ſont joints les Peuples de la Plaine,
Que le Loire ſi ſouuent couure & jonche d'arene,
Qu'abbreuue Aigre, Couuoye, & l'eſtrange Ruiſſeau,
Dont l'eau s'enſeuelit, puis renaiſt du tombeau.
D'onze cent vieux ſoldats cette bande eſt formée,
De corſelets veſtüe, & de piques armée ;
Sa banniere eſt d'azur, & par l'air voltigeant
Sur trois fleurs de Lys d'or, monſtre vn Lambel d'argent.
Dunois en eſt le Chef, auſſi bien que le Maiſtre ;
A leur reſte pourtant il ne veut point paresſtre ;
Vn page tient ſa place, & porte ſon harnois,
Mais il le porte à peine, & flechit ſous le poids.
Cette enſeigne paſſée, auancent & la ſuyuent
Ceux qui ſous Orleans le vignoble cultiuent,
Ceux qui battent ſon fleuue auec les auirons,
Et ceux que ſa foreſt a rendus bucherons.
Son bourgeois meſme y brille, & marche plein de gloire,
Dans le doux ſouuenir de ſa haute victoire,
Et diſtingué de tous, par l'arc & le carquois,
Qu'à l'Anglois il rauit, pour combattre l'Anglois.
Là ſont ceux que Loiret, riuiere des ſa ſource,
Reſchauffe, & raffraiſchit, dans ſa petite courſe,
Loiret qui, des Saiſons reparant le defaut,
Eſt chaud durant le froid, & froid durant le chaud.
La moitié de la Beauſſe, & la Soulogne entiere,
Ont dans ce bataillon leur ieuneſſe guerriere,
Et de ceux de Pluuiers, de ceux de Baugency,
Ce gros des-ja puiſſant eſt encore groſſy,

Montargis le Royal, cette ville indontée,
Que par deux fois en vain le Rebelle a tentée,
Pour se venger de luy, joint aux Orleannois
La genereuse fleur, au second Gastinois.
Ils sont cinq mille en tout, & tous ont la cuiraſſe;
Les vns portent la pique, & les autres la masse,
Gaucourt marche a leur teſte, à pas lents & poſez,
Et leur drappeau n'eſt peint que de chaiſnons briſez,
Apres eux du Berry la milice nombreuſe,
Sous le vieillard Gillon, va ſuperbe & pompeuſe;
Leur terre eſt en paſtis, & ſon herbage eſpais
Iuſqu'alors dans le trouble a ioüy de la paix.
Bourges, l'antique mur, ce bouleuard des Gaules,
De qui, dans vn marais plein de joncs & de ſaules,
Cinq fleuues tortüeux moüillent les larges flancs,
Du vaſte bataillon fournit les premiers rangs.
Les Braues qu'à produits l'aſpre Mont de Sancerre,
Ceux qu'Iſſoudun le fort arme pour cette guerre,
Ceux qu'enrolle Agurande, & Perouſe & Charros,
Auec ceux de Leuroux, en compoſent le gros.
Les autres, dont l'amas ſuit & ferme la trouppe,
Sont ceux que Vierzon deſcouure de ſa crouppe,
Ceux qu'enuoye Aubigny, la Chaſtre, Saint-Agnan,
Concreſſaut, Argenton, Linieres & Vatan.
Ils ſont en tout ſix mille, & tiennent tous ſerrées,
Ou des haches d'acier, ou des maſſes ferrées,
Leur enſeigne eſt illuſtre, & porte la Toiſon,
Dont la Conqueſte encor fait honneur à Iaſon.
Le valeureux Paumy, ſur leurs traces, ameine
Tout ce qu'a de vaillant la fertile Touraine,
Ce Iardin precieux, dont le fruit ſans pareil
Eſprouue, plus qu'aucun, la faueur du Soleil.
Auec le riche Tours Monarque de la Loire,
Du deuot Marmonſtier la Solitude noire,

Le haut terre d'Amboise, & le bas Chastillon,
Forment de leur leuée vn petit bataillon
A ceux-cy joint les siens Loches, ce mur terrible,
Que la Nature & l'Art rendent inaccessible,
Cette prison fameuse, & cette forte Tour,
Où si long-temps Agnes renferma son amour.
Ce gros est de huit cens, chargez d'armes legeres,
Force peu redoutable aux forces Estrangeres,
Bien que dans son drappeau le Montgibel ardent
Les semble menacer d'vn mortel accident.
Altiere, sur ses pas, marche la fiere bande,
Que le Prince Angeuin le fier René commande,
Les trois Couronnes d'or, qu'elle desploye au vent,
Representent Sicile, Angleterre, & Leuant.
Sa terre entrecouppée, & ceinte de riuieres,
Arme, à son mandement trois mille ames guerrieres,
Sur l'espaule, deux mille ont le ferme & long bois,
Et mille, sur leur dos, font sonner le carquois.
Là paroissent d'Angers les brigades sçauantes,
Là des Ponts de Cesar les gardes vigilantes,
Là ceux qui du Theatre, autresfois si fameux,
Habitent maintenant les vestiges fumeux.
On voit là de Saumur l'elite courageuse.
On y voit les pescheurs de la Mayne fangeuse,
Et ceux qui, de vaillance & d'addresse remplis,
Ont laissé du Coüesnon les tortüeux replis.
De Duretal enfin là reluit la Noblesse,
Là d'Ingrande paroist la trouppe chassereesse,
Et du vieux Chasteauneuf, Cour des Ducs anciens,
Là se font remarquer les braues Citoyens.
Godefroy, les suyuant, entre dans la carriere,
Et de l'vn des Poitous arbore la banniere,
Qui presente aux regards vn enorme Elephant,
Estendu sous les pieds d'vn Lion triomphant.

La Prouince a deux parts, mais la part maritime
N'a pû faire, assés-tost, voir le feu qui l'anime,
L'autre part, que le Clain trauerse de ses eaux,
S'offre sur la prairie, auec onze drappeaux.
Le populeux Poitiers tire, de son enceinte,
Mille hommes, dont le cœur ne connoist point la crainte,
Accompagnez de mille, aux tristes champs leuez,
Que le sang du François a iadis abbreuuez.
Tous passent reuestus de cuirasses dorées,
Qu'en fendant les guerets leur soc a deterrées,
Et tous portent des dards, ou des traits acerés,
Auec le mesme soc, du mesme fonds tirés.
De ses propres remparts, & des plaines voisines,
Où l'antique Poitiers n'est plus qu'en ses rüines,
L'estroit Chastelleraud, fournit jusqu'à neuf cens,
Ou bourgeois aguerris, ou Villageois puissans.
Parmy le dur metal, qui se plaist au carnage,
Ils ont, des leur naissance, affermy leur courage,
Leur mestier les nourrit parmy l'acier brillant,
Et dispose leur bras au mestier de vaillant.
Lusignan si connu, dont Chypre, en sa misere
Non sans plaisir encor, le souuenir reuere,
Berceau de tant de Roys aux Soldans opposez,
Pour ce grand armement, a ses murs espuisez.
De six cens est sa trouppe & sur leur jaueline,
Tous, en femme & couleuure, ont peinte Mellusine,
D'vne grossiere fable, & d'vn conte odieux,
Iusqu'à la frenaisie, à-l'enuy glorieux.
Saint-Maixant, Hermitage enfin deuenu Ville,
Compose, auec ses bourgs, vn gros de pres de mille,
Et, sous de blancs armets, & des corselets blancs,
De ce grand bataillon ferme les derniers rangs.
En suitte on voit venir ceux que fournit l'Yonne,
Ceux que donne l'Allier, ceux que la Loire donne,

Peuples, sur tous, heureux, dont le riche terrain
A le fer & l'argent aux veines de son sein.
Du spacieux Neuers passe la troupe fiere,
En nombre la plus grosse, en ordre la premiere,
Pougues vient le second, Pougues, où tous les maux
Ont vn present remede, en ses froids mineraux.
Apres eux vient Desize aymable territoire,
Que de ses moites bras enuironne la Loire,
Cosne, & la Charité se laissent voir apres,
Et, pour armes, n'ont tous que des arcs, & des traits,
A sept cens, ou peu plus, monte cette Milice,
Et reconnoist pour Chef le sage la Palisse,
L'enseigne est vn esquif, que par vn double effort,
La marée & le vent conduisent dans le port.
De l'aspre Bourbonnois la commune aguerrie
Foüle, en suyuant ceux-cy, le vert de la prairie,
Trois cens ont des espieux, trois cens des jaualots,
Et de peaux de sanglier tous se couurent le dos.
De ces affreux soldats la meilleure partie
Du resserré Moulins en campagne, est sortie,
Et Charles doit le reste aux deux Royaux Bourbons,
Où la Santé reside à l'abry des hauts Monts
Clermont le genereux, triste de sa desfaite,
Va tout seul deuant tous, & l'ennemy souhaite,
Le drappeau qui les guide est vn morne Taureau,
Qui, bien que terracé, cherche vn combat nouueau.
De l'vn & l'autre Auuergne enfin la bande eleüe
Vient de l'Infanterie acheuer la reueüe,
Achon & Seneschal, quoy qu'Amoureux riuaux,
Pour la regir en paix vnissent leurs trauaux.
Espris egalement de la jeune Isabelle,
Ils l'aymoient d'vn amour egalement fidelle,
Et leurs cœurs, l'vn de l'autre egalement jaloux,
Ne pouuoient, l'vn pour l'autre, attiedir leur courroux.
Par

Par ſa rare beauté, par ſa haute naiſſance,
Par ſon eſprit diuin, par ſa richeſſe immenſe,
Elle charme leurs ſens, excite leurs ſouſpirs,
Et d'vne ardeur pareille eſchauffe leurs deſirs.
Chacun d'eux la pretend, & leur flamme embraſée
Embraſe la Prouince, & la tient diuiſée.
Chacun, pour l'aquerir, arme de ſon coſté,
Et le iour du combat eſtoit preſque arreſté.
Quand à ſeruir leur Prince, à deliurer la France,
La vaillante Pucelle attire leur vaillance,
Alors, par le deuoir à la raiſon ſouſmis,
Ils ſont trefue de haine, & viuent en amis.
Ainſi, lors qu'vn Nocher, dans vn meſme Nauire,
A-l'enuy de quelqu'autre au gouuernail aſpire,
Et qu'en cet intereſt l'vn à l'autre oppoſez,
Tant que regne le calme, ils viuent diuiſez,
Si le vaiſſeau, batu d'vn violent orage,
Demande tous les bras, pour combattre ſa rage,
Ils ſuſpendent leur haine, &, luttant contre l'eau,
Trauaillent, comme amis, au ſalut du vaiſſeau.
Rions glorieux Chef de cette Terre graſſe,
Que l'on nomme Limagne, au lieu d'Auuergne baſſe,
Au ſecours de ſon Prince, entre ſes habitans,
Leue, & ramaſſe vn Corps de mille combatans.
Clermont, le deſeſpoir, du Donteur de la Gaule,
Pour renforcer ce Corps, huit cens hommes enrôlé,
Sept cens dans ſa muraille, & cent au Mont prochain,
Où campa vainement l'inuincible Romain.
Deux cens partent des bords de ce Fleuue rapide,
Où l'onde fait ſur l'onde vn paſſage ſolide
Où le ſel, qu'vne ſource enfante au pied d'vn Mont,
Baſtit, ſur ſon lit meſme, vn admirable pont.
Trois cens quittent le tour du ſalutaire Gouffre,
Où les maux deplorez gueriſſent dans le ſouffre,

La creuſe Chamaillere, & l'eſtonnant Ruiſſeau,
Qui change en gouſt de vin, la ſaueur de ſon eau.
Du fertile Rocher, d'où Montferrand domine
Le ſommet des bas Monts, & la Plaine voiſine,
D'Yſſoire, de Randan, & du haut Montpenſier,
Sortent neuf cens, tous forts, & tous couuerts d'acier.
A ceux-cy l'on voit joints deux cens hommes d'elite,
Vieux Guerriers, qu'aux perils la belle Gloire inuite,
Nourriſſons d'Aurillac, où, dans ce ſiecle encor,
Le fond du Lac ſeché brille de veines d'or.
Meſme nombre leur joint Saint-Flour, montagne nüe,
Qui n'a, pour y grauir, qu'vne roide auenüe,
Meſme nombre leur joint & Murat, & Carlat,
Et tous ſont à-l'enuy deſireux du combat.
Cantal, le Mont neigeux, cette Alpe de la France,
Pour aſſiſter ſon Roy, deſcouure ſa puiſſance,
Et joint ſeul aux premiers, trois fois cent montagnards,
Grãds coureurs, grãds lutteurs, & grands lãceurs de dards.
L'arboriſte habitant de la Roche du Dome,
L'enfumé forgeron du ſombre Bois de Come,
Et les buueurs de l'eau que glacent les Eſté,
Y joignent quatre cens au trauail indontés.
Du haut Mont qui de l'Or a le titre ſuperbe,
Dont la coſte produit plus de ſources que d'herbe,
Que la trouble Dordogne a pour Antre natal,
Et qui de tous coſtés diſtille le cryſtal,
De cet autre grand Mont, de qui la plate cime,
Eſt le lit d'vn grand Lac, qui n'a fond que l'abyſme,
Où les cailloux jettés produiſent dans les airs,
Vn orage confus, & de greſle, & d'eclairs.
Des Vallons, où Vichy, par ſes chaudes fontaines,
Adoucit tous les iours les plus cuyſantes peines,
Enfin du Bourg heureux où les Rocs entamés
Font voir de diamans leurs riches flancs ſemés;

Mille suyuent encor, dont les communes armes
Sont de noirs jauelots chargés de blanches larmes,
Et leur drappeau commun porte des flots mouuans,
Qui trouuent leur repos, sous de contraires vents.
Les bataillons passés, l'orgueilleuse prairie
Est couuerte à l'instant par la Caualerie ;
Le nombre est de six mille, en vingt gros escadrons,
Qui sur les champs herbus volent brillans & pronts.
Toute en vn mesme temps, des mesmes lieux tirée,
Elle marche en mesme ordre, & sa marche est serrée ;
Chacun des escadrons est de six estandards,
Peints d'Aigles, de Sangliers, d'Ours & de Leopards.
Artus les doit conduire, aussi bien que sa bande,
Mais du Priuce irrité la veüe il apprehende ;
Dans le bois il se cache, & sous l'ombrage espais
Attend que la Guerriere ait menagé sa paix.
Rhodes porte, apres tout la Cornette Royale,
Qui d'Auanturiers ceinte, est seule & sans egale,
Blanche de tous costés, marque de son pouuoir,
Et de qui la Deuise est de n'en point auoir.
Tout sembloit acheué, quand la trouppe vaillante,
Que nagueres Betford esprouua si puissante,
Vint clôre la reueüe, &, sous le fort Dunois,
Mesler au nouueau Camp les vainqueurs de l'Anglois.
Enflez de leur succés, fiers de leurs auantages,
Ils font tous, dans leurs yeux, luire leurs grands courages,
Et, sur leurs masles fronts, ils font remarquer tous,
Des mains de leurs vaincus les effroyables coups.
Ils font tous remarquer, sur leurs armes brillantes,
De ces mesmes vaincus les despoüilles sanglantes,
Et par vn air si noble, & de tels ornemens,
Font distinguer leurs Corps des communs Regimens.
Charles sent, à leur veüe, esmouuoir sa tendresse,
Et, confondant sa honte auec son allegresse,

Dit à la ſainte Fille ; Il s'en faut prendre à toy,
Si ces vaillans Soldats ont combatu ſans moy ;
Ie deuois partager leurs trauaux, & leur gloire,
Mais ie deuois auſſi t'obeir & te croire.
Elle reſpond au Roy ; Tel fut l'ordre des Cieux,
Et le ſuyure eſt bien plus qu'eſtre victorieux.
Ils marchent d'vn pas graue, & leur marche eſt ſuyuie
D'vn cry d'eſtonnement, de plaiſir & d'enuie ;
Tout le Camp les reſpecte, & repute à malheur,
Que leur bras ait, ſans luy, monſtré tant de valeur.
Alors vers le Couchant, & ſur l'onde egalée
On voit vn brigantin qui monte à voile enflée ;
Les rames, à fleur d'eau, demeurent ſans mouuoir ;
Sa figure eſt eſtrange & fait peur à la voir.
Il reſſemble vn Dragon d'vne grandeur enorme ;
L'ouurier, par vn jeu d'art, luy donna cette forme ;
Le timon de ſa pouppe en queüe il deguiſa,
Et le fer de ſa proüe en teſte il compoſa.
Ses rames ſont ſes pieds, & ſes voiles tendües
Repreſentent, de loin, des ailes eſpandües ;
D'vn rouge-brun luyſant ſon corps eſt eſmaillé,
Et iuſques ſous l'eau meſme en eſcailles taillé.
Le Serpent contrefait, razant les ondes plates,
Fait voler contremont ſes ailes incarnates,
De plus en plus s'approche, & doublant ſon effort,
Sous le Tertre ombrageux s'en vient mordre le bord.
De cette nouueauté l'Armée eſt ſuſpendüe
Et, ſur le feint Dragon chacun tenant la veüe,
Contre toute eſperance, on voit ſortir enfin,
De ſon ventre hideux, vn viſage diuin.
Agnes, cette Beauté, dont l'Amour fit ſa gloire,
Qui touſiours à ſon char attacha la victoire,
Et qui ne luy ſouſmit que les cœurs des Ceſars,
Sort du vaiſſeau ſuperbe, & ſurprend les regards.

Telle Chypre autresfois vit, à sa molle arene,
Aborder sa charmante & glorieuse Reyne,
Quand l'escume salée en elle se changea,
Et que de tous ses biens le Ciel la partagea.
Ce qui fut eclairé de son brillant visage,
Reconnut son Empire, & luy rendit hommage;
La Mer baisa ses pieds, les Zephyrs ses cheueux,
Et les Tritons, en l'eau, ressentirent ses feux.
Le jeune & beau Roger, appuy doux & fidelle,
Tend l'vne de ses mains, pour ayder à la Belle,
Et portant l'arc en l'autre, & la trousse au costé,
Semble Amour dont Venus renforce sa beauté.
De trois Filles suyuie, adorable & diuine,
Elle quitte la barque, & monte la Colline;
Tout luit à-l'entour d'elle, &, sur ses vestemens,
On ne voit que rubis, perles & diamans.
L'Armée à cet object de merueille est comblée;
Charles sent sa raison à cet object troublée;
Amaury le voyant nage dans le plaisir,
Et s'en promet la fin conforme à son desir.
Vers le Prince elle auance, auec l'air & le geste
D'vn esprit orgueilleux, & toutesfois modeste,
S'incline en l'abordant, &, d'vn ton radoucy,
Les yeux remplis d'amour, luy vient parler ainsi.
Monarque des François à qui le Ciel destine
L'honneur inesperé de l'Angloise ruine,
Et pour qui ce Royaume espuisé de soldats,
Reproduit, au besoin, tant, de cœurs & de bras;
Pour la noble Entreprise où la gloire t'engage,
Reçoy mon bras encore, & reçoy mon courage;
Ie suis Fille, il est vray: mais, en cet heureux temps,
Les Filles trouuent place, entre tes combatans.
I'en voy deuant mes yeux, & pres de ta personne,
Vne dont la vertu merite vne couronne,

Vne à qui iuſtement tes plus braues Guerriers
Cedent, ſans conteſter, le premier des lauriers.
Par cét exemple illuſtre, ardemment animée,
Du fond de mon Deſert, j'accours en ton Armée;
S'il falloit qu'vne Fille euſt ſoin de te venger,
Qui deuoit plus que moy d'vn tel ſoin ſe charger?
I'ay honte qu'en mon lieu cette ſainte Bergere
Ait briſé tes liens, & vaincu ta miſere;
I'ay honte que mon bras, de pudeur retenu,
Par ce bras eſtranger ait eſté preuenu.
Dans ce ſein bat vn cœur des grands actes capable,
Aux accidens du Sort vn cœur inebranſlable,
Vn cœur qui te reuere, & qui ſçaura perir,
Pourueu que ſon treſpas t'empeſche de mourir.
Elle joint à ces mots tout ce qu'elle a de charmes,
Et combat le Monarque auec toutes ſes armes;
Il en ſent les efforts, &, trop foible pour eux,
Se laiſſe rengager ſous le joug amoureux.
Amaury le remarque, &, pourſuyuant ſa trame,
Par ces termes adroits, vient accroiſtre ſa flame;
Dieu le veut, luy dit-il &, par ce ſecond Bras,
Confirme que ce Sexe eſt l'heur de tes Eſtats
Mais la Sainte, en horreur avant leur artifice,
Dit; Ah! n'abuſons point du Soleil de Iuſtice,
Ne prenons point en vain le Nom du Tout-puiſſant,
Et gardons deuant luy noſtre cœur innocent.
Charles, contente-toy de la grace celeſte:
Le ſecours que l'on t'offre, eſt vn ſecours funeſte;
Il ſeroit ta ruïne, & non pas ton appuy;
Betford de ta vertu triompheroit par luy.
Rejette ces appas, dont la douce puiſſance
Ne feroit qu'ammollir l'effort de ta vaillance,
Et commence par là de monſtrer aux Anglois,
Que tu peux tout ranger ſous tes Royales loix.

Le Ciel te le commande, &, si tu le mesprises,
Tu verras quels malheurs suyuront tes entrepriſes,
Tu verras quel destin ont reſerué les Cieux,
A ce brillant Objet qui t'ebloüit les yeux.
Beauté funeſte à tous, à toy-meſme funeſte,
Eſloigne de ce Camp ton agreable peſte,
Reporte en ton deſert tes doux enchantemens,!.
Et crains du Dieu vengeur les ſecrets iugemens.
Tandis que parle ainſi la magnanime Fille,
Vne rougeur de feu ſur ſon viſage brille;
Autour d'elle s'eſpand vne viue clarté;
Sa voix tonne, & chacun en eſt eſpouuanté.
Charles perd la parole, Amaury l'a perdüe,
L'imperieuſe Agnes ſe trouue confondüe,
Et l'eſpoir, tout à coup, *mourant dans leur eſprit*,
Y laiſſe ſucceder la honte & le depit.
Pour vn ſi ſaint diſcours, l'Ange amy de la Sainte,
A tous, remplit le cœur de reſpect & de crainte,
Par le Ciel, en ce choq, l'Enfer eſt ſurmonté,
Et la Beauté flechit deuant la Sainteté.
Agnes pleine d'aigreur rentre dans ſa galere,
Et jette au triſte Prince vn regard de colere,
Il s'en teſmoigne emeu, mais pour l'en diuertir,
La Sainte part ſoudain, & l'oblige à partir.
Vers l'attirail guerrier adroite elle le meine,
Il va triſte, mais ſage, & honteux de ſa peine,
Et s'armant de vigueur, afin de l'eſtouffer,
Croit qu'en bien combatant il en peut triompher.
L'implacable Ennemy du Seigneur de la terre,
Ialoux qu'en ſa main ſeule eclataſt le Tonnere,
Pour s'egaler à luy, par vn ſemblable dard,
Auoit cent fois en vain ſollicité ſon Art.
Son orgueil s'obſtina dans ce projet horrible,
Mais l'eſprouua touſiours à ſon Art impoſſible,

Et ne l'esperoit plus, quand vn heureux moment
Luy fit de ses desirs voir l'acomplissement.
Entre mille moyens de faire à l'Angleterre
Auoir enfin le prix de cette longue guerre,
Vniour, au plus profond de ses Antres souffreux,
S'offrit à sa pensée vn Instrument affreux.
Dans vn moule estendu d'argille espais & grasse,
De differens metaux il fondit vne masse,
La creusa, l'arrondit, &, par l'vn de ses bouts,
La fit propre à lancer le fer & les cailloux.
Par les plus noirs Demons il fabriqua la Poudre,
Qui deuoit allumer cette infernale Foudre,
Et qui, chassant son dard, par les airs, à grand bruit,
Tout obstacle opposé choque, ebranle & destruit.
Il restoit à l'Anglois, vainqueur dans les batailles,
De soumettre à son joug les Françoises murailles,
Cet Instrument pour luy fut alors inuenté,
C'est la Clef qui par force ouure toute Cité.
Sous l'habit d'vn Saxon, vne ardente Furie
Au triomphant Betford porta l'Artillerie,
Tel, du nouueau Tonnere, en ce temps, fut le nom,
Qu'on a changé depuis en celuy de Canon.
Tant que sur le François regna l'Ire diuine,
L'Estranger employant la terrible Machine,
Par tout se fit passage, & ne vit point de lieux
Capables d'arrester son cours victorieux.
Mais, quand le Ciel calmé voulut, par sa Clemence,
Retirer du tombeau la Françoise puissance,
Dans les mains du François vint l'Instrument fatal,
Inuenté contre luy, par le Monstre Infernal.
La Sainte en ce moment, pour esteindre la flamme,
Que le fragile Roy sent renaistre en son ame,
Le meine, où le Canon, par ses trouppes, gardé,
N'attend plus, pour seruir, que d'estre commandé.

Charles en conte cent, de grandeurs inegales,
En contemple la forme, en obſerue les bales,
Et dit, Auroit-on creu qu'armé d'vn tel ſecours,
Betford euſt veu ternir la gloire de ſes iours?
Il l'a veu cependant, luy repart la Pucelle,
Et l'Autheur de ſa honte eſt ton Peuple fidelle,
C'eſt luy, dont les efforts viennent de rendre vains
Ces foudres bruiſſans des Antres ſouſterains.
Mais du fameux Artus l'heroique vaillance
A le plus, entre tous merité de la France,
Ayant cherché la mort, pour ſon ſoulagement,
Bien que dans la diſgrace, & le baniſſement.
En ſa cauſe, grand Roy, j'implore ta juſtice,
Rens luy ta bienueillance, & ſouffre ſon ſeruice.
Amaury, de frayeur, bleſmit en l'eſcoutant;
Le Prince à ce diſcours reſpond au meſme inſtant.
Bien qu'Artus ſoit coupable, ô Fille magnanime,
Ie veux, ſi tu le veux, mettre en oubly ſon crime;
Ie veux eſtre pour luy de moy-meſme vainqueur,
Et veux que deſormais il ait part en mon cœur.
Ie conſens meſme encor qu'il ait part à ma gloire,
Lors qu'il pourra m'ayder à ſuyure ma victoire,
Et que des coups receus par le fer ennemy,
Son redoutable bras ſera bien raffermy.
Ie dois trop aux exploits produits par ta vaillance,
Pour faire à ton deſir la moindre reſiſtance;
Et qui peut à tes loix ſon throſne aſſujetir,
Peut bien en toute choſe, à tes vœux conſentir.
Du malheureux Artus la grace demandée
Eſtant par le Monarque à la Sainte accordée,
En termes genereux prononcés grauement,
Elle en monſtre ſa joye, & ſon reſſentiment.
Sur le declin du iour les bandes ſeparées
En leurs diuers quartiers s'en retournent ſerrées;

Tanneguy les rameine, & Charles, les quittant,
Du geſte & de la voix, s'en teſmoigne content.
Au plus creu de ſa tente apres il ſe retire,
Et dans ſa ſolitude en liberté ſouſpire ;
De ſa playe incurable il ſent la profondeur,
Et ſent renouueller ſon amoureuſe ardeur.
Amaury le regarde, &, ſouſpirant luy-meſme,
Monſtre de ſa douleur vne douleur extreme ;
Tous deux ſans mouuement, comme frappés des Cieux,
Tiennent la bouche cloſe & ſe parlent des yeux.
Le Monarque ſe couche, & ſa peine müette
Iuſques dans le repos, lagite & l'inquiète ;
Agnes, à ſa penſée eſtalant ſes attraits,
Plus que jamais l'eſchauffe, & l'engage en ſes rets.
Mais enfin par la grace, il eſtouffe ſa flamme,
Il briſe les liens, qui captiuoient ſon ame,
Et, deuant que le iour ait repeint l'horiſon,
Voir le diuin Soleil eclairer ſa raiſon.
Au Tertre il monte, & prie, &, durant ſa priere,
Sur les champs deſcouuerts la ieuneſſe guerriere,
D'vne egale chaleur bruſlant pour le depart,
De ſes diuers quartiers, ſe range à l'eſtandard.
Le Prince au Tout-puiſſant demande, auec des larmes,
Qu'il protege ſon Droit, qu'il beniſſe ſes armes,
Et vueille du Tyran, qui maiſtriſe ſon cœur,
Defendre ſa foibleſſe, & le rendre vainqueur.
Parmy cent longs ſouſpirs, d'vne voix gemiſſante,
Il repeta trois fois ſa priere feruente,
Et, recueillant en vn tous ſes penſers eſpars,
Vers le ſombre Orient arreſta ſes regards.
L'Archange valeureux, qui, par la Prouidence,
Eſt chargé de veiller au ſalut de la France,
Et qui, malgré Satan, malgré tous ſes Enfers,
Voit la Guerriere preſte à la tirer des fers ;

De la plus haute Sphere aux Plages les plus baſſes,
Vient fixer l'air mobile, en aſſembler des maſſes,
Les meſler, les vnir & s'en former vn corps,
Vuide par le dedans, & ſolide au dehors.
De la France abbatüe il luy donne l'image,
Il luy donne ſon air, luy donne ſon corſage,
Et, dans ſon caue ſein luy-meſme s'enfermant,
A ſes membres diuers donne le mouuement.
Charles, qui tient la veüe aux Aſtres attachée,
Bien que ſous l'onde encor l'Aurore ſoit cachée,
Dans l'eclatant milieu d'vn nüage enflammé,
Voit paroiſtre à ſes yeux vn Coloſſe animé:
Il le voit qui, vers luy, prend ſa route & s'abbaiſſe,
Sous l'aſpect glorieux d'vne antique Princeſſe,
En qui malgré les ans, l'auguſte majeſté,
Et reluit auec grace, & tient lieu de beauté.
Son front reſplendiſſoit, &, d'entre ſes paupieres,
Sortoient de vifs eclats, & d'ardentes lumieres;
En ondes ſur le col les cheueux luy flottoient,
Et les Lys ſur ſon chef en couronne eclatoient.
Mais cette meſme Fleur, ſeche & defigurée,
Languiſſoit ſur ſa robbe en lambeaux dechirée;
Sa main ne ſouſtenoit qu'vn demy Sceptre d'or,
Où la trace des Lys reſtoit à peine encor;
Et ſur ſon noble front ſe remarquoit emprainte,
Parmy beaucoup d'eſpoir, quelque ombrage de crainte.
L'Archange ſous ce voile, en s'abbaiſſant touſiours,
Aborde enfin le Prince, & luy tient ce diſcours.
Grand cœur, dont la vertu s'accroiſt par les obſtacles
Toy, pour qui Dieu n'aguere a fait tant de miracles;
Toy, que du Tout-puiſſant le vouloir abſolu,
A par grace, entre tous, pour ma franchiſe eleu;
Toy, dont les fermes bras, au beſoin ſecourables,
Vont eſtre le ſupport de mes iours miſerables;

Enfin, Toy que j'implore, & qui doit me venger
Des maux que j'ay souffert, sous le joug Estranger;
Viens, I vnique souhait de mon ame affligée,
Viens me tirer du gouffre, où le Sort m'a plongée,
Viens me rendre a moy-mesme, & ranger sous mes loix,
Le Bourguignon perfide, & le superbe Anglois.
Ie ne te diray point, pour disposer ton zele,
A faire vne entreprise, & si juste, & si belle,
Combien de grands motifs, de sujets differens,
Inuitent ta valeur à perdre mes Tyrans.
Tu me connois assez pour la France guerriere;
Tu sçais que c'est de moy que tu tiens la lumiere,
Que ie t'ay dans mon sein tendrement eleué,
Que de mille perils mes soins t'ont preserué,
Que tousiours constamment i'ay suyui ta fortune,
Que ta peine, auec toy, me fut tousiours commune,
Enfin, que i'ay tousiours, d'vn mouuement egal,
Fait mon bien de ton bien, & mon mal de ton mal.
Tu sçais que l'on adore, & sans idolatrie,
Celuy qui sçait mourir, en seruant sa patrie,
Que sa memoire est sainte, & qu'entre les mortels,
On accorde à son Nom l'encens & les autels.
Tu sçais que, de cent maux viuement poursuyuie,
Ie fonde, sur toy seul, tout l'espoir de ma vie,
Et que par ta tendresse, & par ta dureté,
Tu feras ma franchise, ou ma captiuité.
Ie ne viens point aussi, par vn recit funeste,
Emouuoir à pitié cette vertu celeste,
Emouuoir à fureur ce noble mouuement,
Qui preuient ma priere, & mon ressentiment.
Ie viens de tes bontés receuoir l'assistance,
Ie te viens assurer de ma reconnoissance,
Et te viens auertir par combien de trespas
Tu peux voir trauerser tes heroïques pas.

Mais tu cours, à ce mot, enflammé de colere ;
Espargnez, iuste Cieux, vne teste plus chere ;
Plustost que par vos traits ses beaux iours soient bornez,
Finissent par vos traits mes iours infortunez.
Ma teste à vostre foudre est seule reseruée ;
Si vous sauuez mon Fils, ie me croiray sauuée.
Arreste vn peu, mon Fils, modere ton ardeur,
Pese bien ton dessein, mesure sa grandeur,
Vnis en tes conseils le courage & l'addresse,
Oppose force à force, & finesse à finesse,
Et dans l'assaut des murs, dans le feu des combats,
Par ruse, & par effort, mets les Tyrans à bas.
Tous auis, tous moyens, te seront necessaires,
Tant se monstrent heureux tes cruels Aduersaires,
Tant, en leur perte mesme, ils font encore voir
De subtil artifice, & d'orgueilleux pouuoir.
Que si ton ieune cœur, à sa haute vaillance,
Peut joindre la conduitte & la perseuerance,
Et de ses passions estre victorieux,
Ie seray toute libre, & toy tout glorieux.
La terre à ta fortune auecque toy conspire,
L'Enfer ne choque plus ton legitime Empire,
Et le Ciel, en tes maux inflexible autresfois,
Maintenant à ton bien accommode ses loix.
Les decrets du Tres-haut enfin te sont propices,
D'vn pas de Conquerant marche sous leurs auspices ;
Ie ne vois plus d'obstacle à tes forces egal,
L'entrepriſe est venuë à son terme fatal,
Paris, lassé du joug, le secoüe, & t'implore,
Sur tous ses boulevards tes enseignes arbore,
Et, par l'ample chemin de ses murs demolis,
T'accompagne en triomphe au grand throsne des Lys.
Mais l'auenir m'emporte, & mon ame eclaircie
Connoist que ce discours n'est qu'vne Prophetie ;

Il eſt temps toutes fois, de l'aller accomplir;
Ce throſne, vuide encor, t'attend pour le remplir.
Allons, que tardons-nous? Icy l'Archange acheue,
Et dans le ſein de l'air, en meſme temps, s'eleue,
Vn long trait de lumiere à ſa ſuitte laiſſant,
Et, d'vn vol eſtendu, le chemin luy traçant.
Charles, plein de tranſport, deſcend alors, & crie;
I'en accepte l'augure, Allons chere Patrie;
Allons, reprend le Camp, & du creux des vallons,
Reſpondent cent Echos, Allons, Allons, Allons.
Le ſon en rejalit, au ſommet des montagnes,
Il ſe roüle, & s'eſpand, ſur les vaſtes campagnes,
La foreſt le repete, & le proche torrent,
Plus trouble & plus emeu, fuit en le murmurant.
Tout marche, & le ſoldat, en ſon ardeur extreme,
Rapidement vers Rheims ſe porte de luy-meſme;
On voit, comme à l'enuy, les drappeaux ondoyans,
Vers la ſainte Cité, d'eux meſmes ſe ployans;
Le cry des bataillons imite le tonnerre;
Leurs pas, plus ſourdement, font reſonner la terre;
La pouſſiere ſe leue, & compoſe vne nuit,
Qui du Camp diſparu ne laiſſe que le bruit.
Ainſi quand, au ſignal, l'importune barriere
Ouure aux barbes rangez le front de la carriere,
Et que le cris du peuple aux trompettes meſlez,
Pouſſent leurs ſons aigus aux lambris eſtoillez;
De la main auſſi-toſt ils partent tous enſemble,
Au battement des pieds le champ murmure & tremble;
On les voit s'eſloigner, & l'œil en les ſuyuant,
Moins viſte qu'eux, ſe laſſe, & les perd dans le vent.
Tout cede, tout fait joug à la terrible Armée,
Deuant ſes eſtandards vole la Renommée;
Charles iette, en ſon cours, l'effroy de toutes parts;
Les Villes n'ont, pour luy, ni portes, ni remparts.

De tous coſtez, en foule, on luy vient rendre hommage,
Cet empeſchement ſeul allentit ſon voyage ;
Chacun le reconnoiſt, chacun luy tend les bras,
Chacun s'offre à le ſuyure, au milieu des combats.
Philippes, entre tous, Philippes meſme enuoye,
Du ſuccez d'Orleans luy teſmoigner ſa joye,
A ſes Royales mains des palmes ſouhaiter,
Et d'vn futur accord les fondemens ietter.
Mais les Monſtres d'Enfer, dont la bande obſtinée,
Pour trauerſer le Sacre, eſt au Camp retournée,
Dans vn noir tourbillon, l'accompagnant touſiours,
Conſultent les moyens d'en affoiblir le cours.
Apres mille projets, leur profonde malice,
Enfin ſe determine au damnable artifice,
D'inſpirer au ſoldat le penſer libertin,
De faire, ſur ſa route, vn infame butin.
Des Cauernes d'horreur, qu'enferme le bas Monde,
La plus grande & plus noir eſt vne vrotte immonde,
Qui, couuant vne molle & piquante chaleer,
Sous ombre de plaiſir, n'enfante que douleur.
Cette Grotte formée, & de boüe, & de braiſe,
Du charnel Aſmodée eſt la ſale fournaiſe,
Où, dans vn feu cuyſant il forge des appas,
Qui, par de beaux ſentiers meinent l'homme au treſpas.
C'eſt luy qui ſeul au Camp cette fureur inſpire,
Ce n'eſt plus qu'à ce but que le François aſpire ;
Et rares ſont les cœurs, qui, d'vn ſi doux poiſon,
Puiſſent, par leur vertu, preſeruer leur raiſon.
Pour des Filles ſans honte, il fait naiſtre en leurs ames,
D'impudiques deſirs, & de laſciues flammes ;
Par ce venin charmant, le ſoldat empeſté
Court auec moins de force, & de legereté.
Du deſordre des ſiens la Pucelle indignée
Paſſe, de rang en rang, du Prince accompagnée,

BIBLIOTHEQUE TOULOUSE

Ecarte, d'vn clin d'œil, ces criminels objets,
Et de l'Esprit impur estouffe les projets.
Ainsi, quand le sommeil assoupit la Nature,
Les nocturnes Oyseaux, de malheureux augure,
Quittent leurs sombres toits, & d'vn long sifflement,
Viennent troubler le sein du venteux Element.
Mais à peine le iour rougit les bords du Gange,
Que la bande funeste en ses ombres se range;
L'Aurore en purge l'air, & sa viue clarté,
Par leur esloignement, luy rend la pureté.
Le terrible regard de la sainte Guerriere,
Redonne aux bataillons leur chasteté premiere;
A leur desreglement succede la pudeur,
Et leur cours recommence, auec la mesme ardeur.
Il n'est point de vaisseau, qui, d'vn cours plus rapide,
Raze les vastes champs de l'Empire liquide,
Lors que, dans tous ses masts, le Pilote sçauant,
Par pouppe a recueilly tout le souffle du vent.
Le Loin Fleuue profond, fauorable à leur course,
Retient ses claires eaux captiues dans sa source,
Laisse ecouler le reste, & par tout abbaissé,
Par tout deuient gueable & par tout est passé.
Ils laissent Montargis, & touiours gaignent terre,
La Fille les deuance, & va sommer Auxerre;
L'habitant luy promet d'admettre le François,
Et du Monarque armé reconnoistre les loix.
Elle en tire parole, & trauerse l'Yonne,
De frayeur à son nom la Prouince frissonne;
Tout redoute son bras, tout fremit à sa voix,
Et rien deuant ses yeux n'ose paroistre Anglois.
Elle obserue, par tout, la campagne semée
De charrois destinez aux besoins de l'Armée;
Elle voit, en tous lieux les diligens meusniers
De bleds nouueaux batus espuiser les greniers.

Sous

Sous le vent, & sous l'onde, elle voit cent machines
Changer les grains broyez en de blanches farines,
Et leur masse paistrie, à l'ayde du leuain,
Dans les fours embrasez se conuertit en pain.
Elle retourne alors, & sur vn pont fragile,
Trouue Charles qui passe, au dessous de la Ville,
Se reconnoist deceuë, & voit, au mesme instant,
Quelle ruse a sauué le parjure habitant.
Son Ange l'eclaircit, & descouure à son ame
Le pacte criminel, & le commerce infame,
Par qui, de son Ialoux le credit acheté
A le mur Auxerrois du passage exempté.
En ces termes, alors, au Prince elle s'addresse;
Quoy! des le premier pas monstrer de la foiblesse!
Souffrir que ce rempart soit fermé deuant toy,
Qu'il mespriſe ton Sceptre & te donne la loy!
Est-ce là donc l'essay de ce que tu peux faire?
Est-ce ainsi que ton bras force ton Aduersaire?
O toy, dont l'interest est toute la vertu,
D'vn conseil si fatal comment respondras-tu?
A ce reproche amer, à ce langage masle,
Le Prince deuient rouge, Amaury deuient pasle;
Ils ne repartent rien, & poursuyuant leur cours,
Laissent Sens à leur gauche, & s'auancent tousiours.
Le Camp, par le plus droit, prend la route de Troye,
La Sainte va deuant luy preparer la voye;
Mais son projet est vain, & ses pas superflus,
Elle somme la Place, & n'en a qu'vn refus.
Depite elle reuient, & du Roy mal contente,
Le trouue dans son throsne, au milieu de sa tente,
Au milieu de ses Chefs, par son ordre assemblez,
Pour redonner le calme à ses esprits troublez
Depuis qu'aux yeux de tous la vaillante Pucelle
Exposa d'Amaury le trafic infidelle,

Emporté de fureur, & de honte confus,
Il luy fit guerre ouuerte, & ne l'espargna plus.
La crainte de perir s'il eust feint dauantage,
Plus que iamais contre elle, enuenime sa rage;
Et, mettant sous les pieds, & iustice, & raison,
Sur elle, aupres du Prince, il vomit son poison.
Desormais, luy dit-il sans vne horrible offense,
Ie ne puis voir ta perte, & garder le silence;
Cette Fille insensée est l'escueil de ton sort;
Tu n'en dois ni n'en peux, attendre que la mort.
Sous vn cerueau leger, ta grandeur s'humilie,
Prenant, pour feu diuin, ce qui n'est que folie;
Et cet eclat qui brille en sa temerité,
Impose à ta sageſſe, & surprend ta bonté.
Ce n'est rien qu'vn Ardent, qui meine au precipice;
Il faut, si tu le suis, que ta gloire perisse;
Ah! dessile tes yeux, qu'vn nüage à couuerts,
Et voy deuant tes pas, cent abysmes ouuerts,
L'Enfer ces mots appuye, & leur force imprimée
Dans le sein des vieillards qui regissent l'Armée,
Corrompant, tout à coup, les plus sages esprits,
Rend la Fille, pour eux, vn objet de mespris.
Le Prince les conuoque en sa Royale tente,
Et demande remede au mal qui le tourmente;
Ils parlent tour à tour, & font egalement
De l'illustre Guerriere vn mauuais iugement.
Renaud graue Prelat, & par qui Charles meſme
Doit voir ceindre son front du sacré Diademe,
Non moins qu'eux infecté de l'infernal poison,
Dans la commune erreur, laisse aller sa raison.
Sur ce temps au Conseil arriue la Pucelle;
Tous, sans deliberer, se leuent deuant elle;
Ils se sentent forcés à ce iuste deuoir,
Et sa presence auguste à sur eux ce pouuoir.

D'vn faux eſpoir, dit-elle, on te vouloit repaiſtre,
Charles, le fier Troyen, te refuſe pour Maiſtre ;
De rentrer ſous tes loix en vain ie l'ay ſommé,
Dans ſa rebellion, l'Iniuſte eſt confirmé.
Et, voilà le beau fruit que nous produit Auxerre ;
Ce mur, donté par nous, euſt finy noſtre guerre ;
Ce mur, laiſſé par nous, prolonge nos trauaux,
O, que la ſoif de l'or nous couſtera de maux !
Renaud prend la parole, & dit, Braue Guerriere,
Qui nous as engagez dans cette aſpre carriere,
Tu nous dois pardonner, ſi nous ne croyons pas
Te deuoir faire en tout la regle de nos pas.
Nous craignons que le feu de ton zele celeſte,
A ce valeureux camp ne deuienne funeſte ;
Nous craignons que le feu de ta haute valeur,
N'attire ſur ton Roy quelque inſigne malheur.
L'Ennemy nous reſiſte & nous ferme la Seine,
Noſtre Canon ſe laſſe, & ne nous ſuit qu'à peine ;
On va voir, dans ces champs, nos drappeaux s'affamer,
Et, par vn ſi grand chaud, leur force conſumer.
A ces difficultez il n'eſt point de remede,
Il faut que, malgré nous, noſtre vertu leur cede ;
Nous tenterions les Cieux, les voulant ſurmonter,
Et nous les craignons trop, pour les vouloir tenter.
Il n'eſt point de ſalut, qu'en la retraitte pronte,
Nous mourrons autrement, & mourrons auec honte,
Nous auons aſſez fait d'auancer iuſqu'icy,
Du pouuoir des François l'Anglois eſt eclaircy.
Sans plus rien hazarder, conſeruons l'auantage,
Que l'Eſtat & le Roy doiuent à ton courage ;
Laiſſons là cette Troye imprenable à nos mains,
Et ceſſons de courir apres des ſonges vains.
Formons d'autres projets, prenons d'autres briſées,
Allons à noſtre but par des routes aiſées,

Allons meſme à Paris, ſi tes rares exploits
N'ont pas, ſous Orleans, aſſez vaincu l'Anglois.
Durant tout ce diſcours, la Fille impatiente
A peine à retenir ſa colere boüillante ;
Elle s'eſchappe enfin, & par vn grand eclat,
Releue ainſi l'erreur du timide Prelat.
Quoy ! ces laſches conſeils, honteux à la Couronne,
Mais plus honteux encore à celuy qui les donne,
Trouueront en ce lieu qui leur applaudira,
Et le Ciel offenſé, ſans foudres le verra.
Renaud qu'eſt deuenu ce cœur ſi magnanime ?
En cette occaſion ta foibleſſe eſt vn crime ;
De tous ces genereux, nul n'eſtoit plus que toy
Obligé par ſa charge, à n'auoir point d'effroy.
Dans ce que ta frayeur t'inſpire & nous propoſe,
Dieu te voit auiourd'huy deſerteur de ſa cauſe,
Deuant ſon tribunal dautant plus criminel,
Que tu dois accomplir le Sacre ſolennel.
Du criminel Anglois tu te rends le complice,
Tu repouſſes la France au bord du precipice,
Et, non moins que Betford, à Charles inhumain,
Tu luy fais retomber le Sceptre de la main.
L'art de mes Enuieux, & l'infernale flamme,
Ont porté leur venin, iuſqu'au fond de ton ame ;
Du ſentier de Iuſtice ils t'ont fait eſcarter,
Et de mon ſaint enuoy t'ont fait meſme douter.
Mais doute, ſi tu veux, apres tant de merueilles,
Demens tes propres yeux, & tes propres oreilles,
Dieu n'en eſt pas moins Dieu, ni ſon Oeuure Diuin
N'en ira pas moins viſte à ſon heureuſe fin.
Ces obſtacles puiſſans, qui troublent ta ſageſſe,
Ne pourront rendre vain l'effet de ma promeſſe ;
De tous mes Ennemis ie rompray les deſſeins,
Et, malgré les Enfers, mettray Charles dans Rheims.

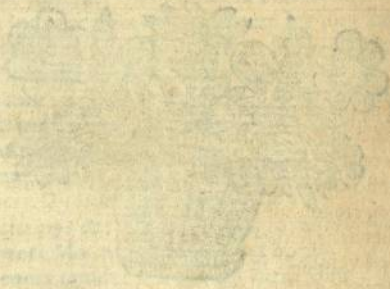
Ie veux qu'auant trois iours cette imprenable Troye
Craigne ſon bras vainqueur, & deuienne ſa proye ;
Sans canon, ſans aſſaut, ouy ie veux, dans trois iours,
Planter mon eſtandard au plus haut de ſes tours.
Le Prelat, à ces mots, demeure ſans replique,
Charles ſent rallumer ſon ardeur heroïque,
Gillon d'horreur friſſonne & de ſon Amaury
Voit auec deſeſpoir l'artifice pery.
Ainſi, lors que le Sud, des Monts de Barbarie,
Sur l'humide Element s'eſt lancé de furie,
Et que ſon moite ſouffle, aux plus tranquilles flots,
Iuſques ſous les rochers, a rauy le repos :
Si Thetis ſort de l'Onde, &, d'vne voix ſeuere,
A l'orgueilleux Autan teſmoigne ſa colere,
Il perd ſoudain l'haleine, & ne l'agite plus,
Eole s'en afflige, & demeure confus.
La Guerriere à l'inſtant, d'vn ſaint zele animée,
Vers le rebelle mur fait marcher ſon Armée.
Et le matin ſuyuant, des nombreux bataillons,
Non loin de ſes foſſez, dreſſe les pauillons.
Le Canon luy manquoit, mais, ſans le Canon meſme,
Elle veut l'emporter, par vn ſaint ſtratageme,
Son Ange le luy dicte, & la faueur des Cieux
En rend l'euenement vtile & glorieux.
Comme pour faire breche au moins fort de la Place,
Elle eleue en deux lieux vne double terrace,
La forme en batterie, & par ces deux trauaux,
Menace les remparts de deux puiſſans aſſauts.
L'Ange, afin de haſter la victoire promiſe,
De l'affreuſe terreur implore l'entremiſe,
Et, de la part du Ciel, la preſſe viuement
D'aller chez l'Ennemy ietter l'eſtonnement.
Inuiſible & rapide, elle prend ſa volée,
Et, parmy les Anglois adroitement coulée,

Leur fait voir dix canons, deçà, delà pointez,
Et prests à foudroyer les bouleuards tentez.
L'orgueil cede à l'effroy, dans ces ames altieres,
Elles n'esperent plus qu'en leurs seules prieres,
Renoncent à la guerre, & pour signe de paix,
Se monstrent sur leurs murs, sans piques & sans traits.
La Sainte, au Saint des Saints rend graces immortelles,
Par accord prend la Ville, & pardonne aux Rebelles;
L'Anglois est iusqu'à Sens seurement escorté,
L'habitant à son Roy iure fidelité.
Du progrés merueilleux le François, plein de joye,
Ne sçait s'il le doit croire, encore qu'il le voye;
La Fille en tous les cœurs redouble son credit,
Amaury le remarque, & demeure interdit.
Le Camp passe la Seine, & rien plus ne l'arreste,
Sans faire de combat, Charles fait sa conqueste,
Tous lieux luy sont ouuerts, tous murs luy sont liurez,
Et sont tous moins conquis, qu'ils ne sont deliurez.
Chalons, Place fidelle, & Chef de la Prouince,
Fait sortir tout son Peuple, au deuant de son Prince,
Et, d'vn zele enflammé l'appellant dans son sein,
Le confirme en l'espoir d'accomplir son dessein.
Le Monarque se loge au pied de la muraille,
Mais du Sacre Diuin le desir le trauaille,
Il bat aux champs des l'Aube, & desployant ses Corps,
De l'ondoyante Marne abandonne les bords.
Il va d'vn cours rapide, & s'auance vers l'aisne,
Son bras n'a plus que Rheims à tirer de la chaisne,
L'Angloise garnison tremble dans son rempart,
L'habitant se sousleue, & l'oblige au depart.
Le Camp suruient alors & guidé par la Sainte,
Entre en la Sainte Ville, & remplit son enceinte:
Mais pour ses murs estroits, il se trouue trop grand,
Et, sur les lieux voysins, ses brigades respand.

Ainſi, lors qu'vn ruiſſeau groſſi par vn orage,
Abriſe les rochers, qui bouchoient ſon paſſage,
Et, par mille degaſts dans ſon cours eſcumeux,
Aux deſpens des vallons eſt deuenu fameux ;
De deſtroit en deſtroit, s'il gaigne enfin la plaine,
Et n'eſt plus retenu que par vn peu d'arene,
Son flot impetüeux regorge ſur ſon lit,
Et, ſous ſes gros boüillons, la plaine enſeuelit.

Fin du Sixieſme Liure.





LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE.

LIVRE SEPTIESME.

PEndant ce temps Agnes, dans sa barque rentrée,
Et non moins de courroux que de douleur outrée,
Vouloit soudain quitter ce riuage odieux,
Quand l'espoir reprima son vouloir furieux.
Elle espere tousiours, & son ame hautaine,
Iusques dans le mespris, de confiance est pleine;
Elle est vaine, & se flatte, & d'instant en instant,
A ses pieds orgueilleux son Infidelle attend.
Mais la clarté s'esteint, & l'ombre passe toute,
Sans que du bel esquif Charles prenne la route;
La lumiere renaist, il laisse enfin ces lieux,
Et vers elle, en parlant, ne tourne pas les yeux.
Reconnoissant alors sa fortune cruelle,
Sa mortelle fureur deuient plus que mortelle;

Elle s'en prend aux siens, elle s'en prend au Roy,
Et se plaint d'Amaury, de Roger & de soy.
Son transport est sans borne, & sa rage est extreme,
Son vif ressentiment la met hors d'elle-mesme,
Elle parle, elle eclate, &, dans ses cris perçans,
A mots entrecouppez fait oüir ces accens.
Quel sanglant deshonneur, quelle iniure, dit-elle,
Vient de faire à mon Nom cet Esclaue rebelle?
Son desdain pouuoit-il estre plus solennel;
Son oubly pouuoit-il estre plus criminel?
Il m'a veuë à ses pieds humblement abaissée,
De ses pieds il m'a veuë indignement chassée,
Et par qui malheureuse? ô mes foibles attraits!
La voix d'vne Bergere à vos charmes desfaits.
Sa reuolte est publique, & son ame legere
A passé de mon joug au joug d'vne Bergere;
A sa honte, à ma honte, il a pû me laisser,
Il a pû de son cœur mon image effacer.
L'iniuste, l'inhumain pour couronner l'outage,
Sans me rien faire dire, a quitté ce riuage,
Sans chercher de pretexte à son manque de foy,
Et, ce qui passe tout, sans tourner l'œil vers moy.
Vengeance, ma Beauté, c'est à toy qu'est l'offense,
A toy d'vn tel affront appartient la vengeance;
Arme tout l'Vniuers contre cet Inconstant.
La, son aspre douleur l'arreste en sanglotant.
Ainsi lors que la terre en ses cauernes creuses,
Sent la flamme s'esprendre à ses veines souffreuses,
Et qu'en vn lieu contraint vn grand embrasement
Lutte contre le poids du massif Element;
Son sein mugit d'abord, & les Peuples estonne,
Puis, en se soulleuant, sous leurs pas tremble & tonne,
Et n'appaise son bruit, que quand les feux couuerts
Enfin se sont fait iour, par les monts entr'ouuerts.

A ſon aſpre infortune Agnes ſonge & reſonge,
Au milieu du courroux l'ambition la ronge ;
Elle veut la vengeance, & ne veut pourtant pas
De ſon Royal Coupable auancer le treſpas.
Mais ie puis me venger dit-elle, vn peu calmée,
Sans deſtruire l'Ingrat, dont ie veux eſtre aymée,
Ie puis punir le crime & par ſon chaſtiment
Ranger le criminel ſous mon commandement.
S'il me creut, pour ſon bien trop foible de courage,
Qu'il m'eſprouue auiourd'huy forte pour ſon dommage,
Que mon inimitié le rengage à m'aymer,
Et que, par ſes malheurs, il me ſçache eſtimer.
Faiſons de ſa Pucelle auorter l'entrepriſe,
Eſtouffons la valeur qui fait qu'on nous meſpriſe ;
Rendons vains ſes efforts, rendons ſes projets vains,
Et, ſur leur grand debris, eleuons nos deſſeins.
Il faut du Bourguignon, enchanté par mes charmes,
Reſſuſciter l'ardeur, & commander les armes ;
Pour moy ſeul il reſpire, & l'vn de mes regards
Le portera, ſans peine, aux plus mortels hazards.
Pour moy, deuſt-il choquer, & le Ciel, & la terre,
Ce magnanime cœur à tous fera la guerre ;
Mais plus qu'à tous encore, à ce Guerrier fatal,
Qui fit meurtrir ſon Pere, & qui fut ſon Riual.
Cette main en tous lieux triomphante & maiſtreſſe,
Sera de mon affront l'illuſtre vengereſſe,
Et, ſecondant mes yeux, ſeruira d'inſtrument,
Pour remettre en mes fers mon fugitif Amant.
Allons de ce Heros implorer l'aſſiſtance,
Et receuoir, par luy, le Sceptre de la France ;
Ne m'en deſtourne point, importune Raiſon,
Tes timides conſeils ne ſont plus de ſaiſon.
Le ſort en eſt jetté, mourons ou viuons Reyne.
A l'inſtant elle part, l'ancre quitte l'arene,

Aux deuoirs du vaisseau le marinier est pront,
Et le vent, à souhait, le pousse contremont.
Orleans au leuer des premieres estoilles,
Voit couler, sous ses murs, les flamboyantes voiles,
Croit la barque vn Dragon, & par son vol ardent,
Se iuge menacé d'vn sinistre accident.
A peine le Soleil les ombres illumine,
Que sur la riue gauche, au pied d'vne colline,
Agnes se fait descendre, & sa douce clarté
Illumine à l'enuy le bord inhabité.
Apres elle on descend, au moite sein de l'herbe,
Vn Char brillant, pompeux, magnifique & superbe,
Pour ses doux promenoirs autresfois fabriqué,
Maintenant pour la guerre à sa suitte embarqué.
Le corps en est de cedre, & sa noble structure
D'vn grand & large throsne imite la figure,
Bas deuant, haut derriere, auec art trauaillé,
Et, par tout le dehors, en diamans taillé.
En forme d'eschiquier, leurs pointes compassées,
Luysent d'or & d'argent, par ordre entrelacées,
Et, quand l'Astre du iour de ses rayons les bat,
L'vne à l'enuy de l'autre, accroissent leur eclat.
Le dedans est couuert d'vne pourpre enflammée,
De fleurs d'or & d'argent en eschiquier semée,
Et son grand Ciel de pourpre, en eschiquier encor,
Est semé, pres à pres, de fleurs d'argent & d'or.
Deux caualles, de taille entre mille egalées,
Par tout, sur vn fonds blanc, de iaune pommelées,
Tiennent le court timon, entre elles arresté,
D'or & d'argent, par tout, à quarreaux marqueté.
De ces riches metaux, mais en legeres chaisnes,
Furent forgez leurs traits, leurs harnois & leurs resnes,
Et le mors escumeux, par leurs bouches rongé,
De ces mesmes metaux fut encore forgé.

Le belle assise au Char, prend les guides sonnantes ;
A sa teste est Roger, sous des armes brillantes ;
Ses Femmes & sa Suitte, autour d'elle à cheual,
Pour commencer leur course, attendent le signal.
Elle part, & soudain la trouppe fauorite
S'auance vers le haut, & le riuage quitte ;
Sous le Char, en montant, s'adoucit le chemin,
Et l'air s'epure au feu d'vn Objet si diuin.
Tel paroist le Soleil, lors que, du sein de l'Onde,
Il vient, sur vn Char d'or, rendre le iour au Monde,
Et, vers le haut des Cieux, met ses ardens cheuaux
Dans la route, où d'Alcide eclatent les trauaux.
Non loin, deuant ses pas, va le Phosphore, & brille ;
Des Heures, à ses flancs, court l'egale famille ;
Les Zephyrs, sous ses pieds, font naistre mille fleurs,
Et le Ciel se repeint de ses viues couleurs.
Agnes en cette pompe, au trauers de la France,
Chés le Prince irrité va chercher sa vengeance ;
Elle sçait quel sujet l'a fait perdre à l'Anglois,
Elle sçait sa retraitte, & va droit à son bois.
Vn si rare attirail, vne beauté si rare,
Et surprend, & rauit le cœur le plus barbare ;
Tous s'imaginent voir vne Diuinité,
Et leur estonnement produit sa seureté.
Philippes, au plus creux d'vne grotte sauuage,
Profondement, alors, resuoit à son outrage,
Et de l'altier Anglois l'equitable malheur,
Auec quelque plaisir, consoloit sa douleur.
Orleans à tel point occupoit sa pensée,
Que la mort de son Pere en sembloit effacée ;
Et, pour rendre l'outrage à l'outrageux Betford,
Il auoit imploré l'Autheur de cette mort.
Il l'imploroit encore, & de son assistance
Attendoit la promesse, auec impatience,

Lors qu'vn ſon brüiſſant, d'hommes & de cheuaux,
Retira ſon eſprit du penſer de ſes maux.
Il ſort du fond de l'antre, & ſa veüe eſt ſurpriſe
A l'aſpect de ces yeux dont l'eclat le maiſtriſe;
Il demeure interdit en voyant la Beauté,
Qui fait ſon infortune & ſa felicité.
Cet Objet merueilleux, & le charme, & l'eſtonne;
Il s'enflamme à le voir à le voir il friſſonne;
L'amour & le reſpect l'agitent tour à tour;
Le reſpect toutesfois cede enfin à l'amour.
Vers la Belle il s'auance & ſe proſterne en terre;
Elle ſort du beau Char, & des deux bras le ſerre;
Il veut baiſer ſes pieds; elle n'y conſent pas;
Mais ſe plaiſt dans l'effet de ſes puiſſans appas.
En releuant le Prince; Il eſt iuſte, dit-elle,
Que ie ſois bien-faiſante à qui me fut fidelle,
Et que tant de deuoirs, ſi noblement rendus,
Trouuent leur recompenſe, & ne ſoient pas perdus.
Ie viens à ton beſoin ſacrifier ma vie,
Et ſeruir de mon bras le bras qui m'a ſeruie,
Ie m'en viens, contre tous, prendre tes intereſts,
Et ie viens de mes dards fortifier tes traits.
Maintenant qu'aux drappeaux de France & d'Angleterre
Ton magnanime cœur a declaré la guerre,
Qui t'ayme, ſans feintiſe, & te garde ſa foy,
Doit courir à ton ayde, & ſe ranger vers toy.
Ouy, j'ay pour toy, grand Prince, vn amour veritable,
Le tien m'oblige ſeul, & ſeul m'eſt agreable
Ie ſuis impitoyable à mes autres Amans,
Et n'ay, que pour toy ſeul, de tendres ſentimens.
Charles, ton grand Riual, pour qui ta fantaiſie
A le plus, entre tous, conceu de jalouſie,
Ne fut chery de moy, que par ambition,
Et toy, tu ne le fus, que par affection.

Ie n'eſtimay de luy, que ſa ſeule Couronne,
Ie n'eſtimay de toy que ta ſeule perſonne,
Tes reſpects, ta douceur, & ce feu violent
Que ton deſeſpoir meſme a touſiours veu bruſlant.
A ces mots, ſans parler, le Bourguignon ſouſpire,
Et laiſſe dans ſes yeux paroiſtre vn feint ſouſrire;
Agnes iuge qu'il doute, à voir cette action,
Et, d'vn art plus adroit, ſuit ſon intention.
Tu balances, dit-elle & tu n'eſt pas ſans crainte,
Que, ſous ce vray diſcours, ne ſe cache vne feinte;
Ce diſcours toutesfois eſt ſans deguiſement,
Et ne tend point de piege à ton clair iugement.
Sur le bruit que l'Anglois, par ſa folle arrogance,
Auoit à ſon Party fait perdre ta vaillance,
Ie quittay mon repos, & courus vers ce Roy,
Dans l'vnique deſſein de le rejoindre à toy
I'eſſayay de l'induire à rechercher ton ayde,
Et faire de ton bras ſon glorieux remede;
Mais, loüant ta vertu ie choquay ſon eſprit,
L'ingrat, me iugeant tienne, en conceut du depit.
De ſa Bergere, alors, i'eſprouuay la manie,
Et fus du Camp par elle, indignement bannie;
Il le vit, le ſouffrit, & d'vn mot ſeulement,
Ne rendit pas plus dous vn ſi dur traitement.
L'ingrat m'a meſpriſée, & moy ie le meſpriſe,
Il ne vaut pas qu'Agnes regne ſur ſa franchiſe;
Ses hommages, à tort, furent par moy ſoufferts,
Vn Eſclaue ſi laſche a fait honte à mes fers.
Ie conſens qu'il demeure à ſon Enchantereſſe,
Eſclaue digne eu tout d'vne telle Maiſtreſſe,
Et me range vers toy, qui peux ſeul te vanter,
De m'auoir pour Maiſtreſſe, & de me meriter.
Mon bras vient, contre tous, embraſſer ta querelle
Vient combattre Berford, Charles, & ſa Pucelle,

Et, te vengeant de tous, m'aquiter enuers toy,
De tout ce que ie dois à ta conſtante foy.
Ce langage flatteur, cette beauté ſupreme,
Reſpandent en ſon ame vne douceur extreme;
Tout entier à la Belle il ſe laiſſe occuper,
Et, s'aueuglant luy-meſme, il l'ayde à le tromper.
Comme vers l'Occident, ſur la coſte barbare,
Que l'immenſe Thetis de nos coſtes ſepare,
Quand le Marchand deſploye, aux nouueaux Indiens,
Le different amas de ſes fragiles biens;
Ces Peuples, ebloüis de la clarté du verre,
Pour luy de vrays threſors appauuriſſent leur terre,
Et, de ce faux threſor leurs ſens preoccupez,
Eux meſmes, pour l'auoir, veulent eſtre trompez.
Sa raiſon vainement taſche à le mettre en doute,
Ce n'eſt plus ſa raiſon, c'eſt Agnes qu'il eſcoute;
Du Roy, de la Guerriere, il s'eſtoit tout promis,
Mais, puis qu'Agnes l'ordonne, ils ſont ſes ennemis.
Il ſuffit que la Belle, Amante & fauorable,
A ſon puiſſant Riual le iuge preferable,
Et pour donter enſemble, & Charles, & Betford,
Pourueu qu'elle l'aſſiſte, il ſe croit aſſez fort.
O Beauté, luy dit-il, vnique, & ſans exemple,
Terreſtre Deité, dont mon cœur eſt le temple,
Ie fais de ton deſir ma ſouueraine loy,
Ie te reuere ſeule, & n'ay d'yeux que pour toy.
Que Charles te deſdaigne, ou que tu le hayſſes,
Contre luy deſormais ie te dois mes ſeruices,
Et, quelque grand bonheur qu'il me puſt apporter,
S'il eſt mal auec toy, ie le dois rejetter.
Quoy que, deshonnoré par vne indigne offenſe,
I'euſſe mis en ſon bras l'eſpoir de ma vengeance,
Pluſtoſt qu'à ſa valeur maintenant recourir,
I'ayme mieux voir encor ma vengeance perir.

I'ayme mieux qu'vn affront terniſſe ma memoire,
Ie n'eglige l'honneur, ie renonce à la gloire,
De toy, ie fais ma gloire, & ie fais mon honneur,
Et, ſur toy ſeulement, j'eſtablis mon bonheur.
Allons où tu voudras, ie ſuis preſt à te ſuyure,
C'eſt viure dans l'honneur, que dans ta grace viure,
C'eſt eſtre bien vengé, que de la poſſeder,
A ce noble intereſt, tout autre doit ceder.
Si ie ſuis animé de tes celeſtes charmes,
Ie puis, par mon bras ſeul, faire craindre mes armes,
Ie puis, par mon bras ſeul, & par mon ſeul effort,
De Charles me venger ne venger de Betford.
De ſon pouuoir ſupreme Agnes ſe glorifie,
Et deſormais du Sort la puiſſance deſfie,
Son eſclat qui s'accroiſt, par ſon contentement,
Du braſier de Philippe accroiſt l'embraſement.
Au throſne du beau Char alors monte la Belle,
Et contraint ſon Amant d'y monter auec elle,
L'Eſclaue icy triomphe, aupres de ſon vainqueur,
Et la joye en ſes yeux regorge de ſon cœur.
Le Char brillant arriue au Palais ſolitaire,
Que des-ja l'ombre vaine occupoit l'hemiſphere,
Agnes lance, par tout, des rayons & des feux,
Et ſon corps, parmy l'ombre, eſt vn corps lumineux.
Marie, au premier bruit, vers la porte s'auance,
De ce Char radieux voit la magnificence,
Reconnoiſt la Beauté, qu'idolatre la Cour,
Et ne ſçait qui l'ameine, en ce triſte ſejour.
Elle, qui ſur ſon front deſcouure ſa penſée,
Flateuſement l'aborde, & l'ayant embraſſée,
En l'eſtat, luy dit-elle, où ſont reduits mes jours,
Ie viens de ce Heros implorer le ſecours.
D'vn Monſtre des Enfers, plein d'orgueil & de rage,
A qui le foible Roy rend vn ſeruile hommage,

Ie fuis la violence, & cherche, en ce desert,
Vn refuge assuré, qui m'en mette à couuert.
Charles, comme Dunois, adore la Furie,
Qui regne dans son Camp, & destruit sa Patrie,
Et l'Ingrat sans honneur, quand ie viens l'assister,
A ses yeux, deuant tous m'en souffre mal-traiter.
Nous sommes aujourd'huy compagnes de misere,
Rebut de nos Amans, joüet de leur Megere;
Et ce mal, toutesfois, se conuertit en bien,
Puis que le Sort nous donne vn si ferme soustien.
S'il nous falloit tomber en ces mains genereuses,
Ce fut nostre bonheur que d'estre malheureuses;
Ouy, pour guerir le mal qui nous met aux abois,
Philippes vaut mieux seul, que Charles, ni Dunois.
Le Prince, par ces mots, sent son ame flattée;
La Princesse en rougit, & s'en monstre irritée;
Elle baisse la veüe, &, changeant de propos,
Ciuilement l'inuite à prendre du repos.
Puis dans son logement sans suitte retirée,
Elle retourne aux soins; dont elle est deuorée,
Elle retourne aux pleurs, que son cher Inconstant
Luy fait, sur son beau sein, couler à chaque instant.
Mais ne pouuant haïr cet aymable Infidelle,
Et sa haute valeur luy semblant touſiours belle,
Pour le trouuer sans crime, elle veut s'abuser,
Ou, du moins, de son crime essaye à l'excuser.
Il paroist criminel, dit-elle en sa pensée;
Si toutesfois vn sort a sa raison blessée,
A quoy que l'ait porté le trouble de ses sens,
Les maux qu'il a commis sont des maux innocens.
L'Enchantereſſe, à tous, fait manquer de parole;
Le malheur general mon desastre console;
Dunois, par sortilege a mes fers arraché,
Offense, sans offense, & peche, sans peché.

Que si, pour me l'oster, ses veritables charmes,
N'estoient rien que l'eclat de la gloire des armes ;
Ainsi qu'elle, aujourd'huy reuestant le harnois,
Puis-je pas, à mon tour, luy rauir mon Dunois,
Si le courage seul l'attache à la Sorciere,
Il peut abandonner Guerriere pour Guerriere,
L'abandonner pour moy quand vn illustre sang
L'auroit mesme eleuée à l'honneur de mon rang.
Endosse donc le fer, & t'en cours au volage ;
Ton cœur, pour les combats, n'a que trop de courage,
Et si ton bras est foible, Amour, qui ne l'est pas,
Le sçaura rendre propre à donner le trespas.
Ah! folle qu'as-tu dit? quelle indigne pensée
Inspire à ta vertu ta fureur insensée?
Oublier ton deuoir, pour suyure ton amour!
Changer, au bruit d'vn Camp, la paix de ce sejour!
Courir apres vn homme, en homme deguisée!
Exposer ta conduitte à l'humaine risée!
Violer la pudeur! Non, non, plustost mourir,
Qu'à ce honteux remede, en tes maux, recourir.
Plustost ce Fugitif demeure à l'Inhumaine,
Qui, pour le captiuer, l'a tiré de ta chaisne ;
Pour toy, ce grand Esclaue est vn bien sans egal ;
Mais ne l'achete point, au prix d'vn si grand mal.
Au fort de son ardeur, & dans sa resuerie,
Ainsi parle, en pleurant, la pudique Marie ;
Ainsi, vers son Dunois, son desir emporté,
En faueur de sa gloire, est par elle arresté.
Telle part, quelquesfois, vne Lionne ardente,
Pour sauuer le Lion, dont elle fut Amante ;
Quand, au piege tendu le Negre l'ayant pris,
A l'infaillible mort le conduit, à grands cris ;
Puis tournant sa pensée aux petits de son antre,
De leur danger emeüe, aussi-tost elle y rentre ;

Ses tendres sentimens durent peu my-partis,
Vne amour cede à l'autre, & l'Amant aux perils.
Sur son lit, à la fin se jette la Princesse;
Elle est triste & la nuit augmente sa tristesse;
Le sommeil vient, en suitte, assoupir ses douleurs;
Le sommeil, toutesfois, ne seche pas ses pleurs.
Mais à peine le front de l'Aurore vermeille
Se degage des flots, & le Monde resueille,
Que, par vn souuenir plus qu'aucun douloureux,
Philippes sent troubler son estat bienheureux.
Son cœur sent reuenir la fatale journée,
Où son Pere acheua sa triste destinée;
Lors que, sous Montereau, le vengeur Du Chastel,
Aux Manes de LOVYS, l'offrit d'vn coup mortel.
Ce Iour, marqué d'vn sang illustre & miserable,
Luy fut tousiours amer, & tousiours venerable,
Et tousiours, chaque année, en ce mur criminel,
Luy vit moüiller de pleurs le tombeau paternel.
Aussi, bien, qu'on ce bois sa flamme le retienne,
Il ne peut negliger sa coustume ancienne;
Pour ce pieux office, il resout de partir,
Le propose à la Belle, & l'y fait consentir.
Tout le iour, cependant, aupres d'elle il demeure,
Et le iour, quoy que long, luy dure moins qu'vne heure;
Il passe la nuit mesme, en son cher entretien;
Puis la quitte, & s'appreste à ce deuoir Chrestien.
Il Part enfin, mais tard, & non sans violence;
Auec le lent Soleil, lentement il s'auance,
Voit Montereau de loin &, marchant vers ses tours,
N'y borne qu'à la nuit la lenteur de son cours,
Il va, d'vn pas douteux, à l'antique Chapelle,
Qui garde du vieux Duc la despoüille mortelle,
Passe en la noire Caue, hostesse du cercüeil,
Et fremit à l'aspect de son lugubre deüil.

De vingt flambeaux noircis la fumeuſe lumiere,
Sur vingt chandeliers noirs, enuironne la biere ;
Vn grand drap noir la cache, &, par tout abaiſſé,
A d'vne blanche Croix ſon milieu trauersé.
Le marbre qui la porte eſt de couleur obſcure,
Obſcurs ſont les piliers, qui forment ſa cloſture,
Et les bras, qui, par tout, ſortent du ſombre mur,
Ainſi que les piliers, ſont de metal obſcur.
L'Horreur, comme en ſon Antre, en cette Grotte habite,
Et les cœurs les plus gais, à la triſteſſe inuite ;
Philippes, des le ſueil, auant que d'y paſſer,
Sent, de la teſte aux pieds, tous ſes membres glacer.
Remply d'vn plus grand trouble, il entre en la Cauerne,
Au terrible Sepulchre, à l'abord ſe proſterne,
Et par cent vœux ardens, pour les malheureux os,
Demande à l'Eternel la paix & le repos.
Mais, ô ſurpriſe eſtrange ! au fort de ſa priere,
Il voit fendre le drap, il voit fendre la biere,
Et, par vn lent, effort de ſon Pere meurtry,
Il voit leuer tout droit le corps ſec & fleſtry.
Du tranchant coutelas, qui le rauit au Monde,
Il porte, & monſtre encor la bleſſure profonde,
Et d'vn liuide ſang, autour d'elle caillé,
A le front ſpacieux affreuſement ſoüillé.
Le Prince plus emeu, plus tremblant & plus bleſme,
Sent le poil ſur ſon chef, ſe dreſſer de luy-meſme,
Sent vn nouueau glaçon, par ſes veines, courir,
Et ſent ſa voix naiſſante, en ſa gorge, mourir.
Le corps parle, & ces mots à Philippes addreſſe ;
Ame à ton Pere ingrate, à ta gloire traiſtreſſe,
De qui l'infame crime, à ma cendre odieux,
Pour te le reptocher, me rappelle en ces lieux ;
Qu'eſt-ce que ton depit, à ta honte, projette?
Veux-tu donques laiſſer ma vengeance imparfaitte?

Veux-tu donc aujourd'huy laiſſer, ſans chaſtiment,
L'Inhumain, dont le fer m'a mis au monument?
Ie dis peu; mon Meurtrier, par ta propre aſſiſtance,
Se verra-t'il aſſis au throſne de la France?
Ce barbare ennemy des plus auguſtes loix,
Par ta propre valeur, dontera-t'il l'Anglois?
Pour venger, ſur Betford, vne offenſe legere,
Prendras-tu le party du bourreau de ton Pere?
Pour deſtruire Betford, qui, vengeant mon treſpas,
A ſi bien ſaccagé ſes floriſſants Eſtats.
Mais non, à l'Aſſaſſin tu n'es plus fauorable;
Tu veux à ton Agnes immoler le coupable,
Et la voix d'vne femme a ſeule eu ce pouuoir,
Que la voix de mon ſang auroit deu ſeule auoir.
Toutesfois, pour haïr ce Monſtre ſanguinaire,
Au genereux Betford tu n'es pas moins contraire;
Tu ne l'en hais pas moins & ton aigre courroux
Se le propoſe encor, pour objet de ſes coups.
Ton coutroux, cependant, deſpourueu de prudence,
Rüine ton deſſein, rüine ma vengeance,
Et t'empeſche de voir, que, pour venger ma mort,
Ton bras eſt impuiſſant, ſans le bras de Betford.
Tu ne ſçaurois ſans luy gaigner cette victoire;
Les Deſtins à ſa foudre en reſeruent la gloire,
Quel trouble frenetique, & quelle folle erreur,
Contre ton ſecours propre anime ta fureur?
Venge donques par luy, noſtre injure commune,
Ranime par ſes faits ta mourante fortune,
Il ne te le faudra ni chercher, ni flatter,
A tes pieds, de luy-meſme, il viendra ſe jetter.
Reçoy le, & condeſcens à ſon humble requeſte,
Sinon, le juſte Ciel cent ſupplices t'appreſte,
Et mon ombre irritée, auec plus d'vn flambeau,
Sans ceſſe, te ſuyura, juſques dans le tombeau.

Le chef de ces Esprits, que le Roy des Tenebres
Fait errer à l'entour des demeures funebres
Pour ramener Philippe au malheureux Betford,
Tira ce corps sanglant du pouuoir de la Mort.
Ce fut luy qui fendit & son drap & sa biere,
Luy qui força ses yeux à reuoir la lumiere,
Luy qui, pour le dresser, lentement l'ebransla,
Et luy qui par sa bouche au Bourguignon parla.
Au corps, en finissant, il referme la bouche,
Et, dans le noir cercüeil, lentement le recouche,
Le Prince veut respondre, & se trouue sans voix,
Mais desiors, en son cœur, se rejoint à l'Anglois,
Puis il sort, pasle & froid, de la Grotte funeste,
Fait lire en ses regards sa terreur manifeste,
Et soit dans son silence, ou dans son action,
De ses sens agités monstre l'emotion.
La nuit, qui dure encor, l'entretien en ce trouble,
Il court, & sa frayeur, en courant, se redouble,
Il voit tousiours son Pere vn tison dans la main,
L'incitant à venger son trespas inhumain,
Il le voit, il l'entend, & haste son voyage,
Pressé par cet aspect, pressé par ce langage,
Au gré de son effroy son cheual paroist lent,
Des talons il le serre, & s'esloigne en volant.
Ainsi lors qu'vne Biche ardemment poursuyuie
Des mastins acharnés, contre sa foible vie,
Vers vn bois, dont les fort ne peuuent se percer,
Court, & semble, en courant, les vents mesme passer,
Bien qu'aux chiens eschappée elle n'ait rien à craindre,
Elle les croit pourtant, tousiours prests à l'atteindre,
Pense tousiours les voir, les entendre tousiours,
Et tousiours, sans besoin, precipite son cours.
Au temps que le Soleil commence à luire au monde,
Ce triste Prince arriue à la Foreſt profonde.

Et redoublant son vol, parmy l'ombrage frais,
Vers le milieu du iour arriue au beau Palais.
Sous le portail sublime, il voit, à la descente,
Betford qui, passe & froid, deuant luy se presente,
Qui deuant luy s'incline, & desormais sousmis,
L'inuoque à son secours, contre ses ennemis.
Philippes, luy dit-il, i'ay tort, & ie l'auoüe,
Le Sort m'a justement mis au bas de sa roüe,
Que peux-tu vouloir plus, voyant l'ingrat Betford,
Embrassant tes genoux, auoüer qu'il a tort?
Ie ne m'excuse point, ie reconnois ma faute,
Il falloit mieux traitter vne vertu si haute,
Il falloit qu'Orleans deuinst, au moins, le prix
Du bienfait, par qui seul ie regne dans Paris.
Mais le Sort t'a vengé de ma mesconnoissance,
M'apprenant que toy seul fais toute ma puissance,
I'ay commis vne erreur digne de mille morts,
Mais mon cœur la repare, auec mille remors.
Pour elle, accepte, encor tout ce que l'Angleterre
A conquis sur la France en cette longue guerre,
Ce present glorieux que ie te viens offrir,
Egale bien le tort que ie t'ay fait souffrir.
Ie te l'offre sans feinte, & l'offre est assez grande,
Dans la Royale Ville en ma place commande,
Ie t'y veux obeïr, i'y veux suyure tes loix,
Pourueu que ton bras m'ayde à releuer l'Anglois.
Que si, par ton courroux, tu permets qu'on l'opprime,
Sa vertu portera la peyne de mon crime,
Et, tombant sous le joug, par ton delaissement,
De ta captiuité deuiendra l'instrument.
La Race, que ta Sœur à ma couche a donnée,
Qu'à de si grands exploits les Cieux ont destinée,
Qui doit monter au throsne, & regner en ces lieux,
Verra faillir, par toy, les promesses des Cieux.

Enfin ce Pere illustre, autheur de ta naissance,
Ton Pere d'origine & le mien d'alliance,
Vena son interest, par son Fils, negligé,
Et, par son Successeur, se verra mal vengé.
Sur ce dernier sujet, Betford alloit s'estendre,
Incertain du succes qu'il en deuoit attendre,
Mais, sans luy donner temps de suyure son propos,
Le Prince l'interromp, & luy parle en ces mots,
Ie me rens, non a toy, mais à sa voix secrette,
Qui me sonne dans l'ame, & vers toy me rejette,
A sauuer les Anglois, malgré moy, ie consens,
Et veux bien oublier qu'ils sont mesconnoissans
Rejoignons, ie le veux, nos conseils & nos armes,
Que la France retourne à ses premieres larmes,
Que Charles de Betford ait assez triomphé,
Et qu'il voye, en naissant son espoir estouffé.
Betford à ce discours, est transporté de joye,
Son orgueil humblement, sous Philippes, se ploye,
Il luy presse les mains, luy serre les genoux,
Et, par cent mots flateurs, ammolit son courroux.
Le Bourguignon, pour luy, sent desarmer sa haine,
Et desormais plus doux, en sa chambre le meine,
Ils s'y renferment seuls, & pensent meurement
Aux moyens de refaire vn puissant armement.
Ils resoluent enfin d'aller, pour leurs leuées,
L'vn, aux Terres du Nort par la Seine abreuuées,
L'autre, aux humides Champs vers la mer, abbaissez,
Du Rhein & de l'Escaut enceints & trauersez.
Betford part au moment, & court la Normandie,
Reschauffe en tous les cœurs la vertu refroidie,
Bataillons, escadrons, soudain de toutes parts,
Marchent sous ses drappeaux, & sous ses estandards.
Philippes veut partir, mais, charmé de la Belle,
Sans vn puissant effort, ne peut s'esloigner d'elle,

Il veut, en mesme temps, partir & demeurer,
Et se sent, vers deux lieux, en mesme temps, tirer.
Tel, entre deux Aymans, d'vne force pareille,
Le fer, comme animé, de son choix se conseille,
Et, par ce double attrait egalement tenté,
Ne sçauroit se resoudre, & demeure arresté.
Le Prince enfin maistrise, & sa flamme, & sa peine,
Il quitte son sejour, & passe chez sa Reyne,
Ne luy dit rien, d'abord, par son mal, interdit,
Puis, surmontant son mal, la regarde, & luy dit,
Soleil qui fais mes jours, ie pars, & t'abandonne,
L'honneur me le prescrit, mon Pere me l'ordonne,
Et ie pretens t'y faire aisement consentir,
T'informant du sujet, qui me force à partir.
Contre ton Inconstant, & contre sa Guerriere,
La Flandre, par mes soins, va s'armer toute entiere,
Mon Pere, & mon Agnes, vont connoistre ma foy,
Mon Pere, & mon Agnes, se vont loüer de moy.
Mon amour seulement aura lieu de s'en plaindre,
Mais il faut, au besoin, apprendre à se contraindre,
Il faut sçauoir donter son propre sentiment,
Quand le deuoir l'exige, & ton contentement.
Ie ne te diray point, qu'à mon ame bruslante,
Ta celeste beauté sera touſiours presente,
Ni que, pour n'auoir plus le bonheur de te voir,
Ie n'en seray pas moins soumis à ton pouuoir.
Si i'ay pû tant de mois, mesme sans esperance,
Monstrer ma passion plus forte que l'absence,
Maintenant que j'espere il n'est esloignement
Capable d'amortir mon vif embrasement.
Ton desir inquiet n'aura guere à m'attendre,
Dans vne Lune, au plus, vers toy ie me veux rendre,
Mon amour à mon cœur impose cette loy,
Le terme est assez court, ou n'est long que pour moy.

Puſſe-je, ſans te perdre, engager ton courage,
Dans les diuers perils d'vn ſi rude voyage,
Iamais nul accident n'euſt pû nous ſeparer,
Mais il faut à mon bien ton ſalut preferer.
A la ſaiſon ardente, aux courſes vagabondes,
Aux trauaux de la Terre, aux tempeſtes des ondes,
Si j'allois t'expoſer, pour mon bien ſeulement,
Ie ſerois ton meurtrier, & non pas ton Amant.
Ie pars, conſole toy, dans la ferme aſſurance
De voir de ton Ingrat vne haute vengeance,
Et, ſi mon bras vengeur ne te ſemble aſſez fort,
Sçache qu'outre mon bras, i'ay celuy de Betford.
Betford le redouté, ce ſecond Aduerſaire,
Contre qui ma douleur excitoit ma colere,
Pour calmer ma colere, & flatter ma douleur,
Vient de m'offrir Paris, de m'offrir ſa valeur.
Nous deuons à-l'enuy ton Rebelle pourſuyure,
Tant qu'il perde le Sceptre, & qu'il ceſſe de viure,
Tes vœux, n'en doute point, vont eſtre ſatisfaits,
Il mourra, le crüel, ſous l'effort de nos traits.
Cependant à Paris, noſtre nouuel Empire,
Va regner ſur le throſne, où ton Ingrat aſpire,
Va trouuer là ta gloire auec ta ſeureté,
Ce lieu merite ſeul de garder ta beauté
Il s'incline, à ces mots, la ſalüe, & la quitte,
Elle ne reſpond rien, & demeure interdite;
Ce depart la ſurprend, & ce complot fatal,
Au lieu de la guerir, enuenime ſon mal.
Elle ne peut vouloir que ſon Ingrat periſſe;
Dans ſon plus grand courroux, elle luy fut propice,
Et ſon amere plainte eut pour vnique objet,
De le reuoir encor à ſes ordres ſujet.
Philippes connut mal ſa veritable enuie;
Bien loin de la ſeruir, ſes ſoins l'ont deſſeruie;

Elle en eſt offensée, &, pleine de deſdain,
Ne luy peut pardonner ce bienfait inhumain.
L'accident impreueu de l'Angloiſe alliance
La fait de ſa fortune entrer en desfiance ;
Elle a crainte de tout, &, ſur tout, craint de voir
Sa Perſonne engagée, & hors de ſon pouuoir.
Elle veut en ſes mains retenir ſa franchiſe ;
Mais au Prince amoureux ſa peur elle deguiſe,
Luy diſant qu'elle eſpere, en ce charmant ſejour,
Auec moins de douleur, attendre ſon retour.
L'Amante de Dunois, dont la vertu ſeuere
A d'Agnes vn degouſt, qui n'eſt pas ſans colere,
Manquant d'autre couleur, dit, pour s'en ſeparer,
Qu'on ne peut, ſans peril, en ce lieu demeurer.
Le ſoin de ſa pudeur la rend meſme inciuile ;
Il la force à rentrer dans l'odieuſe Ville,
A s'aller reſouſmettre à ſes crüels Parens,
Et rebaiſſer le col ſous le joug des Tyrans.
La Belle, au beau deſert ſeule ainſi demeurée,
Bruſlante de courroux, de chagrin deuorée,
Sans deſcouurir de borne au cours de ſes ennuis,
Paſſe dans le ſilence, & les iours, & les nuits.
Roger, ſon cher Roger, dans ſes maux, la conſole ;
Elle reſpond des yeux, & non de la parole,
Et ſes mornes regards, arreſtez fixement,
Teſmoignent la grandeur de ſon eſtonnement.
Elle ne parle point, & ſon profond ſilence
De ſes ſenſibles maux accroiſt la violence ;
Elle ne parle point, mais ſonge inceſſamment
Au tort qu'elle reçoit de l'vn & l'autre Amant.
Ses pleurs aux claires eaux de l'illuſtre Fontaine,
Par leur cours eternel, communiquent ſa peine ;
Et, dans tout ce grands Bois, le vent de ſes ſouſpirs
Fait gemir les Echos, & plaindre les Zephyrs.

En cet eſtat funeſte, elle coule vne Lune,
Reprochant aux Deſtins ſa cruelle fortune,
Faiſant contre ſon mal, vn inutile effort,
Et, pour ſa gueriſon, ne voyant que la mort.
Sur l'onde qui ſerpente, au ſein de la Prairie,
Entretenant vn iour ſa triſte reſuerie,
Roger vient l'auertir, que deux graues Prelats,
Vers ce noble ſejour, dreſſent leurs foibles pas.
D'vn auis ſi faſcheux, & ſurpriſe, & depite,
Elle impute à ſon ſort l'importune viſite,
Craint ces auſteres fronts, qui preſchent le deuoir,
Et reſout de partir, pluſtoſt que de les voir.
Mais quittant ce Palais, où ſera ſa retraitte?
Ce penſer la retient, & la rend inquiëte;
A partir, à les voir, ne pouuant conſentir,
Elle ne veut enfin, ni les voir, ni partir.
Elle ſe feint malade, & trouuant ſon excuſe,
Dans le ſecours aiſé de cette pronte ruſe,
Se cache dans ſa chambre, & le courtois Roger
De l'accüeil des Prelats offre de ſe charger.
Pour confondre l'Erreur, & bannir le licence,
Qui du groſſier Boheme alteroient l'innocence,
Cent & cent Peres ſaints, d'vn ſaint zele enflammez,
Eſtoient alors, dans Baſle, vnis & renfermez.
Mais les longues fureurs de France & d'Anglererre,
Nourriſſant ce poiſſon, en nourriſſant la guerre,
Ils conclurent enfin, que, pour le reprimer,
Il falloit par la Paix, ces fureurs deſarmer.
L'accord des Roys Chreſtiens leur ſembla neceſſaire,
S'ils vouloient aux Enfers, ces aueugles ſouſtraire,
Et, pour donner le calme à ces ſanglans debats,
Ils eleurent, d'entre eux, les deux plus grands Prelats
Du Rhein, encore eſtroit, ils quittent le riuage,
Et font, parmy le trouble, vn tranquille voyage;

Leur vertu les protege, &, ſans eſtre eſcortez,
Ils ſont des deux Partis à l'enuy reſpectez.
Vers les bords eſcumeux de la profonde Seine,
Ils vont, à pas preſſez, où le beſoin les meine;
La Conté, la Duché, leur ouurent leurs rempartz;
Et, pour les reuerer, on vient de toutes parts.
Par Dole, par Dijon, par Beaune, & par Auxerre,
Ils apportent la Paix dans le champ de la Guerre;
Ils paſſent Montargis, ils trauerſent Nemours,
Et Fontainebleau ſeul peut ſuſpendre leur cours.
Fatiguez d'vn chemin ſi penible & ſi rude,
Ils veulent reſpirer, en cette ſolitude,
Et de leurs ordres ſaints auertir, cependant,
L'impetüeux Anglois, & le François ardent.
Roger, au deuant d'eux, s'auance vn long eſpace,
Et, comme auec reſpect, les reçoit auec grace,
Les conduit au Palais, les loge richement,
Et leur fait pour ſa Sœur, excuſe & compliment.
La Nuit couure la Terre, & le monde repoſe;
Mais, ſoudain que du iour la barriere eſt decloſe,
Roger court aux Prelats, &, ſans plus les laiſſer,
Par mille doux objets, ſonge à les delaſſer.
Il les conduit par tout, par tout il les promeine,
Leur fait voir la Foreſt, leur fait voir la Fontaine,
Leur fait voir l'Edifice, & de tant de beautez
Rend leurs cœurs ſatisfaits, & leurs ſens enchantez.
Sur toutes, leur paroiſt, en eſtendüe, vnique,
En artifice, rare, en pompe, magnifique,
L'illuſtre Galerie, où cent vaſtes Tableaux
Du Royaume François repreſentent les fleaux.
L'Oracle de ſon Art, & l'honneur de ſon âge,
Albert, le Florentin, fut l'Autheur de l'Ouurage,
Et le Duc Bourguignon, d'vn projet inhumain,
Implora, pour le faire, vne ſi noble main.

Il voulut employer l'eſtrangere induſtrie,
Pour ſaouler ſes regards des maux de ſa Patrie,
Et, Fils denaturé, dans ce crüel plaiſir,
Aux deſpens de ſa Mere, aſſouuit ſon deſir.
Les yeux pour verité, prennent cette peinture;
Iamais rien de ſi pres n'imita la Nature;
Tout y vit, tout y parle, & le pinceau ſçauant
Y donna l'ame à tout y rendit tout mouuant.
Des ſuccez figurez la merueille attrayante,
Charme les ſaints Vieillards, & paſſe leur attente;
Ils cherchoient d'en ſçauoir le cours prodigieux,
Et cette occaſion le preſente à leurs yeux.
L'officieux Roger, qui dans la ſolitude,
Depuis plus d'vne Lune, en a fait ſon eſtude,
S'offre à leur expliquer ce que chaque tableau
En contient de funeſte, ou de grand, ou de beau.
L'vn & l'autre l'agrée, & ſon ame reſueille,
Et tous deux, pour s'inſtruire, ouurent l'œil, & l'oreille;
Roger leue, & la canne, & la voix à la fois;
L'œil s'attache à la canne, & l'oreille à la voix.
Saints Prelats, leur dit-il, qui, remplis de prudence,
Venez calmer les flots, où s'abyſme la France,
Et qui pour terminer, ſes maux & ſes ſoucis,
Du cours de ſes Deſtins voulez eſtre eclaircis;
Ie fremis d'eſpouuante à l'affreuſe memoire,
D'vne ſi lamentable & ſi tragique hiſtoire,
Et crains de ne pouuoir, ſans reſpandre des pleurs,
Vous faire le recit de tant d'aſpres douleurs.
Nos crimes allumant la colere diuine,
Furent de nos trauaux la fatale origine,
Et, depuis cent Hyuers, ſouffrant & languiſſant,
Nous n'auons pas eſteint l'ire du Tout-puiſſant.
Dans ce premier Tableau, l'innombrable Aſſemblée,
Qui paroiſt toute en deüil, de triſteſſe comblée,

Eſt celle des Eſtats conuoquez par les Loix.
Pour donner vn Monarque à l'empire François.
Sous la Couſtume, icy, ſuccombe la Nature ;
Edoüard rejetté, plaint ſa meſ-auenture,
Et Philippes admis, doit le titre de Roy
Au pouuoir eternel de la Salique Loy.
Edoüard, dans cet autre, enuironné de Princes,
Viẽt rẽdre hõmage aux Lys, pour deux grãdes Prouinces ;
L'Anglois, que le François naguere eut pour Riual,
Du François maintenant ſe reconnoiſt Vaſſal.
Philippes le reçoit en Royal equipage,
Et trois Roys ſont preſens à ce fameux hommage ;
Amiens en eſt la Scene, & par cette action
Pour iamais le confirme en ſa poſſeſſion
Edoüard, toutesfois, refuſant tout ſeruice,
Et mettant ſous les pieds, foy, raiſon, & juſtice,
Contre ſon Souuerain auſſi-toſt reuolté,
S'en reuient enuahir le Royaume quitté,
Philippes ſe reſueille, & rend à l'Angleterre,
Meſme iuſqu'en ſes ports, l'vſure de ſa guerre ;
Portmuth, que vous voyez, & ſes humides bords,
Eſprouuent de ſon fer les terribles efforts.
Mais voicy d'Edouard la facile reuanche ;
Le François qui regnoit au milieu de la Manche,
Reſſerré dans l'Eſcluſe, &, preſſé par l'Anglois,
Eſt contraint de ſubir la rigueur de ſes loix.
L'Injuſte, apres, en Flandre en Guienne, en Bretagne,
Ayant fait, par ſes Chefs, rauager la campagne,
Enfin, à la faueur des celeſtes flambeaux,
Vient fondre en Normandie, auec mille vaiſſeaux.
Voilà qu'il y deſcend, & que, de tout vn Monde,
Il couure ſon riuage, & ſa campagne inonde ;
Voilà qu'il la trauerſe, & que, de bout en bout,
Son formidable Camp le rend maiſtre par tout.

Icy

Icy pouſſant d'ardeur ſon heureuſe conqueſte,
Au ſac du grand Paris, il s'excite, & s'appreſte;
Il paroiſt à ſa veuë, & ſes auant-coureurs,
Par cent embraſemens le comblent de terreurs.
Philippes ſort des murs, le cœur gros de vengeance,
Prouoque l'Inhumain, & contre luy s'auance;
L'Anglois ſaiſi d'effroy, vers la Flandre s'enfuit,
Le François, à grands pas, ſes brigades pourſuit.
Auec vn vaſte corps d'infatigables bandes,
Philippes les pourſuit, vers les terres Flamandes;
Il les joint à la courſe, & trahy par ſon cœur,
A vaincre & triompher violente leur peur.
Crecy, rendu fameux, par noſtre inſigne perte,
De François & d'Anglois voit ſa plaine couuerte,
Et changée en Theatre, où l'ardente fureur,
Par tout, offre aux regards des ſpectacles d'horreur.
Le foible ſur le fort icy prend auantage,
Icy la laſcheté ſurmonte le courage;
Le Sort icy ſe joüe aux deſpens des humains,
Et rompt aux valeureux la palme entre les mains.
Remarquez dans le choq cette Teſte Royale,
Ce vieux Prince Germain, qui ſur tous ſe ſignale,
Il combat, quoy qu'aueugle, & ſes coups foudroyans,
Paſſent dans leurs effets, ceux des plus clair-voyans.
Mais enfin, ſous l'Anglois, d'vne cheute commune,
Tombe & meurt, auec luy, la Françoiſe fortune;
L'elite des grands cœurs l'accompagne au tombeau,
Edoüard, des lauriers cueille icy le plus beau.
Deuant luy deſormais, tout fuit, tout ſe diſſipe,
Le dernier qui luy cede eſt le braue Philippe,
Il ſe fait violence, & part deſeſperé,
Mais, dans ſon deſeſpoir, n'eſt pas moins aſſeuré.
Le vainqueur eſt ſurpris de ſa propre victoire,
Et, bien qu'il en joüiſſe, il a peine à la croire;

Les rigoureux Destins, en cet euenement,
Cherchoient moins sa grãdeur que nostre abbaissement.
Il prend icy Calais, icy, dans l'Angleterre,
Il triomphe, & consent à suspendre la guerre;
Philippes, de son sort, triste, mais non troublé,
Sous vn faix si pesant, sent son corps accablé.
Dans les bras de la Mort, l'ame toute guerriere,
Voilà, que de ses iours il fournit la carriere,
Ne faisant à ses Fils autre commandement,
Que de garder leurs Droits iusques au monument.
Iean succede aux vertus de son genereux Pere,
Et comme à ses vertus succede à sa misere;
Il n'eut pas moins que luy le courage eleué,
Et l'honneur, en son sein, ne fut pas moins graué.
Icy le Nauarrois, domestique Furie,
Vient, la torche à la main, consumer sa Patrie,
De l'Anglois, du Breton, resueille la langueur,
Et, d'vn brasier nouueau, leur enflamme le cœur.
Là, dans la Picardie, icy, dans la Guienne,
L'Anglois fait eclater sa fureur ancienne;
Par les deux Edoüards les deux Camps sont conduits,
Les Peuples consumez, & les remparts destruits.
Vers le Pere d'abord Iean va teste baissée,
Ces barbares degasts roülent dans sa pensée;
L'horreur qu'il en conçoit se descouure en ses yeux,
Il court à la vengeance, & court en furieux.
Mais, la fuitte à sa foudre ayant rauy le Pere,
Il tourne, vers le Fils, sa vaillante colere;
Au trauers de la France, il le cherche à grands pas,
Et, pour tonner sur luy, leue desia le bras.
Sur sa route guerriere vne adroitte pratique
Luy liure, dans Roüen, cette peste publique,
Ce mortel ennemy du Royaume & des Loix,
L'espoir de l'Estranger, le cruel Nauarrois.

Le seul bruit de sa marche, & rapide, & hardie,
Range dans le deuoir l'Angloise Normandie;
Tout luy vient rendre hommage, & de tous les costez
Arborent ses drappeaux les rebelles Citez.
Par Chartres, & par Tours, vers son fier Aduersaire,
Ainsi qu'vn foudre il vole, esperant le desfaire,
Sous l'antique Poitiers le rencontre arresté,
Et le croit par les Cieux dans ses chaisnes jetté.
Le ieune Anglois reduit, par les forces Royales,
A se commettre au Sort, à forces inegales,
De sa temerité se repent desormais,
Tient sa perte certaine, & demande la paix.
Le François, sans l'oüir, à l'attaque s'auance;
L'Anglois triste, mais fier, s'appreste à la defense;
Et, dans son desespoir ramassant son effort,
Ne pense qu'à mourir, d'vne immortelle mort.
Voyez, sages Prelats, auec quel art de guerre,
Dans ce vignoble estroit ses bandes il resserre,
De quels buissons touffus, de quels fossez profonds;
Il en couure les flancs, il en arme les fronts.
Là mesme, remarquez, auec quelle furie,
Sur luy, de toutes parts, fond la Cauallerie,
Et remarquez, encore, auec quelle yaleur
Il fait sur l'assaillant retomber son malheur.
Voyez ceder icy la puissance à l'addresse,
Voyez par les Archers renuerser la Noblesse;
Voyez de corps François, l'vn sur l'autre entassez,
Et couurir les buissons, & combler les fossez.
Sur tout, voyez leur Roy, dans son desauantage,
Ranimer sa vertu, redoubler son courage,
Et par mille actions, d'vn heroïque effort,
Retarder quelque temps la rigueur de son sort.
Mais son sort malheureux, plus fort que sa vaillance,
Malgré tant de hauts faits, donte sa rasistance;

Il tombe, & dans sa cheute, il monstre tant de cœur,
Que le vaincu paroist plus grand que le vainqueur.
De son sang tout couuert, il perd force, & franchise,
Edoüard, qui le prend, tremble deuant sa prise;
A Londres on le meine, il y vit sur sa foy,
Et là, bien que captif, semble en estre le Roy.
Par vn si violent & si terrible orage,
On peut dire qu'alors la France fit naufrage,
Et que ce qu'on vit d'elle, apres ce grand fracas,
Ne fut que le debris de ses puissans Estats.
L'Enfer s'ouurit pour elle, & du sein des abysmes,
Volerent dans son sein les fureurs & les crimes,
Sur ses champs s'espandit vn torrent de douleurs,
Et parmy cent trauaux acheua ses malheurs.
L'inhumain Nauarrois, eschappé de ses chaisnes,
A sa rage, pour elle, abandonna les resnes,
Courut impetüeux, les plaines & les monts,
Et seul, pour l'affliger, valut tous les Demons.
Depuis, & fort long-temps, cette agreable terre,
Fut l'image d'vn bois rauagé du tonnerre,
D'vn vaisseau tourmenté par de contraires flots,
D'vn Cahos plus confus que l'antique Cahos.
On n'y vit desormais que desordres infames,
Qu'infidelles Traittez, qu'abominables trames,
Qu'assassinats cruels, que reuoltes sans fin,
Trop indigne matiere aux vertus du Daufin.
Le Peintre n'a point eu de couleur assez noire,
Pour representer bien cette effroyable histoire,
Et, n'en pouuant tracer qu'vn imparfait tableau,
N'a fait, sur tant d'horreurs, que couler le pinceau.
Cependant Edoüard vient fondre dans la France,
Le voilà, qui la court, sans frein ni resistance.
Le voilà, qui conduit ses drappeaux aguerris,
Sous les tremblantes tours de l'immense Paris.

Et voilà, que les Cieux, armez pour la Iuſtice,
Menacent la fureur d'vn rigoureux ſupplice,
Et par cent pronts eclairs, & cent foudres grondans,
Donnent de leur courroux cent ſignes euidens.
Cette peinture impoſe, & la voyant il ſemble
Que le Firmament bruſle & que la terre tremble;
On croit oüir le bruit des tonnerres lancez,
On croit voir par leurs coups les drappeaux renuerſez.
De vent, de feu, de playe, vn terrible meſlange
Des eſtranges horreurs produit la plus eſtrange,
Et d'vne fauſſe nuit l'ombrage tenebreux,
Rend cet affreux orage encore plus affreux.
L'Anglois eſpouuanté, dans ce trouble celeſte,
Du Monarque Eternel voit l'ire manifeſte;
Il craint ſon bras vengeur, & d'effroy conuerty
A Iean, pour ſa rançon, fait vn plus doux party.
Icy, le Priſonnier obtient ſa deliurance,
Et rend, par ſon retour, le repos à la France.
Icy, le grand Paris, dans ſes murs le reçoit,
Et d'vn ſort plus heureux l'eſperance conçoit.
Icy, contre le Turc, le bon Prince ſe croiſe,
Et de zele enflammé reuoit la Cour Angloiſe;
Sa pieté l'y meine, & ſon ardente voix
Sollicite Edoüard de prendre auſſi la Croix.
Mais, dans ce ſoin pieux, la magnanime vie,
Par l'Eſprit infernal au Monarque eſt rauie;
Cette mort fait mourir tous les ſaints mouuemens,
Et du joug des Chreſtiens ſauue les Othomans.
Là, le ieune Roger, ne parlant plus qu'à peine,
Se taiſt quelques momens, & prend vn peu d'haleine;
Et cet endroit, qui borne vn ſi long promenoir,
Conuie à reſpirer, auſſi bien qu'à s'aſſeoir.
On s'aſſied, on reſpire, & ſoudain on ſe leue.
Ainſi, quand l'Oceant s'eſbranle vers la greue,

Et par vn flux reglé sans le secours des vents,
So roüle tousiours plus sur les sables mouuans;
Contremont, flot sur flot, l'onde viue eleuée,
Aux bornes de son cours à peine est arriuée,
Que sa masse escumeuse, en se rengloutissant,
Dans le sein de l'abysme, aussi-tost redescend.
Sur ses pas on retourne, & Roger continüe,
Si du Royaume enfin le malheur diminüe,
C'est que le Roy des Roys en suspend les trauaux,
Pour le rendre plus propre à souffrir plus de maux.
Charles, que sa prudence a fait nommer le Sage,
De l'Estat desolé recueille l'heritage,
Et le Camp Nauarrois, sous ses ordres desfait,
De son illustre regne est le premier effet.
Par l'Angloise fureur, la Guienne opprimée,
Ayant du bras François la faueur reclamée,
Rejette ia discorde entre les deux Partis,
Et rallume par tout les brasiers amortis.
Edoüard derechef aspire à la Couronne,
Et couure d'estandards la Seine & la Garonne;
Galles, Knolles, Chandos, par mille embrasemens,
Executent icy, ses fiers commandemens.
Mais Guesclin, par sa foudre escartant leurs tempestes,
A leurs vaillantes mains arrache leurs conquestes:
Contre trois grands Guerriers, bien que seul il suffit,
Et par luy Pontvallan voit Knolles desconfit.
Icy tombe Chandos, & cette fleche aigüe
Luy fait perdre la vie, aussi bien que la veüe.
Là Galles se retire, & sent que son destin,
Quoy que vainqueur des Roys, craint celuy de Guesclin.
Ce Prince genereux, comme si sa retraitte
Eust esté de l'Anglois la honte & la desfaite,
De son Astre malin accusant la rigueur,
Dans le sein paternel, va mourir en langueur.

Gueſclin, dont les Soldats entre eux cõtent des Princes,
Court, d'vn pas triomphant, les rebelles Prouinces;
Sans attendre d'attaque, au bruit de ce torrent,
La Rochelle ſe donne, & le Poitou ſe rend.
Sous le rapide effort de cette meſme courſe,
Le Breton trop hardy, tombe là ſans reſource;
Lenclaſtre ardent & pront, pour luy preſter la main,
Trauerſe le Royaume, & le trauerſe en vain.
Le vieux Edoüard meſme accourt à ſa defenſe,
Mais trop foible eſt ſon bras contre tant de vaillance;
Ceux qui virent leurs champs, par ſon fer ſaccagez,
Luy vont porter la mort, dans ſes champs rauagez.
Charles, qui ſçait reſpondre à la grace celeſte,
De ſes braues Sujets leue ce qui luy reſte,
En cinq lieux ſeparez fait cinq grands armemens,
Et ſuit, d'vn heur egal, ſes beaux commencemens.
Icy le Nauarrois, que ſa fureur inſpire,
Contre Charles s'anime, & ſa perte conſpire;
Aux drappeaux de l'Anglois il joint ſes eſtandards,
Et s'appreſte, en ſes Monts, à tenter les hazards.
Gueſclin vole vers luy, dans ſes murs le reſſerre,
Et traitte la Nauarre, ainſi que l'Angleterre;
Il les terrace enſemble, & pour ſon front guerrier,
De leur double malheur ne cueille qu'vn laurier.
Les ſeuls Calais, Cherbourg, Breſt, Bordeaux & Bayonne
Demeurent dans la France, à l'Angloiſe Couronne;
Le ſurplus eſt François, & fors le ſong des flots,
On y joüit, par tout, d'vn glorieux repos.
Là, Gueſclin perd le iour là ſon Roy magnanime
Du cruel Nauarrois eſt la ſourde victime;
La France voit à peine abattre ſon grand Bras,
Qu'elle voit auſſi-toſt ſon grand Chef mis à bas.
Ce malheur, dans ſon ſein, fit liurer cent batailles,
Et par ſon propre fer deſchirer ſes entrailles;

La Iuſtice des Cieux, par ce grand chaſtiment,
Ayant voulu punir ſon endurciſſement.
Icy le Nauarrois, ce Serpent domeſtique,
Sent purger, par le feu, ſon venin tyrannique;
Il s'embraſe luy-meſme, & miniſtre du Sort,
Borne ſes iours affreux par vne affreuſe mort.
Le Ciel n'eſt pourtant pas plus doux que de couſtume,
Si ce flambeau s'eſteint, vn autre ſe rallume,
Vn autre plus ardent, plus fatal aux François,
Qui les conſume encore, & les met aux abois.
Trop long-tẽps, ſous vn homme, auoit gemy la France,
Il falloit qu'vne femme en cauſaſt la ſouffrance,
Et, ſi l'vn l'exerça, par cent rudes trauaux,
L'autre l'enſeuelit dans vn gouffre de maux.
Celle que vous voyez, l'inhumaine eſtrangere,
L'Eſpouſe du Monarque, ou pluſtoſt ſa Megere;
Le Monſtre de ſon temps, l'Allemande Iſabeau,
De l'Eſtat miſerable eſt le ſecond flambeau.
Aux yeux du nouueau Roy, Cliſſon jetté par terre,
A l'aſſaſſin Breton fait declarer la guerre,
Voyez, là, qu'au plus chaud du flamboyant Eſté,
En haſte, contre luy, va le Prince irrité.
Mais voyez le, en ſon cours, dans ce boſcage ſombre,
Fierement arreſté par vne infernale ombre,
Qui, d'vn magique ſort luy ſoufflant le poiſon,
Auſſi bien que ſon ſang, infecte ſa raiſon.
Et, de tous nos malheurs, ce malheur fut le pire,
Il ſeruit, plus qu'aucun, à perdre cet Empire,
Et rengagea, le plus, les fureurs de l'Enfer,
A faire, de ce ſiecle, vn vray ſiecle de fer.
Charles aydé du ieuſne, aydé de la priere,
Recouuroit ſa raiſon, & ſa ſanté premiere,
Lors qu'en ce lieu de joye vn funeſte accident
Rendit ſon ſens plus foible, & ſon mal plus ardent.

Entre ces malheureux & contrefaits Sauuages,
Sur qui ce feu volant fait de si grands rauages,
Voyez le Roy luy-mesme, &, dans ses troubles yeux,
Voyez renouueller son transport furieux.
Philippes & LOVYS, de Charles Oncle & Frere,
D'âge, ainsi que d'humeur, l'vn à l'autre contraire,
Disputent le timon, & d'affreux mouuemens,
Iettent par leur debat de tristes fondemens,
Philippes mort enfin Iean, cette Ame hautaine,
Comme de ses Estats, herite de sa haine,
Et, pour la renuier, roüle, en son traistre sein,
Contre son Aduersaire, vn atroce dessein.
Il en resout le meurtre, & soudain l'execute,
Ne fremissez-vous pas, à sa tragique cheute,
Et, dans ses yeux mourans, ne remarquez-vous pas,
Qu'il recommande aux siens de venger son trespas?
On tient qu'en cet endroit le Peintre inimitable
Eut ordre d'oublier cet acte detestable,
Ou de le faire, au moins, en petit seulement,
De couleur effacée, & dans l'esloignement.
Mais l'esprit de l'Ouurier, amy de la Iustice,
Laissa, contre cet ordre agir son beau caprice,
S'attacha, plus qu'à tout, à cette indigne mort,
Et de son Art, pour elle, employa tout l'effort.
Voyez, là du Meurtrier, & le trouble & la fuitte,
Voyez, là, des Enfans, la plainte, & la poursuitte,
Voyez, là, de la Femme, en vn si grand malheur,
La fureur pitoyable, & l'horrible douleur.
Le foible Roy pourtant, est obligé de faire
Vne paix odieuse aux Manes de son Frere;
La femme, hors d'espoir de venger son trespas,
En charge ses trois Fils, & meurt entre leurs bras.
Iean, du Prince egorgé trop tardiue victime,
Abuse des Destins, & joüit de son crime;

Rien ne s'offre à ſes yeux, qui ne luy ſoit ſouſmis,
Et par tout, ſous ſes pieds, tombent ſes Ennemis.
Les ſeuls enfans du Mort, malgré leur impuiſſance,
Contre le Bourguignon, courent à la vengeance ;
Paris les voit combattre, ardens & valeureux,
Et, contre leur vertu, les voit encore heureux.
Mais, dans ſon haut bonheur, telle eſt ſon inſolence,
Que meſme le Daufin, ſon gendre & ſa defence,
D'vn genereux courroux s'animant contre luy,
De ſon bras, deſormais, luy refuſe l'appuy.
Le Tyran craint, s'eſloigne, & dans ſa propre terre,
A ſon tour, eſt preſſé des flammes de la guerre ;
Par ſon eſloignement, ſes Riuaux de retour
Releuent leur fortune, & regnent à la Cour.
Alors, pour ſon ſalut, loin de toute apparence,
Le François de l'Anglois rejette l'alliance,
Et l'Anglois orgueilleux, ſenſible à cet affront,
Sur le François troublé, comme vn tonnerre fond.
Voyez-le, icy, d'Harfleur ſoudain rendu le maiſtre,
Voyez-le, ſur la Somme, en triomphe paroiſtre ;
Puis voyez-le, qui cede, & plein d'humilité
Nous demande la Paix, & n'eſt point eſcouté.
Le Ciel, encore icy, le iugement nous oſte,
Pour la troiſieſme fois, nous faiſons meſme faute,
Dans ſon abbaiſſement, nous meſpriſons l'Anglois,
Et le forçons à vaincre vne troiſieſme fois.
Par l'heureuſe Angleterre, Azincourt & Peronne
Virent, preſque à la France, enleuer la Couronne ;
Iamais autre combat ne fit tant de captifs,
Ne conta plus de morts, n'eut moins de fugitifs.
Les deux, que vous voyez, ſi couuerts de bleſſures,
Si fiers dans leur malheur, ſous des chaiſnes ſi dures,
Sont du braue LOVYS les Enfans genereux,
Souſtiens du foible Eſtat, mais ſouſtiens malheureux.

Qui peut voir, sans fremir de douleur & de rage,
D'vn desastre si grand l'espouuantable image !
Qui, sans verser des pleurs, & pousser des sanglots,
Peut, d'vn si noble sang, voir roüler tant de flots ?
Le Vainqueur se retire, & n'en a que la gloire,
Le cruel Bourguignon seul gaigne à la victoire ;
Vers Paris il s'auance, & cherche à se venger,
François, pour son Pays, moins doux que l'Estranger.
Charles, à qui son mal laisse vn bon interualle,
Pour sauuer du Tyran sa Personne Royale,
A la sage valeur des Chefs Orleannois,
Commet l'authorité des Armes & des Loix,
Iean, pour venir au but, où son orgueil aspire,
Inuite l'Angleterre au sac de cet Empire ;
Il l'engage à s'armer, & d'vn commun effort,
Tous deux portent aux Lys la terreur & la mort.
Le superbe à l'Anglois joint encore Isabelle,
Du lieu de son exil, à la guerre l'appelle,
Et, ce nouueau secours pour ses fins, menageant,
Oppose Mere à Fils, & Regente à Regent.
Le Pere des Chrestiens, animé d'vn saint zele,
Enfin, des deux Partis compose la querelle ;
Orleans & Bourgogne, ensemble deformais,
Des interests publics doiuent porter le faix.
Mais, par le Bourguignon, d'vn projet detestable,
Est violé, bien-tost l'accord inuiolable,
Et Charles voit bien-tost, sous la foy du Traitté,
Paris traistreusement, & surpris, & donté.
Iean, ne respirant plus, que meurtre & que carnage,
Là, sur l'Orleannois fait eclater sa rage ;
N'espargne la vertu, ni l'âge, ni le rang,
Et fait nager les morts, dans vn lac de leur sang.
Tanneguy seul des Chefs, suyui d'vn petit nombre,
Sauue le ieune Prince, à la faueur de l'ombre ;

Et l'imbecille Roy demeure entre les mains
De ſes Sujets ingrats, inſolens, inhumains.
Cependant l'Eſtranger ſe riant de nos larmes,
Couure nos triſtes champs d'impitoyables armes,
Sans peine, fait à tout, ſubir le joug Anglois,
Et, iuſques dans Roüen reconnoiſtre ſes loix.
Le Tyran ſouffre tout, ſa fureur inſenſée
Au ſeul meurtre du Prince attachant ſa penſée,
Et, pour l'attirer mieux au piege preparé,
Il ſe plaint de l'Anglois, & s'en tient ſeparé.
Souſmis, vne Entreueüe au François il demande,
Le piege eſt trop ſubtil, & l'addreſſe trop grande;
Le Dauſin s'y diſpoſe, il s'y rend, & d'abord,
Par le fer ennemy, ſe voit porter la mort.
Tanneguy, d'vne ardeur plus heureuſe & plus forte,
Preuient le coup du Laſche, & la mort luy reporte;
Par ce foudre, que lance vn amour ſi zelé
Aux Manes de LOVYS le Traiſtre eſt immolé.
Sa cheute, qui l'euſt dit? combla noſtre miſere,
Son venin vif & mort, fut touſiours de vipere;
Les glaces du cercueil ne l'eſteignirent pas,
Et ſa force s'accreut, meſme par le treſpas.
Philippes luy ſuccede, & ſon cœur intraittable
Agité d'vn tranſport, qui paroiſt equitable,
Aux maux de ſon Pays refuſe gueriſon,
Et fait à la Nature obeir la Raiſon.
Le ſang d'vn Pere crie, & demande vengeance,
Il promet de la faire aux deſpens de la France,
Et, ſe portant deſlors, à toute extremité,
Liure au Monarque Anglois la Royale Cité.
Il met entre ſes mains la Royale Perſonne,
Du timon enuahy la conduitte il luy donne,
Et, pour derniere offrande, il immole à ſes feux
La Princeſſe Royale, & l'Objet de ſes vœux.

Il declare au Daufin vne guerre immortelle,
Au Daufin à l'enuy la declare Iſabelle;
L'infortuné Daufin, de tous perſecuté,
Cede à leur violence, à leur proſperité.
Son ſage cœur, ſur luy, laiſſe courir l'orage,
Et ſouſtient tous les traits, dont le charge leur rage;
Mais, apres cent trauaux, il voit, du trait fatal,
La Mort percer ſon Pere, & percer ſon Riual.
Il eſt Roy, mais helas! Roy ſans Sceptre, & ſans terre,
Auec le Bourguignon, auec l'Anglois en guerre,
Egalement, par tout, ſignalant ſa valeur,
Par tout, egalement, ſuyui de ſon malheur.
Il faut, s'il veut regner, que par ſa ſeule eſpée,
Il arrache à l'Anglois la Couronne vſurpée;
Par trois fois il le tente, & voit l'heur de l'Anglois,
Sur ſa haute vertu, l'emporter par trois fois.
Creuant, Verneüil, Rouuroy, trois funeſtes batailles,
De ſon regne expiré furent les funerailles;
En ces trois grands Tableaux, vous les voyez de rang,
Et le Peintre eut horreur de peindre tant de ſang.
Charles, tombé trois fois, dans ſa Royale courſe,
A la troiſieſme, enfin, ſe iugea ſans reſource;
Et, dans ſon deſeſpoir, creut que le grand Dunois,
A defendre Orleans, perdoit tous ſes exploits.
Mais la Fille celeſte, au fort de ſa ſouffrance,
De ſes fiers Ennemis combatant la puiſſance,
D'vn effort plus qu'humain, a donté ſon malheur,
Et du braue Dunois couronné la valeur.
Vne ſi merueilleuſe, & ſi haute Auenture,
Comme nouuelle encor, manque à cette peinture;
Le Monde toutesfois en eſt aſſez inſtrit,
Et, pour eſtre ignorée, elle a trop fait de bruit.
Roger, borne, à ce mot, ſa douloureuſe hiſtoire,
L'vn & l'autre Prelat la graue en ſa memoire;

Et, dans vn si long cours d'affreux euenemens,
Reuere du Seigneur les profonds iugemens.
Cet Anglois inhumain, cette implacable Mere,
Ce Bourguignon heureux, dans sa vengeance amere,
La Couronne des Lys soufmise à leur pouuoir,
Ne laissoient pas au Prince vn seul rayon d'espoir.
Mais du vaillant Dunois l'heroïque constance,
Mais du Bras eternel la visible assistance,
Font trop voir aux Prelats, que les Saliques Loix,
Pour leur grand Protecteur, ont le grand Roy des Roys.
Tous deux, plus que deuant, à cette sainte veuë,
En faueur des François sentent leur ame emeuë,
Et cherissent l'honneur d'estre les Instrumens,
Par qui Dieu veut calmer de si grands mouuemens.

LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE.

LIVRE HVITIESME.

DVrant qu'ainſi, par tout, la Sage Prouidence
Diſpoſe toute choſe au ſalut de la France,
Charles entré dans Rheims, d'vn cours victorieux,
Se diſpoſe luy-meſme à l'Onction des Cieux.
De quartier en quartier, la trompette guerriere,
Par ſon ordre, aux ſoldats commande la priere;
Le Camp prie à l'inſtant, & vers le Roy des Roys
Tourne, plein de ferueur, & l'eſprit & la voix.
Vn pieux mouuement, excité dans leurs ames,
Pour vn temps, amortit leurs belliqueuſes flammes;
Du ſeul amour du Ciel, ils bruſlent deſormais,
Et ne reſpirent plus, que douceur & que paix.
Au centre de la Ville, entre ſix auenües,
S'eſleue vn ſacré Temple, à la hauteur des nües,

Et pouſſant ſes clochers juſqu'au milieu des airs,
Y prouoque la foudre, & braue les eclairs.
L'Edifice eſt immenſe, & de ſtructure antique,
Du dedans, du dehors, l'ornement eſt ruſtique,
Et l'ornement ruſtique, auec l'antiquité,
De l'Edifice auguſte accroiſt la majeſté.
Pour front d'vn Corps ſi grand vers ſa plus grande place
S'offrent trois grands portaux, ſur vne longue face,
Tous trois artiſtement, par trois cizeaux diuers,
De figures ſans nombre, ouuragez & couuerts.
Des entrailles d'vn mont la maſſe compoſée,
Par l'habile Architecte, en croix fut diuiſée,
Et ſon ſublime comble, en arcade ployé,
Sur cent piliers maſſifs, eut ſon fais appuyé.
D'vn iour fait de cent iours, la demeure Diuine
De ſon vaſte dedans tous les coins illumine,
Et deſcouure, aux regards deuots & curieux,
Mille viuans portraits des ſaints Hoſtes des Cieux.
A la droite, à la gauche, & d'vn egal eſpace,
Regne le long des murs vne voute plus baſſe,
Sous qui ſont tout-autour mille Autels eclairez,
De l'vn & l'autre Sexe à l'enuy reuerez.
Mais l'Autel venerable, où, pour regir la France,
Viennent les nouueaux Roys confirmer leur puiſſance,
Superbe & magnifique, au fond du ſacré Lieu,
Sur vingt degrez s'eſleue, à l'honneur du vray Dieu.
Vn grand Dais ſuſpendu de la voute maiſtreſſe,
Couure du ſaint Autel la brillante richeſſe,
Magnifique & ſuperbe à l'egal de l'Autel,
Terreſtre Firmament du Monarque immortel.
Là pend, de l'vn des murs, la Banniere ancienne,
Accordée à Clouis auec la Foy Chreſtienne;
Où, ſur vn fonds d'azur, eſtincellent encor,
Comme autant de Soleils, mille Fleurs de Lys d'or.

Sous

Sous vne clef d'argent, là, se tient renfermée,
De ces mesmes Fleurons la Couronne formée;
Où, de pierres d'elite, vn threſor precieux,
En meſme temps & bleſſe, & rejoüit les yeux.
On y voit reſplendir la Royale Tunique,
L'ample Manteau Royal, le gros Anneau myſtique,
Enfin, le peſant Sceptre, & l'equitable Main,
Qui fait le Prince iuſte, & rend ſon cœur humain.
Pour ſacrer Roy François le Roy de l'Angletterre,
Betford ſous Orleans croyant finir la guerre,
Auoit de Saint-Denis, entre mille ioyaux,
Fait tranſporter à Rheims ces ornemens Royaux,
Mais, par vn beau retour, la iuſte Prouidence,
De l'Abyſme des maux ayant tiré la France,
Charles executeur des celeſtes decrets,
Vint, pour ſon propre Sacre, employer ces appreſts.
Il ne manquoit plus rien au diuin Tabernacle,
Fors le diuin Cryſtal, l'Ampoulle de miracle,
Qu'en forme de Colombe vn Eſprit plein d'amour
Apporta pour Clouis, du celeſte Sejour.
Au fond d'vn Antre obſcur, dans le ſaint Monaſtere
Du Saint, que l'Eſprit Saint en fit depoſitaire,
Sous vingt fidelles clefs le ſaint Vaſe eſt ſerré,
Et, pour l'Onction ſeule, en peut eſtre tiré.
Au niueau de l'Autel, ſur des piles maſſiues,
On dreſſe, en eſchaffaut, vn plancher de ſoliues;
Où doit eſtre le Prince, au ſon des chants pieux,
Par les mains du Grand Preſtre, oint de l'huile des Cieux.
Vn tapis à fonds d'or, ſemé de roſes blanches,
De l'eſchaffaut vny cache les longues planches,
Et douze ſieges d'or, comme vn cercle tracé,
Tiennent, ſur ce tapis, vn grand throſne embraſſé.
On prend tous les abords, & le tour de la Place
Reluit de mainte pique, & de mainte cuiraſſe;

Remede neceſſaire aux efforts curieux,
Du Peuple, au ſaint Spectacle, accouru de cent lieux.
La clarté s'eſteignoit, & la Nuit vagabonde
De ſon voile ombrageux enuelopoit le Monde,
Elle roüloit ſans bruit, & mille Songes vains
S'enuoloient de ſon char dans les cœurs des humains.
Alors, du vieux Palais, Charles part en ſilence,
Et d'vn pas meſuré, vers le Temple, s'auance;
La Guerriere l'y ſuit, & Clermont, & Dunois;
Sa Cour, pour cette veille, eſt reduitte à ces trois.
Le Prince ſe proſterne au pied du Tabernacle,
Demande au Roy des Roys la fin de ſon Miracle,
Et, dans cet eſperance, attendant le Soleil,
Ses offenſes expie, & trompe le ſommeil.
Aux plages d'Orient l'Aube enfin ſe deſcouure,
Et le Temple, auſſi-toſt, toutes ſes portes ouure;
Le paſſage en ſon ſein eſt à peine accordé,
Que d'vn torrent de Peuple il ſe trouue inondé.
Et barriere, & ſoldats, ſouſtiennent mal la foüle,
Qui dans ce vaſte lieu, ſe reſpand & ſe roüle;
Le Clergé, dans la Nef, du Grand Preſtre eſt ſuyui;
La foüle l'enuironne, & le preſſe à-l'enuy.
A grands cris, à grands coups, les Royales cohortes
Luy tracent vn chemin vers les ſuperbes portes,
Mais le Peuple, ſans ceſſe, enfonce les ſoldats,
Et la pompe, en marchant s'arreſte à chaque pas.
Iuſques ſous le portail, ſerrée elle ſe coule,
Et voit venir de loin, la merueilleuſe Ampoulle;
Ses paſles Gardiens, de chacun reſpectés,
Celebrent, en venant, les ſupremes Bontés.
De fils d'argent & d'or, vne traiſnante gaze,
Aux profanes regards cache le ſacré Vaſe;
Du Corps Religieux, en deux files rangé,
Va le Chef apres tous, & du Vaſe eſt chargé.

Du venerable Abbé, le Prelat venerable
Reçoit à deux genoux, ce depost adorable,
Et, d'vn pas graue & lent, vers le Chœur, retourné,
Le pose sur l'Autel, à l'Autel incliné.
Il reuere humblement la Sageſſe infinie,
Puis, ſe leue & s'appreſte à la Ceremonie;
On l'habille ſoudain, & ſes pompeux habits
Sont de perles brodés, & couuerts de rubis.
D'vn air maieſtueux, vers le Prince, il s'auance,
Et dit, Toy qui n'es Roy que d'vn coin de la France,
Charles, voicy le temps, par le Seigneur eleu,
Pour te l'aſſeruir toute, & t'y rendre abſolu.
Le Ciel, en ce moment, ſur toy s'enflamme & s'ouure;
La Cour des Bien-heureux de ſes clartés te couure,
Et Dieu meſme, en ſa gloire, au milieu de ſes Saints,
Deſcend du Paradis, pour t'oindre par mes mains.
Admire ton bonheur, & penſe à cette grace,
Qui comble la meſure, & toute autre ſurpaſſe;
Penſe à quoy ce bienfait t'oblige deſormais,
Et ſouſtiens dignement la grandeur de ce faix.
Sois Pere de ton Peuple, embraſſe ſa defenſe;
Redonne à tes Eſtats le calme & l'abondance;
Ayme, & crains le Tres-haut, & promets ſaintement,
D'honnorer ſes Autels, juſques au monument.
A la fin de ces mots, il luy monſtre le Liure,
Qui preſcrit aux mortels la regle de bien viure,
Et ſur le Texte Saint prend le ſerment du Roy,
Qu'il defendra l'Egliſe, & mourra dans ſa Loy.
Il iure, la main haute, & iurant s'agenoüille;
Alors, de ſes habits, en haſte, on le deſpoüille;
Ses Pairs, ſes Chambellans, ſont tous à l'enuiron;
L'vn luy met la botine, & l'autre l'eſperon.
Le Grand Preſtre, au coſté, luy met l'eſpée ardente,
Que jamais l'Ennemy ne vit ſans eſpouuante,

Et, du riche fourreau soudain la degageant,
Il luy remplit la main de sa garde d'argent.
Hors du brillant fourreau, la redoutable lame
Iette, en ce lieu de paix, vne guerriere flamme ;
Le Prince, pour vn temps, en supporte le poids ;
Puis en remet la charge au valeureux Dunois.
Au sommet de la teste, au bas de la poitrine,
Le Grand Prestre oint le Prince, auec l'Huile diuine ;
Il l'oint à chaque espaule ; il l'oint à chaque bras ;
L'Huile coule, & pourtant ne s'en amoindrit pas.
Charles sanctifié, par le celeste Cresme,
S'eleue, tout à coup, au dessus de luy-mesme ;
Par luy, de cent defauts il se voit affranchy,
Et par luy de cent dons il se trouue enrichy.
Il sent joindre à sa force vne force nouuelle ;
Pour la gloire des Cieux, il sent croistre son zele,
Et n'estant plus qu'amour, qu'esperance, & que foy,
Il se sent desormais digne du nom de Roy.
La Royale Tunique à l'instant se desploye ;
L'or & l'argent meslés y brillent sur la soye ;
Rieux en reuest le Prince, & sur ce vestement
Fait du Manteau Royal eclater l'ornement.
Le Grand Prestre à la droitte, en signe de puissance,
S'en vient luy mettre, apres, le Sceptre de la France ;
A l'autre il met la Main, symbole d'Equité,
Et, dans l'vn de ses doigts, l'Anneau de Fermeté.
A tous les ornemens, qu'il luy met, ou luy donne,
De saintes Oraisons sa sainte voix raisonne,
Et, dans le Liure saint qu'on presente à ses yeux,
Il lit, à chaque fois, les mots mysterieux,
Mais la Couronne encor ne couuroit point sa teste ;
A la luy mettre, enfin, le Grand Prestre s'appreste ;
Ses douze Pairs alors, vers luy dressant leurs pas,
Pour la supporter mieux, haussent leurs douze bras.

Sur le Prince François, qui n'eſt plus que lumiere,
Le Grand Preſtre incliné renforce ſa priere,
Et demande, pour luy, tous les dons qu'autresfois
Le Berger Roy-Prophete obtint du Roy des Roys.
A peine, en ſa faueur, les prieres s'acheuent,
Qu'en foüle tous les Pairs, ſur le throſne, l'eleuent;
Il y ſied d'vn air graue & ſes Pairs, tour-à-tour,
Par leurs ſouſmiſſions, luy monſtrent leur amour.
Le Ciel, par cent eclairs, ces ſaints actes auoüe;
Le Monarque, en ſon cœur, l'en benit & l'en loüe,
Et l'on entend le Peuple, auec rauiſſement,
En loüer & benir le Roy du Firmament.
Chaque Pair, aux coſtés de la Chaire Royale,
Sur des ſieges plus bas ſes richeſſes eſtale;
Les Gardes, ſur leurs pieds, ſont derriere, & deſſous,
Et la ſeule Pucelle eſt deuant, à genoux.
Au nom du Roy ſacré, ſur l'Autel de Iuſtice,
Le Grand Preſtre au Seigneur offre le Sacrifice,
Par qui le Genre humain, de ſes taches laué,
Fut jadis, par les Cieux, à l'abyſme enleué.
L'ordre veut que le Roy, pour l'Offerte, deſcende;
Il deſcend, & luy-meſme eſt l'Offrant, & l'Offrande;
La trouppe de ſes Pairs eſt eſparſe à-l'entour,
Et porte ſa Couronne, à l'aller, au retour.
On conſacre l'Hoſtie aux Pecheurs ſalutaire;
Le Prince participe au terrible myſtere,
Et, le ſaint Sacrifice heureuſement finy,
Chacun, par le Grand Preſtre, eſt en ſuitte beny.
Là ceſſent les ſaints chants, & la ſainte allegreſſe
S'accroiſt en tous les cœurs, par vne ample largeſſe;
Le Peuple, par cent cris pouſſés confuſement,
Fait voir à quel excés va ſon rauiſſement.
Le grand Globe de feu, qui roüle la lumiere,
Touchoit le plus haut point de la longue carriere,

Et, de ſa viue ardeur offenſant les regards,
Separoit l'hemiſphere en deux egales parts.
On quitte, alors, le Temple, & l'innombrable foüle,
Par tous les trois portaux auec peine s'ecoule;
Ils ſortent tous enfin & d'aiſe tranſportés,
Vont publier le Sacre aux climats eſcartés.
Charles rentre au Palais, &, d'vn parler affable,
Inuite tous ſes Grands à l'honneur de ſa table;
Du ſplendide feſtin le luxe eſt delicat,
Et l'exquiſe abondance y regne auec eclat.
D'abord, & par reſpect, la Royale preſence
Les fait tous contenir, dans vn profond ſilence,
Puis, le vin commençant d'eſchauffer les eſprits,
La Liberté s'y meſle, & les Ieux & les Ris.
Le Monarque le ſouffre & meſme le commande;
La ioye, en nul feſtin, ne fut iamais ſi grande,
Et, d'entre leurs plaiſirs, auſſi doux qu'innocens,
Les moins delicieux ſont les plaiſirs des ſens.
Ils en ont de plus chers, en tournant leur penſée,
Sur leur gloire preſente, & leur honte paſſée.
Mais, quand leurs entretiens ſont le bruit le plus grand,
Suruient vn autre bruit, qui leurs ames ſurprend,
De l'vn de ces Partis, qu'aux quartiers des Rebelles
La Sainte, d'heure en heure, enuoyoit aux nouuelles,
Le Chef vient l'auertir que l'orgueilleux Bedford,
Contre elle, du combat veut retenter le ſort;
Que pour remettre aux champs vne nombreuſe Armée,
Il auoit de ſon Fils la promeſſe ſemée,
De ce Fils deſtiné, par les celeſtes loix,
A ſouſmettre les Lys aux Leopards Anglois;
Qu'à cet appaſt ſi doux, les bandes diſperſées
S'eſtoient, ſous les drappeaux, de cent lieux ramaſſées,
Et que ce nouueau Camp, roülant de hauts deſſeins,
Pour les executer, s'acheminoit vers Rheims.

Le credule Betford, pour amour souueraine,
Eut de celestes Feux la Science incertaine,
Et de ces premiers Corps faisant ses seuls Objets,
Vniquement, par eux, regla tous ses projets
Leurs flamboyans rayons semblerent, à sa veüe,
Percer de l'Auenir la tenebreuse nüe,
Seruir de voix au Sort, & marquer iustement
L'ineuitable point de chaque euenement.
Des Maisons du Soleil, il creut que la Naissance,
Tiroit vne benigne, ou maligne influence,
Et que tels qu'en ce point regnoient les Ascendans,
Tels, ou bons, ou mauuais, estoient les accidens.
Il creut que ces beaux Feux, comme on les voyoit luire,
Ou pouuoient s'entr'ayder, ou pouuoient s'entre-nuire,
Et creut sur toute chose, apres plus d'vn essay,
Qu'ils ne predisoient rien que de seur & de vray.
Soit hazard, soit raison, les aspects des Estoiles,
Pour luy, des Temps futurs auoient tiré les voiles,
Et cet Art deceuant, d'ombres enueloppé,
Par elles, jusqu'alors, ne l'auoit point trompé.
En tout, l'euenement respondit au presage;
Et c'est ce qui l'afflige, & qui le decourage;
Ayant veu, chaque fois, d'vn trespas auancé,
Par l'eclat de ces Feux, son cher Fils menacé.
Des Astres dominans les parlantes figures,
Au throsne des François portent ses auentures;
Mais, en diuers egards, leurs pronostics diuers
Le font, d'vn point si haut, trebucher à-l'enuers.
Betford veut de son Fils, la gloire & l'auantage,
Betford craint de son Fils, la honte & le dommage,
Par ces deux mouuemens, il sent troubler son cœur,
Le desir, toutesfois, cede enfin à la peur.
Il ayme mieux son Fils sans grandeur que sans vie,
Il l'esloigne des lieux, où l'honneur le conuie,

Et penſe faire aſſez, publiant que le Sort,
Pour les derniers beſoins, reſeruoit ſon effort.
Mais ayant veu depuis, ſous celuy de la Sainte,
L'Angleterre abbatuë, & ſa vigueur eſteinte,
Voyant que, par nul ordre, il n'a pû l'emouuoir
A releuer ſa cheute, & monſtrer ſon pouuoir,
L'amour de ſon Pays, l'amour de la vengeance,
Luy firent dans la peur trouuer de l'aſſurance,
Pour ſon Fils deſormais, il veut eſperer mieux,
Et de nouueau, pour luy, veut conſulter les Cieux.
Sur vn mont eleué, tranquille & ſolitaire,
Dans la paix d'vne nuit, non moins que le iour, claire;
Des Aſtres conjurez les flambeaux regardant,
Il reuoit de ſon Fils le mortel accident.
Regardant les flambeaux des Aſtres fauorables,
Il reuoit de ſon Fils les grandeurs admirables,
Et ſon cœur, agité de crainte & de deſir,
Et d'abord incertain, & ne ſçait que choiſir.
Enfin, le preſſant mal de l'Angloiſe Couronne
Fait que, plus qu'à demy, la crainte l'abandonne,
Ce danger le raſſure & luy fait concevoir,
Pour ſon Fils bien aymé, moins de peur que d'eſpoir.
Il le mande à la haſte, & ſoudain pour la guerre,
S'emeut toute l'Irlande, & toute l'Angleterre,
Pour la guerre ſoudain tous les rempars Normands
S'emeuuent à lenuy, juſques aux fondemens.
Ce Fils, quoy que loin d'eux à la mort les remeine.
Le Monarque François ne l'entend pas ſans peine,
Il rougit de colere, & plein d'emotion,
Se leue de la table, & court à l'action.
Tous, changeant de couleur à la grande nouuelle,
Bruſlent au feu du Prince, au feu de la Pucelle,
Ils demandent Betford, demandent le combat,
Et la chaleur des Chefs paſſe juſqu'au ſoldat.

Ouy, nous le combattrons, dit la Fille celeſte,
Mais du Sacre auant tout, acheuons ce qui reſte,
Dans dix iours ſeulement l'Anglois ſe fera voir,
Cependant qu'on s'appreſte à le bien receuoir.
Charles, qui plus qu'aucun la bataille deſire,
Dans ſa chambre auſſi toſt, à grands pas, ſe retire,
La Guerriere le ſuit, & Clermont & Dunois,
Vers eux il ſe retourne, & leur dit à tous trois.
Quel eſt donques ce Fils, ce foudre de vaillance,
Qui du triſte Betford ranime l'eſperance,
Et qui par ſon Nom ſeul, fait que ſes eſtandards
Oſent tenter encor les belliqueux hazards?
Eſt-ce vn Nom veritable, ou ſi c'eſt vne feinte?
Les Cieux pour cet Anglois laiſſeroient-ils leur Sainte?
Les Cieux, qui par ſon bras ont le Lys ſouſtenu,
Voudroient-ils l'arracher par ce bras inconnu?
Mes Voix, reſpond la Fille, ont d'vne nüe obſcure,
A mes foibles regards couuert cette Auenture,
Mais pouuant l'vn & l'autre eſtre victorieux,
Celuy des deux vaincra, qui craindra plus les Cieux.
Ce diſcours ambigu ne calme point ſon trouble,
Loin d'eſtre raſſuré, ſa crainte ſe redouble,
Du bonheur de ſa cauſe il commence à douter,
Et ſongeant à ces Voix les en veut conſulter.
Il tourne ſa penſée à ces diuins Oracles,
Guides de la Pucelle, Aydes de ſes Miracles,
Qui, dans tous ſes beſoins humblement implorez,
Ont touſiours ſes eſprits en leur nombre eclairez.
Cent fois il ſouhaita de les pouuoir entendre,
Iuſqu'alors toutesfois il n'oſa le pretendre,
En ce moment il l'oſe, & feruent & pieux,
Pour ce deſſein s'addreſſe à la Fille des Cieux.
Et Clermont, & Dunois, à ſa requeſte ardente,
Joignent auſſi la leur humble, viue & preſſante,

Elle cede à leur zele, & promet d'obtenir
Qu'ils puissent, par ses Voix, apprendre l'Auenir.
Marculphe a, dans son Temple, vne Grotte profonde,
Defendue aux regards des profanes du Monde,
Vne sombre Retraitte, où l'Homme Saint, jadis,
Vit cent fois, à ses yeux, s'ouurir le Paradis.
Par la terrestre masse, & l'horreur de son ventre,
Apres mille destours, on arriue à cet Antre,
Et, dans ce long chemin, l'air sans cesse agité
N'admet pas seulement vn rayon de clarté.
Haute & large est la Grotte, & de toute sa voute
Sort, & distille en pleurs, l'eau claire goutte à goutte,
Qui par le froid du lieu gelée en descendant,
Y laisse de crystal plus d'vn feston pendant.
De l'eau mesme qui sort, & que le froid congele,
Se tapisse par tout, la paroy naturelle,
Et l'Autel qui d'vn roc est au fond erigé,
De semblables cryslaux est, par tout ombragé.
A costé de l'Autel, sur l'inegale terre,
Est en long estendue vne couche de pierre,
Où le vieux Penitent, d'vn cilice vestu,
Venoit rendre la force à son corps abatu.
C'est dans cette demeure, affreuse & sousterraine,
Que des Princes Sacrés la pieuse Neuuaine
Leur donne, de guerir les peuples affligez,
D'vn mal dont sans remede, ils se sentent rongez,
La Fille prend ce Lieu, pour charmer leurs oreilles,
Par l'estonnant recit des futures merueilles,
Quand, apres leurs neuf iours en oraison passez,
Le Ciel croira leurs vœux dignes d'estre exaucez.
Aux portes, cependant, mille maux incurables
Attendent du Toucher les effets admirables,
Glorieux priuilege, entre les autres Roys,
Accordé seulement aux Monarques François.

Au moite ſein de l'Air, vne ombre eſpaiſſe & vaine,
Naiſt la derniere nuit de la ſainte Neuuaine,
Les yeux du Firmament, par tout, en ſont couuerts,
Et ceſſent de veiller le dormant Vniuers.
Les trois Princes, remplis d'vne flamme deuote,
Paſſent, auec la Sainte, au plus creux de la Grotte;
Le ſilence y reſide, & l'Autel mal paré
D'vne Lampe fumeuſe eſt à peine eclairé.
Tous trois ſont à genoux, &, bruſlant d'vn ſaint zele,
Meſlent leurs ſaints ſouſpirs à ceux de la Pucelle,
Et demandent enſemble à la bonté des Cieux,
Que le ſombre Auenir ſe deſcouure à leurs yeux;
Lors qu'on voit tout à coup, au fort de leur priere,
Eclater, parmy l'antre, vne viue lumiere;
Ils eſperent alors contenter leur deſir,
Et, par leur eſperance, auancent leur plaſir.
Mais l'ombre, à cet eclat, n'eſt pas eſuanoüie,
Qu'vn merueilleux concert de muſique inoüie,
D'inſtrumens inconnus & de nouueaux accens,
Vient ſeparer leurs cœurs du commerce des ſens.
Au deſſus de l'Autel la lumiere eſpandüe,
Se recourbe en Theatre, & demeure fendüe;
Cent bien-heureux Eſprits, dans ce renfoncement,
Chantent, & ſont les Voix d'vn concert ſi charmant.
De ces celeſtes airs la touchante harmonie,
Par vn plus haut Cantique, ayant eſté finie,
Vne Voix ſeule reſte, & cette ſeule Voix
Parle, d'vn ton puiſſant au nom du Roy des Roys.
Dieu, dit la Voix fatale, innocente Guerriere,
Par ſa Miſericorde, exauce ta priere,
Et ſans voile aujourd'huy, te veut de ſes decrets
Expoſer le profonds & tenebreux ſecrets.
Il t'en veut eclaircir, & s'en explique meſme,
Par la voix d'vn Prophete orné du Diademe;

Ioüis de ses faueurs, & desormais entens
Quels seront tes destins dans la suitte des Temps.
Sur les murs de Paris, ta main victorieuse,
Plantera de ton Roy l'enseigne glorieuse,
Et Roüen te verra, par vne sainte mort,
Acheuer, & de vaincre, & de perdre Betford.
Le Ciel est ta Patrie, & par grace, à la Terre
Te preste seulement, pour finir cette guerre;
Par l'Anglois, tu mourras, mais rendant les abois,
Ta mort sera ta vie, & la mort de l'Anglois.
Dieu, qui ne t'enuoya que pour sauuer la France,
Fera de ta prison naistre sa deliurance.
Et, pour te couronner, apres tant de combats,
Par vn heureux malheur, hastera ton trespas.
Des Cieux, dit-elle alors, la volonté soit faite;
La mort est le seul bien, que mon ame souhaitte;
Le François, par mon sang, de ses maux doit guerir,
Et, si je vis encor, ce n'est que pour mourir.
Charles, reprend la Voix, Celuy qui fait ta crainte
N'est, pour ton plus grand mal, que malice & que feinte;
Ce sera le plus fier de tous tes ennemis.
Et les Cieux permettront que tu luy sois soûsmis.
Mais tu terraceras ce Monstre d'artifice,
Quand ton injuste cœur reprendra sa justice,
Et que l'aueuglement de ton sens criminel,
Fuira deuant le iour du Soleil eternel.
Aux Terres de l'Anglois tu porteras la guerre,
Et pousseras plus loin les bornes de ta Terre,
Du Nom de Roy des Lys rehaussant la hauteur,
Par ceux de Conquerant & de Restaurateur.
A ta posterité ta puissance inuincible,
Laissera des François le Royaume paisible;
Et l'Ibere jaloux verra tes Heritiers
Accroistre tes Estats, par des Estats entiers.

Naples, Gennes, Milan, leurs iuſtes heritages,
Affranchis de ſes fers, leur rendront leurs hommages,
Et les Mers & les Monts, Scenes de leur valeur,
Plus qv'ne fois, par eux, changeront de couleur.
CHARLES, LOVYS, FRANCOIS, Rejettons de ta Race
D'vn formidable cours marcheront ſur ta trace,
Et rarement vaincus, ſouuent victorieux,
Touſiours egalement paroiſtront glorieux.
Là, pour quelques momens, la Voix diuine ceſſe,
Et le Prince attentifs plein de merueille laiſſe;
Puis, d'vn ton vigoureux, ſoudain elle reprend,
Et Clermont, par ces mots, réjoüit & ſurprend.
Et Toy, braue Clermont, voy quel noble Prodige
Produiroit les Rameaux de ta Royale Tige,
Et, par ce rare objet excitant ta vertu,
Tens le bras ſecourable à ce throſne abatu.
Le Regne des Valois, malheureux à ſes Princes,
Ayant fait vn Chaos, des Françoiſes Prouinces,
Vn BOVRBON de ton Sang, par force & par douceur,
Du Sceptre conteſté ſe rendra poſſeſſeur.
Ce grand Prince, que GRAND, des cette heure, j'apelle,
Verra Paris en vain deuenu ſon Rebelle,
Ses Eſtats vainement, par l'Eſpagne enuahis,
Et Voyſins & Sujets, Tyrans de ſon Pays;
Tous, du combat douteux luy cederont la palme,
A ſon Empire emeu ſa main rendra le calme,
Et, ſouſmettant ſa gloire au pied des ſaints Autels,
Il ſera dans l'Europe admiré des Mortels.
Mais ce qui, plus que tout, rehauſſera ſa gloire,
Et ſeruira de comble à ſa diuine hiſtoire,
Sera le vaillant Roy, de qui le ferme bras
Doit eſtre, apres ſa mort, l'appuy de ſes Eſtats.
L'hõneur du GRAND HENRY ſera LOVYS LE IVSTE,
N'entens qu'auec reſpect ce Nom trois fois auguſte;

Clermont, de tes grandeurs c'eſt l'accompliſſement,
C'eſt des Peuples de CHRIST l'heur & l'eſtonnement.
Il ſera, par le choix du Monarque du Monde,
Arbitre ſouuerain de la terre & de l'Onde,
Enfant de la Iuſtice, & de la Pieté,
Pere de la Patrie, & de la Liberté.
Son Regne ſemblera le Regne des Miracles,
Son heureuſe valeur forcera tous obſtacles,
Et, ni chés les François, ni chés les Eſtrangers,
Ne trouuera iamais d'inuincibles dangers.
Par plus d'vn vent mutin, ſa leuneſſe exercée,
Fera voir la Reuolte à ſes pieds terracée,
Souſmettra tous les Grands à ſon Royal pouuoir,
Et rendra tous les cœurs amis de leur deuoir
En ſes robuſtes ans, l'inſolent Heretique,
Attirera, ſur luy, ſa valeur heroique,
Et de mille remparts verra le vain orgueil,
Precipité, par elle, en vn meſme cercüeil.
Pour dernier coup enfin, la ſuperbe Rochelle,
Verra tomber, ſous luy ſa murailles rebelle,
Et le ſecours Anglois vainement imploré
Ionchera de ſes morts les riuages de Ré.
L'Europe ſuſpendüe, apres cette Entrepriſe,
Fondera ſur luy ſeul, l'eſpoir de ſa franchiſe,
En recherchera l'ayde, & verra ſes Eſtats
Garantis ou vengés par vn ſi ferme bras.
Enfin, eſtant tout grand, eſtant tout magnanime,
Et rien ne pouuant plus accroiſtre ſon eſtime,
Pour fruit de ſes vertus, & pour ſolide appuy,
Le Ciel luy donnera deux Fils dignes de luy;
Deux Fils; mais, ô quels Fils? mais, ô quelle eſperance,
Dans l'orage mortel qui troublera la France?
Quels gages aſſurés du ſupreme bonheur,
Qui doit à ſes trauaux egaler ſon honneur?

Tout ce que, de plus grand on peut, ou croire ou dire,
D'vn Roy vrayemẽt guerrier, vrayemẽt né pour l'épire ;
De ſon eclat naiſſant les Peuples ebloüis
Le diront le croiront du DIEV-DONNE' LOVYS.
Du beau feu de ſon Frere ils penſeront le meſme,
Sans luy moins preſager qu'vn riche Diademe,
Et, de ces deux Soleils leurs beaux jours attendans,
Affermiront leurs cœurs, contre tous accidens.
Leurs rares qualités, leurs hautes auentures,
Seront tout l'ornement des hiſtoires futures ;
Leur ſort eſt de paſſer le ſort des Conquerans,
Et d'affranchir Sion du joug de ſes Tyrans.
De ces jeunes Heros ayant accreu ſa Race,
Dans le Sejour des Saints, il ira prendre place ;
Pour laiſſer le camp libre aux faits prodigieux,
Qu'au Regne du Premier ont reſerué les Cieux.
LOVYS, ce Roy nouueau, cet Enfant de Miracle,
Iamais à ſes deſſeins ne trouuera d'obſtacle,
Et dés l'inſtant qu'au throſne on le verra monter,
Il fera de ſon ſort la puiſſance eclater.
L'Ibere audacieux, de ſes forces entieres,
Inondant à Rocroy les Françoiſes frontieres,
LOVYS prendra ſon foudre, &, ſur luy le dardant,
Le fera trebucher, ſous ſon effort ardent.
Ce Foudre, par ſon vol, ebranſlera la Flandre,
Thionuille par luy verra ſon mur en cendre,
Et le ſuperbe Rhein, eſtonné de ſes coups,
Reſpectera les Lys, & coulera plus doux.
Par tant d'exploits fameux, en vne ſeule année,
LOVYS ayant fait voir l'heur de ſa deſtinée,
Contre vn autre Ennemy le bras il deſployra,
Et vers le meſme Rhein ce Foudre lancera.
Sous Fribourg, deuant ſoy, ſa tempeſte enflammée,
Chaſſera des Germains la triomphante Armée,

Et, presque au mesme instant, d'vn plus ardent effort,
Du grand Bourg de Philippe ira forcer le Fort.
A son bruit seulement, Vormes, Spire, Mayence,
Sousmettront leurs remparts aux drappeaux de la France,
Leur sousmettront les leurs cent Murs moins renommés,
Dont le Rhein a ses bords enrichis & semés.
LOVYS vers la mesme onde, & vers la mesme Terre,
Lancera derechef son belliqueux Tonnerre,
Qui fracassant les monts, & destruisant les bois,
Tombera tout en feu, sur le Camp Bauarois.
Par la perte des Goths, Norlingue diffamée,
Verra, par ce beau feu, purger sa renommée,
Et Veimar y verra son malheur adoucy,
Par le trespas sanglant du valeureux Mercy.
Par ce foudre guerrier, tousiours plus formidable,
Enfin se dontera Dunquerque l'indontable,
Et les flots, & les vents en sa faueur armez,
Verront, pour elle, en vain leurs effort consommez.
Contre l'honneur des Lys, la vaincüe Iberie,
Pour releuer le sien, ranimant sa furie,
Par son foudre allumé LOVYS la combattra,
Et par luy derechef *à ses pieds la mettra.*
Lens, & pris, & repris, verra, sous ses murailles,
Dans vn combat donné, donner mille batailles,
Et verra ce Tonnere, enceint de tombillons,
D'Iberes terracez couurir ses *gras sillons.*
Tu seras, grand CONDE', ce grand Foudre de guerre,
Par qui le grand LOVYS asseruira la Terre,
Si l'infernal Discord, jaloux de son bonheur,
Par ses confusions, ne t'en rauit l'honneur.
Et Toy, braue CONTY, qui dois, par ta vaillance,
Estre l'vn des Appuis du throsne de la France,
Tu ne brilleras pas, d'vn feu moins radieux
Que celuy *qu'on voit luire* au front de tes Ayeux.

Ton

Ton admirable sens, ton esprit admirable,
Aux Peuples estonnez te rendront venerable,
Te feront croire vn Ange en terre descendu,
Pour redresser l'erreur de ton Siecle perdu.
L'eclat de ta bonté solide & magnanime
Redoublera l'eclat de ton esprit sublime;
Tu tiendras ta parole, & feras voir en toy
Vn exemple adorable, & d'honneur, & de foy.
Ton accueil obligeant, & ton humeur egale,
Adiousteront du lustre à la Race Royale,
Et les profusions de ta puissante main
Te monstreront celeste, en te monstrant humain.
Auec mille vertus; dont l'vsage est paisible,
En toy compatira le courage inuincible;
Non moins que les Heros tu l'auras eleué,
Et seras du vray Prince vn modelle acheué.
Les sieges, les combats, en ta genereuse ame,
Ne trouueront que trop de belliqueuse flamme,
Et ta propre raison la sentant allumer,
N'aura pas peu de peine à la bien reprimer.
Quelle gloire, ô Clermont, quel heur, & quelle grace,
Par luy, du Tout-puissant, n'obtiendra point ta Race?
Quelle protection, quelle ayde, & quel appuy
Le merite affligé n'aura-t'il point de luy?
Mais, où du fort GASTON, laisse-je les conquestes?
Il mettra Graueline en butte à ses tempestes,
Et, ceint de bataillons, sous les feux & les dards,
Fera precipiter l'orgueil de ses remparts.
Sous la mesme valeur, la mesme destinée
Aura du grand Courtray la muraille obstinée,
Et l'innombrable Ibere, armé pour son secours,
Paroistra seulement, pour voir prendre ses tours.
Mardik enfin pressé, par la mesme vaillance,
Quoy que vingt bataillons veillent à sa defense,

Quoy qu'il ait pour fossez, les abysmes des eaux ;
Verra pourtant captifs, ses murs & ses drappeaux.
Par ces bras vigoureux, si chers à la victoire,
ANNE, du ieune Auguste, & la Mere, & la Gloire.
A qui du Gouuernail le soin sera commis,
Estouffera bien-tost l'espoir des Ennemis.
Pour respondre aux deuoirs, & de Reyne, & de Mere,
Son grand cœur oublira son Pays & son Frere ;
En faueur de l'amour, l'amour elle esteindra,
Et, pour le naturel, le naturel perdra.
Elle verra, par tout, le fier Lion d'Espagne,
De trouble & de frayeur, luy ceder la campagne ;
Et le Soldat François, sous elle, ardent & pront,
De lauriers en tous lieux, s'ombragera le front.
Mais, loin de le vouloir despoüiller de sa Terre,
Pour la paix seulement, elle fera la guerre,
Et ses Camps valeureux ne combattront iamais,
Qu'afin de l'obliger à receuoir la paix.
Iamais tant de grandeur, iamais tant de sagesse,
N'a brillé dans les yeux d'aucune autre Princesse ;
Et la haute Vertu, ni la douce Bonté,
En nul autre, iamais n'ont si fort eclaté.
Aucun terrestre feu n'embrasera son ame ;
Elle ne brusslera que d'vne sainte flamme ;
Dieu la remplira toute, & dans son sein pieux,
Ne se plaira pas moins, qu'il se plaist dans les Cieux.
La voix apres ces mots, encore vn coup s'arreste,
Et Dunois le dernier à l'entendre s'appreste ;
Quand, d'vn non moindre eclat, le Discours reprenant,
Elle s'addresse au Prince, & luy parle en tonnant.
Inuincible Guerrier, dont la masle constance
A pû faire aux Anglois si longue resistance,
Et par qui la Guerriere, abandonnant ses bois,
A pû venir à temps au secours des François ;

Aux belliqueux efforts de ta main esprouuée,
De la mort des Tyrans la palme est reseruée,
Et plus que par aucun, Charles verra par toy,
Le rebelle Paris rengagé sous sa loy.
Par toy, mais par toy seul, la Seine & la Garonne,
Feront roüler leurs flots sujets de sa Couronne,
Et les Champs d'Aquitaine, & les Champs Neustriens,
Seront, à l'auenir, contez entre ses biens.
La Iustice des Cieux, qui, pesant ton merite,
Trouue pour le payer, la terre trop petite,
Payra tes grands exploits, & tes auis prudens
D'vne suitte sans fin d'illustres Descendans.
Tu dois à ta Patrie vne Race fatale,
Qui seruira d'espée à la Race Royale,
Et qui de mesme source ayant tiré son sang,
Sur toute autre, apres elle, aura le premier rang.
Mais il faut me haster, & passer sous silence,
Vingt Princes redoutez, vingt Appuys de la France;
Leurs faits sont trop nombreux, & pour les demesler,
I'aurois trop peu du temps qui mereste à parler.
La Lumiere s'approche, & desia te rappelle
Aux exploits destinez à donter le Rebelle;
Ie laisse vingt Heros, pour finir promptement,
Et ne veux t'informer que de deux seulement.
Quand la noire Vnion par son funeste orage,
Aura mis le Royaume en peril de naufrage,
Et que les deux HENRYS, dans ses flots engagez,
Se verront sur le point d'en estre submergez;
Vn troisiesme HENRY, ta viue ressemblance,
En viendra reprimer l'horrible violence,
Et, sous les tristes murs du fidelle Senlis,
Rendra l'espoir du calme à l'Empire des Lys.
Il est vray que sa mort, qui suyura sa victoire,
Rompra fatalement le beau cours de sa gloire,

Et que l'Eſtat, par luy deſchargé de malheurs,
Au milieu de ſa joye en verſera des pleurs.
Mais pour tarir les pleurs, qu'il luy fera reſpandre,
Il doit naiſtre vn Guerrier, de ſa guerriere cendre,
Braue, dans le combat, ſage dans le conſeil,
Et ſeul, dans la clemence, à ſoy-meſme pareil.
Resjoüy-toy, Dunois, par ſa valeur ſupreme,
Il paſſera ſon Pere, il te paſſera meſme;
Cet eloge eſt ſi grand, qu'on n'y peut adjouſter,
C'eſt iuſqu'où d'vn mortel l'eſtime peut monter.
Au bonheur des François la Fortune contraire
Tiendra long-temps oyſif vn bras ſi neceſſaire;
Et, ſans ſon iuſte objet, ſa contrainte valeur,
Ne combattra, long-temps, que contre ſon malheur.
Enfin, lors que par tout, & la France, & l'Eſpagne
D'eſcadrons oppoſez couuriront la campagne,
Et qu'entre ces Partis, l'Vniuers agité,
Craindra pour la Iuſtice, & pour la Liberté;
De ce dernier HENRY la redoutable eſpée,
Contre l'Vſurpateur par LOVYS occupée,
D'vn cours perpetuel de faits miraculeux,
Egalera les faits des Siecles fabuleux.
Qu'il attaque vne Ville, on donne vne bataille,
Rien ne l'arreſtera, ni drappeau, ni muraille;
L'Eſpagnol, en cent lieux, ſa force eſprouuera,
En cent lieux, ſous ſes coups, l'Allemand tombera.
La Conté, la Lorraine, objets de ſes victoires,
Du nombre de leurs maux enfleront vos Hiſtoires,
Et les deux bords du Rhein ne deuiendront François,
Que par les eſtandards aguerris ſous ſes loix.
L'Italie implorant le ſecours de ſes armes,
Il ira de ſes mains en eſſuyer les larmes,
En ſouſtenir la cheute, en affermir le cœur,
Et ſeruir de barriere à l'effort du Vainqueur.

Mais, pour sauuer le Rhein de la peur du seruage,
Il laissera du Po le tranquille riuage,
Et viendra reparer la perte du Heros,
De qui la Germanie attendoit son repos.
Au milieu d'vn desert, dans vne aride terre,
Il forcera vingt murs, & maintiendra la guerre,
Puis, serré de deux Camps de deux fleuues serré,
Il tirera son bien de son mal assuré.
Au temps que l'aspre froid glace & transit le Monde,
Par l'endroit où du Rhein le flot escume & gronde,
Dans les Champs ennemis, en de fresles vaisseaux,
Il se fera passage au trauers de ses eaux.
Par vn coup si hardy, plus beau qu'vne victoire,
Il y rencontrera son salut & sa gloire,
Puis ira releuer, par sa masle vertu,
Des Partisans des Lys le courage abatu.
Pour exemple de force, à leur ame affoiblie
Il ira proposer l'Heroïne AMELIE,
Dont l'esprit, iusqu'alors, balancé dans son choix,
Viendra de se ranger au party du François.
Les inuincibles Goths, enfin, craignant la serre
De l'Oyseau belliqueux qui porte le Tonnerre,
Il ira, par son bras, s'en rendre Protecteur,
Et des Liberateurs sera Liberateur.
Apres des faits si hauts, si pleins de belle audace,
Pour ranimer le Tronc de sa mourante Race,
Le Ciel par plus d'vn Prince, & sage, & valeureux,
Dans vn second hymen, rendra son lit heureux.
Pour l'honneur de son sang, & l'heur de sa Patrie,
Sortira du premier l'admirable MARIE,
Le seul fruit precieux, que pour gage d'amour
Luy laissera LOVYSE, abandonnant le iour;
LOVYSE, qui des Roys, Autheurs de sa naissance,
Par cent rares vertus, ornera la puissance,

Et qui du Roy des Roys adorant les grandeurs,
Consumera sa vie en ses saintes ardeurs.
Si iamais, dans vn corps chery de la Nature,
On a veu dignement loger vne ame pure,
Vn iugement solide vn esprit consommé,
En MARIE on verra tout ce bien renfermé.
Sans meslange d'orgueil, le genereux courage
Regnera dans son sein, dés le plus petit âge,
Et dans son noble cœur, des vices redouté,
A l'enuy regnera la constante Bonté.
La seuere pudeur, la douceur attirante,
La graue Modestie, & l'humeur obligeante,
Iointes au zele ardent du culte des Autels,
La mettront, des la terre, au rang des immortels.
ANNE, Sang des BOVRBONS, aussi bien que LOVYSE
Apres elle, à HENRY rauira la franchise,
Et, cent perfections à ses yeux estalant,
Fera naistre en son ame, vn feu doux & bruslant.
Quoy que l'Histoire conte, ou qu'inuente la Fable,
Elles ne diront rien qui luy soit comparable,
Et la riche Nature, à former vn beau corps,
N'a iamais tant mis d'art, tant versé de thresors.
C'est peu d'imaginer cette illustre Merueille,
Comme le blond Soleil, quand la terre il reueille;
Peu de la croire egale au Soleil radieux,
Quand il luit, sans nuage, & du sommet des Cieux.
Mais son corps, rayonnant d'vne si belle flamme,
Ne sera qu'vn crayon des beautez de son ame,
Et ses propres regards, quoy que de tout vainqueurs,
Bien moins que ses vertus asseruiront les cœurs.
Ne me demande point en combien de manieres,
Elle fera briller ses diuerses lumieres;
Elle luyra par tout, & iettant mille feux,
Remplira de clarté l'Vniuers tenebreux.

Mais ce qu'on y verra reſplendir dauantage
Sera le bon, le grand, l'heroique courage,
Ce Royal ſentiment ſi haut, ſi plein d'appas,
Qui, dans vn noble ſein, ne ſouffre rien de bas.
Ce ſera cette aymable & ſenſible tendreſſe,
Qu'aux miſeres d'autruy la raiſon intereſſe,
Cet humain mouuement, qui fait aux maux humains
Preſter, auec plaiſir les ſecourables mains.
Ce ſera la vertu facile & bienfaiſante,
Qui va, par ſa largeſſe, au delà de l'attente,
Qui cherche la diſette, afin de l'alleger,
Et qui tient à bonheur qu'on ſe laiſſe obliger.
Ce ſera la vertu, des vertus la plus forte,
Le feu qui ſanctifie, & vers Dieu l'homme emporte,
Cet amour embraſé, qui fuyant les bas lieux,
Ne tend, par ſes deſirs, qu'au Royaume des Cieux.
Ces dons accompagnez d'vn ſens incomparable,
D'vn langage charmant, d'vn air emerueillable,
D'vn eſprit Angelique, & d'vn corps tout parfait,
La rendront de HENRY l'ambitieux ſouhait.
De leur commune ardeur, par le Ciel allumée,
Et, par leurs ſoins communs, nourrie & confirmée,
Eclôront deux Phenix, deux Princes, dont le ſort
Ne briſera que tard à l'eſcueil de la Mort.
Le premier m'apparoiſt, ſous la forme d'vn Ange,
Et, par ſa ſeule veüe, attire la loüange;
Tant les Cieux liberaux, dans le feu de ſes yeux,
D'abord font deſcouurir de deſtins glorieux.
On lit, en tous les traits de ſon ieune viſage,
Ce que fera ſon bras, en la fleur de ſon âge;
On y lit ſes deſſeins, on y lit ſes exploits,
On y lit les Eſtats qu'il mettra ſous ſes loix.
Sur le front du Dernier, la majeſté grauée,
En luy, dés le berceau, monſtre vne ame eleuée,

Vn air tout martial, à la victoire né.
Enfin vn cœur semblable au cœur de son Aisné.
HENRY de sa grandeur, en eux verra des traces;
En eux, ANNE verra des ombres de ses graces,
Et sur leurs ieusnes fronts ils se plairont de voir,
De leurs honneurs futurs poindre & briller l'espoir.
En vn port si tranquille, en vn estat si ferme,
Les trauaux de HENRY pourroient trouuer leur terme;
La raison le voudroit, mais de nouueaux besoins
Demanderont encor ses peines & ses soins.
Des Princes Transalpins la liberté mourante,
Le reuerra pour elle, armer sa main puissante,
Et, par son foudre ardent, lancé de trois costez,
Sousmettre aux Fleurs de Lys trois celebres Citez.
Tourronne, qui des trois est la moins accessible,
Ne se laissera vaincre à son cœur inuincible,
Qu'apres qu'elle aura veu, par cent assauts diuers,
Ses terraces en poudre, & ses remparts ouuerts.
Imprenable Tortonne, à ta fatale prise,
Milan mesme craindra de perdre la franchise,
Et de sa froide peur ne sera bien guery,
Que par le pront rappel du redouté HENRY.
Son Roy voudra son bras, pour nouuelle colonne,
Qui l'ayde à supporter le faix de sa Couronne;
Et, parmy les piliers de l'Empire François,
Le verra fortement soustenir ce grand poids.
La terre lasse, enfin, de la tragique rage,
Par qui tous ses climats rougiront de carnage,
Pour obliger la paix à reuenir des Cieux,
Sur luy seul, en pleurant, tournera tous ses yeux.
Du Rhein, encore vn coup, il franchira la riue,
Et, portant à la main la pecifique Oliue,
Aux ennemis battus des orages du Sort,
Offrira la bonace, & monstrera le port.

L'Europe le verra, trois entieres années,
S'esforcer d'adoucir leurs dures destinées,
Et, sans paroistre emeu de cent contraires flots,
Agir incessamment, pour les mettre en repos.
Pour leuer tout ombrage à leurs ames guerrieres,
Son esprit jettera mille viues lumieres,
Et, sans cesse ouurira mille moyens diuers,
Pour chasser le Discord du confus Vniuers.
Mais l'Ibere orgueilleux, irrité de ses pertes,
Refusera tousiours tant de graces offertes,
Et, flatant son depit d'vn espoir suborneur,
De la paix aux humains enuira le bonheur.
Que si iamais ce bien doit venir à la terre,
Si iamais se termine vne si longue guerre,
HENRY seul l'aura fait, & cet heureux destin
De son noble trauail sera le fruit Diuin.
Ah! que dis-je? ah! Dunois, du profond des abysmes
Pendant ces iustes vœux, & ces soins magnanimes,
S'eleue vn tourbillon, affreux & vehement,
Qui de ce grand Projet sappe le fondement.
Des Astres le plus doux, par ce subit orage,
Sent couurir sa clarté d'vn infernal ombrage,
Et, par vn mouuement qu'on ne peut conceuoir,
Sent, pour vn si saint Oeuure, affoiblir son pouuoir.
On voit les Champs des Lys n'estre plus que d'espines,
On n'y voit plus que feu, que meurtres, que rapines;
L'horreur par tout y regne & par tout, les esprits,
Contre leur propre bien de rage y sont espris.
La paix, qui dans son Char brilloit sur leur frontiere,
De trouble, à ces objets, se recule en arriere,
Et ses rayons, en vain des peuples desirez,
Laissent, en s'esloignant, leurs cœurs desesperez.
De cet Astre obscurcy les lumieres esteintes,
Rempliſſent les Mortels de soupçons & de craintes,

Et, durant cette Eclypſe, il n'eſt calamité
Que n'attende chacun de ſa malignité.
Mais les puiſſans rayons d'vne Royale Eſtoile,
Enfin perçant la nüe, & diſſipant ſon voile;
Ce bel Aſtre obſcurcy, par ſes traits radieux,
Des Mortels effrayez reuient charmer les yeux.
Il reuient appaiſer l'orage de la France,
Du retour de la paix luy rendre l'eſperance,
L'eſperance, & rien plus, tant le Ciel irrité,
Pour ſon peuple endurcy, garde de dureté.
Ie ſuyurois le recit de ſes faits memorables,
En vertu ſans egaux, en gloire incomparables;
Mais l'ordre du Seigneur me contraint de finir,
Et me les fait laiſſer au fond de l'Auenir.
Là ſe taiſt la Voix ſainte, & le Chœur Angelique,
Ranime le concert de ſa ſainte muſique;
De ces airs, de ces tons, les Princes enchantez,
Iuſqu'au troiſieſme Ciel, s'eſtiment emportez.
Dans vn rauiſſement, qui tout autre ſurpaſſe,
Chacun ſonge aux grandeurs de ſon auguſte Race;
La Pucelle à ſa mort, ſonge, auecque plaiſir,
Et pour ioüir de Dieu, l'auance du Deſir.
Enfin, tout à coup ceſſe, & muſique, & lumiere,
Et la Grotte demeure en ſon horreur premiere;
La Lampe y luit à peine, & ſa foible clarté
A peine s'y defend, contre l'obſcurité.
Les Princes, abatus d'vne ſi longue veille,
Quittent l'Antre ombrageux, tout remplis de merueille;
La Guerriere, apres eux, l'abandonne en priant,
Et voit blanchir le Ciel aux portes d'Orient.
Le Soleil, qui naguere eſtoit allé ſous l'Onde,
Y chercher le repos qu'il laiſſoit dans le Monde,
Sembloit s'eſtre haſté de reuoir l'Orizon,
Pour eclairer des maux la ſainte gueriſon.

La barriere du iour n'eſt pas ſi toſt ecloſe,
Que la Garde, en deux rangs, les malades diſpoſe ;
Ils ont tous le tein paſle, ils ſont tous langoureux,
Et le tour du grand Cloiſtre eſt trop petit pour eux.
Charles vient, & s'appreſte à forcer la Nature,
Des incurables maux il entreprend la cure ;
Mais, auant que la faire, au myſtique Feſtin,
Mange le Pain celeſte, & boit le ſacré Vin.
Du Temple, alors en pompe, au Cloiſtre il s'achemine,
Et porte en ſes deux doigts la ſainte medecine ;
Puis auançant la main, qu'accompagne ſa voix,
Sur le front, à chacun, marque la ſainte Croix.
Il touche & parle enſemble, & qu'il parle, ou qu'il touche,
L'Eſprit d'enhaut conduit, & ſa main, & ſa bouche ;
Par ſa bouche, & ſa main, le mal eſt eſcarté,
Et ſoudain, en ſon lieu, ſuccede la ſanté.
Du parler, du toucher, l'effet inconceuable,
Rend aux Peuples gueris Charles plus venerable ;
Il paroiſt à ſon Camp, d'vn plus Royal aſpect,
Et pour luy deſormais tous ont plus de reſpect.
Tel apres qu'en ſa courſe, illuſtre & vagabonde,
De cent Monſtres cruels il eut purgé le Monde,
Et que de tant de maux les Peuples affligez,
Par ſa force heroïque en furent ſoulagez ;
Le valeureux Hercule, aux Peuples de la terre,
Parut vn Iupiter armé de ſon tonnerre,
Fut reueré de tous, & ne vit plus de lieu
Qui ne le reconnuſt digne du Nom de Dieu.
Chales ſort à la fin, & quittant le ſaint Cloiſtre,
D'antiques Citoyens voit trois bandes paroiſtre ;
Soiſſons, Laon, Saint-Quentin, au bruit de ſes exploits,
Les deſpeſchent vers luy, pour receuoir ſes loix.
Tous ont, en ſa faueur, quitté ſon Aduerſaire,
Tous ont meſme harangue, & meſme offre à luy faire ;

Pour le moins amuſer, le plus âgé de tous,
Au nom de tous luy parle, & luy parle à genoux.
Grand Monarque, dit-il, tes bruyantes merueilles,
D'vn eclat agreable ont frappé nos oreilles,
Et, nous eclairciſſant de ton iuſte pouuoir,
Ont fait rentrer nos pas au chemin du deuoir.
Pleins d'vn cuiſant regret de tant d'erreurs commiſes,
Nous venons, ſous ton ioug, remettre nos franchiſes;
Maintenant de Soiſſons, de Laon, de Saint-Quentin,
Tes ſeules volontez vont regler le deſtin.
Philippes, de cent maux menaçant noſtre terre,
Nous ſollicite, en vain, de te faire la guerre,
Les miracles du Ciel, à tes vœux accordez,
Du droit de ton Party nous ont perſuadez.
Bien que cet Inconſtant, pour l'Angloiſe querelle,
Arme la Picardie & la Flandre auec elle;
Nous embraſſons la tienne, & te venons offrir
Tout ce que de bons cœurs peuuent faire & ſouffrir.
De forces ſeulement ayde noſtre courage,
Et fournis nous de bras, pour combattre l'orage;
Quand le fier Bourguignon, tranſporté de courroux,
Auec mille eſtandards, viendra fondre ſur nous
Le Prince les eſcoute, & ſuyuant leur demande,
Soudain pour chaque Ville vne troupe commande,
Leur promet qu'en repos ils viuront ſous ſa loy,
Et d'vn accueil humain recompenſe leur foy.
A l'inſtant, par vn choix auſſi iuſte que ſage,
Tanneguy va, vers Laon, receuoir ſon hommage,
Et Clermont & Dunois, vont pour la meſme fin,
Le premier vers Soiſſons, l'autre vers Saint-Quentin.
Amaury ſeul demeure, & ſuit dans le ſilence,
Charles, qui, ſans parler, vers le Palais s'auance,
L'eſprit non moins confus que le cœur affligé,
D'apprendre que pour luy Philippes ſoit changé.

Fin du Huittieſme Liure.

LA PVCELLE
OV
LA FRANCE
DELIVREE.

LIVRE NEVFIESME.

LE Monarque s'enferme, & dans ſa ſolitude,
Se liurant tout entier à ſon inquietude,
S'eſcrie; ô iuſtes Cieux, quels crimes ay-je commis,
Pour reuoir, contre moy, s'vnir les Ennemis?
Perfide Bourguignon, pour venger ta malice,
Il n'eſt point aux Enfers de ſi rude ſupplice;
Tu te perds, pour me perdre, & d'vn courroux brutal,
Renonces à ton bien, pour me faire du mal.
C'eſt Betford, non pas moy, qui merite ta haine,
Tu n'as que trop ſenty combien peſe ſa chaiſne,
Et iuſques à quel point ſon orgueil outrageux
Eſt dur à ſupporter aux hommes courageux.
Qui te fait preferer le voleur de ta gloire
Au Prince, qui le donte, & t'offre ſa victoire!

Quel funeſte retour, quel caprice du Sort
Te rejette à la mer en arriuant au port ?
Laſche, eſt ce que l'honneur ne te peut iamais plaire ?
Ne ſçais-tu donc aymer que ce qui t'eſt contraire ?
Si tu pouuois languir, ſous Betford, abatu,
Trompeur, contre Betford, pourquoy m'implorois-tu ?
Parmy tant de Demons, que le ſein de la terre,
En faueur de l'Anglois, a vomis pour la guerre,
Plus malfaiſant que tous, eſt vn Spectre odieux,
Dont le corps n'eſt formé, que d'oreilles & d'yeux.
Il court, & dans ſon cours fuit les communes routes,
Il eſt touſiours en veille, & touſiours aux eſcoutes ;
Sur ſon cœur desfiant tout fait impreſſion,
Et iamais rien n'eſchappe à ſon attention.
Quelque choſe pourtant, qu'il voye, ou qu'il entende,
Il l'entend, & la voit, ou diuerſe, ou plus grande,
Et produit meſme erreur, dans les foibles eſprits,
Que ſon ſouffle glaçant de ſon froid a ſurpris.
Les fauſſes viſions, les ſombres fantaiſies,
Les ſoucis enuieux, les paſles jalouſies,
Le depit, le chagrin, la colere & l'ennuy,
Comme vn eſſaim bruyant, volent autour de luy.
Ce fut par ſes conſeils, que l'Archange rebelle
Fit perdre l'innocence à la Race mortelle ;
Quand, outré de voir l'Homme en ſa place eſtably,
Il luy fit du Seigneur mettre l'ordre en oubly.
Ce Demon, qu'affligeoit le credit de la Sainte,
Croyant voir le temps propre à luy donner atteinte,
Du ſuperbe Amaury reſueille le courroux,
Et par luy veut d'Agnes rendre Charles jaloux.
Il ſe coule en ſon ame, & ſa langue infectée
Du venin dont le Monſtre à l'haleine empeſtée,
Par l'oreille du Roy, le verſe dans ſon ſein,
Le ſuccez eſt heureux, & reſpond au deſſein.

Ce mal, dit Amaury, des maux eſt bien le pire,
Que Philippes te manque, & de toy ſe retire;
Mais, à parler ſans feinte, en cet euenement,
Il n'eſt rien arriué, contre mon iugement.
Ie creus qu'il le feroit, & qu'il le deuoit faire,
Pardon, ſi ce diſcours te ſemble temeraire;
Ie creus qu'il le feroit, dés l'inſtant que i'appris
Qu'Agnes l'auoit eleu pour venger ton meſpris.
Elle eſt ſa ſeule Idole, elle eſt ſa ſeule Reyne,
Il en fait ſon Oracle, & ſa Loy ſouueraine;
Il veut ce qu'elle veut, & ſans deliberer,
Suit tout ce qu'à ſon ame elle veut inſpirer.
Deuant ce vif eclat, & cette ardente flamme,
Il n'a pas, comme toy, l'art de glacer ſon ame;
Il n'a pas, comme toy, contre tant de beauté,
La vertu du deſdain, & de la dureté.
Il n'a point comme toy, de celeſte Pucelle,
Qui le chaſſe auec honte, & le deface d'elle,
Qui le force à marcher ſous ſes ſainrs eſtandards,
Et le faſſe trembler au feu de ſes regards.
Agnes a de ſes yeux deſployé la puiſſance,
Elle a de ton meſpris demandé la vengeance,
Qu'euſt pû faire vn Amant, mis entre Agnes & toy,
Que ſe ranger vers elle, & te manquer de foy.
Charles, à ce diſcours, vn mot ſeul ne replique,
Mais ſa poignante aigreur profondement le pique;
Il trouue Amaury iuſte, en ſon fier ſentiment,
Et ſe laiſſe emporter à ſon emportement.
Sa prudente raiſon veut en vain l'en diſtraire,
Sa paſſion s'oppoſe au flambeau qui l'eclaire;
En vain de ce penſer il ſe veut diuertir,
Plus il y fait d'effort, moins il en peut ſortir.
Ainſi quand le Taureau, que le frelon agite,
Dans vn marais bourbeux, d'vn ſaut, ſe precipite,

Et que ſes roides pieds ſentent, à leur grand faix,
Ceder la noire vaſe, & le limon eſpais ;
Il a beau s'elancer, par cent ſecouſſes fortes,
Aux bords, qui tout autour ceignent ces ondes mortes,
Les efforts qu'il employe à s'en debaraſſer,
Ne luy ſeruent à rien, qu'à s'y plus enfoncer.
Cependant vient la nuit, ſur l'aile du ſilence,
Aux trauaux des mortels apporter allegeance ;
Charles, de ſa douleur amerement rongé,
Ne ſent point, par la nuit, ſon trauail allegé.
L'incomparable Agnes, par la Sainte chaſſée,
Se reuient eſtaler à ſa triſte penſée ;
Il ſe la repreſente auec tous ſes appas,
Et ne voit, dans ſes yeux, que de charmans eclats.
Ie t'excuſe, dit-il, Philippes, ie t'excuſe,
Ce n'eſt ni trahiſon, ni malice ni ruſe ;
C'eſt cette voix magique, & ces yeux tout-puiſſans,
Qui, pour te reuolter ont corrompu tes ſens.
Agnes, ſuperbe Agnes, quelle ſubite rage,
A me rauir ce Prince anime ton courage?
Quel aueugle tranſport contre ta volonté,
A conjurer ma perte engage ta fierté?
En cette occaſion, ta gloire imperieuſe
A ton propre deſir te rend iniurieuſe ;
Ie voy tes mouuemens, ie lis dans ton ſecret,
Tu ne veux point ma perte, ou la veux à regret.
Pour ton propre malheur, tu prendrois ma desfaite,
Ie connois ton eſprit, ie ſçay ce qu'il ſouhaitte ;
Tu fais, dans ton depit ce que tu ne veux pas,
Tu pourſuis mon amour, & non pas mon treſpas.
Ton courroux, enuers moy, ſeur te rend inhumaine,
Mais non, ie me repais d'vne eſperance vaine ;
Tu m'eſtimes coupable, & peux facilement
Vouloir que l'on m'immole à ton reſſentiment.

Tu

Tu peux auoir, sans feinte, employé tes caresses,
Pour faire, à mon Riual, oublier ses promesses,
Pour regaigner son cœur, par tes diuins appas,
Et les faire acheter, au prix de mon trespas.
Tu l'as pû, tu l'as fait; la chose est trop certaine;
En vain d'autres pensers mon cœur flatte sa peine;
Tu resolus ma mort, dés le moment fatal,
Que tu m'abandonnas, pour chercher mon Riual.
Agnes, injuste, Agnes d'vne amitié si tendre,
Estoit-ce là le fruit que ie deuois attendre ?
Apres tant de respects, ton Prince, & ton Amant,
Meritoit-il, Ingrate, vn si dur traittement ?
Si ie t'auois despleu, sans recourir aux armes,
Tu me punissois trop, me derobant tes charmes;
Sans me persecuter de ces maux superflus,
C'en estoit vn trop grand, que de ne te voir plus.
Mais non, ie ne fus point l'Autheur de ta retraitte;
Par vn autre que moy, l'injure te fut faitte;
Ie la vis seulement, & la crainte des Cieux
Ne rendit, enuers toy, coupables que mes yeux.
Mon cœur fut innocent, & ressentit l'outrage,
Que souffrit ta beauté, que souffrit ton courage;
Mes yeux mesmes, mes yeux, en furent offensez,
Et leurs tristes regards te le dirent assez.
Contre moy, cependant, ta vengeance s'exerce;
Au plus beau de mon cours, ta fureur me trauerse;
Elle t'arrache à moy, m'enleue mes Amis,
Et me punit du mal que je n'ay point commis.
De semblables discours, durant l'ombre müette,
S'entretient la douleur de son ame inquiëte,
Il veille, & le Soleil se monstre à peine aux Cieux,
Que le Fils de Gillon vient s'offrir à ses yeux.
Amaury, dit le Prince, enfin donc la Crüelle
M'a reuolté Philippe en faueur du Rebelle,

Et, quelque engagement qu'il euſt aueque moy,
Elle a pû le reſoudre à me manquer de foy.
O Dieu ! quelle raiſon porte cette Inhumaine,
A payer mon amour, d'vne ſi forte haine ?
Qui luy fait prodiguer tout ce qu'elle a d'attraits,
Pour troubler mon triomphe, & me rauir la paix ?
Deuois-je receuoir vn ſi ſenſible outrage,
De celle à qui mon cœur rend vn fidelle hommage,
Et voir entrer en ligue, auec mes Ennemis,
Celle à qui, ſans combat, j'eſtois des-ja ſouſmis ?
D'vn orgueilleux depit ſa fiere ame emportée
Ainſi, d'entre les mains, m'a la victoire oſtée,
Et, non moins que deuant, ie me trouue en danger,
De tomber, ſous le joug du Rebelle Eſtranger.
Amaury, dont l'eſprit, en cette amere plainte,
Ou voit, ou penſe voir, iour à perdre la Sainte,
La haine & l'intereſt le rendant eloquent,
Le vient aigrir encor, par ce diſcours piquant.
En ce qu'a fait Agnes, ie ne voy rien d'eſtrange,
Vn affront enduré, veut enfin qu'on le venge,
La Nature l'inſpire, &, neceſſairement,
Au deſplaiſir receu joint le reſſentiment.
Il faut eſtre Amaury pour ſouffrir vne offenſe,
Et ne pas auſſi-toſt courir à la vengeance,
Il faut eſtre Amaury, pour n'abandonner pas
Ceux qui dans l'amitié, font gloire d'eſtre ingrats.
Agnes eſtoit Agnes, & la peine ſenſible,
Que cauſa ta foibleſſe à ſon cœur inflexible,
Forçant la paſſion qui l'amenoit vers toy,
L'a portée à venger le meſpris de ſa foy.
Ie ne ſuis poin ſuſpect, quand ie parle pour elle,
Tu ſçais qu'elle me hait, d'vne haine mortelle,
Et ſi rien auiourd'huy me met de ſon coſté,
Ce n'eſt que la juſtice, & que la verité.

A quoy qu'elle se porte, elle est trop excusable,
Tu dois seul de son crime estre iugé coupable;
Que dis-je? ah! non pas toy, mais l'Esprit furieux,
Qui pour regner sur nous, ose abuser des Cieux.
En parlant toutesfois d'vne chose celeste,
Vn langage si libre est il assez modeste?
Peut-on bien, sans peché, la soupçonner de rien?
Et le mal qu'elle fait seroit-ce point vn bien?
Ouy, prens pour bien le mal que nous luy voyons faire,
Si c'est l'Esprit de Dieu, qui l'eschausse & l'eclaire,
Si son bras est le bras du Monarque des Roys,
Si son cœur a pour fin, le salut des François.
Mais si, comme chacun à bon droit le soupçonne,
Sa valeur est fatale au bien de ta Couronne;
Si ses faits si brillans, & si prodigieux,
Pour cause, ont les Enfers voilez du nom des Cieux;
Iuge à quoy ta fortune est par elle reduitte,
Ce que pour l'auenir te promet sa conduitte,
Et de combien de maux seront, pour toy, suyuis
Philippes & la Belle à tes armes rauis.
Ie te vois, dés cette heure, au fond du precipice,
Accuser ton erreur, accuser sa malice,
Mais, plus que sa malice, accuser ton erreur,
D'auoir poussé ta gloire, en ce gouffre d'horreur.
Charles, auec ces mots, sent couler en son ame
L'ingenieux poison de cet injuste blasme,
Et, dans son fier regard, fait lire clairement,
Qu'il n'a pas, pour la Sainte, vn meilleur sentiment.
Le rusé Fauory qui sur luy tient la veüe,
Et qui de ce discours luy connoist l'ame emeüe,
Prend cœur pour ses desseins, &, voulant redoubler,
Se voit, par la Guerriere, en ce moment, troubler.
Tout est fait, tout est prest, Braue Prince, dit-elle;
Desormais à Paris la Fortune t'appelle;

Tu ne peux, ſans le perdre, icy plus t'arreſter,
Et tu le gaigneras, ſi tu te ſçais haſter.
Ce Fils, ce doux eſpoir de la triſte Angleterre,
Du ſeul bruit de ſon nom, la rengage à la guerre;
Betford marche des-ja, des-ja ſes bataillons
Reuiennent de nos champs occuper les ſillons.
Charles le temps eſt cher. Mais Charles, à la Sainte;
Betford n'eſt pas, dit-il, ce qui cauſe ma crainte;
En vain, pour nous combattre, il a ce Camp formé,
Et ton bras à le vaincre eſt trop accouſtumé.
Ie crains du Bourguignon la fatale puiſſance,
Fatale à ma grandeur, & fatale à la France;
Le bonheur l'accompagne, & ceux qu'il a quittez
Ont, par leurs ennemis, eſté touſiours dontez.
Il m'auoit, l'Inconſtant, ſa parole engagée;
Agnes l'y fait manquer, par nous deſobligée;
N'euſt-il point mieux valu la ſouffrir parmy nous?
Nous pouuions bien luy faire vn traittement plus doux.
Il acheue ces mots d'vne voix foible & baſſe;
Amaury les ſouſtient, d'vn ton remply d'audace,
Et, ſon fiel, ſur la Sainte, à grands flots reſpandant,
Abandonne la bride à ſon courroux ardent.
Ainſi lors que d'vn Lac la ſolide chauſſée,
Par vn filet d'eau viue eſt ſourdement percée,
Et que, pour deſormais s'ecouler librement,
Cette porte eſt monſtrée au captif Element;
L'eau vient, de toutes parts, à l'eſtroitte ouuerture,
S'entrepreſſe au paſſer, ſort, boüillonne, & murmure,
Et, ſur les champs voyſins reſpandant ſa fureur,
Deſtruit, par ſes degaſts, l'eſpoir du Laboureur.
Le Roy n'eſt plus, dit-il, pour l'Eſprit qui t'inſpire,
Ne le trouuant porté qu'au mal de ſon Empire;
Qu'au mal de tous les ſiens: ſi c'eſt mal toutesfois,
D'armer le Bourguignon, en faueur de l'Anglois;

Si c'eſt mal, d'offenſer la generuſe Belle,
Qui ſeule a, dans ſes mains, le cœur de l'Infidelle;
Et ſi c'eſt mal, enfin, d'auoir, en l'offenſant,
Priué l'Eſtat François d'vn ſecours ſi puiſſant.
Le Ciel, me diras-tu, le Ciel, dont tu te pares,
Dont tu couures l'horreur de tes actes barbares,
Le difficile Ciel deſapprouuoit ſon bras;
Et pourquoy? ſi le tien ne luy deſplaiſoit pas.
C'eſtoit vne ame haute, vn courage inuincible,
Qui, pour ſeruir ſon Prince, eſtimoit tout poſſible,
Et, pour ſes intereſts, auoit autant que toy,
De chaleur, de vigueur, de conſtance, & de foy.
Elle euſt pû, comme toy, l'aſſiſter de ſes armes;
Mais tu l'eus pour ſuſpecte, & redoutas ſes charmes;
Tu redoutas ſes yeux, & creus que ton pouuoir
Ceſſeroit, au moment qu'elle les feroit voir
Nous auons, par ta peur, perdu ſon aſſiſtance;
Seule, tu l'as forcée à chercher ſa vengeance,
A rechercher Philippe, &, par tous ſes appas,
Luy faire de ſon Roy conſpirer le treſpas.
Il eſtoit deuenu noſtre Amy veritable;
Il va nous deuenir Aduerſaire implacable;
Contre l'Anglois naguere il nous ſeruoit d'appuy,
Et voilà qu'à l'Anglois il en ſert aujourd'huy.
Tous deux ont aſſemblé des trouppes infinies,
Et pouſſent, contre nous, leurs brigades vnies;
Chaſſe-les, ſi tu peux, par l'effort de tes coups;
Mais tu ne ſçais chaſſer, que ceux qui ſont pour nous.
Ils nous vont enleuer nos nouuelles conqueſtes;
Et toy ſeule, ſur nous, attires ces tempeſtes;
Pour n'auoir pû ſouffrir de Riual à la Cour,
Tu nous rauis le throſne, & peut-eſtre le iour.
D'vn ſemblable tranſport, la Guerriere ſurpriſe
Veut reſpondre au Ialoux, puis change & le meſpriſe,

Ettournant vers le Roy ſes regards flamboyans,
L'eſtonne, & l'eclaircit, par ces mots foudroyans.
En ces termes, dit-elle, & meſme en ta preſence,
Oſer de ſes Decrets blaſmer la Prouidence,
L'oſer meſme en ton Nom, l'oſer en me parlant,
Ah! c'eſt eſtre, à vray dire, vn peu trop inſolent.
Ah! c'eſt trop eſcouter l'indigne jalouſie,
Dont, pour mes grands ſuccés, on a l'ame ſaiſie;
C'eſt faire trop d'injure au bras du Tout puiſſant,
Et trop de ſes faueurs eſtre meſconnoiſſant.
On a donc pû ſi-toſt bannir de ſa memoire
Du Dieu Liberateur l'eclatante victoire
Quand, pres de ſes hauts murs, le fidelle Orleans,
Sous le poids de mes coups, vit tomber ſes Geans.
On ne ſe ſouuient plus de ce hardy paſſage,
Qui de tant de Citez eloigna le ſeruage;
On ne ſe ſouuient plus du Sacre glorieux,
Dont l'objet triomphant s'offre encore à nos yeux.
Cependant ces exploits, ces merueilles inſignes,
D'vne memoire illuſtre à iamais ſeront dignes;
Ces miracles fameux, ſi grands, ſi releuez,
Sans Agnes, par nos mains, viennent d'eſtre acheuez.
Juſqu'icy, malgré tout, i'ay tenu ma promeſſe,
Sans les charmes impurs de cette Enchantereſſe;
Les Cieux ont veu, par moy, leur ordre executé,
Sans auoir eu beſoin des traits de ſa beauté.
Ils me verront encor, ſans cette ayde funeſte,
De leur ordre immüable executer le reſte,
Sans elle, ils me verront des perfides Tyrans
Attaquer les drapeaux, & diſſiper les rangs.
A la mercy des traits, ils me verront, ſans elle,
Aller porter la guerre au pied du Mur rebelle,
Et ſeule me verront, par mille grands efforts,
Maiſtriſer la terrace, & la joncher de morts,

Charles, telle à Paris sera ma destinée,
C'est ainsi que la chose est, là haut, ordonnée,
Sans que le Bourguignon, qui trouble tes esprits,
Puisse nuire au dessein, pour ta gloire, entrepris.
Ses forces, que tu crains, n'y mettront point d'obstacle,
Son projet est destruit, par vn autre miracle,
Ces Murs, qui, sous tes loix, viennent de se ranger,
Du costé de la Flandre escartent tout danger.
Loin de fondre sur nous, il faut que sa tempeste,
Contre leurs bouleuards, se consume & s'arreste,
Du traistre Bourguignon le dessein est failly,
D'assaillant qu'il estoit, il se trouue assailly.
Non, ne crains que le Ciel en ce reste de guerre,
Rien ne peut à ton cours s'opposer, sur la Terre,
Tout te rit desormais, & tu seras vainqueur,
Pourueu que de peché tu preserues ton cœur.
Charles, à ce discours, se remplit de tristesse,
Et ne peut, sans rougir, penser à sa foiblesse,
Apres tant de bienfaits receus du Firmament,
De sa flamme il a honte, & se haist d'estre Amant.
Il sent sa passion, &, deuant la Pucelle,
Sent, par sa passion, sa vertu criminelle,
D'vn heroique effort, il tasche à l'estouffer,
Et, par la Grace enfin, d'elle peut triompher.
Au party le plus iuste aussi-tost il se range,
Reuere la Guerriere, & luy donne loüange,
Il la donne aux bontés du Monarque des Roys,
Mais du cœur seulement, & non pas de la voix.
Amaury le regarde, & voit qu'il l'abandonne,
Vn si soudain retour le surprend, & l'estonne,
La parole luy manque, & l'air audacieux
S'efface sur son front, & s'esteint dans ses yeux.
Son desplaisir l'accable, & son ame hautaine
Est ensemble agitée, & de peur, & de haine,

Il se sent, pour la Fille, vn trop foible Riual,
Et, moins il est puissant, plus il luy veut de mal.
Sur ce temps vn grand bruit, cõme d'vn grand tõnerre,
S'eleue jusqu'aux Cieux, fait retentir la Terre;
Trouble le sein de l'air, &, pour quelques momens,
Ebranle la Cité iusques aux fondemens.
C'est l'Anglois, c'est Betford, dont l'approche attendüe,
Parmy le Camp François, venoit d'estre entendüe,
Et le Camp genereux, emeu de ce rapport,
N'auoit pû retenir son belliqueux transport.
Il brusle de combattre, & sa flamme guerriere
Le force à mettre au vent la Royale Banniere,
Il n'attend aucun ordre, &, marchant à grands pas,
Ne roüle, en son esprit, qu'assauts, & que combats.
Tous sortent, à l'instant, de la sainte Muraille,
Tous, à cris redoublez, demandent la bataille,
Et tous, mesme à leurs Chefs, donnent de la terreur,
L'indiscrette Vertu degenere en fureur.
Charles court au tumulte, &, d'vne voix seuere,
Reprime l'insolence, & la fougue tempere,
Il rappelle aux drappeaux les soldats ecartez,
Forme ses bataillons, iette sur les costez
Du gendarme serré les brigades luysantes,
Loge, dans le milieu, les machines pesantes,
En reuoit l'attirail, &, par tout se portant,
Iusqu'aux moindres besoins, sa preuoyance estend.
La Sainte l'accompagne, & ne voit pas, sans joye,
Auec quelle grandeur son addresse il employe,
Elle le fortifie, en sa noble chaleur,
Et luy monstre Paris, pour prix de sa valeur.
Luy, qui, pour ses desseins, voit tout si fauorable,
Ne retient plus du Camp le transport indontable,
A son feu l'abandonne, & d'vne ardente voix,
Mesme au fort de son cours, le pousse vers l'Anglois.

Ainſi quand iadis Rome, en ſa fameuſe arene,
De barbares plaiſirs eſpouuentable Scene,
Deſchaiſnoit ſes Lions, qui de ſang affamez
Eſtoient par cent barreaux, à peine renfermez,
Quoy que, pleins de courroux, ils ſuyuiſſent leur chaſſe,
Leurs hardis Gouuerneurs, eſpandus par la place,
Contre les fiers Taureaux leur fureur animans,
Secondoient, de longs cris, leurs longs rugiſſemens.
De ſon coſté Betford, dans le fond de ſon ame,
Ne ſentant pas bruſler vne moins viue flamme,
Meine ſon Camp, vers Rheims, dans l'eſpoir apparent
D'arreſter les progres du nouueau Conquerant.
Il s'auance à grand bruit, comme vn foudre qui gronde,
Et qui d'vn proche eclat menace le bas monde,
Il s'auance à grands pas, &, dans ſon viſte cours,
Parle à ſes bataillons, & leur tient ce diſcours.
Compagnons, que le vœu d'vne *illuſtre vengeance*
Arme, pour reſtablir l'Angleterre en la France,
Et qui, dans vn proiet ſi digne de vos cœurs,
Ne ſçauriez reüſſir que de Charles vainqueurs,
Bien que, par vos efforts, vous puſſiez, ſans nulle ayde,
Aux maux de noſtre Empire apporter le remede,
Et que voſtre courage ait peine à ſupporter,
Que, dans ſon entrepriſe, on penſe à l'aſſiſter,
Les Deſtins toutesfois, amis de la Iuſtice,
Du puiſſant Bourguignon vous rendent la milice,
Et veulent que vers nous, ſe rangeant deſormais,
Il vienne reparer les torts qu'il nous a faits.
Sous luy ce que l'Eſcaut, ce que la Meuſe embraſſe,
En faueur de l'Anglois, ſe leue & ſe ramaſſe;
De deux ſi braues Corps Charles enueloppé,
Ne peut qu'il ne ſe voye, ou mort, ou diſſipé.
Oublions noſtre honte, oublions ſa victoire,
Nous verrons nos malheurs ſuyuis de noſtre gloire,

Aux despens du François, nous l'allons releuer,
Et, par vn coup fatal, nos trauaux acheuer.
Conduit, par sa fortune au cœur de nostre Terre,
Engagé dans nos rets, par son heureuse guerre,
Assailly par deux Camps, & par deux Camps destruit,
De son aueugle audace il receura le fruit.
Par son abbaissement, releuons nostre estime,
Aux foudres de nos mains donnons-le, pour victime,
Dans les flots de son sang, son orgueil estouffons,
Et de tous ses lauriers, par vn seul, triomphons.
Philippes contre luy, fait marcher sa puissance,
Gardons bien que son cours le nostre ne deuance,
D'vne palme si noble, Amis, soyons ialoux,
Et ne permettons pas qu'on la cueille, sans nous.
Bedford, en s'esloignant des campagnes Normandes,
Ainsi parle à ses Chefs, ainsi parle à ses bandes,
Tous, par cent cris guerriers, approuuent son discours,
Et, vers Rheims à-l'enuy, precipitent leur cours.
Mais, au fort de leur cours, & de leur esperance,
Soissons, Laon, Saint-Quentin, les quittent pour la Frãce;
D'vn tel euenement, tous demeurent surpris,
Et l'esperance meurt, en leurs tristes esprits.
La Terreur vient alors, &, dans leurs rangs meslée,
Souffle à chaque soldat son haleine gelée;
Elle accroist le peril, & figure à leurs yeux,
Charles du Bourguignon des-ja victorieux.
Elle le represente en forme plus auguste,
Qui protegé du Ciel, en sa querelle iuste,
Dresse, en haste, vers eux, ses formidables pas,
Et, le fer à la main, les deuoüe au trespas.
Par ces impressions, leur morne fantaisie,
Se trouue, tout à coup, d'espouuente saisie,
Et, de quelque raison qu'on pense les toucher,
Tous, contre les François, refusent de marcher.

Betford monte en fureur, & ſes trouppes gourmande ;
Mais en vain il leur parle, en vain il leur commande ;
La Terreur les rend ſourds, & luy-meſme à la fin
N'eſt pas, plus qu'eux, exempt de ſon mortel venin.
Deſormais plein de trouble, & craignant ſa desfaitte,
Par l'auis de ſes Chefs, il conclud la retraitte,
Et, raſſemblant ſoudain ſes eſcadrons eſpars,
Fait tourner, vers Paris ſes volans eſtandards.
A faire ferme, en vain, ſon courage l'incite ;
Tout orgueilleux qu'il eſt, la bataille il euite ;
L'effroy, de plus en plus, maiſtriſe ſes eſprits ;
Quoy que loin du danger, il ſe tient deſ-ja pris,
Et, ſans conter pour rien le iour qu'il a d'auance,
Il croit, meſme en fuyant, perdre ſa diligence.
Charles remply d'ardeur, le ſuit rapidement,
Court touſiours, pour l'atteindre, & touſiours vainement ;
Mais, la cinquieſme nuit, reſolu de le ioindre,
Auant qu'on viſt le iour aux bords du Gange poindre,
Et par vn combat ſeul, apres tant de combats,
Des deux Peuples Riuaux terminer les debats :
Aux bandes il s'addreſſe, & leur tient ce langage ;
Chers & vaillans Guerriers, acheués voſtre ouurage ;
Betford à cette fois, peut tomber ſous vos coups,
Et ce rare bonheur ne depend que de vous.
A vos yeux abatus ie demande vne veille ;
Non moins que le profit, l'honneur vous le conſeille,
Et ce leger trauail, à vos bras valeureux
Doit produire vn repos durable autant qu'heureux.
Ainſi quand vn nocher, à qui le feu de l'Ourſe
Fait deſcouurir la fin de ſon errante courſe,
Pour recueillir le fruit de ſes trauaux paſſez,
Redonne vn nouueau cœur aux matelots laſſez ;
Sans quitter le timon, par des mots pleins de flamme,
Il rappelle leurs mains, à la voile, à la rame,

Et promet à leurs vœux, pour ce dernier effort,
Que le prochain Soleil les verra dans le port.
La chaleur des François se rallume en leurs veines;
D'Enseignes, de Guidons les campagnes sont plaines;
La Lune, au front d'argent, fauorable leur luit,
Et leur fait voir le iour, au milieu de la nuit.
Mais estans disparüe, vne heure auant l'Aurore,
Et l'Oeil de l'Vniuers dormant sous l'Onde encore,
Pres du Camp de l'Anglois, le Monarque arriué
Alloit voir son projet hautement acheué;
Lors que le Prince affreux de l'Infernale plage
Voit fondre en precipice, au trauers de l'ombrage,
Les Esprits tenebreux qu'au secours de Betford,
Il auoit enuoyez, du Sejour de la mort.
A leur veüe il s'emeut, &, par sa violence,
Forçant leur voix muëtte à rompre le silence,
Apprend d'eux tous les soins, que, iusqu'à ce moment,
Ils auoient, pour l'Anglois, pris inutilement.
Il apprend d'Orleans le secours admirable,
Des remparts de Gergeau la perte lamentable,
Du Roc de Baugency l'infortuné destin,
Et du choq de Patay la deplorable fin.
Il apprend du vainqueur la marche triomphante,
Des bouleuards Troyens la conqueste eclatante,
Et ce qui, plus que tout, renuerse ses desseins,
Le grand Sacre accomply, dans les remparts de Rheims.
Il apprend que Betford, redeuenu timide,
Deuant le dard François, fuyoit d'vn cours rapide,
Qu'il estoit sans resource, & qu'il alloit perir,
A moins que tout l'Enfer ne l'allast secourir.
A la dure nouuelle, au milieu de sa flamme,
Le Tyran des bas lieux sent frissonner son ame,
Tient les Anglois destruits & saisi de douleur,
N'impute qu'à luy-mesme vn si cruel malheur.

Puis s'embrasant soudain, & dissipant sa glace,
Il quitte des Lieux bas la voute la plus basse,
Sous qui, par ses fureurs, sans cesse deuoré,
Il se cache aux Demons, des Demons reueré.
Climats egalement inconnus & celebres,
Royaume de la Mort, Region de Tenebres,
Tempestüeux, aueugle, & brüissant Chaos,
Dont le Ciel, pour iamais, a banny le repos;
Souffrez qu'icy mon chant donne vne foibe image
Des horreurs, qu'en son sein renferme vostre ombrage,
Et qu'à l'humaine veüe, au moins par quelques traits,
De vos Antres maudits j'expose les secrets.
Dans le profond Abysme où du Monde est le centre,
Le terrestre Element forme vn spacieux ventre,
Vne obscure, inegale, immense Cauité,
Vn nouuel Vniuers de Spectres habité.
Il fut fait, pour seruir de prison douloureuse,
A la trouppe d'Esprits altiere & malheureuse,
Qui, suyuant vn Archange, en son soustenement,
Le suyuit dans sa cheute, & dans son chastiment.
Il fut fait, pour seruir de closture eternelle,
A la Nature humaine, impie & criminelle,
Et pour y dispenser les tourmens eternels,
Aux transports effrenez de ses sens criminels.
L'orgueil ambitieux, la colere brutale,
L'auare faim de l'or, l'incontinence sale,
La paresse, l'enuie, & l'appetit gourmand,
Ont tous, là, leur supplice, & tous, diuersement.
Là, sont diuers cachots, là, sont diuerses gesnes;
On n'entend, là, que foüets, que secousses de chaisnes,
Que plaintiues clameurs, que grincemens de dents,
Que sanglots redoublez, &, que sousPirs ardens.
Dans son tour estendu, cette affreuse Contrée,
D'vn seul rayon de iour, n'est iamais penetrée,

Et l'air, qu'on y respire, est semé d'vne poix,
Qui ne cede, qu'à peine aux efforts de la voix.
Par tout la Terre y fume, & contremont, sans cesse,
De ses marais bourbeux, leue vne nüe espaisse,
De son fonds boüillonnant, pousse vne exhalaison,
Qui redistile en peste, en venin, en poison.
Tout y sert à punir les infidelles Ames;
Mais, plus que tout encor, les deuorantes flammes,
Qui, par vne puissance inconnüe à nos feux,
Bruslе mesme l'esprit des Esprits malheureux.
Il est vray que ce feu, qui brusle sa matiere,
En la bruslant tousiours, tousiours la laisse entiere,
Et qu'en son action, sa piquante chaleur,
Par l'horreur de l'ombrage, augmente la douleur.
Vne fausse clarté, qui ne se rend visible,
Que pour rendre aux regards cette horreur plus horrible,
Quelquefois sort de l'ombre, & permet d'entreuoir
Ce qu'endure le crime, en cet Empire noir.
Elle fait entreuoir, dans vn coin de ce Gouffre,
Vn meslange confus de bitume & de souffre,
Qui compose le Lac, où demeurent plongez
Ceux qu'aux plaisirs impurs leurs sens ont engagez.
Elle y fait entreuoir les affreuses figures
Des Anges deuenus ministres de tortures,
Et l'innombrable amas des crüels instrumens,
Destinez par le Ciel à ses grands chastimens,
Sous l'aspect d'vn Dragon, le hideux Roy des Ombres,
Dans l'Antre le plus creux des vastes Plaines sombres,
Sur vn throsne bruslant, formé d'ardens charbons,
Regne sur les Dannez, comme sur les Demons.
D'vn sifflement affreux, le terrible Monarque
Gouuerne le Chaos, prescrit l'ordre à la Parque,
Et, punissant chacun, comme il l'a merité,
Est, bien que tourmentant, plus que tous, tourmenté,

Comme quand au milieu de la Campagne aride,
Qui boult, sous les rayons de la Zone torride,
L'orgueilleux Basilic ce redoutable Roy,
Dont les Peuples rampans reconniſſent la loy,
Le treſpas dans les yeux, la couronne à la teſte,
Pour reuoir ſon Empire, en ſa Grotte, s'appreſte;
Vn ſon auant-coureur, par les airs eſpandu,
Dans ces incultes Champs, eſt ſoudain entendu;
Tout fuit ſon fier regard auec inquietude,
Et redouble au deſert la vaſte ſolitude.
Ainſi, lors que que Satan ſe prepare à ſortir,
L'on oit, d'vn bruit aigu, les Enfers retentir;
Les haues Habitans des Prouinces d'Auerne
S'eſcartent du chemin de ſa rouge Cauerne,
Et meſme les Demons, par crainte, ou par reſpect,
Sur ſa route ombrageuſe, euitent ſon aſpect.
Il part, &, tout d'vn vol, perce la noire plage;
La Terre ouure ſon ſein, & luy donne paſſage;
De la Nuit eternelle, il paſſe à l'autre Nuit?
Le Monde, en meſme temps, le reçoit & le fuit.
Tournant, deçà, delà, ſes œillades ſanglantes,
Il voit du Camp pouſſé les Enſeignes dormantes,
Il voit, ah! quelle veüe? il voit ſon cher Betford,
Sous le dard du François, preſt à ſouffrir la mort.
Il voit le François proche, & la Terreur volante,
Qui precedant ſon cours, horrible & turbulente,
Contre l'Anglois troublé, chaſſe les Songes vains,
Les credules Soupçons, les Doutes incertains,
Le paſle Eſtonnement, la Surpriſe müettte,
Le Deſordre confus, & la Fuitte inquiete.
A ce mortel objet, de rage tranſporté,
Il ſe deſcouure au monſtre, &, d'vn ton irrité:
Que fais-tu, luy dit-il, imprudente, ou maligne,
A iamais de ta charge, & de ma grace indigne?

Eſt-ce là donc l'eſpoir que i'auois mis en toy?
Sçais-tu donques ainſi diſpenſer ton effroy?
Ie ne demande plus comment cette Pucelle
A pu ſurmonter l'Art de ma trouppe fidele,
Seule, tu l'as fait vaincre, & par ton ſeul effort,
Charles, loin d'eſtre pris, s'en va prendre Betford.
Ah! ma chere Terreur, ſi ta foible memoire
Garde encor quelques traits de noſtre vieille gloire,
Tandis que tu le peux, vueille te repentir,
Voy cet embraſement, & m'ayde à l'amortir.
Reſpans, à pleines mains, tes glaces infernales,
Dans les boüillans eſprits de ces bandes fatales,
Et fay roüler ſoudain en rapides torrens,
Ton venin le plus froid, au trauers de leurs rangs.
Ne crains point leur bonheur, ie rendray tout facile,
He! du moins vne fois, puiſſes-tu m'eſtre vtile.
Sur l'Armée, à ce mot le fier Dragon volant,
De l'abyſme ſouffreux de ſon goſier bruſlant,
Pouſſe de noirs frimats, & des vapeurs immondes,
Couure l'air alentour de tenebres profondes,
Renforce les broüillards, les nuages groſſit,
Et, par l'ombre d'Enfer, les ombres eſpaiſſit.
Le Camp, qui, iuſqu'alors, auoit gardé ſa route,
S'en eſcarte à l'inſtant, ne marche plus qu'en doute,
Tire à droit, tire à gauche, &, dans vn fond preſſé,
Enfin, apres cent tours, demeure embaraſſé.
La Terreur, cependant, obeit à ſon Pere,
De cent fantoſmes vains baſtit vne chimere,
Et l'elançant aux yeux des bataillons François,
Leur trouble la raiſon, & leur oſte la voix.
En vain, à leur ſecours, les Aſtres ils inuoquent,
Vn cheual qui hannit, deux fers qui s'entrechoquent,
Vn cry, que le beſoin, ou la peur, fait ietter,
Et les airs agitez les peuuent agiter.

Vne

Vne haleine, vn souspir, & mesme le silence
Aux Chefs, comme aux Soldats, font perdre l'assurance,
Et tous, pour leur destin, se iugent condamnez
A finir, en ce lieu, leurs iours infortunez.
A ce commun effroy, Gillon meslant sa crainte,
Sans retien, plus qu'aucun s'abandonne à la plainte,
Plus qu'aucun, sans retien, monstre de la douleur,
Et par tout, à grands cris, deplore son malheur.
Puis se ressouuenant, que, d'vne ardeur pressée,
La Sainte, vers l'Anglois, s'estoit seule auancée,
Il songe à profiter de son esloignement,
Et, contre sa vertu, s'emporte indignement.
Parmy l'ombrage espais, de rang en rang, il passe,
Et verse son venin d'vne voix sourde & basse;
L'effroy, que la terreur, entre eux vient de jetter,
Sert au lasche vieillard, pour se faire escouter.
Braues, dit-il, aux vns, mais braues sans lumiere,
Vous allez maintenant connoistre la Sorciere,
Et ressentir l'effet des noirs enchantemens,
Qui de son faux eclat vous ont rendus Amans.
Vostre naufrage approche, & ie voy la tourmente
Tousiours, de plus en plus, deuenir vehemente;
Pour auoir à ses loix vos cœurs assujettis,
Vous allez, dans l'abysme, estre tous engloutis.
Trouuant vostre fortune à ces termes reduitte,
Par cet esprit infame, & sa folle conduitte,
Croyez-vous iuste encor, qu'il reçoiue de vous
Vn culte, dont les Saints pourroient estre jaloux;
Que, par vous, sur la France, vne quenoüille regne,
Qu'entre ses bataillons, son Roy mesme la craigne;
Bref, que pour contenter ses caprices legers,
Vostre valeur perisse au milieu des dangers.
Aux autres; Vous mourrez, pour auoir iugé Sainte
Celle, dont la vertu n'est qu'vne pure feinte;

Vous mourrez, pour auoir, par voſtre aueuglement,
Donné poids & vigueur à ſon deguiſement.
Vous direz, ie le ſçay, que de voſtre creance
Vous auez pour garant, la Diuine Ordonnance,
Que vous ſuyuez le Ciel, d'où ſon illuſtre enuoy
A paru trop viſible aux yeux de voſtre foy.
Donques ſeuls entre tous, vous ignorez encore
Ce qu'aucun deſormais ſur la terre n'ignore,
Les coupables motifs de cette fiction,
La honte & la douleur de noſtre Nation.
Ouurez, ouurez les yeux, reconnoiſſez l'Intrigue,
Qui de nos Meſcontens a ranimé la ligue;
Sans vous plus figurer, qu'vn Complot criminel
Soit vn ordre abſolu du Conſeil eternel.
Aux autres; Vous, dit-il, dont la haute vaillance,
En la Guerriere ſeule auoit ſon eſperance,
Voyez à quoy, par elle, eſt voſtre eſpoir reduit,
Voyez où voſtre ſort eſt, par elle, conduit.
Mon Fils, vous le ſçauez, & moy-meſme, à ſon dire,
N'eſtions bons qu'à fleſtrir l'honneur de cet Empire;
Nous fuyons le combat, & nos bras, toutesfois,
Sont icy preparez à combattre l'Anglois.
Au contraire, Soldats, la Françoiſe Bellonne,
Cette Fille au grand cœur, que iamais rien n'eſtonne,
Aueque ſon grand cœur, ne paroiſt meſme pas
Aux lieux, où noſtre crainte affronte le treſpas.
Ce grand Cœur, à la fin, teſmoigne de la crainte,
Il monſtre, au vray peril, que ſa valeur eſt feinte;
Et ſe tirant du piege, où le Sort nous a mis,
Nous laiſſe en butte aux coups de nos fiers Ennemis.
L'Amazonne du Ciel, dont la gloire eſt ſans tache,
Se voyant proche d'eux honteuſement ſe cache;
Pour ſe mettre à couuert du malheur qui nous ſuit,
Cet Ange de lumiere à recours à la nuit.

Ainſi, dans tous les lieux, où ſa haine le porte,
Gillon vomit ſon fiel, en differente ſorte,
Et le Camp, de la peſte, en tous lieux infecté,
Ne traitte pas la Sainte, auec plus d'equité
Satan, qui pour ſon but voit ce moment propice,
Aiguillonne ſa rage, anime ſa malice,
Et pour gaigner creance, & n'eſtre point ſuſpect,
Du Grand Preſtre Renaud prend la forme & l'aſpect.
Viſible malgré l'ombre, il en reueſt l'image,
Il en imite l'air il en feint le langage,
Et, ſous ce voile ſaint, ſa fureur redoublant,
Fait entendre ces mots au Camp morne & tremblant.
Enfin Soldats enfin, voicy l'heure fatale,
Qu'à preſcrite à vos iours la furie infernale,
Celle, à qui les Demons du courage ennemis,
Pour vous deshonnorer, ont le voſtre ſoumis.
Enfin voicy le point ſi ſouhaitté, par elle,
Où ſe doit acheuer ſa trame criminelle;
Vous n'auez plus, Soldats, qu'à luy tendre le ſein,
Pour luy faire accomplir ſon tragique deſſein.
Que n'a dit, que n'a fait ce Monſtre d'arrogance
Pour diſpoſer, par vous, du Throſne de la France?
Et de quelles couleurs cet Eſprit deguiſé
N'a-t'il, aupres de vous, dans cette veuë vſé?
Cette Impie, auant tout, vous a jetté dans l'ame,
Que le Ciel l'embraſoit de ſa plus viue flamme;
Et de ſa fauſſe ardeur vos ſens preoccupez
Ont aiſement, par elle, eſté pipez.
La Trompeuſe a du Roy la ſageſſe ſurpriſe,
A traitté ſon Eſtat en Prouince conquiſe,
A terny ſon renom ſon ſalut negligé,
Enfin l'a dans ce Couffre ingratement plongé.
Elle a fait tout ce mal, pour mettre ſa Cabale,
En eſtat d'enuahir la puiſſance Royale;

Elle a fait tout ce mal, pour la venger des maux,
Sous qui l'ont fait gemir ſes glorieux Riuaux.
Ie ne les nomme point les barbares Complices
De ce maudit Projet, de ces noirs artifices,
Par qui ſont leurs deſirs à leur fin paruenus,
A vos propres deſpens, ils vous ſont trop connus.
L'Inhumaine à ſon Prince euſt peut-eſtre fait grace,
S'il en euſt ſupporté l'inſupportable audace,
S'il euſt au Gouuernail les Malcontens admis,
Et ſon Sceptre, & ſon Throſne, à leurs ordres ſouſmis.
N'ayant pû l'y forcer, elle a iuré ſa perte,
A ſon dernier malheur elle a la porte ouuerte,
Et par vn art dannable, en ſeruant leur courroux,
Elle a tramé la mort du Monarque & de vous.
Ces remparts aſſeruis, ces leuemens de ſieges,
A vos cœurs martiaux eſtoient autant de pieges;
Sa fauſſe pieté vous les auoit tendus,
Et, pour ne les pas voir, vous vous eſtes perdus.
Nous auons penetré ce perilleux myſtere,
Et, c'eſt ce qui la rend à Gillon ſi contraire;
Si contraire à ſon Fils, & ſi contraire à moy,
Qui, pour ſon impoſture, auons manqué de foy.
Pour renuerſer l'Eſtat, trouuant vain l'artifice,
Deſormais, par la force, elle veut qu'il periſſe.
Dans l'eſpoir qu'à du moins, ſon eſprit enragé,
D'en voir, entre les ſiens, le debris partagé.
Que nous reſte-t'il plus, en ce mortel orage,
Où ſous la trahiſon doit perir le courage;
Que de rendre, en mourant, noſtre deſtin plus doux,
Engageant la Traiſtreſſe à perir auec nous?
Donc, à noſtre douleur immolons la Traiſtreſſe,
Mais, c'eſt armer trop tard voſtre main vengereſſe;
La Perfide a d'abord, ſon chaſtiment preueu,
Et, par ſa preuoyance, à ſa vie a pourueu.

Dans la peur d'esprouuer vostre tranchante espée,
A la faueur de l'ombre, elle s'est eschappée,
Et, voyant sa malice arriuée à son but,
L'Infidelle, en sa fuitte, a cherché son salut.
Que dis-je, son salut ? a cherché l'Angleterre,
Par qui sa trahison nous va faire la guerre,
Qu'elle va ramener, les flambeaux dans les mains,
Pour nous faire souffrir cent trespas inhumains.
Mourons, puisqu'il le faut, contentons son enuie,
Mais songeons, en mourant, à venger nostre vie;
Vengeons-la sur Betford, & plus que sur Betford,
Sur celle qui, par luy, nous vient donner la mort.
Resueillons de nos bras la valeur endormie,
Espargnons l'Ennemy pour perdre l'Ennemie;
N'attaquons que sa teste, & que de toutes parts,
Sur elle seulement, se lancent tous nos dards.
En cette extremité, n'ayons d'yeux que pour elle,
Et ne soyons cruels que contre la Cruelle.
Là finit le Demon, & le François troublé
Sent son cœur, par ces mots, de tout point accablé.
N'ayant plus d'esperance, il dispose son ame
A voir, par les Anglois, coupper la foible trame,
Et se croit si peu loin de ce terrible pas,
Que mesme, par l'attente, il preuient son trespas.
Ainsi, quand du Fieureux la ceruelle embrasée
A d'humeur & d'esprits sa substance espuisée,
Et que de forts liens le malade enchaisné
A cent trespas honteux s'estime condamné;
Rien ne luy vient frapper, l'oreille, ni la veüe,
Qu'il ne prenne, en tremblant, pour le coup qui le tüe,
Et, rien de son effroy ne le pouuant guerir,
Il se liure à la mort, par la peur de mourir.
Mais Charles, dans l'excez de la peine commune,
Monstra seul le visage à l'aduerse Fortune,

Et, bien que, plus qu'aucun, oppreſſé de douleur,
Fit ſeul, voir ſon courage, au deſſus du malheur.
Amaury l'eſprouua, quand, pouſſé de ſa haine,
Et iugeant, comme tous, leur desfaitte certaine,
Dans les abois, au moins, il voulut, pres du Roy,
Noircir de la Guerriere, & le cœur, & la foy.
Il le cherche, il le trouue, & luy tient ce langage,
Charles, noſtre vaiſſeau s'en va faire naufrage;
Rien, dans vn mal ſi grand, ne nous peut ſecourir,
Et c'eſt vous ſeul, helas! qui nous faites perir.
Souffrez qu'on vous reproche en perdant la lumiere,
Que nos iours ſont par vous, à leur heure derniere;
Accordez aux mourans ce peu de liberté,
Et vueillez vne fois oüir la verité.
Que dis-je? ah! ſans ſujet, Amaury vous accuſe;
On vous a fait agir, par audace, & par ruſe;
Auec peine & regret, vous auez conſenty
A prendre, contre nous, vn ſi cruel party.
Pour chacun, cependant, ce malheur eſt extreme,
Nous y perdrons la vie, & vous le Diademe;
La Traiſtreſſe, à ce point, voſtre Regne a conduit,
De ſes braues conſeils voilà l'illuſtre fruit.
Gillon, comme ſon Fils, deteſte la Pucelle,
Dit qu'en ce noir abyſme ils ne ſont que par elle,
Et que Charles, enfin, va tomber ſous l'Anglois,
Pour n'auoir pas, en tout, ſuyui ſon propre choix.
Mais luy qui n'eſt point laſche, & qui ſçait en ſon ame,
Auec combien de tort l'vn & l'autre la blaſme,
D'vn œil mal ſatisfait leurs diſcours reprimant,
Monſtre, par ce diſcours, ſon Royal ſentiment.
Quoy! de mon infortune, accuſer la Guerriere,
La Fille à qui ie dois, l'honneur & la lumiere;
Quoy! vouloir qu'auiourd'huy ſon infidelité,
M'ait, dans ce lieu d'horreur, ſeule precipité.

Non, non, nul n'eſt moins qu'elle, en ce point condãnable,
Du crime pretendu ie ſuis ſeul le coupable ;
Et, ſoit bon, ſoit mauuais qu'on iuge le deſſein,
C'eſt l'enfant de ma teſte, & le fruit de mon ſein.
Il eſt vray qu'au moment que ie l'eus conſultée,
D'vne exceſſiue joye, elle fut tranſportée,
Que, dans mon mouuement, le ſien me confirma,
Et que, par ſon ardeur, mon feu ſe renflamma.
Que ſi ce haut Projet doit tromper mon attente,
Si pour y reüſſir ma force eſt impuiſſante,
Si nous y ſuccombons, de foibleſſe, ou d'effroy,
La faute, encore vn coup, n'en regarde que moy.
Eſperons pourtant mieux, & contre cet orage,
Armons nous de raiſon, armons nous de courage ;
Mais quand, par la fureur de l'implacable Sort,
Nous deuions, malgré tout, ſouffrir icy la mort ;
Quand l'arreſt abſolu du Ciel inexorable,
Rendroit à noſtre cœur ce pas inſurmontable ;
Mourons ſi noblement, que le Siecle auenir
De nos derniers efforts garde le ſouuenir,
Tombons, comme des Roys, & vrays bras de la France,
Nous meſmes, en tombant, faiſons noſtre vengeance.

Il finit à ce mot. La Sainte cependant,
Auoit pris vn party genereux & prudent.
Durant la ſourde marche, auant que de ſes voiles
L'infernale vapeur euſt caché les eſtoilles,
Pour mieux executer le deſſein de ſon Roy,
Elle en conceut vn rare, & digne de ſa foy.
La Lune à peine aux Cieux euſt ceſſé de paroiſtre,
Qu'elle va de Betford les trouppes reconnoiſtre,
Y va ſeule, & ſans bruit, & dans le campement,
Voit, & Chefs, & Soldats dormir profondement.
Elle voit que le ſomme y donte toute choſe,
Que le ſilence y regne, & que l'air y repoſe ;

Bref, que comme assoupis, & les dards & les traits
Y donnent, à la guerre vn visage de paix.
Aussi-tost vers l'armée, en haste, elle reuole,
Et, deuant que le iour illumine le Pole,
Se promet que l'Anglois passera, sans resueil,
Du sommeil ordinaire à l'eternel sommeil.
Mais, elle court en vain, & ne trouue personne,
Son ame en est surprise, & son cœur s'en estonne,
Elle cherche le Camp, & ne sçauroit penser,
Quel sujet impreueu l'empesche d'auancer.
Par tous les enuirons, l'œil en vain elle jette,
En vain, l'oreille au bruit attentiue elle preste;
L'ombre au silence jointe, augmente son soucy,
Et son esprit douteux n'est, par rien esclaircy.
Cõme l'Aigle, au retour d'vn champ plein de carnage,
Arriuant par les airs, dans son aire sauuage,
Sent troubler son amour, lors qu'elle en voit partis,
D'vn temeraire vol, ses genereux petits.
Pour descouurir leur route, inquiete & depite,
Deçà, delà, sans cesse, elle tourne, & s'agite,
Se porte, en vn moment, de l'vn à l'autre bout,
Par tout cherche des yeux, & cherche en vain par tout.
Ainsi, cherchant les siens, s'agite la Guerriere;
La nuit enfin commence à craindre la lumiere,
Et, du tombeau des eaux, le iour ressuscité
Au monde tenebreux vient rendre la clarté.
Alors, sur vn vallon, qu'vne double montagne
Forme, vers l'vn des bouts de la vaste campagne,
Paroist vn tourbillon, qui, par son espaisseur,
Des ombres de l'Erebe egale la noirceur.
Vn si terrible objet plus que deuant la trouble,
Mais, pour l'obseruer mieux, sa course elle redouble;
Quand Termes, qui d'horreur a le vallon quitté,
La voit venir vers luy, d'vn pas precipité.

Vers elle, il court alors, d'vne courſe ſoudaine,
L'arreſte de la main, & l'arreſte auec peine ;
Saint Objet, luy dit-il, de nos feux innocens,
A qui la France vn iour offrira de l'encens ;
Si de ton propre bien tu n'es point ennemie,
Si tu veux de ta gloire eſloigner l'infamie,
Fuit cet antre funeſte, & ce mortel eſcueil,
Dont l'Enfer ſe prepare à faire ton cercueil.
Tout, dans cette cauerne, a ta perte iurée,
Les Soldats ont, pour toy, leur haine declarée ;
Les Chefs, de ta diſgrace attendent leur bonheur,
Charles les ſouffre, meſme, attaquer ton honneur ;
Aupres de luy, Gillon, en grace te precede,
Deſormais, tout entier, Amaury le poſſede ;
Et Renaud, ſecondant leur deteſtable effort,
A mis, en tous les cœurs, le deſir de ta mort.
Par le Dieu qu'elle ſert, en ſuitte il la coniure
De ne s'expoſer point à receuoir d'iniure,
Et de ne point chercher les moyens de guerir
Des Ingrats, qui cherchoient à la faire perir.
Mais elle, qui connoiſt ce que la Prouidence
Demande à ſa valeur, pour le bien de la France,
Et, malgré le courroux, qui la veut emouuoir,
Demeure touſiours ferme à ſuyure ſon deuoir ;
Auec vn fier ſouſris : Ah ! Termes, luy dit elle,
Eſt-ce ainſi que t'eſt cher l'honneur de la Pucelle ?
La voudrois-tu bien laſche ? ou ſi, pour la tenter,
Tu la viens, par la crainte, à la fuitte exhorter.
Crois-tu qu'elle commette vne faute ſi grande ?
Voilà, comme elle fuit, & comme elle apprehende.
Elle acheue ces mots, & ſoudain le laiſſant,
D'vne viue clarté, par tout reſplendiſſant,
Pouſſe, & du noir vallon, bannit l'ombre & la glace,
Le Demon, deuant elle, abandonne la place ;

Il faiſoit peur naguere, à preſent il a peur,
Les tenebres d'Enfer ſe changent en vapeur,
Et le Soleil, qui naiſt aux campagnes celeſtes,
La perce, la diſſipe, & conſume ſes reſtes.
Alors, de Dieu remplie, elle parle aux François,
Et ſa voix ne tient rien de ſa mortelle voix.
Où ſont ces braues cœurs, ces heroïques ames,
Qu'on voit touſiours bruſler de belliqueuſes flammes?
Qu'eſt deuenu ce Camp, dont les robuſtes bras
Deuancent le mien meſme en l'ardeur des combats?
Ses mains, contre Bedford ſont ſans doute occupées,
Et de rebelle ſang ſont rougir leurs eſpées;
Car ces fronts eſtonnez, ces viſages bleſmis
Sont ceux qu'en me voyant prennent mes Ennemis.
C'eſt là du Bourguignon la morne contenance,
C'eſt ainſi que l'Anglois ſe trouble en ma preſence;
Dans cet abbatement, & dans cette paſleur,
Mes yeux remarquent trop l'effet de ma valeur.
Que dis-je? ah! c'eſt nõ Cãp, biẽ que nõ plus luy-meſme,
C'eſt luy, bien que changé d'vn changement extreme;
C'eſt luy, mais qui ſuyuant vn fantoſme d'erreur,
A l'eſprit agité de panique terreur.
Vne folle eſpouuante eſt le magique charme,
Qui luy glace le cœur, & la main luy deſarme;
De ma bonne fortune il redoute l'excez,
Et, d'vn œil ſoupçonneux, regarde mes ſuccez.
Luy, qui par mon bras ſeul, a releué ſa gloire,
Luy, qui iamais, ſans moy, n'euſt connu la victoire,
Que, de tant de perils, ſeule i'ay retiré,
Et qui, ſous mon enſeigne a touſiours proſperé.
Il a mis en oubly cette heureuſe aſſiſtance,
Et laiſſé, contre moy, ſurprendre ſa creance;
Lors que; pour me noircir d'vn crime pretendu,
Le Demon a ſur moy, tout ſon fiel reſpandu.

Mais l'a-t'il bien pû croire, & mes actes insignes
N'ont-ils point dementy ſes paroles indignes ?
Ouy, l'Ingrat le croyant, a douté de ma foy,
Pour feint, & pour profane, il a pris mon enuoy,
Il a pris pour l'effet d'vn laſche ſortilege,
La valeur, que du Ciel ie tiens en priuilege ;
Et le François vainqueur, a penſé de mes faits,
Pis que l'Anglois vaincu n'en a penſé iamais.
Grace pourtant au Ciel, cette fureur brutale
N'a pas, en tous eſté, pour la Pucelle egale,
Et ie vois vn grand nombre, entre ces Reuoltez,
Que l'infernal poiſon ne m'a pas infectez.
Ie vois vn Barbazan, vn la Hire, vn Saintrailles,
Guerriers, à qui Betford doit tant de funerailles,
Qui ſentent mon iniure, ainſi qu'vn attentat,
Contre le Chef du Prince, & le bien de l'Eſtat.
Charles, bien qu'obſedé, prend part à mon offenſe,
Et de ces Impoſteurs reprime l'inſolence ;
Se reſſouuenant trop, qu'en ſon auguſte ſein
Se conceut & forma le genereux deſſein.
Conſultez ſon grand cœur, il dira s'il eſtime
Qu'on me doiue imputer la gloire de ce crime ;
Et s'il voudroit qu'vn autre en ce beau manquement,
Euſt la honte, ou l'honneur de ſon euenement.
Par ce qu'à de plus noir l'infame Calomnie,
Ma gloire, deuant luy, ne peut eſtre ternie ;
Et, malgré les Enfers, malgré les Ennemis,
Il obtiendra, par moy, le bien qu'il s'eſt promis.
Quoy ! deux Efféminez, dont la naiſſance eſt vile,
Dont l'eſprit eſt rampant & dont l'ame eſt ſeruile ;
Que la ſeule fortune a de terre eleuez,
Et l'Artifice ſeul, en credit conſeruez ;
Ces petits Auortons, des vapeurs de leur fange,
Pourroient-ils obſcurcir l'eclat de ma loüange ?

Non, ce n'eſt pas ma peine, & ſans emotion,
Ie regarde leur rage & leur preſomption.
Ce qui fait ma douleur, c'eſt que la Prouidence
Se tournant deſormais, en faueur de la France,
Et monſtrant à ſes vœux le terme ſouhaitté,
Qui deuoit l'affranchir de ſa captiuité;
Ces coupables la loux de la brillante gloire,
Dont m'alloit reueſtir cette illuſtre victoire,
Par leur propre malice, & celle des Enfers,
Au fugitif Rebelle ont eſpargné les fers.
Ainſi par leur vigueur, ainſi par leur addreſſe,
Ces prudens Conſeilliers, ces Miroirs de ſageſſe,
Ont du throſne aſſeruy confirmé le malheur,
De l'Eſtat gemiſſant ont accreu la douleur.
Ont rejetté le Prince, en de nouuelles peines,
Rendu de ſes ſoldats les eſperances vaines,
De ſon Peuple abatu les trauaux prolongez,
Et tous meſme, à perir, peut-eſtre rengagez.
Si vos cœurs, toutesfois, moins ſaiſis d'eſpouuente,
Se vouloient ſouuenir de leur valeur ardente,
Nous pourrions, d'vn laurier plus qu'aucun glorieux,
Couronner auiourd'huy nos fronts victorieux.
François, nous le pouuons. Vn peu deuant l'Aurore,
I'ay reconnu l'Anglois, qui repoſoit encore;
Ie l'ay laiſſé dormant, & facile à donter,
Si de l'occaſion vous ſçauez profiter.
Mais quand, pour luy, le ſomme auroit perdu ſes charmes,
Qu'il ſeroit eſueillé, qu'il ſeroit ſur les armes;
L'auez-vous pas ainſi mille fois ſouhaitté?
N'aymerez-vous pas mieux vn combat diſputé?
Sus donc, vers l'Ennemy, marchez en diligence;
Qu'il reſſente l'effet de voſtre repentance,
Repare voſtre honte, & verſe de ſon flanc,
Pour en lauer la tache, vn deluge de ſang.

Là finit ſon diſcours, & ſa bouche tonnante,
Dans le ſilence meſme eſt encore eloquente ;
De mille Anges Guerriers les eſcus flamboyans
Renforcent, par leur feu, ſes regards foudroyans.
Et ce qui reſtoit d'ombre, en l'eſprit de l'Armée,
Fuit deuant leur lumiere, & ſe tourne en fumée.
Comme, lors qu'en la Mer, qui baigne le Leuant,
Sous vn Ciel ſans nüage, à la faueur du vent,
Vn Brigantin leger, à rames egalées,
De ſon ventre eſcumeux fend les ondes ſalées,
Si le petit Poiſſon, des Nochers redouté,
Arreſte, ſur les flots, ſon cours precipité,
En vain pour l'ebranſler, Aquilon ſe reſueille,
En vain, pour tous les maſts la voile s'appareille.
Tant que, par le Plongeon, l'inebranſlable Bord
Sente, pour l'arracher, faire vn heureux effort.
Alors, ſur l'onde emeüe, il reprend ſa carriere,
Et ſon rapide vol laiſſe le vent derriere.
Ainſi, quand du venin, dont la malignité
Auoit le Camp François dans ſa courſe arreſté,
Par la puiſſante voix de l'heroique Sainte,
Malgré l'art du Demon, fut la puiſſance eſteinte,
Tous ſentirent leurs cœurs ſoulagez d'vn grand poids,
Et plus rapidement coururent vers l'Anglois.
Mais, deſormais en vain, leur marche eſt ſi preſſée,
La grande occaſion ſans remede eſt paſſée ?
Leurs pas ſont pleins d'ardeur, mais ils ſont ſuperflus,
Ils cherchent le Rebelle, & ne le trouuent plus.
Sur la fin de la Nuit la triomphante Armée,
Au Vallon tenebreux fut à peine enfermée,
Que le veillant Dragon, en profitant du Sort,
La voulut mettre en proye au malheureux Betford,
Reueſtu de l'habit d'vn Eſpion fidelle,
Il luy vint annoncer cette heureuſe nouuelle,

Et, l'infernale flamme aux paroles meſlant,
Luy redonna de vaincre vn deſir violent.
Par tout il reſueilla les trouppes endormies,
Leur promit le treſpas des trouppes ennemies,
Puis, laiſſant à Betford haſter leur partement,
Reuint du Camp troublé nourrir l'eſtonnement.
Mais voyant, tout à coup, la celeſte Guerriere
Forcer l'ombre à ceder aux traits de ſa lumiere,
Faire à ſes mots ardens ceder la froide horreur,
Et, contre l'Eſtranger rechaſſer la terreur;
D'vn mortel deſplaiſir la fiere ame oppreſſée,
Sous l'aſpect effrayé d'vne Garde auancée,
Il retourne, en volant, aux bataillons Anglois,
Et s'addreſſant au Chef, luy dit à haute voix.
Ton Camp ſage Betford, loin de rien entreprendre,
Ne doit pas ſeulement ſonger à ſe deffendre,
Pars, pars, à l'heure meſme, & t'eſloigne ſoudain,
Si tu le fais plus tard, tu le feras en vain.
Du ſommet de ce Tertre, où, pour Garde lointaine,
L'on nous auoit poſez au deſſus de la Plaine,
Mes yeux ont deſcouuert vn monde de Soldats,
Qui vers toy, pour te perdre accourent à grands pas.
Leurs nombreux eſcadrons couurent toute la terre,
Et menacent les tiens d'vne mortelle guerre,
Leur Prince les conduit, & demande à ſon bras
Ta ſuperbe deſpoüille, & ton cruel treſpas.
Ton courage repugne à faire la retraitte,
Mais, ſi tu ne la fais, certaine eſt ta desfaitte,
Reſous-toy, pars ſoudain, menage les momens,
I'oy les cris des Guerriers, & les hanniſſemens.
A la fin de ces mots, d'vne haleine glaçante,
Il luy ſouffle l'eſprit de trouble & d'eſpouuente,
Il le ſouffle à ſon Camp, d'vn viſage eſtonné,
Et leur oſte le cœur qu'il leur auoit donné.

Betford saisi d'effroy, pour chercher vn Asyle,
Fait tourner ses drappeaux vers la Royale Ville,
A courir, à voler, le soldat exhortant,
Sans souffrir qu'en sa marche il respire vn instant.
Et sa fuitte d'abord, auec ordre conduitte,
Paroist vne retraitte, & non pas vne fuitte;
Et chacun dans sa peur, sa raison conseruant,
D'vn pas viste & reglé, va tousiours en auant.
Le Chef, pour amuser l'Ennemy qui le presse,
Dans son quartier ouuert, tout son bagage laisse,
Laisse, deçà, delà, ses viures espanchez,
Et d'armets & d'escus tous les chemins jonchez.
Ainsi, quand par les monts de l'Abyssine Plage,
La Tigresse legere, escumante de rage,
Court apres ses Petits, qu'vn Negre hazardeux
Vient d'enleuer par ruse, à son Antre hideux.
Le Rauisseur adroit, par des globes de verre,
Que d'espace en espace, il fait roüler en terre,
Trompant d'vn faux objet l'Animal redouté,
Dans cette illusion, trouue sa seureté.
La peur redouble, enfin, parmy le Camp timide,
Tout y fuit desormais, d'vne fuitte rapide,
Betford, plein de douleur, de honte, & de courroux,
Fuit aussi bien que tous, mais ne fuit qu'apres tous.

Fin du neufiesme Liure.

LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE.

LIVRE DIXIESME.

MAis, parmy ce grãd trouble, & ce peril extreme,
Satan, d'vne autre peur, eſt agité luy-meſme,
Et craint que l'habitant, par ce bruit alarmé,
Ne vueille aux fugitifs tenir ton mur fermé.
Il y vole, en tremblant, &, pour couurir ſa rage,
Emprunte de Faſcot la taille & le viſage,
Puis ſe coule, dans l'ombre, au riche apartement,
Où la fiere Iſabeau dormoit profondement.
Il ſçait juſqu'à quel point l'inhumaine Princeſſe,
Dans le ſort de l'Anglois, ſon amour intereſſe,
Il ſçait que de ſa cauſe elle eſt le ſeur apuy,
Et ſçait qu'elle ne croit, ni n'eſpere qu'en luy.
D'vn bras impetüeux, & d'vne ardeur farouche,
Il tire le rideau de ſa ſuperbe couche,

Et desployant la voix, d'vn ton affreux & haut,
En ces termes luy parle, & l'esueille en sursaut.
Rompez ce long sommeil ô miserable Reyne;
Ce repos infidelle au sepulchre vous meine,
Charles victorieux, pas à pas, suit Betford,
Et tien le fer leué, pour luy donner la mort.
Vne terreur fatale a saisi nostre Armée,
De ses rangs confondus la campagne est semée,
Et si, par vostre soin, il n'est pas garanty,
C'est fait, & de Betford, & de tout son Party.
Dans vn tel accident, si la tremblante Ville
Aux drappeaux effrayez refusoit son Asyle,
Que serions-nous plus tous que des objets d'horreur,
Sur qui viendroit le Fraistre assouuir sa fureur?
Mais, sur tous, quels effets d'vne insolente rage
N'esprouueroit, sous luy, vostre masle courage?
Du nom de Mere, en vain, vous croiriez l'esmouuoir,
La Nature, entre vous, a perdu son pouuoir.
Tousiours se represente à sa triste memoire
De son premier danger l'espouuentable histoire,
Et les sanglans trespas, qu'en ses plus ieunes ans
Vous fistes endurer à ses chers Partisans.
Tousiours s'offre à ses yeux le thrône de la France,
Osté, par vos efforts, mesme à son esperance,
Le Sceptre des François, par luy tant souhaitté,
A ses bruslans desirs, par vos efforts, osté.
Vous luy fustes barbare, il vous sera barbare,
Et des-ja le crüel cent gesnes vous prepare,
A cent maux vous destine, & veut que, dans les fers,
Vous luy faciez raison de ceux qu'il a soufferts.
De ce foudre grondant, dont vous estes la butte,
O Reyne, il est en vous de destourner la cheute,
Si vous faites, par art, que le Bourgeois craintif
Ne ferme point ses murs à l'Anglois fugitif,

Le bonheur des François, l'interest de leur plaire,
Le peuuent reuolter, contre leur Aduersaire,
Contre vous mesme encor, le peuuent reuolter,
Pour mieux lauer son crime, & mieux se racheter.
Pour peu que l'on le laisse en estat de nous nuire,
Ce iour est le dernier que nos yeux verront luire;
D'vne porte, soudain, il nous faut asseurer,
Ou cent honteuses morts, ce iour mesme, endurer.
Sus donc, qu'attendez-vous, sur cette plume oysiue?
Vn moment dauantage, & vous estes captiue;
Ce Peuple aura connu le malheur de l'Anglois,
Et Charles vous mettra sous le joug de ses loix.
A ce mot il acheue & la comble de crainte;
Puis, reuestant sa forme, & despoüillant la feinte,
Par son horrible aspect, luy redouble la peur,
Et, la luy redoublant, luy redouble le cœur.
Il s'enuole & du lit à bas elle se iette;
Elle s'habille en haste, & se monstre inquiëte;
Puis sort, auec grand bruit, de son Royal sejour,
D'armes accompagnée, & ceinte de sa Cour.
Vers la Porte qui ioint l'orgueilleuse Bastille,
S'auancent lentement, & soldats, & famille;
Chacun, sur leur chemin, cede plein de respect,
Et rien, dans cette pompe, aux regards n'est suspect.
On croit qu'vn saint deuoir, vne sainte visite
A sortir des remparts l'antique Reyne inuite;
Sa trouppe, à ses deux flancs, marche, en ordre pressé;
Et, sans trouuer d'obstacle, arriue au Pont baissé.
La moitié des soldats, vers la Plaine, desfile,
L'autre moitié demeure, au dedans de la Ville;
L'essieu du Char alors, sur le milieu du Pont,
Comme par accident, sous la Princesse rompt.
Autour du Char pompeux, tout se range, & fait ferme;
Tandis qu'an proche toit elle passe, & s'enferme;

Et l'habille Escuyer, la fraude secondant,
Feint de l'inquietude, en ce feint accident.
La Porte, par cet art, se tient tousiours ouuerte;
La fraude reüssit, sans estre descouuerte,
Et Betford, par la Reyne, en son trouble, auerty,
R'anime, dans son cœur, son espoir amorty.
Tel vn sage Nocher, qui surpris de l'orage,
Entre mille perils, n'attend que le naufrage,
Et, des vents & des flots viuement poursuyui,
Les voit à sa rüine obstinez à-l'enuy;
A l'aspect du flambeau, que, sur l'onde abboyante,
A ses yeux, tout à coup, vn haut Phare presente,
Croit des flots & des vents pouuoir donter l'effort,
Et, bien qu'encore en mer, joüit des-ja du port.
Des murs, sur ce tẽps mesme, on descouure en la Plaine,
L'Anglois qui, plein d'effroy, fuit à perte d'haleine;
Il fuit, quoy qu'esloigné du François qui le suit;
C'est sa peur qui le presse, & son ombre qu'il fuit.
Des rapides Coureurs la trouppe commandée,
Va, le trouue, & l'attire à la Porte gardée,
Et, par elle soudain, les timides fuyards
Viennent mettre leur crainte, à l'abry des remparts.
La Ville s'en remplit, & confuse, & surprise,
Pour disposer de soy, se trouue sans franchise;
Et l'vnique party, dont luy reste le choix,
Est d'armer ses quartiers, & se joindre à l'Anglois.
Sur le Char estably, la Princesse montée
Retourne en son Palais, de fureur agitée,
Et, contre son Fils propre, en ces mots eclatans,
S'en va, de place en place, aigrit les habitans.
Le voicy qui paroist, ce Tyran formidable,
Le crime de mon sein, & son fruit detestable;
Le voicy qui s'approche, enflé du vain espoir
De vous voir expirer, sous son lasche pouuoir.

Il vient gros de vengeance, auec l'Enchantereſſe,
Vous punir de la mort que ſon ame traiſtreſſe,
Parmy tant de treſpas moins deus & plus certains,
Manqua de receuoir, par vos vaillantes mains.
Armez-les aujourd'huy de cette belle rage,
Qui vous fit, ſur les ſiens, faire vn ſi grand carnage;
Et pouſſez, dans le cœur, qu'il vous vient preſenter,
Le trait qu'il ſçeut alors, par la fuite, euiter.
Pour donter ſon audace, & desfaire ſes charmes,
Le magnanime Anglois vous vient offrir ſes armes;
Par luy vous eſtes forts, &, s'il combat pour vous,
Il faut que le Tyran tombe, enfin, ſous vos coups.
L'eſpouuenté Bourgeois, par ce ferme langage,
Sent affoiblir ſa peur, & croiſtre ſon courage,
Et deſormais Betford, ſur les hauts bouleuards,
Refait des bataillons, de ſes guerriers eſpars.
Charles en vain le ſuit, en vain taſche à l'atteindre,
Il voit perdre ſa proye, & ne peut que s'en plaindre;
Seul il s'en tient coupable, & d'vn ſi grand malheur
Souffre impatiemment la ſenſible douleur.
Ainſi quand des trouppeaux la terreur & la haine,
Vn grand Loup rauiſſant eſt ſurpris dans la Plaine,
Et, loin du bois encor, n'oſeroit eſperer
D'eſchapper à la dent, qui veut le deuorer;
Si la peur, à ſon cours redoublant la viſteſſe,
Le met en ſeureté, de la mort qui le preſſe,
Le Chien, dont tous les chiens ſuyuent la ſeule voix,
En longs gemiſſemens change ſes fiers abois.
Sur ce temps Amaury, du meſpris de la Sainte,
Au Monarque troublé faiſant vne aigre plainte;
Elle eſt, luy repart-il, en droit de meſpriſer
Ceux qui de leur bonheur ſçauent ſi mal vſer.
Non, ne nous flatons point, noſtre laſche pourſuitte,
Fait triompher l'Anglois, au milieu de ſa fuitte;

D'vn iour pour noſtre honneur, nous auons trop veſcu,
Ne pas vaincre aujourd'huy, c'eſt demeurer vaincu.
L'orgueilleux confondu, par la iuſte reſponſe,
La prend pour ſon arreſt, que ſon Roy luy prononce,
Ne luy replique rien ; mais deplore ſon ſort,
Et, ſe croyant perdu, ſe reſout à la mort.
Ah ! trop grande eſt, dit il, la douleur qui te preſſe ;
Il faut, par ton treſpas, dementir la Traiſtreſſe,
Il faut que par ton ſang, ton Roy deſabuſé,
Reconnoiſſe qu'à tort elle t'a meſprisé.
A ce point t'a reduit l'inſolente Pucelle,
Que, par ta ſeule mort, tu te peux venger d'elle ;
Va donques t'en venger, en cherchant à mourir,
Et peris ſeulement, pour la faire perir.
Charles te croit ſans cœur, & conſent à ta honte ;
N'attens plus que de toy iamais il faſſe conte ;
Tu vois, auant ta fin, la fin de ton pouuoir ;
Mais, ô ! vrayement ſans cœur, ſi tu la peux bien voir.
Meurs, meurs, puiſqu'en credit tu ne ſçaurois plus viure,
Et ton Roy, par ta mort, de ſon charme deliure ;
Meurs, &, pour arracher le bandeau de ſes yeux,
Va trouuer, chez l'Anglois, vn treſpas glorieux.
La Sainte, cependant, qui voit, à ſon eſpée,
La belle occaſion, ſans remede, eſchapée,
Diſſimule ſa peine, &, par vn trait prudent,
Tire meſme profit du terrible accident.
Par les rangs elle court, &, d'vne heureuſe addreſſe,
Diſſipe, auec ces mots, la commune triſteſſe ;
Genereux Compagnons de mes actes guerriers,
Les Cieux, auec grand ſoin, menagent vos lauriers,
Refuſant à l'eclat d'vne vertu ſi pure
L'honneur qu'elle cherchoit, parmy la nuit obſcure.
Quād rien n'euſt mis d'obſtacle, au cours de vos exploits ;
Quand vous auriés ſurpris les trouppes de l'Anglois ;

Quand vos bras, de leur sang, euſſent fait des riuieres ;
Quel Aſtre, pour les voir, euſt preſté ſes lumieres ?
Quel œil, dans le combat, euſt vos coups demeſlez ?
La tenebreuſe Nuit vous euſt tous egalez.
Mais, auant que deux fois, pour fournir ſa carriere,
L'Aurore au Char du Iour ait ouuert la barriere,
Malgré l'art criminel des tremblans Fauoris,
Le Ciel, & vos efforts, vous mettront dans Paris.
Moderez cette ardeur, reprimez cette flamme,
Qui vos veines embraſe, & conſume voſtre ame,
Et, du nouueau Soleil attendant le retour,
Permettez à l'Anglois, de viure encore vn iour.
Par ces mots, *dans les cœurs, la Guerriere ſurmonte*
Du deſordre paſſé le depit & la honte ;
Et chacun deſormais, dans ſon ſein allumé,
Sent ſa peine amortie, &, ſon trouble calmé.
Mais Charles oppreſſé d'vne douleur mortelle,
Au quartier de Betford, durant ce temps, appelle
Les vieux & ſages Chefs, qui, par luy conſultez,
Eclairoient ſon eſprit, dans ſes difficultez.
Dunois & Tanneguy, ſur ce moment, arriuent ;
Ils entrent chez le Prince, & les Chefs les y ſuyuent ;
Le ſilence eſt profond, & tous, de toutes parts,
Sur les yeux du Monarque attachent leurs regards.
Il les regarde tous, puis, d'vn graue langage,
A quel point, leur dit-il, eſt reduit mon courage ?
Que l'ennemy me manque, &, me fuyant touſiours,
Arreſte mes progrez, au plus beau de mon cours.
Betford, en ſe rendant à mes yeux inuiſible,
A trouué le moyen de ſe rendre inuincible,
Pour ſa gloire il eſt laſche, &, par ſon ſeul effroy,
Il ſe peut dire encore auſſi libre que moy.
Tout fugitif qu'il eſt, il eſt puiſſant encore,
Il maintient ſon honneur, lors qu'il ſe deshonnore,

Ie le poursuis sans cesse, & le poursuis en vain,
Sa peur oste tousiours sa despoüille à ma main.
I'estois prest de l'atteindre, & de voir, par sa prise,
Sur le Rebelle Anglois, la France reconquise;
Lors qu'vne vaine crainte, ouurage des Enfers,
Empesche mon soldat, de le mettre en mes fers.
Dans vn malheur si grand, que faut-il que ie fasse?
Dois-je, ou suyure, ou quitter cette inutile chasse?
Amis, conseillez-moy, mais auec liberté,
Et reglez mon esprit, par ce doute agité.
Dans toute l'Assemblée, apres cette ouuerture,
Il s'eleue vn confus & paisible murmure,
Pareil à ce doux bruit, qu'on entend, quelquefois,
Troubler innocemment le silence des bois,
Quand l'amoureux Zephire, en se plaignant de Flore,
Fait de son sein bruslant, mille souspirs eclôre,
Et force les Echos des roches d'alentour
A parler, auec luy, de son ardent amour.
Des-ja des moins âgez les raisons eloquentes
Diuisoient le Conseil, en deux parts differentes,
Soit pour suyure Betford, soit pour l'abandonner,
Pour redoubler leur course, ou pour la terminer.
Le fameux Tanneguy, non moins vaillant que sage,
Au Monarque, en son rang, tient ce masle langage,
Ah! pourquoy douter, Sire, & pourquoy consulter
Vn point, dont, sans foiblesse, on ne sçauroit douter?
Quand nous serions sans cœur, quand la seure victoire
Ne nous tenteroit point du plaisir de la gloire,
Quand nous aurions l'esprit insensible à l'honneur,
Deurions-nous negliger les graces du Bonheur?
Tant que fuira Betford, la Raison de la Guerre
Veut que nous le suyuions, jusqu'au bout de la Terre,
Et deust-il, en fuyant, nos foudres euiter,
De cette fuitte, au moins, deuons-nous profiter.

Elle combat pour nous, & plus que nos eſpées,
Sa peur nous fera voir ſes trouppes diſſipées,
Pour luy faire, ſans nous, endurer le treſpas,
Ses craintes ſes frayeurs, deuiendront nos ſoldats.
Nourriſſons ſeulement ſa mortelle eſpouuente,
Par vne pronte marche, vne pourſuitte ardente,
Si nous nous relaſchons, il ſe raſſurera,
Et le mal qui le preſſe, alors, nous preſſera.
Pouſſons donc, ſur ſes pas, nos Armes inuincibles,
A luy, plus que iamais, faiſons nous voir terribles,
Et, par noſtre aſſurance, entretenant ſa peur,
Gardons qu'il ne reſpire, & ne reprenne cœur.
Nous luy ferons, ainſi, perdre toute creance,
Nous tirerons à nous les Peuples de la France,
Et Paris qu'ont, pour fin, tant de rares exploits,
Nous ouurira ſes murs, & receura nos loix.
La choſe eſt euidente, & parle d'elle-meſme,
Il n'en peut arriuer qu'vn auantage extreme,
Quelle ombre de raiſon y voit-on de douter?
Le temps de vaincre, ô Dieu, ſe perd à conſulter.
Ces mots auoient du Roy calmé l'ame troublée,
Et fait, de cet auis, l'auis de l'Aſſemblée,
Quand le vieillard Gillon, par ſa crainte emporté,
Demanda qu'à ſon tour, le ſien fuſt eſcouté.
Il connoiſt, de long-temps, la furieuſe enuie,
Qu'à ſon cher Amaury d'abandonner la vie,
Et le conte pour mort, ſi, Charles emouuant,
Il ne rompt le deſſein de paſſer plus auant.
Cette frayeur l'anime, &, conduiſant ſa langue,
Luy fournit le ſujet d'vne longue harangue,
Elle joint de l'aigreur à ſes bas ſentimens,
Et luy dicte ces mots, adroits & vehemens.
Sire, quelque motif, qui, ſi loin de la Loire,
T'ait fait, contre Betford, pourſuyure ta victoire,

Quel qu'en ſoit le ſuccez, ie n'y voy pourtant rien
Qu'vn projet courageux, mais contraire à ton bien.
Car, quoy que de Paris l'indigne ſeruitude
Te cauſe vne crüelle & noble inquietude,
Quoy que l'epoir flateur d'affranchir ces rempars,
Te faſſe, auec meſpris, regarder les hazards,
Quoy que, ſur ton bonheur, ta vertu ſe confie,
Et que l'euenement le conſeil iuſtifie,
Par combien de chemins as-tu pû, toutesfois,
Tomber, auec ton Camp, ſous le joug de l'Anglois.
Combien de creux vallons, de bourbeux mareſcages,
De torrens debordez, & de ſombres boſcages,
Le rendoient aiſement de tes forces vainqueur,
S'il euſt pû ſe reſoudre à teſmoigner du cœur?
A quoy meſme, au plus fort de la haute eſperance,
De reuoir, en ta main, le Sceptre de la France,
Ton ſoldat s'eſt-il veu, dans la derniere nuit,
Par ta credulité, fatalement reduit?
C'eſt trop faillir, grand Prince, & ces fautes ſont telles,
Qu'elles tirent touſiours mille maux apres elles;
Crois le, & te tiens heureux, que l'aueugle Betford
Ait ſi mal profité de la faueur du Sort.
La volage Fortune, à tes vœux indulgente,
N'a, par tant de bienfaits, ſurpaſſé ton attente,
Que pour mieux, dans le piege, à la fin, t'engager;
Charles ouure les yeux, & connois ton danger.
Preuiens-le. Mais, qui ſçait ſi tu le pourras faire?
N'entens-je pas la Fille, ou braue, ou temeraire,
T'aſſurer hardiment, ſur ſa douteuſe foy,
Que les murs de Paris tomberont deuant toy;
Que l'orgueilleux Anglois, deuenu ta victime,
Preſentera ſa gorge à ton fer magnanime;
Et que ſes bataillons de ta Ville chaſſez
Paſſeront, ſous ta pique, auec honte, baiſſez.

N'ois je pas ces Heros, ces Amans de la Gloire,
Par leurs discours enflez, te vouloir faire croire,
Que d'estre encore en doute, & de deliberer,
C'est trahir ta Couronne, & la deshonnorer.
Que s'il falloit douter, c'estoit lors que la France
Auoit dans Bourges seul, renfermez sa puissance,
Ou que, pour Orleans, tant de secours desfaits
Faisoient du mauuais Sort craindre tous les effets;
Mais qu'ayant au Berry conserué la franchise,
La captiue *Sologne* en liberté remise,
A trente bouleuards le pesant joug leué,
Dans Rheims, triomphamment, ton grand Sacre acheué,
Auancé vers Paris ta foudroyante Armée,
Et, dans son dernier fort, l'Angleterre enfermée,
Sans plus deliberer, la Raison de l'Honneur
Oblige ton courage à *suyure ton bonheur.*
Que si ce vent subtil se coule dans ton ame,
Si, par son doux effort, il en accroist la flamme,
Enfin, s'il la maistrise; ô combien j'apperçois
De malheurs preparez à l'empire François!
Car, nous laisser mener aux grands mons de ces Braues,
Seroit vouloir du Sort viure & mourir esclaues,
Vouloir touſiours roüler de destin en destin,
Et perdre le repos, pour le chercher sans fin.
Tous tes vœux, à ton Sacre, auoient borné ta gloire;
DeBetford, apres luy, tu voulus la victoire;
Et voilà que, Betford t'auoüant son vainqueur,
Le desir de Paris succede, dans ton cœur.
Ainsi, sans but certain, l'amour de la conqueste,
Fait courir ton vaisseau de tempeste en tempeste,
Et ces vastes desseins, qu'il te fait conceuoir,
Te feront perdre tout, en voulant tout auoir.
Voy l'Hyuer qui s'approche, & menace la terre;
Iuge si c'est vn temps fauorable à la guerre,

Et si ton Camp lassé, de repos se priuant,
Souffrira, sans murmure, & la neige, & le vent.
Songe que c'est par trouble, & non par impuissance,
Qu'on a veu les Anglois ceder à ta vaillance,
Et que, quand de ce trouble ils se seront remis,
Tu trouueras en eux de puissans Ennemis.
Souuiens-toy, sage Prince, auant que te resoudre,
Qu'vne legere erreur met les Estats en poudre,
Et pense que le bien & que le mal des Roys,
Depend, ou de leur bon, ou de leur mauuais choix.
Ton destin t'a porté pres de la double Reute,
Qui d'Hercule, autresfois mit la raison en doute,
Où se font les humains heureux, ou malheureux,
Suyuant l'objet plaisant, ou l'objet douleureux.
Pendant qu'il est en toy, prens la moins belle voye,
Qui, par le desplaisir, meine l'homme à la ioye;
Et laisse le sentier peint, & semé de fleurs,
Où l'inuite le Ris, pour le mener aux Pleurs.
La vague Ambition, qui n'a point de limite,
Offrant l'ombre du bien, dans le mal, precipite,
Sur vn char lumineux conduit à la prison,
Et dans vn vase d'or fait prendre le poison.
Fuy le bien apparent, & t'attache au solide;
Des hauts murs de Paris fuy l'appast homicide,
Et dans la profondeur de ses larges fossez,
N'enterre point le fruit de tes trauaux passez.
Ne hazarde plus rien, la France t'en coniure,
Par l'eclat de tes faits, par ta grandeur future,
Par l'interest sacré du Sceptre que tu tiens,
Par ton propre salut, par le salut des tiens.
A ce mot, vers son Fils, il tourne le visage,
Et, de saisissement, n'en dit pas dauantage;
Son discours s'arresta, mais ses viues douleurs,
Au defaut du discours, firent parler ses pleurs.

Charles, qui le regarde, & voit couler ſes larmes,
Des valeureuſes mains ſe ſent tomber les armes,
Et bien que, par vn ſage & magnanime choix,
Il euſt determiné de pourſuyure l'Anglois,
Malgré ſon iugement, & malgré ſon courage,
Il s'en alloit ceder à ce ruſé langage.
Quand la Sainte apprenant auec quel deshonneur,
On conſeilloit la fuitte au milieu du bonheur,
Entre, obſerue le Prince, & connoiſt à ſa veüe,
Que les pleurs de Gillon ont ſa tendreſſe emeüe,
Connoiſt ſon cœur tenté du doux nom de repos,
S'enflamme de colere, & luy parle en ces mots.
Charles, ah! d'où vous vient ce mouuement eſtrange,
Qui d'inſtant en inſtant, vous change & vous rechange?
Serez-vous donc touſiours le joüet d'vn pipeur?
Attendrez-vous d'agir que Gillon n'ait plus peur?
Ie ne veux point icy, pour deſcouurir ſa ruſe,
Pour monſtrer de quel art ſa crainte vous amuſe,
Raualer la grandeur de mon celeſte Enuoy,
Ie ne parle qu'à vous; oyez-moy, croyez-moy.
Le Ciel veut que Paris tombe en voſtre Puiſſance,
Ie n'ay plus que ce bien à donner à la France;
Ses murs vont ſous mes pieds abaiſſer leurs ſommets,
Et tenez pour deſtin ce que ie vous promets.
Enfin, quoy que Gillon le iuge difficile,
Ou l'Ennemy ſommé vous rendra voſtre Ville,
Ou, dans moins de trois iours, ſi ſon bras la defend,
I'yray dans mon Palais, vous mener triomphant.
Par les pleurs du Vieillard, la raiſon terracée,
Par ces mots vigoureux, eſt ſoudain redreſſée;
Gillon cede à leur force, & les moins reſolus
Reuerent cet Oracle, & ne balancent plus.
Ainſi, quand aux beaux iours l'humide vent d'Afrique,
Pouſſe ſes tourbillons ſur vn lac pacifique,

Iuſques au fond l'ebranſle, & d'vn puiſſant effort,
Roule ſes flots boſſus, vers l'oppoſite bord;
Si l'Aquilon paroiſt, à ſa ſeule preſence,
De l'orage eſcumeux ceſſe la violence:
Le Lac perd ſa furie, & ſans flots deſormais,
Retourne de luy-meſme à ſa premiere paix.
Charles ſans douter plus, veut tenter l'auenture,
Chacun, du bon ſuccez, non moins que luy s'aſſure;
Le laſche Amaury meſme au deſſein applaudit,
Et, dans ſon deshonneur, conſerue ſon credit.
On repaiſt, & la faim, par la veille aiguiſée,
Sur les viures Anglois, à peine eſt appaiſée,
Que, d'vn tranſport ſubit, le ſoldat hors de ſoy,
Vient en foüle, en tumulte, enuironner le Roy.
Il demande qu'on marche, & le Prince l'approuue,
Chacun, dans vn moment, ſous l'enſeigne ſe trouue;
Iuſqu'au ſuyuant matin l'on deuoit repoſer,
Mais rien à cette ardeur ne ſe peut refuſer.
Dans la place auſſi-toſt, la trompette eclatante,
Sonne pour le depart, & les trouppes contente,
Elles paſſent en ordre, aux vrays Champs fortunez,
Que l'antique Helicon n'auoit qu'imaginez,
Feignant, que ſous Saturne, au Secle d'Innocence,
Les Hommes & les Dieux viuoient ſans difference.
C'eſt l'heureuſe contrée, où la Paix & l'Amour,
Ont fondé leur Empire, & choiſi leur ſejour.
De monts & de coſtaux, vne inegale chaiſne,
Sert de vaſte Couronne à la Royale Plaine,
Qui, d'vn Ciel touſiours pur, borde ſon horiſon,
Et reçoit vn Soleil propre à chaque ſaiſon.
Ses fertiles guerets à l'humaine culture,
Prodiguent à l'enuy, les biens de la Nature,
Et de tous leurs threſors, compoſent vn threſor,
Qui dans l'Age de fer, rameine l'Age d'or.

Quelque part, que ſur elle, on eſtende ſa veüe,
D'vne riche abondance on la trouue pourueüe,
Et les tuyaux des bleds, & les ſepts des raiſins,
Se monſtrent en tous lieux, l'vn à l'autre voiſins;
On voit, ſur vn fonds vert, les humides prairies,
De cent viues couleurs, pompeuſement fleuries,
Et, l'on voit par les plans, ſur les ſombres ſentiers,
Se rompre, ou ſe courber, les branches des fruitiers.
On voit, en petits bois, les altieres fuſtayes,
S'eleuer au deſſus des buiſſons & des hayes,
Et, parmy les taillis, on entend les oyſeaux
Accorder leur ramage au murmure des eaux.
Par tout ſon large ſein, cent ſources boüillonnantes,
Roülent ſur le grauier, leurs ondes gazoüillantes;
Cent ruiſſeaux vagabonds y coupent les guerets,
Et joignent leur fraiſcheur à celle des foreſts.
Deçà, delà, par tout, mille Palais champeſtres,
Accompagnez d'ormeaux, de tilleuls & de heſtres,
Y font, en meſme lieu, des Champs & des Citez
Voir, auec agrement, les diuerſes beautez.
En paiſibles replis, le cours de plus d'vn fleuue
S'y promeine, s'y meſle, & la campagne abbreuue;
Secourant & comblant de cent biens à la fois,
Le Chef imperieux de l'Empire François.
Le populeux Paris, à qui, du Gange au Tage,
Il n'eſt Mur ſi hautain qui refuſe l'hommage;
Rempart, dont la grandeur, ſeule ſemblable à ſoy,
Seule peut contenir la grandeur de ſon Roy;
Et dans qui la faueur des Elemens propices
Entretient les plaiſirs, les jeux & les delices.
Les yeux, par ces objets, demeurent enchantez,
Les pieds vont, ſans effort, par les cœurs emportez;
Paris de plus en plus, & s'accroiſt, & s'approche,
Chacun, meſme en courant, ſa lenteur ſe reproche.

Ces beaux Champs, disent-ils, ont-ils rien de pareil,
En tout ce qu'en sa route eclaire le Soleil ?
Et deuons-nous douter d'exposer nostre vie,
Pour reuoir, sous nos loix cette Plaine asseruie ;
Pour rompre ses liens precipitons nos pas,
Et monstrons à l'Anglois ce que peuuent nos bras.
L'an des-ja vieillissoit, & de feüilles sechées,
Les prés estoient bordez & les terres jonchées,
L'Esté, deuant l'Hyuer, fuyoit aux chauds Climats,
Et dans l'air refroidy, s'engendroient les frimats.
On voyoit du Soleil la lumiere decroistre,
Hors du gouffre de l'Onde, il craignoit de paroistre,
Iettoit son rayon passe, & moins riche de iour,
En renfermoit l'eclat, dans vn plus petit tour.
Tout va, d'vn cours ardent, & la Sainte animée
Renforce par son feu, la flamme de l'Armée,
Mais auec desplaisir, elle voit, en marchant,
Le celeste Flambeau panché vers son Couchant.
Paris est loin encore, & la nuit est prochaine,
Ils courent, mais sans fruit, leur diligence est vaine ;
La Sainte le connoist, & contraint les soldats
De menager leur force, & moderer leurs pas.
Ils vont, mais à regret, auec moins de vistesse,
Et d'vn murmure egal condamnent sa sagesse ;
Elle, que satisfait cette noble chaleur,
De l'espoir du combat console leur douleur.
Puis elle parle au Prince, & le Prince par elle,
Soudain, de ses Herauts, le plus antique appelle ;
L'ordre qu'il en reçoit, est d'aller à l'instant,
Sommer d'ouurir les murs, l'Anglois & l'habitant.
Le Fauory, qui cherche à se purger du blasme
De traistre Conseiller, & de Guerrier infame,
Prend cette occasion, comme venant des Cieux,
Pour viure, ou pour mourir, content & glorieux.

Il

Il bruſloit, dés long-temps, de monſtrer à la Sainte,
Qu'on l'accuſoit, à tort, de baſſeſſe & de crainte,
Et qu'il n'eſtoit ſi haute, & ſi grande action,
Qui ne fuſt au deſſous de ſon ambition.
Ainſi le deſeſpoir luy donnant du courage,
Vers Charles il s'auance, & luy tient ce langage.
Pour ranger la Cité, ſous ta Royale loy,
Le Heraut, grand Monarque, iroit en vain ſans moy.
Ie ſçay ce que peut d'elle obtenir ma preſence,
I'entretiens dans ſes murs plus d'vne intelligence;
Et ſi, pour la reduire, il faut l'intimider,
Si l'artifice eſt propre à la perſuader,
Permets moy ſeulement de l'aller reconneſtre,
Et ie m'oſe vanter de t'en rendre le maiſtre.
Aux vœux du Fauory, Charles ſe conformant,
Sur vn viſte courſier, il s'eſloigne au moment,
Et, ſuyui du Heraut, ſous la muraille arriue,
Que la clarté du iour eſtoit encore viue.
Aux premiers bouleuards, l'vn & l'autre arreſté,
Le Heraut prend l'habit des Peuples reſpecté;
L'or en boſſe, par tout, y reluit ſur la ſoye,
Et l'aiguille, en tous lieux, ſon addreſſe y deſploye;
Il ſe couure le front d'vn precieux bandeau,
Il ſe charge le dos d'vn ſuperbe manteau;
D'vn long tiſſu d'argent, par le corps il ſe ſerre,
Et porte dans la bouche, ou la paix, ou la guerre.
En ce riche equipage, à lents & graues pas,
Il va, ſans le penſer, receuoir le treſpas.
Telle on voyoit marcher, dans le Siecle profane,
Vers l'autel inhumain de la noire Diane,
L'innocente Victime, entre les Saints Bourreaux,
Pour tomber, & mourir, ſous les ſacrez couteaux.
De fueilles & de fleurs la teſte couronnée,
De pourpre reueſtüe, & de rubans ornée,

Sans craindre, & sans sçauoir la rigueur de son sort,
Contente & malheureuse, elle alloit à la mort.
A grands cris, en marchant, il appelle la Garde,
Par ruse, ou par mespris, à paroistre elle tarde,
Il renforce sa voix, & d'vn grand chastiment,
Hardy sous ses habits, le menace aigrement.
Enfin, criant touſiours, la terrace il aborde,
De soldats & de Chefs, alors elle se borde;
Soudain il leur enjoint, de liurer à son Roy,
Les Murs iniustement asseruis sous leur loy;
Aux François promet grace, aux Anglois assurance,
Mais, iure que leur mort suyura leur resistance;
Protestant qu'il n'est point de iuste cruauté,
Que n'exerce sur eux, son Monarque irrité.
Bedford, qui du François voit l'ame chancelante,
Qui ne voit pas l'Anglois moins remply d'espouuente;
Et qui craint que l'effroy ne contraigne leur cœur
De souſmettre la Place à la loy du Vainqueur;
Pour obliger leur crainte à demeurer rebelle,
Des mortelles horreurs conçoit la plus mortelle;
L'inspire à Millington, en ce lieu commandant,
Millington à l'Anglois, parle d'vn ton ardent.
Aux arcs, aux traits, dit-il, que l'on mette par terre
Celuy qui foüle aux pieds l'honneur de l'Angleterre,
Periſſe l'insolent, sous l'effort de nos bras,
Son audace insensée est digne du trespas.
Repouſſons cet outrage, auec d'autres outrages,
Apprenons au François, à tenter nos courages,
Et que, par cet exemple, il sçache à l'auenir,
Comment noſtre courroux sçait l'audace punir.
Satan meſle à ces mots, son haleine infernale,
La fureur des Anglois en deuient plus brutale;
Dix traits, en cet instant, lancez sur le Heraut,
Volent tous vers son sein, & pas vn ne le faut.

Tous l'atteignent au cœur, & leur pointe execrable
S'y moüille, & s'y rougit, d'vn sang inuiolable ;
Le sacré Droit des Gens, en ce forfait affreux,
Sent abolir ses loix, & dissoudre ses nœuds.
Par ce noir attentat, la France & l'Angleterre,
Sentent eterniser leur inhumaine guerre ;
Et desormais le feu n'en peut estre amorty,
Que par l'accablement du coupable Party.
Le meurtrier furieux accourt à la despoüille,
Et, d'vn second forfait, indignement se soüille ;
Ce corps, de cent espieux, tient le fer occupé,
Cet habit, en cent parts, se trouue dissipé.
Comme si quelque enfant, d'vne main indiscrette,
Vient harceler le Dogue en sa rage müette,
Quand la Chienne des Cieux, par ses rayons ardens,
Luy met au sein la flamme, & le venin aux dents,
L'Animal escumeux, quitant l'humide place,
S'elance contre luy, le heurte, le terrace,
Le mord en mile endroits, impitoyablement,
Et fait mille lambeaux de son habillement.
Amaury plein de trouble, à l'acte parricide,
R'accourt vers le François, d'vne course rapide,
Et, contant son danger & l'Angloise fureur,
Remplit tous les esprits de colere & d'horreur.
Charles, d'vn feu soudain, s'enflamme le visage,
Et bruslant d'vn courroux digne du grand outrage,
Bien que desia la nuit ait couuert l'orizon,
Veut, durant la nuit mesme, en tirer la raison.
Ne vengeons plus nos loix, vengeons celles du monde,
Dit-il, en s'escriant, comme vn foudre qui gronde ;
Que ce crime infernal, commis si laschement,
Sans sa punition, ne demeure vn moment.
Comme les violens, vsons de violence,
Faisons que leur supplice egale leur offense,

Et, dans leur sein barbare ensanglaatant nos mains,
Monstrons-nous auiourd'huy iustement inhumains.
Allons, dit Amaury, venger l'atroce iniure,
Que l'Anglois sous nos coups, la paye auec vsure;
I'applanitay la voye, & de corps entassez,
Pour monter sur les murs, combleray les fossez.
Tout suit ce mouuement, & le Camp redoutable
Va, d'vn rapide vol, au bouleuard coupable,
Et, de tout son grand poids, tombant sur les dehors,
Les ebranle, les ouure, & les jonche de morts.
La defense est confuse, & l'attaque est reglée,
Herbert, d'vn auant-main, trebuche sous l'Anglée,
Et murmure, en mourant, que son cours soit borné,
Par celuy qu'à la mort il auoit destiné.
Glencarne s'efforçoit de retenir sa bande,
Quand, d'vn puissant reuers le vient charger Yurande;
L'Anglois a, du grand coup, le bras droit emporté,
Sa bande desormais, fuit auec liberté.
Le bras, loin de son corps, sur la sanglante terre,
De sa nerueuse main, l'espée encore serre,
Et, comme si d'Yurande il vouloit se venger,
Vers luy dresse sa pointe, & la semble alonger.
Berford, sur le chemin qui meine vers la porte,
Auoit dressé de pieux, vne barriere forte;
Pour vn second arrest aux estrangers efforts,
S'ils trouuoient peu d'obstacles en ses premiers dehors.
Bien loin deuant les siens, la terrible Guerriere
Vole seule, & s'auance à la forte Barriere;
A cheual elle y donne, & d'vn choq vigoureux,
La renuerse, en eclats, sur le terrain poudreux.
Le François animé, volant apres la Sainte,
Pousse le foible Anglois, qu'esparpille la crainte;
En vn lieu seulement, le vaincu reprend cœur,
Mais c'est pour retomber sous la loy du vainqueur.

Vitacre, de sa pique à deux mains empoignée,
Tenant Dorthe esloigné, tient la mort esloignée;
Et Dorthe, en le perçant, auec son trait lancé,
Par la pique d'ardée, est luy-mesme percé.
Le robuste Spenser, & l'agile Gamache,
Chacun la hache au poin, l'vn à l'autre s'attache;
De plus d'vn ferme coup, chacun se sent blesser,
Mais sous Gamache, enfin, mort l'arene Spenser.
Par tout, sur le vaincu, le vainqueur fait main basse,
Sa colere inhumaine à pas vn ne fait grace;
Il suit de son transport l'aueugle mouuement,
Et ne refuse rien à son ressentiment.
En nul temps, la valeur n'a paru si brutale,
A l'excez du forfait le chastiment s'egale,
Le François fait l'Anglois, & deuant l'Eternel,
On ne sçait qui des deux est le plus criminel.
Mon Heraut, dit le Prince, au milieu du carnage,
Reçoy de ma douleur ce premier tesmoignage,
Mon bras, sur la Cité, le reste acheuera,
Ce qu'on t'a fait souffrir, elle le souffrira.
Satan qui reconnoist, que leur rage effrenée,
Dans tout son vaste enclos, à la Ville estonnée,
Et qui voit l'habitant, saisi d'vn iuste effroy,
Parler de recourir à la grace du Roy.
Ah! dit-il, c'en est fait, ils craignent cette Sainte,
Retenons les pourtant, auec vne autre crainte;
Ostons leur l'esperance, & faisons que du Roy,
Ils ne conçoiuent pas vn moins puissant effroy
Soudain, sur tout le mur, & par toutes les places,
Il en fait, par cent cris, eclater les menaces;
Iure qu'il a pour eux, le courage endurcy,
Et qu'il refusera de les prendre à mercy.
La perte de l'espoir l'audace leur redonne,
Ainsi, quand à l'abord d'vne affreuse Lionne,

Le timide Chasseur croit, en se prosternant,
Destourner de son Chef le peril eminent;
Si le fier Animal, pour luy moins magnanime,
Vient, les ongles ouuerts, en faire la victime;
Au defaut de l'espoir, la force de la peur,
Pour repousser la mort, luy redonne du cœur.
Cependant Amaury, dans sa furie extreme,
Vomit, sur la Cité, blaspheme sur blaspheme,
Et se plaint de ses mains, dont les enormes coups
Luy paroissent encor trop legers & trop doux.
La France iusqu'alors, iusqu'alors l'Angleterre,
N'auoit point fait du feu l'instrument de la Guerre,
Et le fer seulement, comme d'vn mesme accord,
Leur seruoit aux combats à se donner la mort.
L'vne & l'autre, auec soin, pour sa plus grande gloire,
Dans les succez heureux, temperoit sa victoire,
Et, sauuant les vaincus, iouïssoit du beau fruit,
Que, parmy les dangers, ses faits auoient produit.
Mais le Demon veillant, conseillé par sa rage,
Veut mettre, auec le fer les flammes en vsage,
Et, par les noirs effets de leur cruelle ardeur,
D'vn desordre si grand accroistre la grandeur.
Il forme ce projet, & suyuant sa pensée,
Descend, où des Enfers l'ombre est la plus pressée,
Plonge deux longs flambeaux, dans les feux eternels,
Puis reuient accomplir ses desseins criminels.
Du profond de l'Abysme vn instant le rameine,
Où le Camp, sur l'Anglois, execute sa haine,
Où, des siens, à la teste, auec plus de terreur,
L'inhumain Fauory signale sa fureur.
Inuisible, il se mesle aux trouppes animées,
Fait voler, par les rangs, ses torches allumées,
Approche d'Amaury les detestables feux,
Et respond, par cette ayde, à ses horribles vœux.

Amaury, s'en armant, court vers les edifices,
Et veut, iusques sur eux estendre ses supplices;
Les soldats, comme luy, s'arment d'ardens tisons,
Et portent la ruïne aux tremblantes maisons.
La nuit, par tant d'eclairs, sent dissiper ses voiles,
Et, deuant leur rougeur, voit pastir les estoilles;
Sous le nombre infiny de ces feux eclatans,
Le Camp paroist, sans nombre, aux yeux des habitans.
Hors des murs eleuez, & deuant chaque porte,
Vn amas de logis de differente sorte,
Regne, auec moins d'eclat que l'illustre Cité,
Et d'vn moins digne Peuple est en foüle habité.
Ces lieux esloignez d'elle, eussent formé des Villes,
Pres d'elle, ils ne semblolent que des bourgades viles;
Que de rustiques toits, construits pour receuoir
L'Estranger, que sa gloire attiroit à la voir.
Quand la foudre guerriere eclate sur la France,
Contre ses moindres coups, ils manquent de defense,
Munis de seuls gazons, sans fossez, & sans tours,
L'vsage des vieux temps les a nommez Fauxbourgs.
Dans celuy que d'enhaut le magnifique Louure,
Sous luy, vers le Couchant, à sa droitte descouure,
Les superbes vainqueurs, par le Demon poussez,
Pour mettre tout en feu, marchent à pas pressez.
Amaury les conduit, & son profane exemple
Leur monstre à n'espargner, edifice ni temple;
De la voix, de la main, il leur marque les lieux,
Où la flamme s'attache, & penetre le mieux.
Par les cloisons, d'abord, on la voit se respandre,
De l'vne à l'autre, en suitte, aux soliues s'esprendre,
Noircir les gros cheurons, les degrez assieger,
Petiller dans la tuille, & les combles ronger
Enfin, & tout d'vn coup, forçant porte & fenestre,
De mille petits feux vn grand feu vient à naistre,

Qui parmy l'air obscur, ses boüillons agitant,
Renouuelle le iour au François combatant.
L'Anglois saisi de peur, fuit le feu qui le brusle,
Fuit le fer, qui le blesse, & vainement recule;
A peine est-il du feu, par la fuitte eschappé,
Que du fer, à l'instant, il se trouue frappé.
Ainsi, lors qu'vn vieux Cerf, que l'ombre & le silence
Sembloient, sous vn taillis, cacher en assurance,
Par plus d'vn grand limier à grands abois pousse,
Est, du fort qui le couure, en la Plaine lancé;
L'espouuente le presse, & quelque part qu'il aille,
L'image de la Mort le suit, & le trauaille;
Et, si la dent des Chiens ne le deschire pas,
Par le fer des Chasseurs, il reçoit le trespas.
Dans la terreur commune, vn seul plein de constance
Des plus fameux Heros egala la vaillance,
Et, pour quelques momens, d'vn front audacieux,
Put seruir de barriere au Camp victorieux.
L'vn des Chefs Hibernois, apres sa course faite,
Auoit choisi ce lieu, pour derniere retraitte.
Et, dans ses foibles bras, autresfois triomphans,
Au defaut de leur Mere, eleuoit ses Enfans.
Cent lumineux flambeaux tombent sur sa demeure,
Ses petits il regarde, & de tendresse pleure;
Sa valeur se reueille, & ses sens refroidis
Reprennent la chaleur dont ils brussoient iadis.
Sur sa porte il descend, sous sa cuirasse brille,
Sa pertuisane empoigne, & garde sa famille;
Le François, pour entrer, fait mille grands efforts;
De la pointe il l'arreste, & le tient au dehors.
Cent tisons, à l'instant volent contre sa teste,
Et toutesfois sur luy fond en vain leur tempeste,
Mais, sous leur vol ardent, & leurs coups redoublez,
Il voit, plein de douleur, ses petits accablez.

Ses bien-aymez Enfans, s'embrasent à sa veuë,
Ce n'est pas le François, c'est ce feu qui le tuë;
Ce feu seul au trespas le porte auec fureur,
Et seul, pour la clarté, luy donne de l'horreur.
Le barbare Destin sa richesse a rauie;
Il ne luy reste plus qu'vne imparfaitte vie;
Ce reste l'importune, & luy fait dans la mort,
Chercher à s'affranchir des iniures du Sort.
Il veut finir ses iours, & sa rage depite,
Parmy les boutefeux, soudain le precipite;
Dans leur flamme il se darde, & de quatre grands coups,
En met quatre par terre, & les ebranste tous.
Le vaillant bataillon, deuant cette vaillance,
Par force, en plus d'vn lieu, trouble son ordonnance;
Amaury s'en irrite, & d'vn bras furieux,
Luy lance vn des flambeaux, & l'esteint dans ses yeux.
Le Guerrier perd le iour, mais, bien que sans lumiere,
Il ne perd rien pourtant de sa vertu premiere;
Sa sensible douleur ayde à l'encourager,
Et son aueuglement luy cache le danger.
Le visage bruslé, les paupieres bruslantes,
Il court, sans but certain, aux brigades pressantes,
Par tout les fait tomber, sous son terrible choq,
Et semble, sous les traits, vn immobile roc
En cercle, autour de luy, tout le Camp se ramasse,
Et renferme sa gloire, en vn petit espace;
Vn seul homme sans veüe, occupe tout vn Camp,
Et ne peut se resoudre à luy ceder le champ.
Comme vn fameux Taureau, dans la forte estacade,
Enceint de tous costez du Caualier Nomade,
Baisse l'horrible corne, & d'vn puissant effort,
Porte, de tous costez, l'espouuente & la mort.
Il sent, par mille dards, & par mille zagayes,
Son inuincible corps, ouuert de mille playes;

Mais, pour estre plus foible, il n'est pas moins vaillant,
Et dans les abois mesme est tousiours assaillant.
Enfin, sa pertuisane en deux parts eclatée
Abandonne & trahit sa douleur indontée ;
Il sent, à cette fois, approcher son destin,
Et se prepare à faire vne heroique fin.
Sur les pieds il se plante, & d'vn ferme langage,
Venez, Tigres, dit-il, acheuer vostre ouurage ;
Vous ne m'osterez rien par vostre cruauté,
En m'ostant mes Enfans, vous m'auez tout osté.
De fleches & de feux, vne effroyable gresle,
Sur luy, de toutes parts, tombe alors pesle-mesle,
Il meurt, & de deux morts, par le fer & le feu,
Comme si, pour l'abbatre, vn trespas estoit peu.
Rien de luy ne demeure, & l'insolente flamme
Se permet de passer iusqu'aux biens de son ame ;
Elle consume encore vn Nom si glorieux,
Et le laisse ignorer aux Siecles curieux.
Apres ce grand exemple, il n'est rien qui resiste,
Le combat est infame, & la victoire triste ;
L'honneur ne peut souffrir tant de lasches rigueurs,
La peine est aux vaincus, & la honte aux vainqueurs.
Nul n'eschappe à son sort, & tout sexe, & tout âge
Esprouue du François la fureur & la rage,
Tous y sont sans pitié soumis egalement,
Mais l'Anglois s'y voit seul exposé iustement.
Hors luy, tout autre endure vn iniuste martyre ;
Le Vieillard egorgé, dans les sanglots expire ;
La Vefue, sous le coup, perce l'air de ses cris,
Et la sœur en mourant, plaint ses Freres meurtris.
Pendant ce temps la Sainte a laissé loin derriere,
Des Ennemis forcez la fragile barriere,
Et, contre vn gros de reste employant son effort,
Deuant elle le chasse, ou luy donne la mort.

Son cœur l'a, iusqu'au pont, presque seule conduite,
La terre icy luy manque, & borne sa poursuite ;
Elle voit ses fossez couuertis en marais,
Et ne voit sur les murs, que canons & que grais.
Là, se suspend son ame, & ne sçait que resoudre,
Son bras luy promet bien de mettre tout en poudre,
Et, d'vn peril si grand, ses belliqueux esprits,
Par ce qu'il a de beau, sont ardemment espris.
Mais sa raison luy dit, qu'encore qu'elle essuye
Des rocs & des boulets l'espouuentable pluye,
Qu'elle aille au pied des murs, qu'elle aille à leur sõmet,
En vain, de les garder, seule elle se promet.
Ainsi, quelques momens, douteuse & balancée,
Elle voit dans les airs, vne flamme elancée,
Parmy des tourbillons tenebreux & roülans,
En ondes vers le Ciel, sortir des toits bruslans ;
Et craint que par le feu dans l'amour du pillage,
Le François n'ait souffert quelque insigne dommage.
Comme, quand vn Nocher, apres mille terreurs,
Voit, aueque le port, la fin de ses erreurs,
S'il auient que le vent contraire à la marée
Du haure descouuert luy defende l'entrée,
Bien qu'il fasse, sans fruit, mettre la voile bas,
Que, sans fruit, sur la rame, il lasse tous les bras,
Sa barque, toutesfois, par cette resistance,
Se suspend sur le flot, & s'y tient en balance,
Iusqu'à ce que la vague, abandonnant le bord,
En haute mer l'entraisne & le priue du port.
Ainsi, dans le moment, que la forte Guerriere
Alloit sur le rempart, terminer sa carriere,
Vn autre mouuement en son cœur excité
L'esloigne tout à coup, de la forte Cité.
D'vne soudaine peur sa grande ame est atteinte,
Et le courage en elle, alors cede à la crainte,

Elle quitte les murs, retourne ſur ſes pas,
Et voit regner par tout la flamme & le treſpas.
Par ces triſtes objets ſaintement attendrie,
Du Monarque des Cieux la clemence elle prie
De moderer des ſiens la criminelle ardeur,
Et de leurs cruautez oublier la grandeur.
En priant elle pleure, & plus elle s'auance,
Et plus elle les voit aigrir leur violence,
S'abandonner, ſans bride, à tout genre de maux,
Aſſouuir ſans pudeur leurs appetits brutaux,
Pourſuyure le maſſacre au milieu des rüines,
Et porter leur fureur, iuſqu'aux choſes Diuines,
Sans qu'en toute ſa route, à ſes humides yeux
S'offre rien que de noir, d'infame, & d'odieux.
Vn deſordre ſi grand, plus que deuant la trouble,
Sa colere s'accroiſt, ſa douleur ſe redouble;
Elle veut s'eſcrier, mais ſon ſaiſiſſement
Eſtouffe ſa parole, en ce commencement.
Enfin du puiſſant nœud qui la langue luy ſerre,
Le depit la degage, & d'vn ton de tonnerre;
Ceſſez, ceſſez, dit-elle, vn ſi dannable aſſaut,
C'eſt trop mal expier le meurtre du Heraut.
Le fer alors s'arreſte, & la flamme s'appaiſe,
Le feu, de tous coſtez, n'eſt plus que de la braiſe;
Et chacun reuenu de ſon laſche tranſport,
Regarde auec horreur les reſtes de la mort,
La Guerre forcenée y reconnoiſt ſes crimes,
Le regret ſuit la faute au cœur des magnanimes.
Amaury ſeulemect, contre l'Anglois outré,
Sans eſtre ainſi que tous, en luy-meſme rentré,
Fierement aux vaincus toute pitié refuſe.
Ioüit de ſa vengeance, & de ſon heur abuſe.
La Fille voit le Prince, & rehauſſant ſa voix,
Ah! Charles, luy dit-elle, ah! qu'eſt-ce que ie vois?

Ah! la punition eſt pire que l'iniure,
Nous auons violé les Droits de la Nature,
Et, contre les lieux ſaints, nos trouppes ont commis
Vn forfait ſouhaitable, en nos ſeuls Ennemis.
Le Prince luy reſpond, ce mal eſt ſans remede,
Mais la raiſon enfin au deſordre ſuccede,
Le Camp n'eſt plus cruel, n'en veut plus qu'au butin,
Et peut eſtre emeloyé, meſme auant le matin.
Les Enfers, repart-elle, & leurs noires furies
L'ont rendu l'inſtrument de tant de barbaries;
Son bras a fait ces maux, non pas ſa volonté,
Et ſon feu deſormais ſera moins emporté.
Que de nuit toutesfois il attaque la Ville,
Il eſt trop perilleux, il eſt trop difficile;
Et iamais des ſoldats de pillage chargez,
Ne furent ſagement au combat engagez.
Non, ſi nous voulons vaincre, & vaincre en aſſurance,
Ne commettons qu'au iour le ſalut de la France,
De ce haut point d'eſtime *il ne faut pas tomber*,
Il faut gaigner Paris, & non le derober.
Que ſur ce meſme champ repoſe donc l'Armée,
Iuſques à ce qu'au Ciel l'Aube ſoit rallumée,
Nous la verrons alors s'eleuer au rempart,
Auec bien plus de gloire, & bien moins de hazard.
Le prudent Tanneguy loüe vn diſcours ſi ſage,
Et ſe tournant au Roy, pourſuit en ce langage.
Cependant, auec ſoin nous purgerons ces lieux
De tant de ſang verſé, par nos bras furieux.
En ſuitte nous irons, aux diuerſes brigades,
Marquer, par tout le mur, l'ordre des eſcalades,
Et, vers le ſeul endroit, pour la breche arreſté,
On verra le canon dés l'Aurore pointé.
Charles approuue tout, & ſoudain la trompette
Aux Regimens eſpars commande la retraitte;

Ils consentent à peine au repos ordonné,
Bien que, jusqu'à trois fois, la trompette ait sonné.
La Sainte les exhorte à moderer leur flamme;
L'espoir du lendemain met le calme en leur ame;
On distribüe aux vns des arcs & des carquois,
Les autres sont munis de dards & de pauois,
Et l'on porte aux quartiers, pour monter aux courtines
Des eschelles sans nombre, & des monts de fassines.
En suitte, autour des feux, par la Plaine, allumez,
Mangent, deçà, delà, les soldats affamez;
Puis reposent en paix, sous les gardes placées,
Et rendent la vigueur à leurs forces lassées;
Tanneguy, dont les soins ne peuuent sommeiller,
Trauaille, & fait, sans cesse en tous lieux, trauailler.
Le Camp, deuant le iour, la dure terre quitte,
Et l'attaque des murs, à grands cris, sollicite;
Le soldat, de luy-mesme, accourt à son drappeau,
En tumulte s'y range, & ce tumulte est beau.
Par ordre, chaque trouppe à son poste s'auance,
Pour vn si noble assaut, resueille sa vaillance,
Prepare du trespas les diuers instrumens,
Brusle d'impatience, & conte les momens.
Comme en ce froid Climat, qui s'approche de l'Ourse,
Quand on s'appreste à faire vne fameuse course,
Et que les pronts cheuaux, ardens & deschargez,
Sur vne mesme ligne, en ordre sont rangez;
Attendant le signal, ils rongent la barriere,
Forment vn lac d'escume, au front de la carriere,
Grattent le champ des pieds, &, comme s'animans,
Font retentir le Ciel d'aigus hannissemens.
Ainsi le Camp François, voyant l'heure prochaine,
Qui deuoit terminer cette guerre inhumaine,
Aux bouleuards captifs se dispose à donner,
Et fait l'air, tout autour, de ses cris resonner.

Vers le ſombre Orient l'vn tourne ſa paupiere,
Et haſte du deſir la tardiue lumiere ;
L'aurre, ſuyuant le Pole, obſerue, par raiſon,
Combien l'Aube eſt encor ſous le noir horizon ;
Preſque tous, du regard, deuorent la courtine,
Tous iurent de Paris le ſac & la ruïne,
Et quelqu'vn, du penſer, preuenant ſes exploits,
Meſme auant le combat, triomphe de l'Anglois.

Fin du dixieſme Liure.

LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE.

LIVRE ONZIESME.

TANDIS que, de la sorte, à l'attaque on s'appreste;
Betford, qui, sur son chef, voit fondre la tempeste,
Recueillant ses esprits à l'abry des remparts,
Ramasse ses guerriers, par la frayeur, espars.
Pour le faire sans trouble, il veut qu'on chasse l'ombre,
Par vn iour emprunté de lumieres sans nombre;
A leur brillant eclat cede l'obscure nuit,
Et la confusion, aueque elle, s'enfuit.
Cette illustre Cité, qui la France maistrise,
Comme desdaignant d'estre en peu de lieu compriſe,
D'vne Prouince à l'autre, estend son vaste enclos,
Et de la claire Seine embrasse les doux flots.
Ce Fleuue en deux la fend, &, pour troisiesme Ville,
Luy mesme, en se fendant, forme, entre elles, vne Isle,

Qui fut le vray Paris des Gaulois habité,
Et qui conserue encor le surnom de Cité.
Elle est seule vn Empire, & sa grandeur immense,
En seize regions, partage sa puissance,
Et chacune, au besoin, de ses forts habitans,
Sans peine, arme & fournit trois mille combatans.
Tout quartier a sa place, à sa trouppe, assignée,
L'vne plus, l'autre moins, des Portes esloignée;
Où s'assemblent les Corps en bataille rangez,
Pour les conduire aux murs lors qu'ils sont assiegez.
Berford, à qui sa triste & honteuse deroute
Laisse de sa fortune vn legitime doute,
Et qui craint que le Peuple, à ce coup repenty,
Ne vueille repasser au contraire Party;
Pour son propre salut, sous ombre d'assistance,
Des altieres bouleuards donne aux siens la defense,
Et, loin de chaque porte, & du tour des fossez,
Tient les pasles Bourgeois, auec art, dispersez.
Seulement, de leur nombre, il choisit vne bande,
Qu'il veut que l'vn des siens, sous ses ordres, commãde;
Et luy commet le soin d'vn endroit escarté,
Où l'assaut du François est le moins redouté.
Puis courant & volant de terrace en terrace,
Où le plus, dans les cœurs, il remarque de glace,
Où le plus, dans les bras, il trouue de langueur,
Là sa voix il desploye, auec plus de vigueur.
Compagnons, leur dit-il, dont la fougue indiscrette
S'imagina du crime: en ma sage ratraitte,
Et qui, d'vn feu trop chaud vous sentant consumer,
Du nom de lasche fuitte osastes la nommer;
Reconnoissez le but de cette fausse fuitte,
Et ioüissez du fruit de ma bonne conduitte;
Voyant vos Ennemis, par mon art, attirez,
Où si long-temps, en vain, ie les ay desirez.

I'ay leur orgueil accreu, me feignant, ſans courage;
Ils vous attaqueront, à leur deſauantage,
Et, du haut de ces murs, vos moins robuſtes bras,
Aiſement, aux plus forts donneront le treſpas.
En ce lieu, du François l'imprndence amenée,
De Poitiers, d'Azincourt, aura la deſtinée;
Il marche audacieux, &, ſans voir ſon danger,
Brutalement, par vous, ſe vient faire egorger.
Pour faire, à ſa valeur, auſſi foible qu'altiere,
Dans ces larges foſſez, trouuer ſon cimetiere,
Roulez, par tout, ſur luy, vos cailloux & vos grais;
Lancez, ſur luy, par tout, & vos dards & vos traits;
Couurez ſes bataillons, d'vn nüage de fleches,
D'vn viſage aſſuré, preſentez vous aux breches,
Attendez ſon aſſaut, & ſouſtenez ſes coups,
Quelque braue qu'il ſoit, Guerriers il eſt à nous.
Puis au Peuple il ſe tourne, & luy tient ce langage;
Ce Charles, luy dit-il, ce reſte de carnage,
Qu'autresfois, parmy vous, vous ne puſtes ſouffrir,
Contre nous, à voſtre ayde; aujourd'huy vient s'offrir,
Mais voyez, quel ſecours vous offre l'Infidelle;
D'abord il remplit tout, d'vne flamme crüelle,
A ceux qu'il feint d'ayder il dechire le flanc,
Et les noye, en vn lac, qu'il forme de leur ſang.
Ah! vous connoiſſez trop le deſſein qui le meine;
Vous ne pouuez douter de ſa rage inhumaine,
Ny qu'il n'ait, dans le cœur, profondement graué
Le maſſacre des ſiens, par vos mains, arriué.
De tant d'affreuſes morts, dans ſon ame implacable,
Il n'eſt aucun de vous qu'il n'eſtime coupable;
Comme ſes criminels, il vous regarde tous,
Et ſon courroux ardent n'a, pour objet, que vous.
Sur vos malheureux murs, oyant gronder l'orage,
Dont de ce fier Tyran les menace la rage,

A quels masles efforts cet horrible danger
Ne doit point, contre luy, vostre cœur obliger ?
Allons donc vaillamment escarter la tempeste,
Dont se promet son bras d'ecraser vostre teste ;
Allons sauuer l'honneur, dont il veut vous priuer ;
Allons vos biens, vos loix, & vos temples sauuer.
Par ces mots si pressans, & si pleins d'artifice,
Il anime au combat l'vne & l'autre milice,
Et, bien que, plus qu'aucun, il se sente abatu,
Ne fait pas, sur son front, lire moins de vertu.
Ainsi le Medecin, qu'vn accident funeste
Renferme en vn Palais attaqué de la peste,
Quoy qu'à son iugement le venin soit trop fort,
Et que tout ce qu'il voit luy parle de la mort ;
Il offre aux infectez sa fidelle assistance,
Flatte les moribonds, les repaist d'esperance,
Et, dans l'excez du mal, lors qu'il est deploré,
Dissimule sa peur, sous vn front assuré.
Talbot qui, de tout temps, en son ame hautaine,
Nourrissoit, pour Betford, vne ialouse haine,
Et, contre sa grandeur, hautement declaré,
Viuoit, aux yeux de tous, d'auec luy separé ;
Languissant à Paris, depuis plus d'vne Lune,
Du succez de Patay maudissoit l'infortune,
Et de sa playe encor n'estoit pas bien remis,
Quand Betford s'y sauua, deuant ses Ennemis.
Sa honte eust satisfait vn moins noble courage,
Le genereux Talbot, loin d'en prendre auantage,
Suspendit, contre luy, ses vieux ressentimens,
Et sentit ses desdains, pour luy, moins vehemens.
Du Fauxbourg attaqué, sa supreme vaillance
Voulut, plus d'vne fois, embrasser la defense,
Voulut, plus d'vne fois, les flammes amortir,
Mais l'effroy de Betford ne le put consentir.

Meſpriſant, par vertu, l'ordinaire loüange,
En cette occaſion, ſeul aux murs il ſe range,
Et, comme independant, ſans à rien s'obliger,
Se deſtine par tout, où ſera le danger.
Le braue Lyonnel, au deſſein de ſon Pere,
Dans le meſme party, fait vn deſſein contraire,
Craint, pour vn ſeul endroit, les effets du malheur,
Et, pour ce ſeul endroit, reſerue ſa valeur.
Il adoroit Marie, & ſon ardeur fidelle,
En ce peril commun, ne craignoit que pour elle,
Il l'y regardoit ſeule, & ſon bras redouté
Y combatoit pour elle, & non pour la Cité.
Quand, du Royal deſert, en la Royale Ville,
Cette chaſte Beauté vint chercher ſon Aſyle,
L'ayant, plus que iamais, contemplée à loyſir,
Il en vit redoubler le feu de ſon deſir.
Sans Riual, ſans Ialoux, qui troublaſt ſa fortune,
Il vit, iuſqu'à trois fois, renouueller la Lune,
Et durant tout ce temps, ne paſſa point de iour,
Qu'il ne le ſignalaſt, par cent preuues d'amour.
Attiré par ces yeux, eſchauffé de leur flamme,
Il en fit deſormais tout l'objet de ſon ame,
Il fut tout à Marie, &, reuerant ſes loix,
Pour eſtre ſon Amant, oublia d'eſtre Anglois.
Rejetté, deſdaigné, ſans aucune eſperance,
Il l'ayma, toutefois, auec perſeuerance,
Il cherit ſes rigueurs, & creut que le treſpas
Eſtoit vn mal plus doux, que de ne l'aymer pas.
De ſes yeux flamboyans les viues eſtincelles,
Autant que de Talbot les ſouffrances crüelles,
Auoient, en ce grand cœur, amoureux des hazards,
Engendré du meſpris, pour les faueurs de Mars.
S'il conſent qu'à la guerre encore on le rameine,
C'eſt comme defenſeur du Sejour de ſa Reyne,

Du beau Sejour des Roys, du Palais eclatant,
Dont la garde eſt commiſe aux ſoins de l'Habitant.
Ce poſte eſt le plus fort, & le moins honnorable;
A tout autre, pourtant, il le tient preferable:
Il regle ſon honneur, par ſon affection,
Et fait, de ſon amour, ſa ſeule ambition.
Betford, dont tous les lieux deſirent la preſence,
Dans ſes preparatifs, fait luire ſa prudence,
Et, par tout, où du Camp ſe peut tourner l'effort,
Sous cent aſpects diuers, il oppoſe la Mort.
Par tout, de l'arſenal les poudres on charrie;
Sous vn faix ſi peſant, le charroy ploye & crie;
On ne voit que boulets, que dards, que traits, qu'eſpieux,
Qu'affuſts deſmeſurez, & qu'enormes eſſieux.
De terre & de fumier on comble des barriques;
Aux creneaux abatus on redonne des briques;
L'huille ſur les trepieds boüillonne en mille endroits;
Icy pouſſent les forts, là rangent les adroits:
Les enfans ont la hotte, & les vieillards la pelle;
A ce trauail encor les femmes on appelle,
Et, dans l'extremité d'vn danger ſi preſent,
Nul âge n'eſt oyſif, nul ſexe n'eſt exempt.
Ainſi, lors qu'vn eſſaim d'abeilles vigilantes,
Voit s'obſcurcir le Ciel, ſur ſes ruches tremblantes;
Vn ſon triſte & confus ſort de ces logemens,
Qui fait retentir l'air de ſourds bourdonnemens.
Les volans Citoyens, pour ſouſtenir l'orage,
De leurs toits creuaſſez reparent le dommage,
Courent à chaque fente, & bouchent tous les trous;
Le labeur inquiet ſe partage entre tous.
Laſſiegé, ſur le mur, precipite ſa taſche;
L'aſſiegeant, ſous le mur, trauaille ſans relaſche;
Deſormais tout eſt preſt, &, de chaque coſté,
L'on n'eſt plus retenu que par l'obſcurité.

Chacun des deux Partis, en diuerſe maniere,
L'Anglois & le François attendent la lumiere,
Dans la peur, dans l'eſpoir du grand euenement,
Par qui ſe doit finir vn ſi long mouuement.
Et des-ja, ſur le lit, où la Clarté ſommeille,
Le douteux Crepuſcule, & s'eſtend, & s'eſueille,
Et, d'abord foible & ſombre, en ſuitte paſſiſſant,
Vient preparer la voye au Soleil renaiſſant.
Des-ja des moindres Feux les lampes infinies
Paroiſſent, dans le Ciel, eſteintes ou ternies;
Dans le profond des airs, les Aſtres les plus grands,
Ne jettent plus, des-ja que des rayons mourans;
L'Aube naiſt, puis s'enfuit, par l'Aurore, chaſſée;
Par le Soleil, enfin, l'Aurore eſt effacée;
Le Iour, d'vn jaune d'or, peint la crouppe des monts,
Et de perles, ſans nombre, emaille les vallons.
Par cent bouches d'airain, vne foudre ſubite
Pouſſe, alors, cent eclaits, vers le mur oppoſite;
Cent boulets embraſez, de cent lieux differens,
Volent, vers vn lieu meſme, à l'enuy murmurans.
La terre, ſous les pieds, ſe meut à ces tempeſtes;
L'air, en cent lieux s'ouurant, ſiffle aigu ſur les teſtes;
Le Canonnier recharge, & ſoudain repointant,
A redoubler ſes coups, ne perd pas vn inſtant.
Vn feu ſuccede à l'autre, & ſa pronte furie
Forme vn nüage eſpais, ſur chaque baterie;
D'vne obſcure vapeur, le Canon aueuglé,
Bien qu'il tire touſiours, n'a plus de but reglé.
Mais, des remparts batus, vne contraire foudre,
Au milieu du broüillards, que fait l'ardente poudre,
Confondant ſon tonnerre aueque ſon eclair,
Reſillonne, à grand bruit, les campagnes de l'air.
Entre les Canons ſeuls, durant vn long eſpace,
L'effroyable combat, des deux coſtez, ſe paſſe,

Et des-ja le haut mur, de mille coups ouuert,
Laisse du bouleuard le terrain descouuert;
Des ja le bas du pan, qui reuest la courtine,
Remplit le bas fossé de sa vaste rüine;
Le terrain, d'heure en heure, affaise sa hauteur,
Et l'oaurage entrepris s'auance, auec lenteur.
Mais, enfin, le Canon, qui sans cesse descharge,
Donne aux vœux du François vne breche assez large;
Et pour y monter mesme, à force de grands coups,
En fait voir le panchant desormais assez doux.
Des Siecles precedens, la rude Architecture
Enfermoit les Citez, d'vne simple closture,
Et, contre la fureur des drappeaux assaillans,
Ignoroit le secours des angles & des flancs.
Paris, pour sa ceinture, en cet Age rustique
Gardoit, comme pour tout, l'ordonnance Gothique;
Et, par de creux fossez, & de hauts bouleuards,
Couuroit ses habitans des orages de Mars.
Du Tonnerre infernal la machine naissante
Estoit, encore alors, de carnage innocente;
Et, contre les seuls murs, l'Art encore imparfait
En auoit destiné le formidable effet.
La malice d'alors, moins qu'en ces temps subtile,
Ne rendoit point encor la valeur inutile,
Par les ressorts cachez, & les menus boulets
De la longue harqnebuse, & des courts pistolets.
Quand les Chefs au combat engageoient les Armées,
On n'oyoit plus gronder ces bouches enflammées,
Et l'on n'auoit à craindre, au milieu des hazards,
Que les lances, les traits, les fleches, & les dards.
La Sainte, cependant, qui voit chaque brigade,
A grands cris, en tous lieux demander l'escalade,
Et voit que, si son Roy tarde à les occuper,
Leur mutine chaleur les va faire eschapper;

S'escrie; O Compagnons, quelle fureur subite
A donner, auant l'ordre, ainsi vous precipite?
Quoy! ne sçauriez-vous donc vous cõtraindre vn momẽt
Voulez-vous de l'assaut risquer l'euenement?
Voyez quelle est la breche, & jugez si, sans blasme,
On y peut exposer vostre imprudente flamme;
Deuant le temps venu, cette ardeur tesmoigner,
C'est perdre follement ce que l'on veut gaigner.
Permettez qu'aujourd'huy la guerriere science
De ce feux belliqueux regle la violence;
Le courage, ô François, ayde moins qu'il ne nuit,
Si, par le jugement, son effort n'est conduit.
Souffrez que la raison, par vn chemin facile,
Vous meine en seureté, dans la rebelle Ville.
La Sainte, auec ces mots, les croyant reprimer,
Ne fait que d'autant plus leur fureur animer.
Surprise d'vn transport, si fier, si redoutable,
Elle cede, vaincüe, à leur fougue indontable,
Et ployant sous le joug de la Necessité,
Accorde aux bataillons le rempart souhaité.
Ainsi, lors que l'enceinte a renfermé la Beste,
Que chacun dans la Plaine à la courre s'appreste,
Et que le seur Limier, au Veneur satisfait,
Par ses abois, l'enseigne, & bande sur le trait;
Souuent des Chiens couplez la forte impatience
Du bras qui les retient maistrise la puissance,
Et contraint le Chasseur, bien que mal preparé,
De les souffrir donner, dans le fort desiré.
Plein de joye, à l'instant, chacun prend sa fassine;
Chacun, vers les fossez, à grands pas, s'achemine,
Et son fardeau leger, par ordre, y deschargeant,
Se monstre, en ce labeur, à l'enuy diligent.
Des spacieux fossez des-ja la vaze humide,
Sous les faisseaux, se cache, & deuient plus solide;

Des-ja, sur les faisseaux, les Regimens espars
Vont appuyer l'eschelle, au front des bouleuards.
Des Archers, cependant, la valeureuse elite
Borde la contr'escarpe, & leurs cours facilite,
Et, voilant l'air serain d'vn nüage de traits,
Esloigne des creneaux le defenseur espais.
A la gauche du mur, que le Canon foudroye,
Où, du Couchant au Nord, doucement il se ploye,
Saintrailles, Barbazan, Vignoles, Rieux, Aymard,
Chacun, de suitte en suitte, entreprend le rempart.
René doit, apres eux, assaillir la courtine;
Archambauld prend l'attaque à cette autre voysine,
Et Dunois, vers l'endroit à la breche opposé,
Tient, plus ardent que tous, son assaut disposé.
La Guerriere est sans poste, &, par tout, elle vole;
Par tout, à la mesme heure, on entend sa parole;
Elle a l'esprit à tout; à tout elle à les yeux,
Le Camp, auec plaisir, la remarque en tous lieux.
Au pied du Mont prochain, sur la verte prairie,
Charles fait plus d'vn gros de sa Cauallerie,
Reserue neccessaire, & corps brillant & fort,
Destiné pour remede aux accidens du Sort.
Du sifre & du tambour les cadences grossieres,
Se messent au concert des trompettes guerrieres,
Leur son enfle le cœur des moins braues soldats,
Et les met au dessus de la peur du trespas.
Chaque corps, d'vn temps mesme, aux murailles s'elance,
Chacun vers le sommet, d'vn pas ferme, s'auance,
Par l'Anglois vigoureux, à ce choq appresté,
Le vigoureux François est, par tout, rejetté.
A ceder aux efforts du belliqueux orage,
L'assaillant courageux voit forcer son courage,
L'vn, sur l'eschelon bas, meurt de gloire priué,
L'autre meurt glorieux, sur le haut arriué.

Tel que renuerſe vn grais, roülant ſur plus d'vn homme
Comme leur ennemy, de ſon poids les aſſomme,
Tel autre, ſon meurtrier dans ſa cheute, attirant,
Fait, par ſes propres mains, ſa vengeance en mourant.
On ne voit que fracas, & d'armes, & d'eſchelles,
Tout reſonne de cris, & d'atteintes mortelles,
Les traits, les jauelots, les fleches, les cailloux,
Sans perdre vne mort ſeule, addreſſent tous leurs coups
L'attaque, toutesfois, n'en deuient pas plus lente,
Soudain aux bouleuards l'eſcalade on replante.
Robert, ſous Barbazan, y monte auec ardeur,
Et d'vn chemin ſi droit ne ſent point la roideur.
Il ſouſtient huit grands dards, ſur vne ample rondache,
Qui, ſous ſon eſpaiſſeur, à huit treſpas le cache,
Sûr, malgré tout, ſa pointe, &, d'aiſe tranſporté,
Se flatte de l'eſpoir de prendre la Cité,
Quand le fort Villougby, dont ce poſte eſt ſa garde,
De toute ſa vigueur, ſon jauelot luy darde,
Du grand coup il trebuche, ouuert de part en part,
Et perd, en gemiſſant, la vie & le rempart.
Vers où Rieux à l'aſſaut ſa fiere bande anime,
Geoffroy ſe guinde en l'air, & va juſqu'à la cime,
Quatre dards, contre luy, ſont pouſſez à la fois,
Il les pare, &, du ſien, repouſſe les Anglois.
A ſes coups, l'ennemy plie, & prend l'eſpouuente,
Geoffroy ſaiſit le mur, d'vne main triomphante,
Tout preſt à le franchir, ſi Morton ſuruenu,
Au fort de ſon ardeur, n'euſt ſon cours retenu.
Morton leue le bras, &, d'vne lourde hache,
Du robuſte poignet vne main luy detache,
De l'autre il ſe rachroche, & voit Morton ſoudain,
Auec le meſme fer, luy trancher l'autre main.
Les dents, tout luy manquant, dans les pierres il plante,
Et perd la teſte encor, ſous la hache tranchante,

Le tronc, en sang, retourne au François indigné,
Luy, des mains & des dents, garde le mur gaigné.
Au poste d'Archambauld, le Candiot Thralyle
Se fait remarquer seul, & s'eleue entre mille,
L'Anglois le charge en foüle, & le repousse en bas,
Ce grand cœur, toutesfois, ne se rebute pas,
Soudain le defenseur se le reuoit en teste,
Et, fais d'en haut, sur luy, retonner sa tempeste,
Il descend derechef, puis remonte à l'instant,
Et tout couuert de traits, de sang tout degoutant,
Par le chemin de l'air, il se fait faire place,
Et, d'vn pied glorieux, va franchir la terrace,
Quand le braue Pembrok transporté de douleur,
A l'effroyable aspect d'vne telle valeur,
Contre ce seul Guerrier, pousse sa trouppe entiere,
Et roüle sur son front, la boüillante chaudiere,
L'huile qu'en mille lieux, sur des trepieds ardens,
Tenoient, au bord du mur, les Ennemis prudens.
L'ondoyante liqueur, dans ses bleſſures entre,
Luy penetre les os, & luy ronge le ventre,
A ce trespas horrible, on le voit succomber,
Mais il tient long-temps ferme, auant que de tomber.
Tel, quand pleins de fureur, les Enfans de la terre,
Aux habitans du Ciel declarerent la guerre,
Et qu'Osse & Pelion, l'vn sur l'autre entassez,
Seruirent d'eschellons à leurs pas insensez,
Entre mille Geans, l'immense Briarée
S'alloit faire passage à la voute azurée.
Si, par vn foudre heureux, le Ciel presque emporté,
En terre, auec ses Monts, ne l'eust precipité.
Du valeureux François l'attaque vigoureuse,
Par tout egalement se trouue malheureuse,
René Poton, Aimard, l'obstinent vainement,
L'entreprise a sous eux, le mesme euenement.

Dunois meſme, Dunois, ce Heros inuincible,
Qui iamais à ſon cœur n'a rien veu d'impoſſible,
Bien qu'il fuſt dans la Ville, entré victorieux,
N'en eſprouua pas moins le Sort injurieux.
Vers où dans vn marais, pres du bord de la Seine,
La Baſtille commande, & la Ville, & la Plaine,
Et cache de ſon ombre, aux premiers feux du Iour,
L'Hoſtel, qui des vieux Roys fut le pompeux Sejour;
Ce Heros, à grands pas, juſqu'au foſſé s'auance,
Et medite vn effort digne de ſa vaillance;
Mais il voit qu'en ce lieu le limon du marais
S'eſtend plus qu'en nul autre, & meſme eſt plus eſpais.
De l'œil il le meſure, &, ſans craindre l'orage,
Qui de traits & de dards, ſur luy, verſe vn nüage,
Employant tous les bras de ſes vaillans drappeaux,
De roches & de troncs y roüient des monceaux.
Par vingt Guerriers choiſis, chacun ſuyui de trente,
Dans le ferme bourbier, vingt eſchelles il plante;
Le crochet mord la cime, & le piuot pointu
Oſte au braue aſſaillant la peur d'eſtre abatu.
Par vingt endroits, alors, tous s'eleuent enſemble,
Et d'abord l'habitant, ſur ſa muraille, tremble;
D'vn cours, & ſi rapide, & ſi determiné,
Il ſe ſent l'ame emeüe, & le cœur eſtonné.
Mais, l'excez du peril affoibliſſant la crainte,
Par ſes grais, par ſes traits, il garde ſon enceinte,
Et l'on luy voit long-temps ſon deſtin balancer,
Sans ceder à l'aſſaut, & ſans le repouſſer.
Enfin, les aſſaillans forcent ſa reſiſtance,
Et font, vers eux, du Sort incliner la balance;
Des-ja quatre d'entre eux ont franchy le rempart,
Et preſſent l'habitant, par leur terrible dard.
Lyonnel qui, plus haut, combatoit auec gloire,
Voyant, là, les François proches de la victoire,

Vient à l'ayde des siens, & boüillant de courroux ;
Dans vn besoin si grand, suffit seul contre tous.
De ces quatre, d'abord, il purge la terrace,
Deux meurent à ses pieds, deux luy quittent la place ;
Et, d'effroy demy-morts, roülent precipitez,
Sur ceux mesmes qu'au sac ils auoient inuitez.
Il va de là, par tout, &, par tout, on le treuue ;
La valeur, en son bras, fait sa derniere espreuue,
Il porte à chaque eschelle vn assuré trespas,
Et l'on ne voit de luy, que son fer & son bras.
Ainsi quand, sur les Monts du Baltique riuage,
De Sarmates Chasseurs vne bande sauuage
Anime ses terriers, par vn barbare son,
A forcer, dans son trou, le dormeur Herisson,
A l'importun aboy de la meute pressante,
Il resueille, en sursaut, sa vertu languissante,
Au bord du trou se monstre, &, de mobiles traits,
Sur soy, dresse contre eux, vn bataillon espais ;
A l'ombre de ses dards, sa vaillance il aiguise,
Blesse loin, blesse pres, & iamais ne s'espuise ;
Ses traits, par tout volans, ne laissent rien debout,
Et seul, sans qu'on le voye, il fait teste par tout.
Dunois qui, sur le point d'acheuer sa conqueste,
Voit qu'vn Guerrier tout seul tous ses Guerriers arreste ;
Enuie à sa Vertu cet honneur eternel,
Et, si ce n'est Talbot, croit que c'est Lyonnel.
Comme digne de luy, ce danger le chatoüille ;
D'vn Ennemy si noble il pretend la despoüille ;
Fait redresser l'eschelle, & le premier monté,
Reconduit au rempart le François rejetté.
Lyonnel le voyant, &, preuoyant l'orage,
Recueille, en ce peril, ce qu'il a de courage,
Et, jusqu'au bord du mur, portant ses viſtes pas,
Du glorieux Dunois medite le trespas.

L'vn sur le bois pliant, vers les creneaux, s'elance,
L'autre, sur les creneaux, attend ferme en defense ;
Et, chacun le bras haut mire & cherche de l'œil,
Par où peut son Riual estre mis au cercueil.
Tous deux, d'vn mesme effort, en mesme instãt se dõnent,
Les armes, à tous deux, sous les armes resonnent,
Dunois voit, loin de luy, de son brillant armet,
Autc son grand pennache, emporter le sommet ;
Et, des lames d'acier de sa forte cuirasse,
Lyonnel, pres de luy, voit semer la terrace.
Sans relasche pourtant, ils redoublent leurs coups,
Deschargent leurs harnois de mailles & de clous,
Entament leurs plastrons de leurs moindres atteintes,
Et retirent de sang leurs jauelines teintes.
D'vn pied seul, l'vn des deux, sur l'eschelle, tenant ;
L'autre, de tout le corps, le mur abandonnant,
Ils combattent en l'air, &, dans cette posture,
De leur estrange guerre, estonnent la Nature ;
Chacun, d'ardeur egale, au combat s'animant,
Chacun à triompher pensant egalement.
Mais, deuant le soldat, l'habitant hors d'haleine
Ne pouuant plus tenir, qu'auec beaucoup de peine,
S'en alloit luy ceder, pour la seconde fois,
Et forcer Lyonnel de ceder à Dunois.
Quand le sage Betford, qui, contre sa creance,
Voit ce poste attaqué, par la fleur de la France,
Y fait soudain voler deux drappeaux resolus,
Entre tous les Anglois, pour ses Gardes, eleus.
L'vn d'eux, sur le rempart, les fugitifs ramasse,
Par la secrette porte, au fossé l'autre passe,
Et vient auec vn cry, non moins affreux que haut,
Fondre sur le François, attentif à l'assaut.
La trouppe de Dunois, chargée à l'improuiste,
Ou ne resiste point, ou foiblement resiste ;

De haches & d'eſpieux les Rebelles munis
Vont vnis au combat, & combatent vnis.
Des-ja plus d'vne eſchelle abbatüe ou tranchée ;
D'hommes precipitez a la terre jonchée ;
Le Prince le deſcouure, &, l'attaque laiſſant,
Pour aſſiſter les ſiens, de l'eſchelle deſcend.
Du mur demy-conquis il ſuſpend l'eſcalade ;
Et vers luy, de douleur, tourne vne fiere œillade ;
Il n'en peut qu'à regret le faiſte abandonner,
Et, meſme en le quittant, y voudroit retourner.
Pour euiter, enfin, vne entiere desfaitte,
D'enhaut, ſur les vainqueurs, comme vn foudre, il ſe jette ;
Les efforts de ſon bras, & le feu de ſes yeux
Rendent, comme ſes coups, ſes regards furieux.
A la cheute, aux eclats, de ce viuant orage,
Les valeureux Anglois perdent force & courage,
L'vn tombe, l'autre fuit, & douze des plus forts
A peine, en ſe ſerrant, ſouſtiennent ſes efforts.
Dunois victorieux les pouſſe de furie,
Sa redoutable main fait toute la turie ;
L'Anglois, à petit nombre, en peu de temps, reduit,
A la ſecrette porte, à grands coups, eſt conduit.
Là, s'accroiſt la frayeur, & là, chacun, en foüle,
Deuant le trait fatal, l'vn ſur l'autre ſe roüle,
Dunois heurte le Chef, & le couche eſtendu
Sur le ſeüil, vaillamment, mais en vain, defendu.
Puis, pardeſſus ſon corps, il paſſe dans la Ville ;
Alors tombe la herſe, & l'enferme entre mille ;
Qui de pres, qui de loin, qui d'en haut, qui d'en bas ;
Chacun egalement aſpire à ſon treſpas.
Vn nüage de traits l'enuironne & le couure ;
Mais touſiours il s'auance, & le paſſage s'ouure,
Et, voyant tout ceder à ſon terrible dard,
Il repenſoit à vaincre, & gaignoit le rempart ;

Lors

Lors que de Lyonnel l'assistance implorée
vint releuer l'espoir de la Ville eplorée
Il est suyui des siens, & sous son bras heureux,
Le Peuple intimidé redeuient genereux.
Dunois voit mille dards lancez contre sa teste,
Il voit mille arcs sur luy, descharger leur tempeste;
Il s'arreste par force, & dans vn lieu pressé,
Malgré son puissant bras, demeure embarassé.
Sous mille coups sonnans, sa cuirasse estincelle,
Le sang, à gros boüillons, de ses veines ruisselle,
La vigueur desormais vient à luy defaillir,
Toutesfois il resiste, & peut mesme assaillir.
Comme quand, où l'Afrique est la plus solitaire,
Dans le piege dressé trebuche la Panthere,
Et que de ses aguets le Numide sorty,
A le braue animal, tout autour inuesty,
De diuerses couleurs sa peau naguere peinte,
D'vne seule, de sang, aussi-tost se voit teinte,
Les Mores, contre luy, se monstrent insolens,
Mais palissent, de crainte, à ses moindres elans.
Ainsi du grand Dunois la vaillance indontable
Se rend, dans la mort mesme, aux Anglois redoutable;
Toutesfois Lyonnel ses efforts redoublant,
De foiblesse il chancelle, & des genoux tremblant,
Sans espoir de ressource, il va tomber par terre,
Et finir, en tombant, la moitié de la guerre,
Quand sur le dernier point de ce combat fatal,
Marie, à son secours, part du Sejour Royal,
Et vers luy s'auançant d'vne course hastiue,
Dans l'affreuse meslée assez à temps arriue,
Pour empescher sa cheute, & retenir le bras
Qui l'alloit abysmer dans la nuit du trespas.
Malgré l'oubly cruel, & l'inconstante flamme,
Dont il semble ternir la gloire de son ame,

Tout leger, tout barbare, & tout ingrat qu'il eſt,
Elle l'aime touſiours, & touſiours il luy plaiſt.
A changer, comme luy, ſon exemple le porte,
Mais tout exemple eſt foible, où l'amour eſt ſi forte;
Rien de ce cher objet ne la peut deſvnir,
Elle s'en veut diſtraire, & ne peut l'obtenir.
Rigueur de mon Deſtin, Aſtre ennemy, dit-elle,
Qui fais que i'ayme vn homme, & meſme vn infidelle,
Eſpargne mon courage, eſpargne ma pudeur,
Et me laiſſe eſtouffer cette honteuſe ardeur.
Ne rens pas la vertu dans mon cœur inutile,
Ah! c'eſtoit bien aſſez que mon cœur trop facile,
Quand ce volage Amant ne bruſloit que pour moy,
Euſt agrée ſes vœux, & fait cas de ſa foy.
Maintenant que le ſien nourrit d'autres penſées,
Qu'il a publiquement ſes promeſſes fauſſées,
Quel attrait, plus puiſſant que ſa legereté,
Le rend aymable encore à mon cœur enchanté?
Ma pudeur, mon courage & ma haute naiſſance,
Veulent que le meſpris puniſſe l'inconſtance.
Veulent que ma raiſon, s'armant d'vn beau deſdain,
De tout mon ſouuenir, banniſſe l'Inhumain.
Toy ſeul, aueugle Sort, Sort remply d'iniuſtice,
Tu veux que ſous ſa loy, mon cœur ſouffre & languiſſe,
Tu le luy fais aymer, contre ſes propres vœux,
Et le retiens touſiours dans ces indignes nœuds.
Il a beau demander que le Ciel l'en deliure,
Beau connoiſtre ſon bien, & taſcher de le ſuyure;
Par l'ordre impetüeux de la fatalité,
Il ſe ſent, malgré ſoy, vers ſon mal emporté.
En ſemblables diſcours, l'Amante infortunée
Accuſe de ſon feu la dure Deſtinée,
Et, pour haïr Dunois faiſant vn vain effort,
Suit, mais ſuit à regret le torrent de ſon Sort.

Ne le pouuant haïr, au moins, ſage & diſcrette,
Elle tient, auec ſoin, ſa paſſion ſecrette,
Et fait, par ſa ſageſſe & ſa diſcretion,
Qu'on la croit deſormais libre de paſſion.
On croit que ſon amour par Dunois deſdaignée,
Contre luy, fortement a ſon ame indignée,
Qu'il eſt de ſa memoire à iamais effacé,
Et qu'à la ſainte Fille elle l'a tout laiſſé.
Ce ſentiment la flatte, & ſa triſte fortune
Trouue quelque douceur en cette erreur commune;
Sa pudeur s'en preuaut, & fait que ſon malheur
Accable ſon eſprit d'vne moindre douleur.
Elle ſe dit alors; Trop heureuſe Marie,
Ioüis de la faueur de cette tromperie;
Taſche à vaincre ta flamme, ou, ſi tu ne le peux,
Vueille du moins couurir la honte de tes feux.
Aux regards des humains derobe ta foibleſſe,
Qu'ils ignorent ta playe, & le trait qui te bleſſe,
Sauue au moins l'apparence, & qu'on iuge à te voir
Que l'Amour a ſur toy, perdu tout ſon pouuoir.
Au feu qui la deuore elle fait violence,
Mais plus il eſt caché, plus il a de puiſſance;
La contrainte l'embraſe, & ſa pointe aiguiſant
Le luy fait reſſentir, plus aſpre & plus cuyſant.
Cent deſſeins, iour & nuit roülent dans ſa penſée,
Pour ramener Dunois à ſa priſon paſſée,
Cent moyens differens s'offrent à ſon eſprit,
Mais tous ont leurs defauts, & pas vn ne luy rit.
Son delicat honneur de rien ne ſe contente;
Elle trouue à redire à quoy qui ſe preſente,
Cent ſcrupules diuers la viennent agiter,
Et la peur de faillir luy fait tout rejetter.
Enfin, quand ſous ces murs, Charles vint à paroiſtre,
Elle pria le Ciel de l'en rendre le maiſtre;

Et cherit leur danger, dans leur prise esperant
De tomber en partage à son cher Conquerant.
Tandis que, pour Dunois, sa flamme la trauaille.
Et que de tous costez l'on monte à la muraille,
Voilà qu'vn cry soudain, aussi confus que grand,
Diuertit sa pensée, & son ame surprend.
Elle iuge la Ville, à ce bruit emportée,
Croit de ses defenseurs la vaillance dontée,
Et, redoutant alors ce qu'elle a desiré,
Accuse ses souhaits de l'auoir procuré.
Sous son appartement ce bruit enfin s'arteste,
Au balcon effrayé, elle auance la teste,
Et voit, ah! que voit-elle? elle voit son Dunois,
Qui, dans son sang baigné va rendre les abois.
Pressé, à cet objet, d'vne douleur mortelle,
Que faites-vous, cruels, ah! cessez, leur dit-elle,
Mais sa foible clameur se perd dans le grand bruit,
Elle s'esforce encore, & s'esforce sans fruit.
Moins on entend sa voix, plus sa peine s'augmente,
La mort de son Perfide à ses yeux se presente;
Sa pudeur luy defend de l'aller secourir,
Son amour luy defend de le laisser mourir.
L'vn veut qu'elle demeure, & l'autre veut qu'elle aille,
Son cœur, en ce moment, est vn champ de bataille,
Où ces deux passions, arbitres de son sort,
Combattent pour resoudre, ou sa vie, ou sa mort.
Sa scrupuleuse honte, opposée à sa flamme,
Pendant quelques momens, sert de bride à son ame,
Puis, se laisse forcer, voyant leuer le bras,
Qui portoit au Volage vn assuré trespas.
Par le large escallier, le transport qui l'agite,
A pas desmesurez, vers luy, la precipite;
Elle sort du Palais, & d'vn rapide cours,
En ce fatal instant luy va donner secours.

Le Prince qui la voit, au milieu de la guerre,
Et sent, que par le bras sa belle main le serre,
La prend pour son bon Ange en ce besoin dernier,
Rens-toy, dit-elle, Ingrat, & sois mon prisonnier.
Puis, au fort Lyonnel, dont la valeur soumise
Luy cede, auec respect, la gloire de sa prise.
Il est à moy, dit-elle, & nul, auec raison,
Ne me peut disputer l'honneur de sa prison.
Lyonnel, des yeux seuls, respond à ce langage,
Qu'il enuie à Dunois ce bien-heureux seruage;
Et luy prestant la main, dans l'excez de son mal,
Pour plaire à sa Maistresse assiste son Riual.
Pendant qu'ainsi par tout, la vertu malheureuse,
A l'escalade, en vain, se monstre valeureuse;
A la breche du mur, contre le fier Betford,
L'elite des soldats fait le plus grand effort.
L'œil de Charles present met le feu dans leurs ames,
La voix de la Pucelle en augmente les flammes;
Tous brulent de combattre, & ce double aiguillon
Pousse vers la Cité, le premier bataillon
Sur la vaze affermie, il marche pique basse,
Au pied du bouleuard sans resistance passe,
Monte sur la rüine, & d'vn front egalé,
S'auance vers le haut du rempart eboulé.
L'Anglois, de son sommet, pour defense premiere,
Roüle de mille grais la tempeste meurtriere,
Vn grais succede à l'autre, & trace le terrain,
On les veut arrester, mais on le veut en vain.
Sous leur enorme poids les piques heriſſées,
Iusques dans le talon demeurent fracassées,
Et les rocs, malgré tout, leur chemin poursuyuant,
Sous eux ne laissent rien d'entier ni de viuant.
Dans toute la longueur de la cime à la base,
Le bataillon serré se dissipe & s'ecrase,

Ce n'eſt que froiſſemens de teſtes & de bras,
Tout, par vn meſme ſort, ſouffre vn meſme treſpas.
Sous l'effroyable cours d'vne greſle ſi dure,
L'aſſaillant eſt priué de l'humaine figure,
On ne voit que du ſang, on ne voit point de morts,
Le harnois perd la forme, auſſi-bien que le corps.
Ainſi lors que du ſein de la terre enflammée,
Il s'eleue d'eſpics vne innombrable armée,
Et que, par vn vent frais agitez mollement,
Ils ſemblent ſe darder contre le Firmament.
Si de l'air courroucé la guerriere tempeſte
Vient, en cailloux de glace éclater ſur leur teſte,
Ils retombent hachez en morceaux ſi menus,
Qu'on cherche, en les voyant, ce qu'ils ſont deuenus.
Mais, ſans emotion, la prudente Pucelle
Commande pour l'aſſaut, vne trouppe nouuelle;
Ceux-cy, vont moins preſſez, & s'entre-ſeparans,
Donnent paſſage aux grais, par le iour de leurs rangs.
Auec peu de dommage, & d'vne marche pronte,
Le nouueau bataillon à la breche remonte;
Talbot, qu'en cet endroit appelle le danger,
Fait à l'aſſaut changé, la defenſe changer.
Auant que ſur le mur, le François ſe reſpande,
Il oppoſe à ſon cours vne nouuelle bande,
Le long bois ondoyant, deçà, delà couché,
Par eux eſt l'vn vers l'autre, à ſecouſſes laſché.
L'vn terracé d'vn coup, qu'vn bras nerueux luy tire,
Meurt ſous les pieds des ſiens, & ſans bleſſure expire,
L'autre percé tout outre, en rendant les abois,
Se ſouſtient, comme vif, ſur l'homicide bois
L'Anglois, en ſe ſerrant, fait ferme à la defenſe,
Le François, en s'ouurant, à l'attaque s'auance;
Mais il s'auance à peine, & ſes pas eleuant,
Souffre moins de l'Anglois, que du terrain mouuant.

Apres vn grand combat, l'inutile courage,
Eſt contraint de ceder au trop grand auantage,
Par les Anglois vnis, les François eſcartez
De la penible breche enfin ſont rejettez.
Comme vn Mole conſtruit au deuant d'vn riuage,
Pour ſeruir de barriere aux aſſauts de l'orage,
Fait craindre ſa ruïne aux paſles matelots,
Quand Neptune en courroux le bat de tous ſes flots.
Affermy toutesfois ſur ſa baſe ſolide,
Il ſouſtient, ſans branſler le choq du Camp liquide;
Et ſe moquant des flots, moins preſſez que ſes grais,
Les rejette, en eſcume, eſcartez & desfaits.
De tant de vains efforts la Pucelle irritée,
Voulant, par vn dernier, voir la breche emportée,
Double ſon bataillon, & ſans perdre vn moment,
Contre l'Anglois vainqueur, le pouſſe viuement.
Par ſon ordre, à la teſte, eſt ſon genereux Frere,
Rodolfe, au Camp François rendu depuis naguere,
Et, par les coups receus aux remparts de Gergeau,
Retenu longuement, ſur les bords du tombeau.
Il n'a pas recouuré ſa force toute entiere,
Mais il n'a rien perdu de ſon ardeur guerriere;
Pour chercher les perils, le cœur porte le corps,
Et par luy la foibleſſe eſt propre aux glands efforts.
Il monte, où l'Ennemy luy preſente ſerrées
De ſon bois ondoyant les pointes acerées;
Contre elle, d'vn pas viſte, il s'eſleue touſiours,
Et ce terrible objet haſte meſme ſon cours.
La pertuiſane au poin, d'vn mouuement rapide,
On le voit s'elancer dans le fer homicide,
S'y faire ample paſſage, & reduire l'Anglois
A defendre ſa vie, en quittant le long bois.
Le François & l'Anglois, ſans qu'aucun ſe rebute,
Deſormais, corps à corps, & bras à bras ſe lutte;

Le pied preſſe le pied, le front preſſe le front,
Et le ſein, ſur le ſein, ſe meurtrit, & ſe rompt.
Mille cris languiſſans, mille voix douloureuſes,
S'eleuent du milieu des bandes valeureuſes,
Et, dans le puiſſant choq des partis eſchauffez,
Cent, des moins vigoureux demeurent eſtouffez.
On les voit tous combattre, auec pareille gloire,
Et quelque temps ſur eux balance la victoire;
Mais aux François enfin, elle alloit ſe donner,
Et ſur le bouleuard leurs trauaux couronner.
Quand le braue Talbot, iuſqu'alors immobile,
Remarquant le danger de la tremblante Ville,
Les ſiens des-ja plians, & les murs des-ja pris,
En cette extremité recueille ſes eſprits.
Il fond parmy les rangs, il les ouure, il les perce,
Et tout le bataillon, deçà, delà diſperſe;
Son bras tonne & foudroye, & par ſon fer brillant,
Moiſſonne ſans pitié, la fleur de l'aſſaillant.
On le recharge en vain, & ſon ſort fauorable,
A mille dards volans le rend inuulnerable;
L'Anglois eſpouuenté, par ſes faits reprend cœur,
Et le cœur, par ſes faits, manque au François vainqueur.
Par eux, en vn moment, la fortune ſe change,
L'aſſaillant renuerſé retombe dans la fange,
Et, dans la fange encor, de traits perſecuté
Se voit, de plus d'vn coup, rauir à la clarté.
Le puiſſant la Baſtide, en cette vaze impure,
De ſa rare valeur trouue la ſepulture;
Le robuſte Guichard, & l'adroit Valentin,
Malgré tous leurs exploits, y bornent leur deſtin.
Là, perdent la lumiere, entre mille autres braues,
Oppede, Montaſtruc, Attagnan & Sarcaues;
Entre cent braues Chefs, Pardillac & Betfort,
Sur leurs morts Officiers, finiſſent là leur ſort,

Rodolfe, bien qu'armé d'vn courage ſupreme,
Par ce torrent funeſte, eſt emporté luy-meſme;
C'eſt en vain qu'il s'oppoſe à ſon flot courroucé,
Il roüle du rempart, au plus bas du foſſé.
Ce deſaſtre nouueau, d'vne peine mortelle,
Vient encore ſerrer le cœur de la Pucelle;
Son viſage paſlit, & ſes yeux eclatans,
D'vn nüage ſoudain ſe couurent quelque temps.
Aux Guerriers expirez le treſpas elle enuie,
Et voudroit pour leur vie, auoir donné ſa vie,
L'excez de ſa douleur l'empeſche de parler,
Mais lors que, par la voix, elle peut l'exhaler;
C'eſt moy, dit elle, ô Cieux! c'eſt ma laſche imprudéce
Qui ſeule a fait couſter tant de ſang à la France;
Et le cruel Anglois, pour perdre mes ſoldats,
N'a fait que me preſter ſon eſpée & ſon bras.
Pourquoy, dans cet aſſaut n'aller pas la premiere
Planter ſur le rempart la Royale banniere!
Ah! ie m'aquitte mal de mon celeſte enuoy,
Ie dois payer pour eux, & non pas eux pour moy.
La Guerriere, en parlant, à l'attaque s'engage,
Plus puiſſante de corps, plus ferme de courage;
Le François craint pour elle, & triſtement la ſuit;
L'Anglois tremble à ſa veüe, & ſe iuge deſtruit.
Elle marche à grands pas, & ſes ſaintes furies
S'enflamment à l'aſpect de ſes trouppes meurtries;
Ses ſoldats, ſa vengeance, à ſes ardens regards
S'offrent de tous coſtez, volent de toutes parts.
Elle monte, & l'Anglois, ſur elle, aueque rage,
De traits, de grais, de dards, verſe vn eſpais nüage,
Son eſcu les reçoit, reſiſte à tous leurs coups,
Souſtient toute la guerre, & fournit ſeul à tous.
Sans rallentir ſes pas, ni teſmoignet de trouble,
Bien que l'orage affreux, ſur elle ſe redouble,

Au mur elle s'eleue, & de ſon jauelot.
Entre tous les Anglois, choiſit le ſeul Talbot.
Luy, qui la voit venir, ſa puiſſance ramaſſe,
A la teſte des ſiens, plein d'aſſurance paſſe,
Hauſſe ſa jaueline, auance ſon pauois,
Et ſous luy, ſe dérobe au jauelot François.
De loin, contre ſon chef, la vaillante Guerriere
Lance ſon jauelot, & tire la premiere;
Il vole en bruiſſant, & d'vn effort aiſé,
Va fendre le pauois, à ſon vol oppoſé.
De la main de Talbot, la rondache emportée,
En deux egales parts, eſt en terre jettée,
Et le dard fort encor, de ſon coup mal-content,
Sur le proche gazon, s'enfonce en tremblotant.
Talbot, voyant le dard ſuyui de la Pucelle,
Sans attendre ſon choq, marche trois pas vers elle,
Et, de ſon puiſſant bras redoublant la vigueur,
Pouſſe ſa jaueline, & tire droit au cœur.
Le fer, de haut en bas, gliſſe ſur la cuiraſſe,
D'vne ligne de feu legerement la trace,
Atteint la cuiſſe à plomb, l'ouure de part en part,
Et, d'vn ruiſſeau de ſang, arroſe le rempart.
Vn moment, toutesfois, la Sainte ne s'arreſte;
Ferme, à la ſouſtenir, ſon Ennemy s'appreſte,
Prend le ſaint jauelot, non loin de là tombé,
Et, pour le lancer mieux, ſur elle, eſt tout courbé.
D'vn violent effort, ſon fer propre il luy darde,
Et la main criminelle à ſa gorge regarde;
L'Ange, qui la protege, en deſtourne l'effet,
Le coup fuit vers la plaine, & demeure imparfait.
Talbot, qui voit la Sainte à ſa foudre eſchappée,
Donne de l'eſtomach dans ſa brillante eſpée;
Le corſelet eſpais n'en peut eſtre enfoncé,
Il l'embraſſe au temps meſme, & d'elle eſt embraſſé.

Chacun aſpire à vaincre, & d'vne voix altiere,
Rens-toy, dit le Guerrier, rens-toy, dit la Guerriere ;
Ils monſtrent en parlant, l'addreſſe de leurs corps,
Et, pour s'entrebranſler, font mille grands efforts.
Dans la lutte mortelle, il n'eſt force ni ruſe,
Dont, à ſon auantage, & l'vn & l'autre n'vſe ;
Mais touſiours vainement, nul n'en eſt terracé,
Le ſort des deux Eſtats ſe voit là balancé
Cependant, par la rude & vigoureuſe eſtrainte,
Le ſang, à gros boüillons, ſort du coup de la Sainte ;
Sa force deuient foible, & ſon feu rallenty
La fait reſoudre à prendre vn dangereux party.
Au bord de la terrace, elle conduit la lutte,
Et fait faire à Talbot vne effroyable cheute ;
Eſtroittement liez de jambes & de bras,
Du plus haut de la breche, ils tombent au plus bas.
L'ame du grand Talbot d'vn tel ſaut eſt ſurpriſe,
Sur des monceaux de grais, en tombant il ſe briſe,
La Guerriere aiſement ſe desfait de ſes nœuds,
Et luy preſſe le front, de ſon fer lumineux.
Ainſi ſouuent l'Autour, dans la volante chaſſe,
Entreprend le Heron, ſur les Monts de la Thrace,
Et tous deux à l'enuy, plus pronts que des eclairs,
Montent à tire d'aile, & pointent dans les airs.
Le Heron a le bec, & l'Autour a la ſerre,
L'Autour prend le deſſus, fond ſur l'autre & s'enferre,
Et bien que du long bec il ait le flanc percé,
Il luy tient le long col de la ſerre preſſé,
Long-temps en cet eſtat, ils luttent dans la nüe,
Mais enfin, à l'Autour la valeur diminüe,
Il pouſſe en bas ſa proye, & la tenant deſſous,
Luy va froiſſer le dos ſur vn mont de cailloux.
Talbot, par la douleur, eſt contraint de ſe rendre,
Rien, dit-elle, à ce coup, ne t'en ſçauroit defendre ;

Lyonnel icy manque, icy manque la nuit,
Dans ta vieille prison, ton sort t'a reconduit.
Sauue-t'en, si tu peux. Aux siens elle le baille,
Et reprend le chemin de la haute muraille;
Mais son sang qui jalit, & qui coule tousiours,
La retient, & l'oblige à reprimer son cours.
Vers le fleuue prochain, seule elle se retire,
Desceint sa longue escharpe, en bandes la deschire,
Descouure sa blessure, & d'vn cœur plus qu'humain,
En attache le fer, auec sa propre main.
En suitte au flot courant les bords elle en nettoye,
Et, pour tout appareil, l'enferme dans la soye;
Les bandes à l'entour, font cent diuers replis,
Et conseruent la vie aux vaisseaux desemplis.
Aussi-tost, à genoux, le Seigneur elle adore,
Dans ce pressant besoin, son assistance implore,
Et voit, à l'instant mesme, en globes radieux,
Descendre à son secours la Milice des Cieux.
Auec les Legions du grand Dieu des batailles,
En haste, elle retourne, aux tremblantes murailles,
Son fer brille en sa main, d'vne affreuse clarté,
Et le tonnerre ardent n'est pas si redouté.
Betford, non sans effroy, sur la breche sanglante,
Auec tous ses Guerriers, contre elle se presente,
Et de tout son esprit & de tout son pouuoir,
Tasche de les resoudre à la bien receuoir.
D'autres grais plus pesans, il munit la terrace,
De troncs d'arbres couchez le haut en embarasse,
Recharge les canons, & de tout preparé,
Contre elle, toutesfois, se tient mal assuré.
Les François, à l'aspect de la courtine horrible,
En estiment l'abord desormais impossible,
Iugent temerité de plus tenter l'assaut,
Fremissent pour la Sainte, & l'en blasment tout haut.

Mais, l'iray, leur dit-elle, & ie prendray la Ville;
Le Tres-haut, qui le veut, me le rendra facile;
Sans vous, i'ay, pour ſoldats au combat animez,
Du Monarque des Roys les eſcadrons armez.
Aux plus ſombres replis des magnanimes ames,
Parmy ce que le Ciel y reſpand de ſes flammes,
Le corps formé de glace, & l'eſprit de ſplendeur,
Aux regards des humains ſe cache la Pudeur.
Vn large voile blanc la couure toute entiere;
Elle baiſſe la veüe, elle craint la lumiere,
Et, quand elle eſt forcée à la voir quelquesfois,
Sa demarche eſt tremblante, & tremblante ſa voix.
Il n'eſt point de Vertu qui ſoit pure ſans elle;
Mais l'Honneur l'a, ſur tout, pour compagne eternelle;
C'eſt elle qui le garde, &, d'vn ton vigoureux,
Le reſueille, & l'excite aux actes genereux.
La Sainte ayant parlé, le François, en ſon ame,
Sent la froide Pudeur s'eleuer toute en flamme,
Et l'Honneur endormy, par elle, en ce moment,
Dans le ſein de chacun, ſort d'aſſoupiſſement.
Honteux de leur foibleſſe, Amador, la Paliſſe,
Pour ſeconder la Sainte, entrent dans cette lice;
Valpergue, Chaſteaubrun, Villandrade & Puyſeux,
Pour le faire à-l'enuy, s'y jettent apres eux.
Ils ſont ſuyuis d'Aymard, de Paumy, de Canede,
Et d'vn front eſtendu volent tous à ſon ayde;
Des bataillons troublez les plus braues ſoldats
La ſouſtiennent comme eux, & marchent ſur leurs pas.
Elle, loin deuant tous, d'vn cœur inebranſlable,
Remeſure, à grands pas, la breche eſpouuentable,
Et, d'vn pied glorieux foülant l'aſpre terrain,
Fait paſſir les Anglois, de la peur de ſa main.
Betford, par tout alors, fait joüer ſes machines,
De cent Palais, ſur elle, il pouſſe les rüines,

Et verſe ſur ſa teſte, auec l'huile & les grais,
Vne foreſt de dards, vn deluge de traits.
Mais, le ſecours des Cieux, preuenant leur atteinte,
D'vn mur de diamant, enuironne la Sainte;
Les feux, les dards, les rocs, ſur ſa teſte, lancez,
Tombent, deça, delà, rompus, ou repouſſez.
Elle gaigne la cime, & d'vne force immenſe,
Eleuée au deſſus de l'humaine puiſſance,
Heurte les rangs Anglois, & d'abord s'y fait iour;
Où ſe portent ſes pas, tout s'eſcarte à-l'entour.
Dans vn cercle d'eſpieux l'ennemy la renferme;
Mais rien, contre ſes coups, ne ſçauroit tenir ferme;
Le cercle ſe diſſipe, ouuert de toutes parts;
Tous, deuant ſon bras ſeul, laiſſent tomber leurs dards.
Tel parut autresfois le grand Camp d'Aſſyrie,
Quand d'vn fer ondoyant, affamé de turie,
Contre ſes eſcadrons, l'Ange Exterminateur
Fut de l'ire du Ciel l'horrible Executeur.
D'armes & de ſoldats la terrace ſe jonche;
L'vn trebuche ſous l'autre, & l'vn ſur l'autre bronche;
Tout s'enfuit, & Betford, pour retenir leurs pas,
Luy-meſme employe, en vain, & la voix, & le bras.
Pres d'eux, contre la Sainte, il voit tout inutile;
Pour vn coup qu'elle donne, ils en reſſentent mille;
La Milice du Ciel fait l'effort principal,
Et, dans tous leurs eſprits, iette vn trouble fatal.
Elle, qui le connoiſt, de leur crainte profite,
Et, du haut du rempart, en bas les precipite;
Betford, dans ce deſordre, à perir obſtiné,
Eſt par eux, malgré, luy, dans la Ville entraiſné.
Chacun, qui çà, qui là, cherche à couurir ſa teſte,
Des eclats foudroyans d'vne telle tempeſte;
La Fille monte, enfin, ſur des piles de corps,
Ne voit plus d'ennemis, & ne voit que des morts.

Comme quand le Soleil, reſpandant ſa lumiere
Du plus ſublime point de ſa vaſte carriere,
Voit les ſombres vapeurs afin de l'obſcurcir,
En tourbillons guerriers, ſur ſon front, s'eſpaiſſir;
La Terre s'eſpouuente, & la Race mortelle
Craint, pour l'Aſtre du Iour, vne nuit eternelle;
Tant que, de tout ſon feu, les ombres aſſaillant,
Enfin, il en triomphe, & roüle plus brillant.
Ainſi, plus que iamais la Pucelle eclarante
De tous, par ſa valeur, ayant trompé l'attente,
Et de l'Anglois tonnant le nüage eſcarté,
Regne ſur le ſommet du bouleuart donté.
Les Cieux, dit-elle alors, ont gaigné la victoire;
Auancez, Compagnons; prenez part à leur gloire;
Voyez le fier Tyran, par leur foudre, deſtruit,
Et de leur Oeuure ſaint venez cueillir le fruit.
Elle leur parle ainſi, d'vne voix plus qu'humaine;
Le Camp voit le miracle, &, ne le croit qu'à peine;
Il ſent ſon cœur rauy d'aiſe & d'eſtonnement,
Et, ſur le mur conquis, monte rapidement.
Dans ce moment fatal, l'importune trompette,
D'vn effroyable ton, ſonne pour la retraitte;
Le François, d'vn tel ordre, à telle heure, ſurpris,
De courroux, & de peur, ſent troubler ſes eſprits.
La trompette redouble, & les bandes rappelle,
Ce ſon renouuellé leur trouble renouuellé,
Et, ce qui de tout point offuſque leur raiſon,
L'air retentit par tout, Trahiſon, Trahiſon.
A ce funeſte cry, tout ſe glace, & s'arreſte.
Mais quel vent dans le port emut cette tempeſte?
Quelle, ou rigueur des Cieux, ou ruſe des Enfers,
Fait retomber Paris, dans ſes antiques fers?

Fin de l'Onzieſme Liure.

LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE.

LIVRE DOVZIESME.

LORS que Charles, armé de la nouuelle Foudre,
Mit du Vaſte Paris les terraces en poudre,
Et, par tãt de hauts faits, & d'actes plus qu'humains,
Fut preſt à le tirer des Eſtrangeres mains;
Le Prince tenebreux qu'vne telle puiſſance
Du ſort de ſes Anglois mettoit en desfiance,
Caché dans le milieu d'vn tourbillon obſcur,
Prit luy-meſme, par tout, la defenſe du mur.
A l'aſſaut general de la tremblante Ville,
Il rendit, en tous lieux, l'eſcalade inutile,
Et, lors que la Guerriere à la breche monta,
Plus que le fier Talbot il la luy diſputa.
De toute ſa fureur, & de toute ſa rage,
Aydant & protegeant vn ſi braue courage,

Sur ſon large pauois, il conſomma l'effort,
Du jauelot fatal qui luy portoit la mort.
Bref, dans le ferme eſpoir que la vaillante Sainte
Mourroit de ſon dard propre, à la ſeconde atteinte,
Il en guidoit le vol à ſon but deſtiné,
Si l'Angelique bras ne l'euſt point deſtourné.
Mais voyant que le coup, d'vne fuitte ſoudaine,
Loin d'elle, par les airs, ſe va perdre en la plaine,
Renonçant à la force, & recourant à l'art,
Il fait, contre Amaury, voler le bruyſant dard.
Vers ſon flanc il le dreſſe, &, briſant ſa cuiraſſe,
Le perce doutre en outre, & l'eſtend ſur la place,
Puis en ſoldat ſe change, & va, du meſme pas,
Annoncer à Gillon ce malheureux treſpas.
Ton Fils n'eſt plus, dit-il, & la brillante vie,
Par la ſorciere, enfin, luy vient d'eſtre rauie;
Le Camp, teſmoin du crime, en a fremy d'horreur.
Et finiſſant ces mots luy ſouffle ſa fureur.
D'vn ſi funeſte auis ſon ame eſt accablée,
Ses ſens ſont confondus, ſa raiſon eſt troublée;
De douleur il s'enflamme, &, voulant eclater,
Au creux de ſes poumons ſent ſa voix arreſter.
Ses pieds, voulant courir, demeurent immobiles;
Ses yeux, voulant pleurer, ſont de larmes ſteriles;
Son front d'vn marbre blanc a la froide paſleur,
Et, dans ſon cœur ſaiſi, ſe glace la chaleur.
Apres vn long ſilence, il voit qu'on luy rapporte
Son Fils, non plus ſon Fils, mais ſa deſpoüille morte,
Voit le dard de la Sainte enfoncé dans ſon flanc,
Et voit de ſa bleſſure encor jalir le ſang.
La Nature opprimée, à cet affreux ſpectacle,
D'vn violent effort, ſurmonte tout obſtacle,
Et ſon mal outrageux, par la contrainte, aigry,
Luy fait pouſſer, alors, vn effroyable cry.

Ainſi quand le Veſuue, en ſes veines ſouffrieu ſes,
A conceu, par le vent, des flammes tenebreuſes,
Et que de tout ſon mont l'accablant déſpaiſſeur
L'empeſche d'exhaler leur fumeuſe noirceur,
S'il ſe joint à ſes feux vne flamme nouuelle,
Malgré l'enorme poids, ſon ſommet eſtincelle,
Et, par ſes rocs creuez, d'vn eclat vehement,
Enfin, donne paſſage à ſon embraſement.
Gillon baigne de pleurs ſon viſage farouche;
Sur le corps de ſon Fils il s'elance, & s'abouche,
Müet il le contemple, &, des bras le preſſant,
Laiſſe dire à ſes pleurs la douleur qu'il reſſent.
Sur l'vn de ſes genoux, enfin, il ſe redreſſe,
Et ces mots douloureux au paſle corps addreſſe.
Que vois-je, miſerable eſt-ce toy, mon Enfant?
Ainſi, pres de ton Roy, te vois-je triomphant?
Ah! Fils, dont la valeur à ton Pere inhumaine
Condanne ſa vieilleſſe à cette horrible peine,
Si par moy tu veſcus, ſi ton ſang fut le mien,
Comment as-tu, ſans moy, diſpoſé de mon bien?
Ta rage à mon bonheur a trop porté d'enuie,
Rens moy mon ſang, crüel, crüel, rens moy ma vie;
Mais, ie nomme crüel celuy qui ne l'eſt pas,
Ie le ſuis, non pas toy, i'ay cauſé ton treſpas.
Ie ſçauois le venin dont la Fille eſtoit pleine;
Ie ſçauois de quels maux te menaçoit ſa haine,
Ie ſçauois à quel point ton courage irrité
Deuoit, contre toy-meſme, ayder ſa cruauté.
Ie deuois te garder de ta propre vaillance,
Ton treſpas eſt vn mal qu'a fait ma negligence,
La Nature & les Cieux t'auoient mis ſous ma loy,
Et tu viurois encor, ſi j'euſſe eu ſoin de toy.
I'ay donné lieu tout ſeul au Monſtre ſanguinaire,
De faire, contre toy, ce qu'il a voulu faire,

Amaury, ie l'auoüe, & ma coupable erreur
Me donne de moy-meſme vne trop iuſte horreur.
Ma mort, dans vn inſtant, effacera mon crime;
La lumiere deſplaiſt à l'eſprit qui m'anime,
Il bruſle de deſir de ſe rejoindre à toy,
Il s'en va me quitter, attens le, & le reçoy.
Charles, à qui la dure & ſenſible nouuelle
Venoit d'ouurir le ſein, d'vne pointe mortelle,
Sur ce moment arriue, & Gillon l'auiſant,
Ta Sainte, luy dit-il, te fait ce beau preſent.
C'eſt icy l'Ennemy qu'a donté ſa puiſſance,
Au lieu du fier Tyran, qui t'vſurpe la France,
De la traiſtreſſe main l'ineuitable dard,
Là, comme tu le vois, percé de part en part.
Mais, au moins de ſon zele, au moins de ſon courage,
Vn ſi ſanglant treſpas eſt vn clair teſmoignage,
Non, il n'eſtoit point laſche, & ce ſein mi-party
Donne à la calomnie vn trop vray dementy.
Des drappeaux aſſaillans il eſt mort à la teſte,
Il eſt mort, des remparts ayant fait la conqueſte,
Il eſt mort, par deuant & mort victorieux,
Auroit-il pû, grand Roy, mourir plus glorieux?
Mais, ſa mort eſt enſemble illuſtre & deteſtable,
De la haine des tiens c'eſt l'effet execrable,
Ce que n'a pû l'Anglois, par ſa valeur, rompu,
Helas! par trahiſon, la Sorciere l'a pû.
Elle en veut à ta vie, & ſa main criminelle
A commencé ton meurtre, en perçant ton Fidelle,
Elle va l'acheuer, eſpuiſant de ton flanc
Tout ce qui s'y contient de magnanime ſang.
Charles, le Ciel eſt juſte, & punit qui l'offenſe,
Qui neglige ſa grace eſprouue ſa vengeance,
Il t'auoit deſcouuert l'abyſme, où tu tombois,
Ton ſens opiniaſtre a meſpriſé ſa voix.

Quelque mal qu'aujourd'huy ſon courroux te ſuſcite,
Crois-le touſiours moins grand que n'eſt ton demerite:
Et, parmy les rigueurs du plus aſpre tourment,
Souffre, &, ſans murmurer, croy ſouffrir iuſtement.
D'vne Sorciere, ô Dieu, tu t'es fait vne Idole,
Tu t'es fait vne loy de ſa vaine parole,
Ta guerre eſt ſon ouurage, & ſes magiques faits
Tont rendu, pour ta perte, ennemy de la Paix.
De ton aueuglement tu vois quelle eſt la ſuitte,
Tu vois où la Traiſtreſſe a ta gloire conduitte,
Ie la voy, contre toy, venir le bras leué,
Et, par elle, du iour tu vas eſtre priué.
Grand Roy, fay, ſi tu peux, mentir ma prophetie,
Quant à moy, dont ce fer a la trame accourcie,
De mon Fils genereux ie ſuy les nobles pas,
Et les vais auertir de ton proche treſpas.
Il acheue ces mots, à voix entrecoupée,
Dés ombres de la mort la paupiere occupée,
La force l'abandonne, & ſon crüel ennuy
Le fait, ſur ſon Fils mort, tomber mort, comme luy.
A ce tragique objet, à cette amere plainte,
Charles, d'vn trait fatal, ſentit ſon ame atteinte,
D'horreur, en tout ſon corps, tout ſon ſang ſe glaca,
Et ſon poil, ſur ſon front, d'horreur ſe heriſſa.
Au trouble, où l'a jetté ce diſcours lamentable,
Il croit de ce treſpas la Pucelle coupable,
Et le dard, qu'Amaury dans le flanc a receu,
Rend la choſe apparente à ſon eſprit deceu.
Puis, la premiere erreur attirant la derniere,
Il peut de trahiſon ſoupçonner la Guerriere,
Il peut s'imaginer que, pour ſuyure Betford,
Elle a quitté ſon Prince, & conſpiré ſa mort.
Le Demon l'aueuglant, par ſa funeſte haleine,
Il conçoit, pour la Fille, vne ſubite haine,

Redoute sa fureur, &, pour la destourner,
Fait, par tout, aussi-tost, la retraitte sonner.
Par son ordre, en cent lieux, cent trompettes bruyantes
Rappellent des remparts les trouppes combatantes ;
A leur son tout s'arreste, & le son redoublé,
D'vn juste estonnement, laisse le Camp troublé.
De surprise & d'effroy, les trouppes sont muettes;
Vne voix de tonnerre, alors, suit les trompettes ;
Trahison, dit la voix, & ce terrible son
A tous serre le cœur, & le change en glaçon.
L'espouuentable cry. coup, sur coup se redouble,
L'air, jusqu'au Firmament, s'en emeut & s'en trouble ;
Les Chefs & les Soldats des deux Partis diuers,
D'vne frayeur commune, en tombent à l'enuers.
Satan, qui suit rousiouts sa pointe criminelle,
Voulant des bouleuards retirer la Pucelle,
Poussa l'orrible cry, de ses ardens poumons,
Et, par luy, fit trembler les plaines & les monts.
Des Temples sourcilleux les tours en chancellerent,
De la vieille Cité les murs s'en ebranslerent,
Vers sa source, à grands flots, la Seine en rebrousa,
Et le Tertre voysin sa cime en abbaissa.
Par cet ordre estonnant, la Guerriere interditte
Du haut de la terrace en bas se precipite,
Renonce à la victoire, &, sans songer à soy,
Va, le fer à la main, au secours de son Roy.
Soldats, Amis, dit-elle, où donques est le Traistre ?
Qui de vous le connoist? qui me le fait connestre ?
Charles vit-il encore? Et ces mots finissant
Elle le voit, vers elle, à grands pas, s'auançant.
Elle l'entend qui crie; A moy, l'asche, traistresse,
Viens terminer ton sort, sous ma main vengeresse ;
Par ce tranchant acier, bien que trop noblement,
Viens de tes trahisons souffrir le chastiment.

A ces mots outrageux, le bras tombe à la Sainte;
Vne paſleur de mort, ſur ſon viſage, eſt peinte;
Sa raiſon s'ebloüit, & ſon cœur abatu
Cherche, en luy, vainement, ſon antique vertu.
Tel demeure celuy, qu'vne foudre ſoudaine,
En tombant a friſé du vent de ſon haleine;
De mouuement priué, priué de ſentiment,
Et d'vne demy-vie animé ſeulement.
Charles, qui voit la Sainte abbaiſſer ſon eſpée,
Bien que d'vn noir ombrage il ait l'ame occupée,
Sent ſon bras valeureux, par ſa gloire, forcé,
A retenir le coup, par ſa fureur, pouſſé.
Il luy dit, toutesfois; Va-t'en, Monſtre funeſte,
Va, chez les ennemis, faire de la celeſte;
Va les perdre à leur tour, & remplir l'Vniuers
Des effets malheureux, de tes crimes diuers.
Aſſez a parmy nous regné ton inſolence,
Aſſez ton artifice, aſſez ta violence;
Va-t'en, & de ma main n'attens point le treſpas;
Tu merites cent morts, mais tu ne mourras pas.
Ma colere, en ton ſang, ne peut eſtre aſſouuie,
Pour ta punition ie te laiſſe la vie;
Tu ſouffriras le iour, &, ſans voir le tombeau,
Tu ſeras à toy-meſme vn eternel bourreau.
Va, deliure mon Camp de ta peſte fatale;
Ceſſe de l'abuſer par ta ruſe infernale;
Ne couure plus tes ſorts, du ſacré nom des Cieux,
Et, de ton traiſtre aſpect, ne ſoüille plus nos yeux.
Des auant que le Prince euſt finy ce langage,
On vit l'air eſpaiſſy former vn gros nüage,
Dont le ſein tenebreux ne renferme, au dedans,
Que flamboyans eclairs, & que foudres ardens.
Et des-ja du tonnerre on entend le murmure;
Des-ja cent feux brillans percent la nüe obſcure;

Et chacun du Tres-haut obseruant la fureur,
Au Monarque l'impute & blasme son erreur.
La Sainte se resueille, & voit Dieu qui s'appreste,
A lancer son grand dard sur la Royale teste;
A cette horrible veüe, elle tremble & fremit,
Et du fond de son cœur, pour le Prince, gemit.
Pour luy, forçant soudain la douleur qui l'oppresse,
Au Seigneurs des Seigneurs ce discours elle addresse;
Clemence inepuisable, Ocean de bonté,
Doux Iuge, qui connois l'humaine infirmité,
Qui preuiens le Pecheur par ta grace excessiue,
Et qui veux, non sa mort, mais qu'il change & qu'il viue;
Pardonne au ieune Roy le mal qu'il a commis,
Et garde ton courroux, pour tes seuls Ennemis.
Il a failly, grand Dieu, mais sa faute est legere,
Il n'a fait que bannir vne simple Bergere,
Et son transport aueugle, eclatant contre moy,
N'a pas creu que le coup en rejalist sur toy.
Ne fais point auorter le fruit de ta victoire,
Si ce n'est pas pour luy, que ce soit pour ta gloire,
I'ay promis de ma guerre vn bon euenement,
Ie l'ay fait en ton Nom, & par ton mandement.
Ne donne point matiere aux Peuples de la France,
De croire tes arrests sujets à l'inconstance,
Et ne la donne point aux orgueilleux Anglois,
De te croire impuissant à maintenir tes loix.
La Sainte, de souspirs, anime ce langage,
Et d'vn ruisseau de pleurs arrose son visage,
Mais le Ciel tousiours gronde, &, par les vastes airs,
Tousiours, de plus en plus, fait voler ses eclairs.
Ainsi quand, sous le coup d'vne rouge tempeste,
Quelque Royal Palais sent allumer son faiste,
Et que le feu rongeant, de toutes parts semé,
En fait voir l'edifice à-demy consumé,

L'eau, que, pour amortir la flamme qui l'embraſe,
Cent ſecourables mains verſent de plus d'vn vaſe;
Souuent, loin d'affoiblir ſa deuorante ardeur,
Du grand embraſement redouble la grandeur,
La Fille continüe, Ah! ta colere ardente,
Plus ie croy l'adoucir, plus ſe rend vehemente,
Ton puiſſant bras ſe leue, &, deuenu moins doux,
S'en va, ſur le Monarque, appeſantir ſes coups.
A ton ire, ô Seigneur, pour vengeance, ſuffiſe
Que nous ayons perdu la muraille conquiſe,
Et que, par noſtre erreur, ou par noſtre forfait,
Ton Miracle acheué demeure ſans effet.
Ne fay point reſſentir au chef du grand Coupable,
De ton foudre allumé la pointe ineuitable,
Songe que ton honneur à ſon ſalut eſt ioint,
Et qu'enfin cette Teſte eſt celle de ton Oint.
Sur l'endroit le plus haut de la voute azurée,
Brille entre mille feux, vne Nüe eclairée,
Affreux Lit de Iuſtice, où, ranimant les Corps,
Dieu s'en viendra iuger les viuans & les Morts.
C'eſt là meſme qu'il ſied, quand d'inſignes offenſes,
Sur les cœurs endurcis, attirent ſes vengeances,
Et de là meſme encor, qu'il lance, auec horreur,
Les formidables traits de ſa iuſte fureur.
Au ſon injurieux de la voix criminelle,
Qui fit l'indigne outrage à la Sainte Pucelle,
Embraſé de courroux ſur la Nüe, il monta,
Et ſon foudre enflammé vers le Prince jetta,
Mais Elle, au coup mortelle oppoſant ſa requeſte,
Au milieu de la cheute arreſta la tempeſte,
Et, le courroux diuin par ſon zele forcé,
R'appella dans les Cieux le tonnerre lancé.
Soit, dit le Tout-puiſſant, ie t'accorde qu'il viue,
Mais puis que de ton bras de-luy-meſme il ſe priue,

Qu'auec honte & mespris il t'esloigne de soy,
Que de trahison mesme il accuse ta foy,
Pour chastier l'Ingrat, & ie veux, & j'ordonne
Qu'à son sens re prouué ta vertu l'abandonne,
Que l'Enfer, contre luy puisse tout, fors la mort,
Que, pour se releuer, il face vn vain effort,
Que, malgré l'apparence, à la Fraude secrette
Il esprouue tousiours sa fortune sujette,
Et que plus il croira donter ses Ennemis,
Plus il soit prest de viure à leurs ordres soumis.
Par la bouche des Vents, & la voix du Tonnerre,
Dans sa sainte fureur, Dieu s'explique à la Terre,
Le Camp, contre son Roy, le connoist irrité,
Mais la seule Pucelle entend sa volonté.
Les Cieux, qui dans leur cours, cõme elle, l'entendirent,
A son ordre immuable, en tremblant, applaudirent,
Le Destin recueillit le Decret souuerain,
Et soudain le graua, sur l'eternel airain.
La Fille, sans remede, à partir obligée,
En tristesse profonde amerement plongée,
Les yeux enflez de pleurs, & le cœur de sanglots,
Part, au temps que le iour s'esteignoit dans les flots.
Rodolfe degagé du milieu de la fange,
Seul, tout blessé qu'il est, aupres d'elle se range;
Et, l'esprit combatu de mille maux pressans,
Sur ses pas desolez, marche à pas languissans.
Mais le Camp des François, qui n'agit que par elle,
Et qui, pour sa valeur, bruste d'vn noble zele,
Ne la vit pas plustost, par le Prince, chasser,
Qu'au milieu de sa flamme il se sentit glacer;
Puis, pesant à loysir la grandeur de l'injure,
Contre luy, de courroux, il s'enflamme & murmure;
Et dit, que cet outrage, ayant perdu Paris,
De leurs fameux exploits leur derobe le prix.

Oyant gronder aux Cieux la foudre espouuentable,
Il la croit voir tomber, sur le chef du Coupable,
Et bien, qu'il n'ait au crime en rien participé,
Dans sa punition, craint d'estre enueloppé.
La tenebreuse Nuit, qui l'Vniuers embrasse,
Des sentimens mutins fauorise l'audace,
Et, d'vn trouble si grand, le Demon satisfait,
Pour l'Anglois, jusqu'au bout, en veut pousser l'effet.
Il se mesle aux soldats, &, d'vn aspre langage,
A secoüer le joug excite leur courage,
Et, pour mieux reüssir, du fier Arragonnois
Il prend la ressemblance, & contrefait la voix.
Qu'attendons-nous, dit-il, au danger où nous sommes,
François, non pas Francois mais les moindres des hõmes?
Qu'attendons-nous encor? que le Bras tout-puissant
Auec le criminel ecrase l'innocent?
Sur nous comme sur luy, va tomber sa tempeste;
Mais, d'eust-elle en tombant, espargner nostre teste,
Pourrions-nous consentir à suyure l'inhumain,
Qui vient de nous priuer de l'heroique main?
De cette main celeste, à qui la triste France
Alloit ce mesme iour deuoir sa deliurance,
Et qui, par la vertu, nous menant à l'honneur,
Couronnoit nos exploits du supreme bonheur.
Pourrions-nous bien songer à seruir le barbare,
Qui pareil traitement à chacun nous prepare,
Qui ne voit rien d'aymable, à legal des flateurs,
Et qui n'est ennemy que de ses bienfacteurs?
Pour peu que desormais on tarde à se resoudre,
Les Cieux, aueque luy, nous reduiront en poudre,
Fuyons, fuyons, Soldats, & destournons de nous
L'ingratitude humaine, & le diuin courroux.
Parmy ces mots ardens, qu'en cent lieux il redouble'
Il leur souffle l'esprit de reuolte & de trouble,

Deçà, delà s'elance, &, courant deuant eux,
Par force, apres ſes pas, traiſne leurs pas douteux.
Mais, plus que le Demon, la Guerriere bannie,
Auec tant d'injuſtice, & tant d'ignominie,
Les trouble, les reuolte, & contraint leurs eſprits
D'abandonner le Prince, auec rage & meſpris.
Chacun part, & partant, contre luy, s'entranime;
La Nuit, touſiours plus noire, ayde à couurir leur crime,
Et, pour les ramener au chemin du deuoir,
Leurs Chefs joignent, en vain, l'artifice au pouuoir.
Villandrade, Archambauld, Rieux, Coulouces, Vignoles,
En vain à les flatter, conſomment leurs paroles,
En vain, pour les forcer, ont les armes au poin;
Leur rage eſt plus puiſſante, & les emporte au loin.
Ainſi quand le Pilote eſt frappé du tonnerre,
Si le vaiſſeau qui roüle, &, par les vagues erre,
Monſtrant aux Aquilons, ou la pouppe, ou le flanc,
Heurte de tout ſon poids, ſur la creſte d'vn banc;
Du choq impetüeux la haute maſſe tremble,
Et de ſon vaſte corps les membres deſaſſemble;
Les matelots en vain, eſpars de tous coſtez,
Taſchent d'en retenir les morceaux eclatez,
L'impitoyable vent, joint à l'onde barbare,
Malgré tous leurs efforts, par force les ſepare,
Et, ſur les flots chenus, en differens climats,
Par l'immenſe Ocean, diſperſe ſes eclats.
Charles, bien que ſon Camp au beſoin l'abandonne,
Bien que, ſans fin, le Ciel, ſur luy tonne & retonne,
Contre le Ciel s'obſtine, & pluſtoſt que partir,
A tomber ſous l'Anglois, peut meſme conſentir.
Qu'ils partent, dit le Prince, & que la France voye
Si Betford, par leur fuitte, enfin m'a veu ſa proye;
Je n'en ſuis point en peine, & n'ay que du meſpris,
Pour le foible ſecours de ces laſches eſprits.

C'eſt aſſez de mon bras, aſſez de mon courage,
Pour obliger ma Ville à me rendre humble hommage;
Ie veux ſeul, ſur ces murs, monter victorieux,
Et s'il m'y faut mourir, i'y mourray glorieux.
Barbazan, qui ſuruient, parle en la meſme ſorte,
Et par ſon propre exemple, à ſe perdre l'exhorte;
Tanneguy veut qu'il parte, & d'vn ton vehement,
Saintrailles, comme luy, preſſe ſon partement.
Charles, opiniaſtre, à leurs conſeils reſiſte,
L'ame des deux Guerriers en eſt confuſe & triſte;
Ils rechargent pourtant, mais c'eſt touſiours en vain,
Pour ceder, ou flechir, ſon cœur eſt trop hautain.
Enfin, cent autres Chefs accourent, hors d'haleine,
L'auertir qu'ils ont pris vne inutile peine,
Que tout s'eſt diſſipé, qu'il n'a plus de ſoldats,
Et qu'il voit, en eux ſeuls, tout ce qu'il a de bras.
Puis chacun, d'vne voix, à partir le conuie,
S'il ayme ſon honneur, s'il veut ſauuer ſa vie;
Luy monſtre l'Anglois proche, & dit qu'en ce malheur
Il faut, pour ſon ſalut, oublier ſa valeur.
Tanneguy l'enuiſage, & craignant ſa reſponſe,
Auec authorité, cet arreſt luy prononce.
Il le faut, luy dit-il, il y va de ton bien,
Pour ce coup, ton pouuoir reconnoiſtra le mien.
Puis il luy prend la bride, & la trouppe fidelle
Autour de luy s'amaſſe, & l'entraiſne auec elle;
Ainſi, pour ſon ſalut, Charles violenté
Malgré luy, par les ſiens, eſt mis en ſeureté.
Le Soldat cependant, à la faueur de l'ombre,
S'eſcarte, ſe debande, & ne fait plus de nombre,
Des remparts il s'eſloigne, & deſormais ſans bruit,
Tire, à pas incertains, où le Sort le conduit.
Les vns paſſent la Marne, & les autres la Seine,
L'Oiſe, dans tout ſon cours, en voit ſa riue pleine;

Le Camp, qui n'eſt plus Camp, deſerteur de ſon Roy,
Par tout, porte ſa honte, & ſon marque de foy.
Ce fut alors qu'enflé d'vne arrogante gloire,
Le Prince des Enfers celebra ſa victoire,
Et qu'ayant vn ſuccez conforme à ſon deſir
Il fut dans ſes tourmens, capable de plaiſir.
Toy ſeul, ô Barbazan, vaillant ou temeraire,
Ne pus monſtrer le dos à l'heureux Aduerſaire,
Et, bien que ton deſſein euſt vn funeſte effet,
Tu rendis du Demon le triomphe imparfait.
Tu gardas, ſeul, ton poſte, & contre l'Angleterre,
Tu creus ſuffire ſeul, pour acheuer la guerre,
Fus ſeul toute l'Armée, & d'vn eſprit vainqueur,
Vis l'immenſe Paris plus petit que ton cœur.
Ainſi, quand ſur vn mont de la Romaine terre,
L'immortelle Famille, au Maiſtre du Tonnerre,
Par crainte, ou par deuoir, ceda l'auguſte lieu
Deſtiné pour demeure à ce ſupreme Dieu;
Entre les moindres Dieux, l'inebranſlable Terme
Seul, contre Iupiter, oſa bien tenir ferme,
Et ſans que de ſa place on le puſt deloger,
Auec le Roy des Cieux, ſon Temple partager.
Cependant la Pucelle en ſes larmes plongée,
Languiſſante de corps, d'ame decouragée,
Traiſne ſes pas confus, dans les champs obſcurcis,
Et par ces triſtes mots, eſuente ſes ſoucis.
Falloit-il donc, Seigneur, pour ma ſeule vengeance,
Retenir dans les fers la miſerable France?
Falloit-il que ſes mots viſſent ton ſaint arreſt
Manquer de fermeté, pour mon ſeul intereſt?
Falloit-il qu'vne ſimple & vile creature,
Pour n'auoir enduré qu'vne legere iniure,
Quand les Vſurpateurs s'en alloient deſconfits,
Attiraſt ton courroux, ſur l'Aiſné de tes Fils?

Mais c'eſt trop preſumer, de croire que ſa teſte
Pour mon ſeul intereſt, attire ta tempeſte,
Deuant tes ſaints regards mon intereſt n'eſt rien,
Si ton ire s'emeut, ce n'eſt que pour le tien.
Par l'equitable excez de ce rude ſupplice,
A toy, non pas à moy, tu veux faire iuſtice,
Auſſi, dans les effets de ton aſpre courroux,
Ie ne t'oſe prier de te monſtrer plus doux.
Si toutesfois, Seigneur, ce courroux ſi terrible
Ne croyoit point du Roy l'offenſe irremiſſible,
Si par mes humbles vœux il pouuoit s'allentir,
S'il ſe pouuoit calmer, par vn vray repentir,
I'offre de ramener, ô Majeſté clemente,
A ton ſacré trouppeau cette brebis errante,
Et luy faire adouçir ton ardente fureur,
Par vn amendement egal à ſon erreur.
Alors, parmy le bruit des foudres enflammées,
Elle entend eclater ſes voix accouſtumées;
Voix doucos autresfois, mais qui ſont maintenant,
Par leur ſeuerité, dignes du Dieu tonnant,
Elle reprend; O Voix, ô mes celeſtes Guides;
Les ordres de là-haut ſont ils donc ſi rigides?
Quoy! me commandez-vous d'oublier mon enuoy,
Et, dans l'aueuglement, laiſſer perir mon Roy?
Doit-il par cent combats, auoir vaincu l'orage,
Pour venir faire au port vn ſi triſte naufrage?
Par ma priere, au moins, ne peut-il euiter
Le foudre, que ſur luy, ie voy preſt d'eclater?
Ie cede, ô Tout-puiſſant, ta volonté ſoit faite,
Rens la foible Bergere à ſa foible Houlette;
Ie te rens ce harnois, bien que non ſans regret,
Et, malgré mon daſir, i'obſerue ton Decret.
Où du vaſte Paris ſe rapproche la Seine,
S'eleue vers les Cieux, au milieu de la Plaine,

Des Temples renommez le Temble le plus beau,
A l'Apoſtre François erigé pour tombeau.
C'eſt l'Edifice ſaint, qui par ſon Preſtre, donne
Au front des nouueaux Roys la Royale Couronne;
C'eſt luy, qui les reçoit, quand leurs illuſtres iours,
Par l'eternelle nuit, ſentent borner leur cours.
Là, s'honnore le Saint, qu'on inuoque aux batailles,
Là, cent drappeaux conquis ſont pendus aux murailles,
Et, par tout le dedans, ne laiſſent aucuns lieux,
Qu'ombragez des teſmoins d'vn combat glorieux.
Pres la Maiſon ſacrée, & ſous ſa haute maſſe,
Vn nombre de maiſons en Cité ſe ramaſſe,
Qui, ceinte d'vn bas mur, & d'vn marais bourbeux,
De l'Apoſtre François porte le nom fameux.
Le long du court chemin de l'vne & l'autre Ville,
Sept Obeliſques font vne droitte file,
Et, d'vn eſpace eſgal, l'vn de l'autre diſtans,
A l'œil des voyageurs s'offrent de temps en temps.
Là, ſi le bruit commun peut tenir lieu d'hiſtoire,
Furent les repoſoirs du Martyr plein de gloire,
Quand ſon chef abatu, par des bras inhumains,
Fut porté, dans la tombe, auec ſes propres mains.
Sous le dernier de tous, en acheuant ſa plainte,
Vers les murs du Martyr, ſe rencontre la Sainte,
Et, tout proche, deſcouure vn vieux cheſne éreſté,
Pour faire ombre au Portail, autresfois là planté.
Aux flammes des eclairs, dont l'horreur continüe,
Elle apperçoit le tronc, auec ſa teſte nüe,
Et ſans deliberer, luy conſigne auſſi-toſt,
De ſon noble harnois le precieux depoſt.
D'vne tremblante main, elle ſe le deſtache,
Sous ſon grand corſelet, le corps de l'arbre cache;
Pend ſes deux grands braçards, d'vn & d'autre coſté,
Et tiẽt ſon grand pauois, ſur le dos rejetté.

Puis,

Puis, du brillant armet, qu'appesantit sa creste,
Le tronc enorgueilly se sent charger la teste,
Et reçoit sur le tout, en echarpe pendant,
Le terrible fardeau du coutelas ardent.
Enfin du grand poignard, que de pleurs elle laue;
Sur l'escorce du tronc, ces termes elle graue;

LA MOVRANTE PVCELLE, APRES SON VAIN ASSAVT, CONSACRE CE TROPHE'E A L'HONNEVR DV TRES-HAVT.

Au pied du saint trophée alors elle s'incline,
Et parle en cette sorte, à l'Essence Diuine.
I'adore, ô Tout-puissant, la rigueur de ta loy,
Et laisse à ta Iustice ordonner de mon Roy.
Pour son bien deformais, ie n'ay plus que des larmes;
Ie depose ma force, en deposant ces armes;
Mon bras n'est plus ton bras, & ma tonnante voix
Ne fera plus fremir les rebelles Anglois.
Si pour te satisfaire, il en faut dauantage,
S'il faut, auec mon sang, reparer ton outrage,
S'il ne peut s'expier que par mon seul trespas,
Vienne encore la mort, ie ne la fuiray pas.
Mais, si de mes trauaux tu me dois recompense;
Si i'ay droit d'esperer en ta sainte Clemence,
Puis qu'il m'est defendu, par tes seueres loix,
D'employer cette espée, & porter ce harnois;
Vueille du moins, Seigneur, que ces armes fatales
Soient l'eternel effroy des armes infernales,
Que, par leur seul effort, l'Anglois soit abbatu,
Et que le François vainque en leur seule vertu.
Elle acheue ces mots, & le Ciel qui l'exauce,
Saudain, mais lentement, s'eclaircit & se hausse,

Murmure ſans fureur, enfin calme ſon bruit,
Et rend, au lieu d'eclairs, les Aſtres à la nuit.
En ſuitte, vers l'endroit d'où ſe leue l'Aurore,
Le bleu du Firmament de rouge ſe clore,
Et forme vn court Soleil, dont le front radieux
Lance vn trait de clarté, ſur le tronc glorieux.
Sous le brillant eclat de ces flammes heureuſes,
Les armes tout à coup deuiennent lumineuſes;
Deuant leurs rayons d'or, l'ombre fuit à l'entour
Et ce lieu deſormais ne connoiſt que le iour.
Que ie meure à preſent, dit alors la Guerriere,
Sans peine & ſans regret, ie perdray la lumiere,
Ie reuere ta loy, ie benis ta bonté,
Soit faite en moy, Seigneur, ta ſainte volonté.
Là s'arreſtent ſes pleurs, & là ſa plainte ceſſe,
Le miracle euident amoindrit ſa triſteſſe;
Bien que l'air ſoit obſcur, à l'inſtant elle part,
Et remet ſa conduite à celle du hazard.
A la France, à ſon Prince, à ſoy-meſme rauie,
Elle marche, à pas lents, de ſon Frere ſuyuie;
Sans rien dire, elle va, le cœur plein de ſoucy,
Et ſon Frere affligé, va ſans rien dire, auſſi.
Le Demon, dont la rage à la perdre obſtinée
De la terre & des Cieux la voit abandonnée,
Fait, ſur ſa vie, encore vn dannable deſſein,
Et croit, plus que iamais, ne le pas faire en vain.
Il l'obſerue, Il la ſuit, il vole ſur ſa teſte,
Auec elle il s'auance, auec elle il s'arreſte,
Et, ſans la quitter plus, n'attend plus que le temps,
D'accomplir ſon projet, & voir ſes vœux contens.
C'eſt ainſi qu'vn Vautour, amoureux du carnage,
De deux Camps ennemis obſeruant le paſſage,
Quitte le coupeau vert d'vn pin demeſuré,
Où long-temps, ſans paſture il eſtoit demeuré;

Suſpendu dans les airs, ſur l'vne & l'autre Armée,
Il les ſuit nuit & iour, d'vne rage animée,
Bruſle, s'impatiente, & famelique attend,
Du maſſacre preueu l'eſpouuentable inſtant.
A ſes vœux criminels, la Fortune propice
Pouſſant la Fille errante au dernier precipice,
D'vn inſenſible cours, la meine au bois obſcur,
Qui du Royal Compiegne enuironne le mur.
Vne vaſte Foreſt, en ce coin de la France,
Sous ſes rameaux touffus, cache vne terre immenſe;
Où l'Oeil de l'Vniuers, du plus haut de ſon tour,
N'a iamais fait paſſer la lumiere du iour.
Ses gros troncs cheuelus, en grandeur admirables,
Ne ſemblent pas des Ifs, des Faux, ni des Erables,
Mais de nouueaux Geans, qui contraires aux vieux,
Oppoſent leurs grands bras à la cheute des Cieux.
Sous leur fueillage eſpais, des racines boſſuës
Rampent de tous coſtez, dans les routes mouſſuës,
Et non moins par leurs nœuds que par leur dureté,
Rempliſſent le chemin d'horreur & d'aſpreté.
Le fonds eſt inegal, & d'eſpace en eſpace,
Vn vallon tournoyant, vne colline baſſe,
De ſourcilleux rochers, & d'eſcumeux torrens,
Y repaiſſent les yeux d'objets tous differens.
Auec les viſtes Cerfs, les Sangliers ſolitaires
Ont touſiours, dans ces forts, leurs tranquilles repaires;
Et les Cheureuls legers, ſous leur ſombre eſpaiſſeur
Lors qu'ils ſont pourſuyuis, ſe moquent du Chaſſeur.
En ce noble deſert la Pucelle arriuée,
Et, ſur le Firmament par ſon zele eleuée,
Prend à deſdain la terre, & pour s'en deſtacher
Dans le plus creux du bois, reſout de ſe cacher.
Icy, dit elle alors, ta carriere eſt finie,
Affranchis-toy du Monde, & de ſa tyrannie,

Desormais le suyuant, tu ne peux que perir,
Tu vescus autresfois, tu n'as plus qu'à mourir.
Du reste de tes iours fais vn saint sacrifice
Au pied des saints Autels du Soleil de Iustice,
Et, ne t'arrestant plus qu'aux merueilles des Cieux,
Pour nul objet mortel, ne laisse ouurir tes yeux.
Mets ton bonheur vnique, & ton vnique gloire,
A pouuoir, sous ces rocs enterrer ta memoire,
Et n'apprehende point l'horreur de ce seiour,
Puis qu'vn autre pareil fut ton premier amour.
L'innocente retraitte est la plus seure voye,
Pour faire arriuer l'homme à l'eternelle joye;
Tu commenças par elle à viure heureusement,
Fay respondre ta fin à ton commencement.
Acheue icy ta vie, en priant pour la France,
Et, du moins par tes vœux, ayde à sa deliurance.
Là s'arreste la Sainte, & ferme en ce propos,
A son cœur agité donne quelque repos.
Loin du commerce humain, sa course vagabonde
L'engage tousiours plus, dans la Foresť profonde,
Et luy descouure, enfin, apres mille destours,
Vn lieu propre à seruir de sepulchre à ses iours.
Entre vingt bas rochers, vne orgueilleuse Roche,
Par les Plaines de l'air, des Estoilles s'approche,
Et regarde, à son pied, les sommets inegaux
Des Chesnes les plus grands & des Pins les plus hauts.
La figure en estonne, & paroist monstrueuse,
Sa cime represente vne teste hideuse,
Le reste vn corps hideux, qui de foudres chargé
Represente vn Tiphée, en montagne changé.
Au feu de mille Estés, vne mousse sechée
Se voit en mille endroits, sur son dos attachée;
En mille autres, son dos, de mousse desarmé,
Bruſle sous les rayons du Soleil enflammé.

Vn ruisseau tortüeux, coulant d'vn doux murmure,
Fait, autour de sa base, vne molle ceinture,
Offrant aux animaux de la terre & de l'air,
Dans leur soif embrasée, vn cristal frais & clair.
Vers le hautain coupeau de l'effroyable masse
Le Roc, en plus d'vn lieu, s'entrouure & se creuasse,
Et d'vn art naturel, sans maillets ni cizeaux,
Forme d'affreux Palais aux Princes des Oyseaux,
Au creux le plus estroit, & le moins accessible,
La Sainte va choisir sa demeure terrible,
Tombeau, non pas demeure, où, sur le nud rocher,
Malaisement encor peut-elle se coucher.
Là, des pechez d'autruy faisant la penitence,
Elle prie, elle pleure, en faueur de la France;
Et son aride bouche, en conjurant les Cieux,
S'humecte de torrens, qui roülent de ses yeux.
Rodolfe, compagnon de sa triste auenture,
Des chesnes d'alentour, tire leur nourriture;
Le gland repaist leur corps, mais, dans vn tel malheur,
Leur corps, plus que de gland, se repaist de douleur.
En cette austere vie, & cette humble priere,
Vne Lune commence, & finit sa carriere,
Leur force diminüe, & leurs pieds desormais,
A peine, de leurs corps peuuent porter le faix.
Satan, dont la profonde & veillante malice,
Pour les exterminer, voit le moment propice,
Contre eux, plus que iamais, sa fureur animant,
Vers le fier Bourguignon vole soudainement.
Au Prince belliqueux la pensée il inspire,
De soumettre Compiegne aux loix de son Empire,
Et le luy monstre aisé, luy faisant voir ses tours,
Du costé des François, hors d'espoir de secours.
Philippes se resueille, & ses trouppes ramasse;
Il propose la prise, & le sac de la Place,

Et fait, dans ce projet, entrer egalement
Le courageux Picard, & le nombreux Flamand.
L'vne & l'autre Prouince, à la gloire inuitée,
Marche sous ses drappeaux, vers la Ville indontée;
Et Ligny, de son Roy l'Ennemy le plus grand,
Sous le rebelle Duc, l'attaque en entreprend.
A trauers la Foreſt, ſa guerriere puiſſance,
D'vn formidable pas, vers la Ville s'auance;
Au bruit de ſes clairons par l'Echo, redoublé,
Du paiſible Deſert le ſilence eſt troublé.
La Fille ſur le roc, dans ſon Antre, couchée,
Des objets de la Terre eſt ſi fort detachée,
Eſt ſi fort attachée à l'objet qu'elle ſuit,
Qu'au milieu du tumulte elle ignore le bruit.
Rodolfe l'entend ſeul, &, dans la ſage crainte
Du peril que couroit la pudeur de la Sainte,
Prend ſa courſe vers elle, & la preſſe ardemment
D'abandonner ce lieu, dans le meſme moment.
Ton honneur, luy dit-il, ie ne dis pas ta vie,
A quitter ce ſejour ta prudence conuie;
Les crüels Partiſans de l'infidelle Anglois,
Pour te prendre, & te perdre, occupent tout ce bois.
Ils viennent d'vne Armée Aſſieger nos retraittes;
Eſcoute leurs tambours, eſcoute leurs trompettes;
Elle entend les tambours, les trompettes entend,
Craint la rage ennemie, & part au meſme inſtant.
Ainſi lors que le Cerf ſous l'eſpaiſſe ramée,
Euite des longs iours la chaleur enflammée,
Et du fort le plus ſombre habitant l'eſpaiſſeur,
N'apprehende rien moins, que l'aſſaut du Chaſſeur;
Si de cors & d'abois la muſique terrible
Vient troubler, tout à coup, ſa retraitte paiſible,
Il fuit, à bonds legers, par des fonds tournoyans,
Le ſon des cors aigus, & des chiens aboyans.

A la faueur du bois, Rodolfe, qui la guide,
La ſauue des liens du Bourguignon perfide,
Et, d'vn pas aſſuré, par ces deſtours errant,
Vers la nuit, dans Compiegne, auec elle ſe rend.
Là triſte, elle choiſit vne ſainte demeure,
Où, comme en ſa cauerne, elle ſouſpire & pleure;
L'habitant effrayé reprend vn nouueau cœur,
Et ne craint plus de voir le Bourguignon vainqueur.
Il s'eſtime trop fort, pour garder ſes murailles,
D'auoir le bras fameux du grand Dieu des batailles;
Et rend graces au Ciel du merueilleux ſecours,
Dont il vient ſouſtenir ſes chancelantes tours.
De la Mer d'Orient, l'Aube à peine eſt ſortie,
Que de vingt eſcadrons la Place eſt inueſtie;
A peine du Soleil le mur eſt eclairé,
Que de vingt bataillons il ſe trouue ſerré.
Ligny prend ſes quartiers, & plein de violence,
Dés la premiere nuit, ſes approches commence.
D'vn feu continuel, les defenſes abat,
Fait breche à la muraille, & s'appreſte au combat.
Le Peuple eſpouuenté recourt à la Pucelle,
Par cent cris douloureux, à ſon ayde l'appelle,
L'en conjure à genoux, luy monſtre ſon danger,
Mais aucune raiſon ne l'y peut obliger.
Mes ſuccez, leur dit-elle, ont leur borne trouuée,
Le vouloir du Tres-haut m'a de force priuée;
Vous me croyez en vain propre à vous ſecourir,
Ie ne ſuis plus que Fille, & ne puis que mourir.
Du Royaume des Cieux l'inuincible Milice
Qu'à mes vœux, autresfois, i'eſprouuay ſi propice,
Par l'ordre du Seigneur, aigry contre le Roy,
Sans eſpoir de retour, s'eſt derobée à moy.
Des Diuins Iugemens les claires Interpretes,
Mes Voix, mes ſaintes Voix, deſormais ſont muëttes;

BIBLIOTHEQUE TOULOUSE INTERUNIVERSITAIRE

Cet obſtiné ſilence, & ce delaiſſement,
Eſteignent, dans mon ſein, tout guerrier mouuement.
Ie crains l'ire de Dieu, ie crains la perfidie,
Et peut-eſtre deſia la trame en eſt ourdie;
Permettrez qu'en ce lieu i'accompliſſe mes iours,
Et, dans vos propres bras, cherchez voſtre ſecours.
Sa reſponſe en chacun redouble l'eſpouuente,
Ils penſent, en ces mots, voir leur perte euidente;
Et Flauy, plus qu'aucun de douleur oppreſſé,
D'vn ſi ſage refus ſe teſmoigne offenſé.
Toy, dont le bras dit-il, eſt le bras de la France,
Nous priueras-tu ſeuls de ta forte aſſiſtance?
Nous, de qui ta pudeur vient de la receuoir,
Au fort de ſon peril, & de ſon deſeſpoir,
Auras-tu, dans ces murs, rencontré ton Aſyle,
Pour leur eſtre, au beſoin, laſchement inutile?
Quand tu rendras plus doux leur ſort infortuné,
Que leur donneras-tu, que ce qu'ils tont donné?
Toy ſeule, s'ils ſont pris, auras cauſé leur priſe,
Philippes pour toy ſeule, attaque leur franchiſe,
Et ſans toy, tu le ſçais, nos malheureux remparts
N'auroient point veu ſur eux, fondre ſes eſtendards.
Par ce reproche amer, la Fille infortunée
Au combats defendus eſt puiſſamment traiſnée,
Son Deſtin à ces mots la contraint de ceder,
Et rien ne ſçauroit plus ſa perte retarder.
Cà, dit-elle, vn cheual, vn harnois, vne eſpée,
Que du ſang Bourguignon la terre ſoit trempée,
Qu'elle le ſoit du mien & que ce mur batu
Eſſaye à s'affranchir, par ma foible vertu.
Bien que des-ja ſur moy l'ardente foudre eclate,
Mourons, mourons pluſtoſt que de paroiſtre ingrate;
Allons, où nous conduit l'inuitable Sort,
Allons, où nous attend l'inuitable mort.

Dans ce transport guerrier, le saint cloistre elle quitte,
Et contre l'Ennemy sa valeur sollicite ;
Rodolfe l'arme, & s'arme, & tous deux vifs & prompts
Sortent, & font sortir quatre gros escadrons.
Vn double bataillon suit la Cauallerie ;
La Fille vers le Camp s'elance de furie,
Et va droit au quartier, où vingt canons bruyans
Couurent les bouleuards de boulets foudroyans.
Sa redoutable main, à vaincre accoustumée,
Bien que du fer celeste, en ce temps, desarmée,
Bien que sans le pouuoir, qu'elle eut jadis des Cieux,
Sçait pourtant faire encor des exploits glorieux.
Elle conserue encor l'impression guerriere,
Qu'elle receut jadis de l'Ange de lumiere,
Quand d'vn souffle diuin son esprit animant,
Des vengeances du Ciel il l'a fit l'instrument.
Elle attaque la Garde, & la Garde, en defense,
Au valeureux assaut fait, d'abord, resistance ;
Mais, bien-tost, sous le poids des grands coups redoublez
Ses rangs sont confondus, & ses esprits troublez.
Sur eux, de toutes parts, le fer de sang auide
Satisfait pleinement sa fureur homicide,
Et l'effroy qui les glace, aydant à leur malheur,
De la sainte Guerriere augmente la valeur.
Rodolfe la seconde, &, d'vne ardeur fatale,
Plus qu'aucun, apres elle, au combat se signale ;
Du soldat, qui les suit, leur exemple est suyui,
Et, sur le Bourguignon, tous chargent à-l'enuy.
Elle le rompt, enfin, & du succez flatée
Sent d'vn nouueau laurier sa vaillance tentée,
Auance vers vn gros, qu'elle voit auancer,
Et va ses escadrons, comme vn foudre enfoncer.
La Fille, ainsi des murs touſiours plus esloignée,
Estime, en se perdant, la victoire gaignée ;

Et ſon ſens aueuglé, par ſon Aſtre malin,
La conduit au paſſage, où l'attend ſon deſtin.
Autour d'elle auſſi-toſt, tout le Camp ſe ramaſſe;
C'eſt alors, mais trop tard, qu'elle voit ſa diſgrace;
Elle la voit prochaine, & condanne en ſon cœur,
L'ardeur qui l'a liurée aux chaiſnes de Vainqueur.
En ce terrible eſtat, rien pourtant ne l'eſtonne;
Aux ſiens, ſans s'emouuoir, la retraitte elle ordonne.
Et couure les derniers, ſoit du corps, ſoit du bras;
Tandis que les premiers vont aux murs à grands pas.
Ligny, de ſon coſté, la retraitte leur couppe,
Oppoſe vn mur de fer au progrez de leur trouppe,
De fleches & de dards, les charge, par les flancs,
Et, d'vn choq vigoureux, taſche à rompre leurs rangs.
Mais le trait de Rodolfe, & l'eſcu de la Sainte,
La font touſiours marcher, ſans deſordre, & ſans crainte,
Deuant tous, va Rodolfe, & la Sainte, apres tous,
Souſtient toute l'armée, & rend vains tous ſes coups.
Et des-ja, du rempart, vne greſle meurtriere
Facilite aux François leur penible carriere,
Tient l'Ennemy preſſant de leur teſte ecarté,
Et fait à leurs regards deſcouurir la Cité.
Alors des Bourguignons l'impatiente rage,
Voyant la ſainte Fille eſchapper le ſeruage,
S'excite, ſe ranime, &, ſon feu renflammant,
Deſcharge tous ſes coups, ſur elle ſeulement.
Ainſi, quand, hors du bois, vne meute inhumaine
A ſurpris vne Laye, au milieu de la Plaine,
Et que de ſes petits au gaignage amenez,
Elle tient à l'ecart les dogues acharnez;
Plus leurs flancs deſcouſus ſouffrent de ſes defenſes,
Plus leurs dents, ſur ſon col, exercent leurs vengeances;
Plus elle eſt pres du bois, & plus les chiens ardens
Enfoncent, dans ſon corps, les pointes de leurs dents.

La Sainte, tout autour, voit tout jurer sa perte ;
D'vn orage de dards, elle se sent couuerte ;
De jaualots sans nombre, elle se sent presser,
Et, de plus d'vn espieu, sent ses armes percer.
Rodolfe accourt alors, &, se rangeant pres d'elle,
L'ayde à mieux soustenir la tempeste mortelle,
Et tous deux plein d'espoir, quoy qu'en dix lieux blessez,
Malgré tout, en cedant, s'aprochent des fossez.
Satan, qui desormais les voit en assurance,
Prend du jeune Flauy la voix & l'apparence,
Et, remarquant le vieux, sur les voysines tours,
Va, l'aborde, & luy tient ce furieux discours.
Quoy dit-il, cette Place à ta garde commise
Sera, par ta foiblesse, à Philippes soumise,
Et, pour sauuer des fers la haine de ton Roy,
Tu forgeras les fers de ce Peuple & de toy.
A tort, en ce peril, ton ame est suspendüe,
La Fille se doit perdre, ou la Ville est perdüe ;
Auec tant de drappeaux, auec tant d'estandards,
C'est la Fille qu'on cherche, & non ces bouleuards.
Rechasse de ces murs cette puissante Armée,
Immolant cette hostie à sa rage enflammée ;
Sauue toy par sa perte, & croy qu'en la perdant
Tu fais ce que du Roy veut le courroux ardent.
Toute chose, mon Frere, à sa mort te conüie,
Ton Monarque, tes murs ta fortune & ta vie,
Et si tant de raisons ne te suffisent pas,
Ton tout, ton Amaury, qui luy doit son trespas.
Entre tous, contre Artus, & contre la Pucelle,
Flauy fut d'Amaury l'Amy le plus fidelle,
Et, s'il l'ayma viuant, d'vn amour vif & fort,
D'vn fort & vif amour, il l'ayme apres sa mort.
Le souuenir amer de cette mort fatale
Determine son ame inhumaine & brutale ;

Il ne consulte point, &, releuant le pont,
Au desir de Satan barbarement respond.
Plus haut que tous les Cieux, vne Loge secrette
Sert à l'Estre inciée de profonde retraitte,
Quand par ses soins veillans, & ses pensers couuerts,
Il veut deliberer du Sort de l'Vniuers.
De trois costez egaux, la Loge inconceuable
Forme vn Triangle vnique, en tout sens admirable,
Et d'vn Lieu si sacré le mystere inconnu
Confond le contenant, auec le contenu.
Dans ce moment crüel, Dieu tout sage, & tout juste,
S'enferme, & se recueille, en cette Loge auguste,
Sur les Peuples diuers tourne, ses saints regards,
Et ne voit que pechez regner de toutes parts.
Il voit, sur tous l'Anglois, enflé de vaine gloire
A son merite seul imputer sa victoire,
Et voit Charles encor, loin d'implorer mercy,
Touiours de plus en plus, dans sa faute, endurcy.
Pour leur crime commun, & leur commun, supplice,
Alors sa tenebreuse & seuere Iustice,
Resout que la Guerriere, en tombant dans les fers,
Souffre de sa valeur triomper les Enfers.
Et, dans cet instant mesme, en la main de la Fille
Rompt la fragile espée, & sur l'arene brille,
Alors de sang couuerte, & le bras desarmé,
Elle se tourne au Ciel, & le trouue fermé.
La Cour des Bien-heureux, d'vn regard lamentable,
Vit le sort inhumain de la Fille indontable,
Le souhaita plus doux, mais les sacrez Destins
Furent sourds à ses vœux, pour leurs secrettes fins.
Aux vœux de tout le Ciel l'auſtere Prouidence
Oppose l'immuable & terrible Sentence;
Dans vn profond respect, les Anges & les Saints
Reuerent du Seigneur les occultes desseins.

Rodolfe tombe alors: alors la foible Sainte
Se ſent le corps ſerré d'vne robuſte eſtrainte ;
Des Guerriers ennemis Vendonne le plus fort
Eſt celuy qui pretend à l'honneur de ſa mort.
Dix autres, apres luy, ſoudain fondent, ſur elle ;
Le ſang de tous coſtez de ſes veines ruiſſelle ;
Par ſa propre foibleſſe, & l'effort de leurs bras,
Elle tombe, & ſe peint des couleurs du treſpas.
Sous vn ſi peſant faix ſuccombe ſa puiſſance ;
Elle perd, tout à coup, & veüe & connoiſſance ;
Le vainqueur craint encore, & ſon timide cœur
A peine, en le voyant, s'oſe croire vainqueur.
Ainſi quand la Lionne, apres les grands rauages,
Dont elle a deſolé les monts & les riuages,
Par le courage adroit des Chaſſeurs Nubiens,
Tombe, de traits percée, en leurs rudes liens ;
Bien que le ſang fumeux, qui jalit de ſes veines,
L'eſtende morte, enfin, ſur les jaunes arenes,
Le vaillant Nubien, quoy que victorieux,
De ſa victoire doute, & n'en croit pas ſes yeux.
Son inſenſible corps, butin de l'Aduerſaire.
Ioint au corps moribond de ſon genereux Frere,
Dans la tente du Chef, & loin de la Cité,
Sur les bras des vainqueurs, en triomphe eſt porté.
Pierre, le fier Prelat, que cette longue guerre
A touſiours veu conſtant, pour la fiere Angleterre,
Au Camp du Bourguignon conduit, par ſa fureur,
Eut, pour premier objet, ce ſpectacle d'horreur.
Il vit, ou penſa voir, la Guerriere ſans vie,
Et ſa haine, d'abord, en parut aſſouuie ;
Mais depuis, à ſon ſens barbare & furieux,
Ce belliqueux treſpas ſembla trop glorieux.
Il vouloit bien ſa mort, mais la vouloit infame ;
Il l'auoit, en ſon cœur, deſtinée à la flamme,

Et, d'vn supplice indigne, il desiroit couurir
La honte qu'aux Anglois elle auoit fait souffrir.
Dans ce desir crüel, de douleur il soupire;
Puis l'approche, l'obserue, & voit qu'elle respire;
Il voit son chaste sein doucement s'eleuer,
Et pour la perdre mieux resout de la sauuer.
Il entreprend sa cure, il la veille, il la pense;
Le succez est heureux, & passe l'esperance;
Vn si malin secours l'empesche de mourir,
Et la met, bien-tost mesme, en estat de guerir.
La Fille, en son malheur, monstre sa patience,
Bien loin de murmurer, benit la Prouidence,
Fait des ordres diuins, & sa regle & sa loy,
Et, sans plaindre ses maux, ne plaint que ceux du Roy.
Ah! mon Prince, dit-elle, en ce terrible orage,
Ta Royale grandeur va faire vn grand naufrage;
Mais ce mal est vn mal que tu t'es attiré,
En suyuant le transport de ton sens egaré.
Que te sert d'auoir eu le Ciel si fauorable,
Si ce n'est que pour estre, enuers luy, plus coupable?
Que sert à ta valeur d'auoir soumis l'Anglois,
Si ton aueuglement te soumet à ses loix?
Ton honneur est destruit, ta gloire est deplorée;
Du throsne, où tu regnas, la cheute est assurée;
Le Ciel, non moins que toy, par ta faute, endurcy,
Pour venger mon injure, helas! le veut ainsi.
Il allume sa foudre, il tonne sur sa teste;
Ie l'esprouue de bronze à mon humble requeste;
Rien, de son trait fatal ne te peut garantir,
Non pas mesme tes pleurs, non pas ton repentir.
Pusse-je, par la mort, qu'en ton lieu ie soubaitte,
Rendre, pour ton salut, son ire satisfaitte;
Que ie la cherirois cette honnorable mort!
Mais ie soupire, en vain, apres vn si beau sort.

C'eſt ainſi qu'vne Mere, & genereuſe, & tendre,
Lors qu'au fond du ſepulchre elle eſt preſte à deſcendre,
Vers ſon Fils bien-aymé, mais deſpourueu de ſens,
Tourne, aueque douleur, ſes regards languiſſans.
Elle endure cent maux, mais les maux qu'elle endure
Ne tirent de ſon cœur, ni plainte, ni murmure;
Ou ſi de quelque mal il ſe teſmoigne atteint,
Ce n'eſt que pour ce Fils, qu'il murmure & ſe plaint.
Le barbare Prelat, qui craint que cette proye
N'eſchappe à ſa fureur, & ne trompe ſa joye,
Pour euiter du Sort les perilleux retours,
A Philippes s'addreſſe, & luy tient ce diſcours.
C'eſt en vain, luy dit-il, que ſous cette muraille
Ton courage s'arreſte, & ton Camp ſe trauaille;
Tu fais en l'attaquant, d'inutiles deſſeins,
Et cherches vn bonheur que tu tiens en tes mains.
Tu tiens du Nom François la gloire & l'infamie,
Tu tiens du Bourguignon l'implacable Ennemie,
Tu tiens le bras donteur des Anglois indontez,
Et tiens, en le tenant, la clef de cent Citez.
Par vn heur ſans egal, tu l'as en ta puiſſance;
Mais tu l'as ſans l'auoir, du moins en aſſurance;
Le ſeul mur de Roüen te le peut conſeruer;
Icy le moindre effort te le peut enleuer.
La France a, contre nous, ſes forces raſſemblées,
Et les noſtres, d'abord, en ſeront accablées;
Le party ſeul à prendre eſt de partir ſoudain?
Tarde encore aujourd'huy, tu periras demain.
L'auis plaiſt à Philippe, & la Ville aſſiegée
Des chaiſnes, tout à coup, ſe trouue degagée;
Flauy, deſormais libre, en ſon mur indonté,
Ioüit de ſa fureur, & de ſa laſcheté.
Par l'inhumain Prelat, la Fille infortunée.
Entre cent eſcadrons, vers Roüen, eſt menée;

Et Philippe, au milieu de tous ſes eſtandards,
Pour elle, craint touſiours le variable Mars
Celle qui fut jadis tout l'eſpoir de la France,
Maintenant de l'Anglois eſt toute l'eſperance;
Le caprice du Sort a fait ce changement,
Ou pluſtoſt du Seigneur le ſecret iugement.
A Roüen elle arriue, & Rodolfe, auec elle,
Aux fers, comme aux combats, ſon compagnon fidelle;
En dix lieux differens, ainſi qu'elle, bleſſé,
Et, d'vne main heureuſe, ainſi qu'elle, penſé.
Vers vne affreuſe Tour, où le Crime & le Vice,
Entre mille tourmens, attendent le ſupplice,
Sejour des Malfaiteurs aux flammes deſtinez,
Ils ſont, de place en place, indignement traiſnez.
A chaque pas qu'ils font, le Peuple emu de rage
D'opprobres inſolens les couure, & les outrage,
Et, par vn bruit confus de cris injurieux,
Contre elle, & contre luy, ſe monſtre furieux.
A moins que du grand Fort, qui commande la Porte,
On ne croit point, pour eux, de priſon aſſez forte;
Pierre les y conduit, & deux ſombres cachots
Reçoiuent, de ſa main, ces illuſtres depoſts.
Rodolfe, au moins obſcur, auec impatience,
Souffre, par les Anglois, reſſerrer ſa vaillance,
En horreur à la vie, & ſe plaint de la Mort,
Qui le repouſſe d'elle & luy ferme ſon port.
Mais, dans vn traittement plus indigne & plus rude,
La Sainte ne teſmoigne aucune inquietude;
Elle benit les fers, s'accommode au malheur,
Et meſme, auec plaiſir, eſprouue la douleur.
Elle ayme des Anglois la dure tyrannie,
Elle ayme ſa miſere, & ſon ignominie,
Et, lors que ſes eſprits ſont le plus oppreſſez,
Sa vertu crie encor, que ce n'eſt pas aſſez.

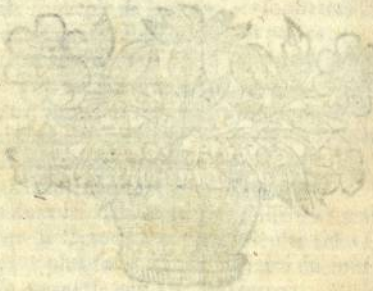
Le Monarque eternel, voyant l'Infortunée,
A son vouloir Diuin plainement resignée,
Ne sçauroit voir en elle vn si saint mouuement,
Sans prendre, en sa faueur, vn plus doux sentiment;
A la celeste Cour, qui pour elle l'implore,
Il permet de flater le soin qui la deuore,
Il permet d'assoupir, par de sacrez concerts,
Les maux qu'en sa prison luy causent les Enfers.
Elle n'a plus alors, ni de mal, ni de trouble,
La force luy reuient, ou plustost luy redouble;
Et, dans ce noir cachot, tout à coup à ses yeux,
De Chantres immortels s'offre vn Chœur radieux.
De cent luths, de cent voix la douceur nompareille,
Dans ce lieu de supplice, enchante son oreille;
Et ces airs rauissans, cette viue clarté
En font vn lieu de gloire & de felicité.
Elle se sent charmer, par la sainte musique,
Et joint sa voix aux voix du concert Angelique;
La voute retentit à leurs saintes chansons,
Et, loin mesme au dehors, s'en respandent les sons;
La vigilante Garde à la porte couchée,
Toute dure qu'elle est, de ces sons est touchée,
Et son cœur de rocher, sensible à leurs accords,
Se sent mesme attendrir, par leurs puissans efforts.
Plus à ces doux accens elle a l'ame attentiue,
Plus elle a de respect, pour sa propre captiue,
Et plus, dans ses transports, elle seme en tous lieux,
L'admirable secours qu'elle reçoit des Cieux.
De cette nouueauté, les Anglois s'emerueillent,
Contre elle, du Prelat les fureurs se resueillent;
Il ranime sa rage, il renforce sa voix,
Et dissipe, en tous lieux, le doute des Anglois.
O foibles, leur dit-il, plus que les François mesmes,
Ces bruits, contre le Ciel, sont autant de blasphemes,

Et c'eſt trop l'offenſer, que de le croire autheur
Des damnables effets d'vn murmure enchanteur.
Croyez donques encor, que ſes heureuſes Armes
Sont des effets du Ciel pluſtoſt que de ſes charmes ;
Croyez donc, que les maux, que vous auez ſoufferts,
Vous ſont venus du Ciel, & non pas des Enfers.
La Sorciere, en nul lieu, n'eſt pour vous innocente,
A voſtre vie encor, dans ſes fers, elle attente,
Quoy que pres du bucher, elle ſuit ſes deſſeins,
Et cache ſes Demons ſous la forme des Saints.
Reſueillez, renforcez vos ſoupçons & vos craintes,
Lors que ſes actions vous ſemblent les plus ſaintes,
Et vengez, par le feu, ſes projets inhumains,
Auant que, par ſes ſorts, elle eſchappe à vos mains.
Le triſte ſouuenir de leurs peines ſouffertes,
La peur de s'expoſer à de nouuelles pertes,
Leur eſprit aueuglé, par l'Eſprit tenebreux,
Donnent à ce diſcours vn ſuccez trop heureux.
Ils rentrent, pour la Fille, en leur rage premiere,
Ils la traittent d'infame, ils la nomment Sorciere,
Et battus de l'orage, entre de ſi grands flots,
De ſa mort ſeulement, eſperent leur repos.
Cependant les bas Lieux, par mille voix plaintiues
Rappellent le Demon aux douloureuſes riues ;
Ne pouuant plus ſouffrir, que la clarté du iour
A la nuit eternelle enuiaſt ſon retour.
A ſa bande il ſe tourne & luy dit, Ie vous laiſſe,
Mon Empire m'attend, & ſon beſoin me preſſe ;
Ie vous laiſſe le ſoin du plus grand des exploits,
Par qui ſera la France eſclaue de l'Anglois.
Ie vous laiſſe, en mon lieu, pour allumer la flamme,
Où doit noſtre Ennemie à la fin rendre l'ame ;
De ſa mort ie vous charge, & l'Enfer vous defens,
Si l'Enfer de ſa mort ne vous voit triomphans.

A ce mot il s'abyſme, & par les Plaines ſombres,
Se monſtre, enflé d'orgueil, aux yeux des paſles Ombres,
Leur partage ſa joye, &, pour quelques momens,
Fait, dans tout le Chaos, ſuſpendre les tourmens.

Fin du douzieſme Liure.





PRIVILEGE DV ROY.

LOVYS PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & à tous autres de nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, SALVT. Nostre cher & bien amé le Sieur CHAPELAIN, Nous a fait remonstrer qu'il a composé vn Poëme Heroïque, intitulé *La Pucelle, ou la France Deliurée, & autres Ouurages de Vers & de Prose*, lesquels il est sollicité de donner au public, ce qu'il ne peut faire sans auoir nos Lettres necessaires, qu'il nous a tres-humblement supplié de luy octroyer. A CES CAVSES, & desirant gratifier & fauorablement traitter ledit Sieur CHAPELAIN, Nous luy auons permis & permettons par ces presentes, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de nostre obeyssance, tant ledit Poëme Heroïque, contenant plusieurs Liures ou partie d'iceux, que tous ses autres Ouurages, soit de Vers, soit de Prose, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, en vn ou plusieurs Volumes, conjointement ou separement, en telles marges & caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, durant l'espace de vingt ans entiers & accomplis, à compter du iour que chaque Piece ou Volume, qui sera mis au iour, en vertu des presentes, sera acheué d'imprimer pour la premiere fois. Et pour le regard dudit Poëme de la Pu-

celle, au cas que l'exposant n'en donnast d'abord qu'vne partie au public, Nous voulons que quand il le donnera entier, lesdites vingt années ne commenceront à courir que du iour qu'il sera mis en lumiere, aussi entierpour la premiere fois, & comme si rien n'en auoit esté imprimé auparauant. Et faisons tres-expresses defences à toutes personnes de quelle qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, faire imprimer, vendre ny debiter en aucun lieu de nostre obeyssance, aucune chose de ce qu'aura fait ledit Sieur CHAPELAIN, tant en Vers qu'en Prose, sans son consentement, ou de ceux qui auront droit de luy; sous pretexte d'augmentation, correction, changement de titre, fausses marques ou autrement, en quelque sorte que ce soit. Defendons mesmes à tous Marchands Libraires & autres qui ne seront nos Sujets, d'apporter en ce Royaume, sans la permission de l'Exposant, des Exemplaires d'aucun de ses Ouurages qui pourroient auoir esté imprimez en pays estrange; le tout à peine de trois mil liures d'amende, payables sans deport par chacun des contreuenans, & applicables, vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront son droit, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interest, à condition qu'il ne pourra faire imprimer aucune Piece de Theologie, sans en apporter auparauant à nostre Conseil l'approbation de la Faculté, en bonne forme & signée de Docteurs de Sorbonne; & que s'il fait aucun Ouurage de Politique, ou concernant l'Estat, il sera veu en nostre dit Conseil auant que d'estre mis sous la presse; & encore à la charge de faire mettre deux Exemplaires de chaque Volume qui sera imprimé en vertu des presentes, en nostre Bibliotheque publique, & vn en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur SEGVIER, Cheualier Chancelier de France, auant que de les expo-

ſer en vente, à peine de nullité des preſentes. Dv CONTENV deſquelles Nous voulons que vous faſſiez ioüir plainement & paiſiblement ledit Sieur CHAPELAIN, & ceux qui auront ſon droit, ſans ſouffrir qu'ils reçoiuent pour ce regard aucun empeſchement. VOVLONS auſſi qu'en faiſant mettre au commencement ou à la fin de chacun deſdits Volumes vn Extrait des preſentes, elles ſoient tenuës pour deuëment ſignifiées, & que foy y ſoit adiouſtée, & aux copies collationnées par l'vn de nos amez & feaux Conſeilliers & Secretaires, comme à l'Original. MANDONS au premier de nos Huiſſiers, ou Sergens ſur ce requis, de faire pour l'execution des preſentes tous exploits neceſſaires, & ſans demander autre permiſſion: CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR, nonobſtant oppoſitions, ou appellations quelconques, & ſans prejudice d'icelles, pour leſquelles Nous ne voulons qu'il ſoit differé; Clameur de Haro, Chartre Normande, & autres Lettres à ce contraires, auſquelles, & aux derogatoires des derogatoires y contenus, Nous auons derogé & derogeons pour ce regard par ceſdites Patentes. DONNÉ à Paris le troiſieſme iour de Mars, l'an de Grace mil ſix cens quarente trois: Et de noſtre Regne le trente-troiſieſme, Signé par le Roy en ſon Conſeil, CONRART. Et ſeellé du grans Seau de cire iaune, ſur ſimple queuë.

Et ledit Sieur CHAPELAIN a cedé & tranſporté ſon droit de Priuilege à AVGVSTIN COVRBE' Marchand Libraire à Paris, pour en ioüir le temps porté

par iceluy, selon qu'il est plus amplement porté par ledit transport du treiziesme iour d'Octobre 1655.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 15. Decembre 1655.

Les Exemplaires ont esté fournis, ainsi qu'il est porté par le Priuilege.

Regiſtré ſur le Liure de la Comaunaute, le neufieſme Decembre 1655. conformement à l'Arreſt du Parlement du 9. Auril 1655.
BALLARD, Sindic.